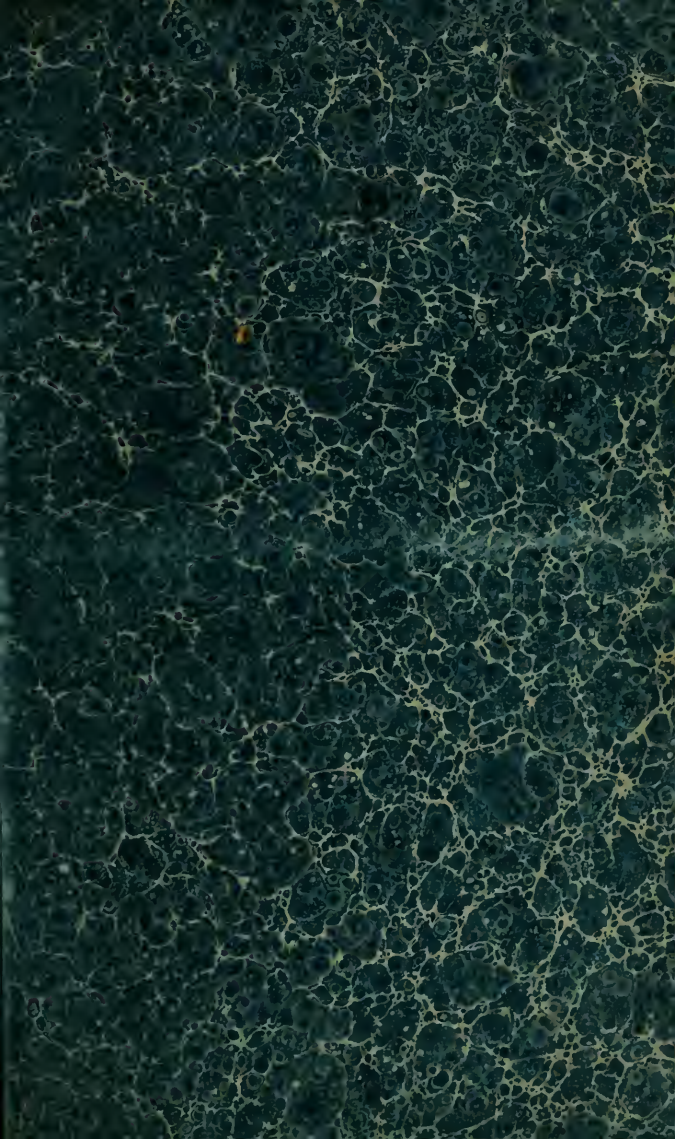
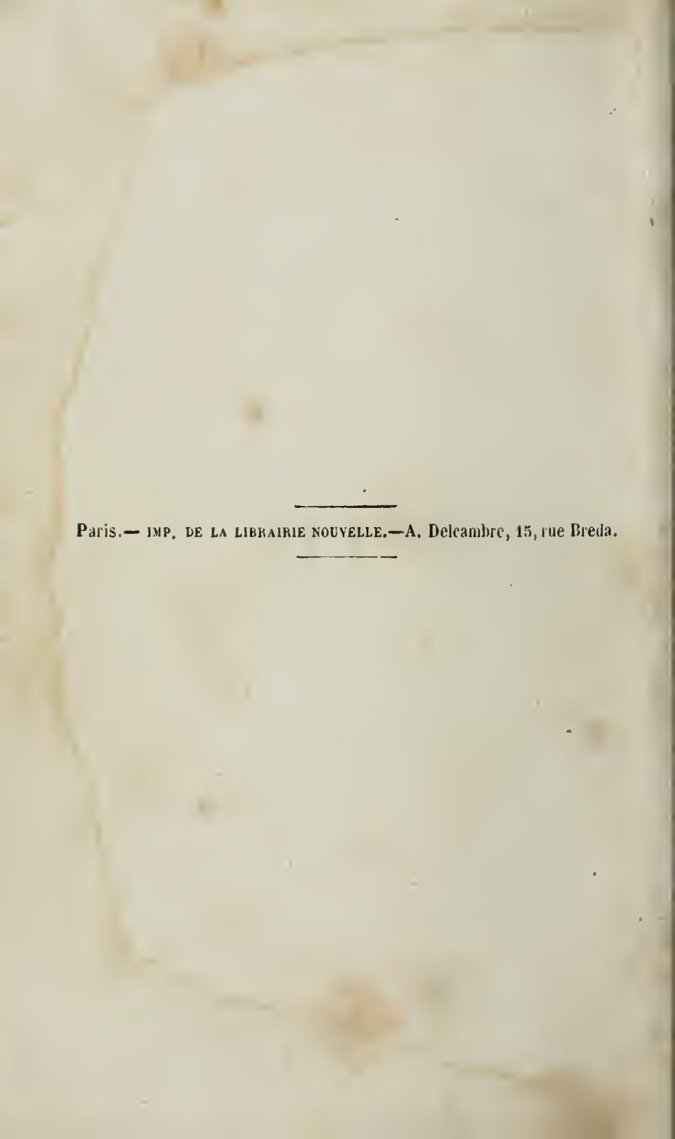






JULIE



Paris.— IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE.—A. Delcambre, 15, rue Breda.

FRÉDÉRIC SOULIÉ

(ŒUVRES COMPLÈTES)

JULIE

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1856

LA COMTESSE DE MONRION

(DEUXIÈME PARTIE)

JULIE

I

VUE PRISE A VOL D'OISEAU

Par une belle matinée du mois de mai, deux hommes à cheval gravissaient un chemin pierreux qui montait en serpentant le long d'une colline. A la position respective des cavaliers, on pouvait juger que l'un était le maître et l'autre le valet; à leur tournure, tous deux étaient ou avaient été militaires. Le premier, monté sur un très-beau cheval arabe, pouvait avoir trente ans. Il était blond, mais l'épaisse moustache et la royale qu'il portait avaient une couleur fauve qui donnait une expression presque farouche à sa physionomie; des yeux d'un bleu gris, un nez aquilin, ajoutaient à cette expression, qui n'était tempérée que par la grâce particulière de la bouche. Le soleil de l'Afrique avait donné au visage du cavalier cette teinte ardente et brune qui est devenue presque familière aux yeux des Français, depuis quelques années. Cet homme portait une redingote boutonnée jusqu'au menton, avec ce soin qui dénote l'habitude de l'uniforme. Un simple petit bout de ruban rouge était noué à sa boutonnière. Son compagnon, ou plutôt le soldat qui lui servait de domestique, avait, comme son maître, la

moustache et l'impériale. C'était un petit homme noir, maigre, fluet, toujours en mouvement sur sa selle, démangé d'une terrible envie de parler, car il ne rencontrait pas une personne sans s'informer de la distance qu'il y avait à parcourir de l'endroit où il se trouvait jusqu'à la ferme de Lavordan. Quant à son maître, il paraissait préoccupé d'une pensée triste, et rendait à peine aux paysans le salut que ceux-ci ne manquaient jamais d'adresser à un homme monté sur un beau cheval et portant un ruban rouge.

Ils arrivèrent enfin à la partie la plus élevée de la colline qu'ils gravissaient. A cet endroit le chemin se trouvait resserré entre un rocher presque perpendiculaire qui le dominait à gauche, et un château à tourelles qui le bordait à droite. Soit que le maître voulût contempler ce spectacle, soit qu'il voulût laisser reposer son cheval, il s'arrêta et jeta sur le paysage qui s'ouvrait devant lui un regard curieux et presque menaçant. Puis un sourire amer glissa sur ses lèvres, et il allait continuer sa route, lorsqu'une voix joyeuse se fit tout à coup entendre au-dessus de sa tête. Elle partait du vieux château placé à sa droite. En effet, pendant que nos voyageurs gravissaient la montée, un jeune homme se promenait sur une espèce de terrasse qui joignait les deux principales tours de ce quadrangulaire. Il était en robe de chambre de brocart, portait une espèce de calotte grecque magnifiquement brodée, et fumait un cigare. Ce passage était la clef de la vallée qu'ils venaient de parcourir et d'une seconde vallée qui se déploya dans toute sa magnificence aux yeux des voyageurs. C'était aussi un homme de vingt-huit à trente ans, d'un charmant visage, d'une taille parfaite, d'une élégance affectée, mais qui allait à merveille à son air presque féminin : il était brun et d'une pâleur délicieuse. En allant et venant sur la terrasse, il avait aperçu de loin les deux cavaliers, mais il n'y avait pas d'abord fait grande attention, tant il paraissait lui-même absorbé par une préoccupation inquiète. Cependant, la tournure des arrivants l'ayant probablement frappé, il était entré dans une des tours qui étaient à chaque bout de la terrasse... Il y avait pris une

longue-vue et avait examiné les deux cavaliers. A l'étonnement qui se peignit sur son visage, il était facile de comprendre qu'il les avait reconnus, mais qu'il ne s'expliquait pas le motif de leur arrivée. Il reprit son cigare et sa promenade, et attendit que les deux cavaliers fussent arrivés à l'espèce de détroit dont nous avons parlé; alors il s'accouda sur le mur de la terrasse et se mit à crier de toutes les forces d'une voix douce et sonore :

— Eh! colonel?...

Le cavalier n'entendit pas.

— Eh! mon brave Thomas Rien?...

Celui qu'on appelait ainsi leva la tête pour voir d'où partait cette voix.

— Par ici, mon lion du désert, reprit le jeune homme.

— Monsieur de Brias, je crois?... dit le colonel.

— Moi-même... Que diable venez-vous faire dans ce pays perdu, dans ce sauvage Morvan?...

— Vous dites?...

— Tenez, reprit monsieur de Brias, sortez de ce coupe-gorge, tournez à droite, et à quarante pas vous trouverez la grille Louis XV qui a remplacé la herse de ce gothique manoir; on vous ouvrira sans qu'il soit nécessaire que vous sonniez du cor... Aly-Muley, car je reconnais votre fidèle spahi, mettra à l'écurie Mogador et Penny, car je reconnais aussi vos deux illustres coursiers, et si vous n'avez pas un engagement de plaisirs ou d'affaires, si vous ne venez pas chercher ici une maîtresse ou un héritage, nous mangerons ensemble un bout de hure de sanglier, arrosé d'un vieux madère que j'ai gagné à Gibraltar à un gentleman qui prétendait que les Français ne visaient pas juste, et à qui j'ai parié deux cents bouteilles de cet excellent vin, que je lui casserais le bras gauche à cinquante pas, ce que j'ai fait.

Le colonel écoutait le jeune homme en souriant amicalement.

— Vous dites à droite... une grille Louis XV... très-bien.

Il lança rapidement son cheval et arriva en un instant à la grille; il sauta à terre pendant que Aly-Muley lui disait avec un accent gascon très-prononcé :

— Déjeunons-nous ici ?

— Oui, lui dit le colonel, mais on ne s'y grise pas.

— On ne se grisera pas, répondit Aly.

Un moment après, le colonel Thomas Rien était près de son hôte, sur une autre terrasse qui dominait la vallée où il allait entrer, lorsqu'il avait été arrêté par la voix de Brias.

— Je n'en voulais pas croire ma fidèle longue-vue, dit Brias au colonel. Je vous savais à Paris, mais je ne me serais jamais douté que, n'ayant qu'un mois à passer en France, vous viendriez en perdre la plus petite partie dans cet abominable pays.

— Magnifique, lui dit le colonel. Ces collines hérissées de bois et semées de belles habitations, cette petite rivière toute coupée de chaussées et qui coule dans la vallée, ces élégants moulins perdus dans le pâle feuillage des saules, ces vastes et fraîches prairies dessinées par leurs vertes allées de peupliers, forment un spectacle qui repose agréablement les yeux d'un soldat qui, depuis près de quinze ans, n'a vu que le ciel brûlant et les campagnes desséchées de l'Algérie.

— A votre aise, colonel. Mais je suis meilleur diplomate que vous n'êtes bon soldat. Je hais les sites de ma patrie, attendu qu'ils me disent trop...

— Que vous êtes sans emploi...

— Précisément...

— J'ai entendu parler de cela à Paris...

— Et qu'en dit-on ?...

— On dit que vous avez des dettes...

— Tout se sait. Et puis ?

— Que le ministre vous *supplie* de mettre ordre à vos affaires.

— Il raconte donc tout, le ministre ? en ce cas, je n'ai plus rien à vous apprendre sur les causes de mon séjour ici... Et maintenant, colonel, si vous voulez, nous nous mettrons à table dans cette tourelle.

— Ne pouvez-vous nous faire servir sur cette terrasse ?

— Très-bien. Vous y jouirez tout à votre aise de cette stupide verdure nationale. Et moi, en vous regardant, je me croirai au bivouac de l'Isly. Vous êtes magnifiquement

teinté, colonel ; vous avez dû avoir un succès fou à Paris.

— Le maréchal Soult m'a bien reçu, et le roi m'a témoigné sa satisfaction de la façon la plus bienveillante.

— Bien ! très-bien ! dit Brias, en servant le colonel, toujours le même homme, mystérieux et impénétrable. Il en résulte que je retire la question que je vous ai adressée du haut de cette muraille, et par laquelle je vous demandais ce que vous veniez faire dans ce pays maudit.

— Je suis tout prêt à vous le dire. Mais avant de vous répondre catégoriquement, je désirerais d'abord avoir quelques renseignements...

— Habitude militaire ; vous ne voulez pas vous engager avant d'avoir consulté la carte du pays. Eh bien ! mon cher Thomas Rien, je vais vous faire la description historique, topographique et psychologique de cette contrée. Nous sommes admirablement situés pour cela. Si vous n'avez pas d'assez bons yeux pour me suivre, voici ma longue-vue qui vous aidera à reconnaître les positions ; voulez-vous que je commence ou préférez-vous m'interroger?

— Je vous écoute.

Brias reprit en se tournant du côté de la vallée qui s'étendait à leurs pieds :

— Eh bien, donc, voyez-vous à droite, là-bas, sur le revers de la colline qui nous fait face, ce château avec ses pignons aigus, ses girouettes, son colombier, et cette vaste pièce d'eau encadrée de marbre ? vous ne la voyez pas, mais elle y est.

— Je vois les pignons et le colombier.

— Eh bien ! c'est là le séjour de monsieur le vicomte Hector de Montaleu.

— Ah ! dit le colonel que ce nom parut frapper.

— C'est le fils du frère cadet de monsieur le marquis de Montaleu, pair de France, président du conseil général de la Nièvre, dont je vous montrerai tout à l'heure la demeure.

— Cet Hector de Montaleu, quel est-il ?

— Cinq pieds huit pouces, blond ardent, front bas, fort comme feu le maréchal de Saxe, buvant comme un trou fait dans le sable, mangeant comme un clerc invité à la table de son patron, chasseur terrible, bête pour vous et

pour moi, mais très-spirituel pour les paysans qu'il attrape toujours dans les marchés qu'il fait avec eux. Il a quelque trente-cinq ans, et a fait d'excellentes humanités au collége de Juilly. On le soupçonne capable de tuer d'un coup de poing un homme qui gênerait ses projets.

— Il est sans doute très-bien avec son oncle le pair de France ?...

— Interrogez-vous, ou écoutez-vous ?

— J'écoute.

— A la bonne heure ! Continuons et suivons la colline qui nous fait face. Regardez, je vous prie, cette immense construction dont les pieds sont perdus dans des nuées de jasmins, de clématites, de glycinées, et dont les vastes fenêtres, encadrées de brique, nous regardent d'un air si curieux.

— Ah ! dit le colonel en prenant la longue-vue, quelle est cette maison ?

— Ce castel, voulez-vous dire... C'est là qu'habite depuis tantôt deux siècles la famille des Rudesgens. Monsieur Annibal-César de Rudesgens a été page de Louis XVI, puis émigré, puis capitaine dans l'armée de Condé, puis colonel au service de l'Autriche, puis enfin, en 1813, marié à mademoiselle Van Marken, fille du fournisseur de ce nom, lequel, si vous avez quelque bon souvenir des histoires de ce temps, est mort dans un cul de basse-fosse, à Cologne, sans que le grand Napoléon pût lui faire rendre la moindre parcelle des millions qu'il avait volés. Il en résulta que la belle Arthémise Van Marken apporta à son séducteur, car il y eut séduction, une dot de quatre millions, avec laquelle monsieur le marquis de Rudesgens racheta le château de ses pères, et devint l'un des plus riches propriétaires des environs. Or, dans quelques jours il y a fête au château, et comme je me propose de vous présenter, je dois vous dire à qui vous aurez affaire. Le vieux marquis est une espèce de nain qui raconte qu'il a été fait à peindre, qu'il dansait à ravir, qu'il tirait l'épée comme Saint-Georges, et qu'il séduisait comme Lauzun. A l'en croire, il lui reste beaucoup de toutes ces qualités, ce qui fait naître de la part de madame de Rudesgens des scènes de jalousie tout à fait

grotesques. C'est une grande Allemande, longue, plate, sèche, busquée, avec des yeux amoureux, et quarante-cinq ans de jeunesse perdus dans les chagrins que lui ont causés les infidélités de son mari, et femme à les rattraper si quelqu'un voulait s'accrocher à ses minauderies osseuses.

— Et c'est à la fête que doivent donner ces deux vénérables débris d'un siècle passé que vous voulez me conduire?

— C'est qu'à côté de ces deux meubles gothiques il y a, dans le château, la fille et le gendre de monsieur de Rudesgens, monsieur et madame de Champmortain.

— Ah! il y a une jeune femme?

— Belle comme les anges, spirituelle, même avant de naître, car elle a pris à monsieur son père tout ce qu'il prétend avoir eu de bonne grâce, de tournure, d'esprit et de séduction, et à sa mère tout ce qu'elle n'avoue pas avoir eu de passion, de volonté et de résolution, et cela en leur laissant leurs ridicules.

— C'est, à ce qu'il paraît, une femme accomplie.

— Hélas! non... Elle a des principes d'une rigueur inattaquable et une teinte de dévotion exaltée qui permettent à Champmortain de se livrer à toutes les extravagantes aventures où il passe sa vie, sans aucun risque pour son honneur, et sans que sa femme même y voie la moindre chose. Hors son livre de messe, elle ne regarde rien ni personne.

— N'est-ce pas une femme blonde?

— Oui.

— Coiffée avec de longs cheveux à la Louis XIV?

— Oui.

— Eh bien! mon cher Brias, si elle ne regarde pas ce qui se passe chez elle, elle regarde volontiers ce qui se fait chez les autres, et si la longue-vue dont elle se servait tout à l'heure est aussi bonne que la vôtre, elle doit nous voir déjeuner...

— Vous croyez? dit Brias d'un air troublé...

— Voyez vous-même... Car à l'œil nu... il me semble que j'aperçois encore une femme à la fenêtre qui fait l'angle...

— C'est possible, dit Brias, elle épie peut-être le retour

de son mari qui, sous prétexte qu'il s'égare à la chasse dans les bois, ne rentre pas toujours exactement.

Le colonel s'inclina, et, venant en aide à l'embarras de son hôte, il lui dit :

— Monsieur de Champmortain n'est donc pas aussi épris qu'il le faudrait des charmes de madame de Champmortain ?

— Le comte, reprit Brias, arrivé à l'âge où l'embonpoint empâte les allures galantes, le comte, dis-je, s'est marié pour rompre tout à fait avec ses habitudes du Jockey-Club, de l'Opéra, du café de Paris, etc. Il a tenu bon trois ans. Mais un beau jour, il y a de cela deux ans à peu près, il a rencontré une certaine madame Victor Amab...

— Victor Amab ! dit le colonel avec une légère émotion dans la voix ; vous m'avez, ce me semble, parlé de cela en Afrique : c'est un peintre qui a épousé une certaine madame de Cambure.

— Précisément, c'est elle, regardez toujours sur la colline en face, mais tout là-bas, à gauche ; voyez ce château renaissance avec ses toits de plomb : c'est là que demeurent monsieur et madame Victor Amab... C'est l'ancien château des Monrion qui a passé aux mains de ladite dame par suite de...

— Vous m'avez raconté tout cela en Afrique, dit le colonel froidement ; vous m'avez appris aussi le singulier mariage *in extremis* du dernier Monrion avec la fille d'un marchand de vaisselle, une petite niaise...

— Silence, colonel, ou bien je me fâche. Respect, amour, admiration à la plus parfaite beauté, à l'esprit le plus exquis, à l'élégance la plus achevée, à la grâce la plus séduisante, à la vertu la plus pure, à tout ce qui est charmant et divin à la fois... à la comtesse Julie de Monrion.

Le colonel fronça les sourcils et reprit cependant d'une voix assez calme :

— C'est donc un miracle que cette femme ?

— Et d'abord sa position tient du miracle. Elle est veuve, et si vous vous rappeliez bien l'histoire que je vous ai racontée, elle pourrait marcher à un second *hyménée* avec la couronne virginale qu'elle portait au premier. C'est donc une jeune fille ingénue avec un titre, un rang, une liberté

qui, presque toujours, supposent une expérience qu'elle n'a pas. Oh! colonel, si vous la voyiez dans le salon du vieux marquis de Montaleu faire les honneurs de la maison avec cette aisance supérieure, cette autorité bienveillante, ce goût parfait qui ne semblent appartenir qu'à une femme que rien ne doit surprendre; et si vous voyiez en même temps ses étonnements, son embarras, à certaines questions; si vous voyiez cet esprit de jeune fille, ce corps de jeune fille, ce regard de jeune fille, portant légèrement son nom et son titre, portant mieux encore l'éclatante parure de la plus grande dame, devinant, sans souvent les comprendre, les petits secrets qui s'agitent autour d'elle... Ah! colonel... je ne puis pas bien vous dire cela, mais c'est d'un charme si particulier, si original...

— Elle est donc ici avec le marquis de Montaleu ?

— Depuis un mois.

— Et sans doute elle a amené avec elle quelqu'un de son honorable famille...

— Ce qui la rend une merveille accomplie, colonel, c'est que, pendant que je vous racontais son histoire, il y a de cela près de trois ans, son père et sa mère périssaient dans cette épouvantable catastrophe du chemin de fer de Versailles. Elle est orpheline... C'est alors que monsieur de Montaleu l'a prise avec lui. Il en raffole et il a raison; mais il ne veut pas entendre parler de second hyménée... Voici la seconde fois qu'il l'amène dans ce pays, et c'est, je le pense, pour la soustraire aux séductions qui l'entouraient à Paris; car il en est jaloux comme un avare de son trésor.

— Et ce trésor, mon cher Frédéric de Brias, n'est-il pas pour quelque chose dans votre exil ici ?

Le jeune diplomate poussa un gros soupir.

— Vous êtes homme d'honneur, colonel, et je puis vous dire que j'avais espéré pouvoir suivre les bons avis du ministre et arranger ici mes affaires. La comtesse a hérité d'une fortune personnelle de vingt-cinq mille livres de rente; les débris de l'ancienne splendeur de Monrion lui en ont donné à peu près autant, ce qui la constitue déjà un excellent parti; mais elle héritera du vieux Montaleu, j'en suis sûr...

— Vous croyez ? dit le colonel en souriant amèrement.

— Ce qui en fait une conquête à être enviée par un prince. Montaleu a plus de trois cent mille livres de rente.

— Mais il a aussi son neveu, Hector de Montaleu.

— Lequel, s'il savait que son oncle a fait un testament en faveur de la comtesse, serait capable d'étrangler la pauvre enfant pour annuler l'acte ; et, d'un autre côté, s'il était sûr qu'il n'y a aucun testament de fait, serait encore capable d'ouvrir ses di oits à la succession du marquis par quelque coup de fusil égaré...

— Impossible, dit le colonel.

— Je vous assure que c'est une sorte d'animal sauvage qui n'a pas assez de cœur pour craindre Dieu, et pas assez d'esprit pour avoir peur du procureur du roi... C'est une brute enragée... bridée jusqu'à présent par son incertitude.

— Et que fait-il ?

— Ce qu'il fait ! ne s'est-il pas imaginé qu'il pourrait obtenir l'héritage en obtenant l'héritière !

— Il est donc amoureux ?

— Ne profanez pas ce mot, colonel... Monsieur Hector de Montaleu n'avait guère élevé ses désirs au-dessus des charmes de quelque belle fille de basse-cour, jusqu'au jour où il est parvenu à égarer la tête de la pauvre jeune femme d'un fermier dont vous pouvez voir la maison dans le fond de la vallée, au pied du château d'Hector de Montaleu.

— Et quelle est cette femme ?

— Ceci est un roman, colonel... Une jeune fille à idées folles, exaltées, qui, après avoir été élève du Conservatoire, s'est imaginé qu'elle accepterait aisément la vie d'une riche fermière. Elle a quitté ses succès de salon, ses joyeuses espérances d'artiste, ses rêveries de gloire pour la vie champêtre. Or, colonel, vous savez ce que peut être la vie champêtre dans la Nièvre. Une basse-cour pleine de fumier où grouillent tous les animaux immondes d'une bonne exploitation. Une habitation parquetée en terre battue, la nécessité de porter des sabots pour pouvoir sortir, le soin de la volaille, l'aspect des valets de charrue, le bêlement de moutons crasseux, la conversation de paysans brutaux et envieux, les soirées d'hiver dans la solitude, le salon

dans la cheminée de la cuisine, le jambon pendu au manteau ; le lard cuisant dans la marmite. Tout cela a bien vite désenchanté la belle Léda. C'est alors qu'elle a rencontré ce farouche Hector... ce Nemrod à piston... Si brute qu'il soit, il a encore une sorte de langage, une sorte de tournure, une sorte de manière, qui, dans son abandon, ont permis à Léda (car elle s'appelle Léda) d'en faire un héros à la Mauprat... et notre Parisienne a eu son Hector, juste au moment où elle perdait les vertus d'Andromaque.

— Cela doit vous rassurer du moins sur les entreprises de votre rival.

— Ah, pardieu ! ce n'est pas lui qui me gêne, et sans l'arrivée de Champmortain...

— Champmortain, un homme marié, dit le colonel en observant Brias.

— C'est qu'il est bavard en diable, dit Frédéric embarrassé.

— Et madame de Champmortain est curieuse, et se sert admirablement de longues-vues.

— Colonel, je vous jure sur l'honneur...

— Pardonnez-moi cette plaisanterie... Je ne veux pas savoir les obstacles qui s'opposent à vos poursuites amoureuses... à moins qu'elles ne se trouvent dans ce château là-bas, à droite, sur la colline même où nous sommes.

— Là, dit Brias en haussant les épaules... Non. C'est le château de Montéclain.

— Du marquis de Montéclain, dit le colonel, celui qui a suivi en amateur, il y a quelque dix ans, la campagne de Constantine ?

— Lui-même. Vous le connaissez ?

— Il a été blessé près de moi après m'avoir rendu le service de me débarrasser d'un Arabe qui me tenait au bout de son pistolet... Et qu'est-il devenu depuis ce temps ?

— Rien... il a fait comme avant : il a entretenu des actrices, donné des fêtes, fait courir des chevaux, introduit le lansquenet, couru les eaux, enlevé deux ambassadrices, tué trois ou quatre hommes en duel, et avec toutes ces excellentes recommandations, il s'est présenté à la dépu-

tation l'année dernière. Monsieur de Montaleu a été indigné, et dans une séance préparatoire, il a impitoyablement raconté l'histoire des rares mérites de monsieur Arthur de Montéclain, et l'a fait repousser à tout jamais. Or donc ils sont ennemis mortels.

— Il a, je crois, d'immenses propriétés dans ce pays?...

— Oui.

— Il y demeure?

— Non.

— Et qu'est-il venu y faire?

— Rien, car il a été de même repoussé aux élections du conseil général, toujours grâce au vieux marquis. Pour le moment il chasse en forêt avec Hector et son fermier Bricord, un autre Nemrod de la force du jeune et terrible Montaleu.

— Ah! dit le colonel en attachant un regard curieux sur monsieur de Brias; et quel est ce Bricord?

— Eh! pardieu! le fermier, le mari de cette Léda parisienne.

— En vérité, dit le colonel d'une voix altérée, ce malheureux Bricord est la victime de ce goujat de Montaleu?

— Le connaissez-vous aussi? dit Brias, interdit de l'accent de colère et de menace avec lequel le colonel avait prononcé ces dernières paroles.

— C'est chez lui que je vais, Brias, et je jure Dieu que je ne laisserai pas ce brave garçon rester plus longtemps la dupe d'une femme indigne et d'un manant!

— Colonel, colonel, colonel, dit Brias en élevant la voix, je vous ai offert l'hospitalité, vous l'avez acceptée, vous avez voulu des renseignements sur le pays, je vous en ai donné, pour que vous en fissiez votre profit; mais tout ce qui a été dit ici doit y mourir... sans cela, colonel...

— Vous vous couperez la gorge avec moi, n'est-ce pas, Brias?

— Oui.

— C'est étonnant que vous qui êtes diplomate vous ayez un goût si prononcé pour les moyens extrêmes.

— C'est encore ma faute si je suis obligé d'y recourir cette fois. Cela tient à mon trop de confiance. Si j'étais

resté fermé, muré, cadenassé comme vous, je ne serais pas obligé de vous demander votre discrétion à la pointe de l'épée.

— Êtes-vous sûr que ce soit un bon moyen de l'obtenir?...

— J'en doute, vous êtes brave et adroit. Mais si je vous tue, je suis sûr que vous ne parlerez pas ; si vous me tuez, personne ne pourra m'en vouloir d'une indiscrétion que j'aurai payée de ma vie.

— Eh bien ! Brias... je me tairai... Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites?

— Ma foi, c'est ce butor d'Hector qui me l'a conté. Mais vous, quel intérêt si pressant prenez-vous donc à ce Bricord, pour vouloir lui dire cette désagréable vérité?...

Le colonel se tut.

— Or çà, mon hôte, dit Brias avec gaieté, savez-vous que vous êtes ici dans le château de mes ancêtres? savez-vous que du haut de ces murailles d'où je vous ai invité à déjeuner, l'un de mes nobles aïeux n'eût pas manqué de vous interdire le passage, jusqu'à ce que vous eussiez répondu à ses questions, si même on ne vous eût fait payer le droit d'entrer dans cette vallée, dont je viens de vous dévoiler les mystères... si même encore on ne vous eût dévalisé, tandis que je vous héberge. Ah! c'était le bon temps : cela valait la peine d'être noble et d'avoir un château fort ; on pillait, on volait, on ne payait pas ses dettes, et l'on mettait à la torture les gens qui ne voulaient pas parler...

— Vous n'aurez pas besoin d'en arriver là pour apprendre ce que vous désirez savoir... Je viens voir Bricord...

— Vous? Eh! qu'y a-t-il de commun entre vous et ce brave paysan?

— Savez-vous mon histoire, Brias?

— Oui, je sais que vous êtes arrivé à quinze ans en Afrique, vers 1830; que vous y êtes entré comme trompette dans un régiment de chasseurs; qu'à dix-huit ans vous étiez maréchal des logis, à dix-neuf décoré, à vingt ans sous-lieutenant, à vingt-quatre ans capitaine et officier de la Légion d'honneur, et que maintenant vous êtes commandeur

et colonel à trente ans. Je crois et je sais que vous êtes de ceux dont on fait des généraux et des maréchaux.

— Je l'espère, dit froidement le colonel; mais vous ne savez pas que cette brillante fortune a été trois fois sur le point d'être interrompue. Une première fois à Mascara, où je suis tombé sous deux coups de feu, au milieu d'un groupe d'Arabes qui s'apprêtaient à me couper la tête, lorsqu'un brave soldat les chargea seul, me dégagea et m'emporta à l'ambulance. La seconde fois, c'était à la retraite de Constantine. Nous n'avions plus de chevaux, et j'avais à la jambe une blessure qui m'empêchait de marcher. Ce même soldat me prit sur ses épaules et me porta durant sept heures, ce qui ne l'empêchait pas de se battre, vu que nous étions tout à fait à l'arrière-garde; seulement je lui déchirais ses cartouches, parce qu'il avait eu la mâchoire fracassée par une balle. Ce soldat, Brias, c'était Bricord. La troisième fois, je vous l'ai dit, c'est Montéclain qui me sauva.

— De par tous les diables! dit Brias, ce Bricord est un galant homme, et la première fois que je rencontre ce rustre de Montaleu, je lui cherche querelle, et je le tue comme un louvard.

— Croyez-vous que ce soit un bon moyen d'arranger vos affaires vis-à-vis du ministre?

— Au diable le ministre, et surtout mes dettes! Mais, dites-moi, sir Thomas Rien... comment se fait-il qu'avec de pareilles dispositions ce Bricord ait quitté le service pour venir... Hélas! hélas!

— A mon tour, je vais vous dire un secret que je confie à votre honneur. Ce garçon si brave, si intelligent, qui, je le sais, gère admirablement sa ferme, et qui a plus de bon sens à lui tout seul que vous et moi... ce pauvre garçon n'a jamais pu apprendre ni à lire ni à écrire. Je l'ai prié, je lui ai ordonné, je lui ai montré l'exemple de ses camarades, le mien; mais impossible d'y parvenir. Il y avait entre cette intelligence et la plus vulgaire instruction une barrière insurmontable. Il a voulu en essayer... il a failli devenir fou. Alors, voyant qu'il n'arriverait jamais à rien, il a quitté le service, et c'est à ma recommandation que Montéclain l'a mis à la tête d'une de ses fermes.

— Vous n'avez pas vu Montéclain à Paris?

— Non, on m'a dit à son hôtel qu'il était à Londres.

— C'est possible; car il n'est arrivé que depuis quinze jours. Mais ce qui me semble étourdissant, c'est que votre Bricord, avec sa primitive ignorance, se soit amouraché d'une drôlesse qui ne rêvait que romans et poésies.

— C'est qu'il adore précisément ces dieux inconnus qu'il ne peut aborder; c'est qu'il est tellement honteux de son ignorance qu'il est capable de ne pas l'avoir avouée à sa femme; c'est que Montéclain ne la connaît pas, et que le brave homme ne me pardonnerait pas de vous l'avoir révélée.

— Il lui a pourtant fallu signer son acte de mariage...

— Pour cela il a pu le faire; je lui ai enseigné à écrire son nom; j'y ai mis deux mois de patience. Il l'écrit, mais il serait incapable de le lire.

— C'est singulier, dit Brias d'un ton insoucieux. Et vous venez en passant faire une visite à votre sauveur?

— En me quittant, il m'a fait promettre que si je me trouvais jamais dans ce pays, j'irais le voir. Je suis venu exprès pour tenir ma promesse.

— Sans autre but? dit Brias en examinant le colonel.

— Sans autre but, répondit froidement celui-ci.

— Vous attend-on chez Bricord?

— Non...

— Eh bien! je dîne aujourd'hui chez madame Amab; Montéclain y sera... Probablement, Champmortain y viendra, et peut-être même le sanglier Montaleu. Voulez-vous que je vous présente?

— A l'improviste?

— Un homme comme vous, colonel! on me remerciera; vous n'êtes pas seulement le lion du désert, mais encore le lion de l'année, c'est-à-dire l'homme à la mode. Venez, et je vous devrai de pouvoir baiser les belles mains de la belle Léona.

Le colonel accepta. Un homme d'un caractère moins léger que celui de Brias se fût étonné de ce consentement de la part d'un homme aussi retenu que le colonel, surtout s'il eût remarqué le sourire railleur qui lui échappa.

II

LE MARI DE LA LIONNE

Entrons maintenant dans le château de style renaissance que Brias avait désigné au colonel Thomas Rien comme étant la demeure de madame Léona Amab. Franchissons une grille magnifique, suivons une large allée d'ormes, arrivons à un château couvert des plus capricieuses sculptures, conservées ou restaurées avec un soin qui donnait à ce vieux bâtiment l'apparence d'une œuvre sortie la veille du ciseau du sculpteur, quoiqu'il eût conservé cette brune couleur qui est la touche souveraine que le temps, ce grand artiste, donne seul aux monuments. Montons les degrés de marbre d'un riche perron, traversons un vaste vestibule à plafond cintré, et entrons dans une splendide salle à manger, ornée de riches dressoirs couverts de superbes argenteries. La table était servie, deux couverts étaient placés en face l'un de l'autre. Victor Amab était seul et se promenait d'un air soucieux, pendant qu'un grand laquais en costume du matin allait et venait en continuant à préparer le service. Victor Amab n'était déjà plus le jeune homme ambitieux et fier qui avait commencé sa carrière d'une façon si éclatante. Quelques années avait suffi à jeter sur son front, devenu presque chauve, les traces d'une pensée dévorante. Des rides prématurées disaient que le chagrin avait éprouvé sa jeunesse, et quelque chose de sombre et d'inquiet perçait dans son regard, et montrait que la confiance avait disparu de son âme. Après s'être ainsi promené pendant quelques minutes, il s'adressa au domestique.

— François, lui dit-il, a-t-on averti madame que le déjeuner était servi?

— On a sonné le déjeuner, et madame ne veut pas qu'on l'avertisse autrement...

Amab poussa un profond soupir. C'eût été beaucoup pour une si légère attente, mais il y avait dans ce soupir tout un arriéré de griefs et de colères longtemps amassés.

Cependant, il continua sa promenade, et finit par s'arrêter à la porte ouverte sur le parc. Il se trouvait en face du château de monsieur de Montaleu. Ses yeux semblèrent d'abord l'éviter; mais enfin, ramené comme par un attrait invincible vers cette demeure, son regard y demeura fixé. Que de regrets, que de réflexions désolées dans ce regard attaché sur cette maison lointaine!

— Là, disait ce regard mélancolique, habitent la grâce, l'innocence, le calme, la bienveillance, le dévouement et toutes ces aimables vertus que j'ai méconnues... Ici, au contraire...

Amab eut peur du retour qu'il faisait sur sa propre maison et se détourna brusquement. Peu d'hommes ont le courage de regarder en face le malheur qu'ils se sont fait. Mais ce malheur devait lui revenir par mille petits traits insupportables. En effet, il vit le domestique qui le considérait en ricanant.

— Les journaux et les lettres doivent être arrivés, fit Amab d'un ton sec, allez me les chercher.

— On les a montés chez madame.

— C'est bien, dit Amab avec humeur, allez.

Le domestique sortit, et Amab laissa échapper un murmure sourd, mais terrible. Ses mains crispées se fermèrent avec violence. Il reprit sa promenade, mais elle fut plus agitée, plus active. Quelques minutes se passèrent encore, le domestique reparut, prit l'un des couverts, le posa sur un plateau avec tout ce qu'il fallait pour un autre service.

— Que faites-vous là? demanda Amab.

— Madame déjeune chez elle, répondit le laquais en emportant le tout.

La patience d'Amab était à bout. Il sonna avec fureur, mais on ne vint pas; il sonna de nouveau, on ne vint pas encore; enfin, il se pendit à la sonnette. Le domestique arriva de cet air insolent que prend tout laquais qui a une bonne raison à donner à celui qui va le gronder.

— Ne m'entendez-vous pas? lui dit Amab avec colère.

— Je portais le déjeuner de madame... je ne puis pas être en haut et en bas.

— Où est Louis?

— Madame l'a envoyé en commission ; voilà une heure qu'il est parti à cheval.

— Où est Pierre ?

— Madame l'a donné toute la journée au jardinier pour l'aider à faire les corbeilles des salons.

— Servez-moi.

— Madame vient de me dire d'aller jusqu'à la ferme de Bricord, pour lui marchander le petit poney qu'il a élevé.

— C'est l'affaire du cocher.

— Madame sort en forêt après déjeuner, et le cocher n'a pas le temps.

— Cela devient plaisant! dit Amab en serrant les dents. Sortez.

Il se mit à table, mangea à peine en se servant lui-même ; puis, lorsqu'il eut achevé, il quitta la salle à manger et prit le grand escalier d'un air résolu. Arrivé au premier, en face de l'appartement de Léona, il parut vouloir entrer, mais il s'arrêta à l'instant ; il hésita, et, soit faiblesse, soit appréhension de la colère qui l'agitait, il monta jusqu'au second et entra dans un vaste atelier, où il se jeta sur un divan. Une fois seul, Amab laissa un libre cours à la fureur qu'il avait contenue à grande peine. De sourdes exclamations s'échappaient de sa poitrine.

— Oh ! misérable ! misérable! s'écria-t-il enfin en pressant sa tête avec désespoir. Il faut que cela finisse, il le faut !

Pour la vingtième fois, Amab se mettait ainsi en face d'une grande résolution ; la vie qu'on lui faisait lui était insupportable, et il voulait enfin en changer. Au moment où il prononçait ce mot : *Il le faut !* la porte de son atelier s'ouvrit, et Léona parut dans la plus élégante parure, toujours belle, toujours jeune et fière, imposante, magnifique. Elle tenait à la main les journaux et les lettres du jour.

— En vérité, Victor, lui dit-elle en entrant de l'air le plus gracieux, vous n'êtes guère aimable ; on se mourrait chez soi, que vous ne daigneriez pas descendre ou monter quelques marches pour venir vous informer des nouvelles de ceux qui souffrent.

— Vous me permettrez, Léona, reprit Victor amèrement, de ne pas accepter ce reproche ; vous m'avez assez souvent

averti que l'entrée de votre appartement m'était interdite, jusqu'au moment où il vous plaisait d'en sortir.

— Comment, monsieur, dit Léona tristement, une discussion pour un reproche qu'autrefois vous eussiez trouvé aimable? Vous avez de l'humeur, je me retire.

— Pas encore, repartit Amab vivement; nous avons à parler sérieusement ensemble.

— Au fait, reprit Léona, vous m'y faites penser; voici quelques lettres qui vous concernent, et auxquelles je vous prie de vouloir bien répondre, car je ne suis pas habituée à de pareilles réclamations.

— Quelles sont ces lettres? dit Amab, qui les reçut des mains de Léona et qui les lut pendant que celle-ci se promenait dans l'atelier, en examinant quelques esquisses commencées par son mari. Les lettres qu'Amab parcourut rapidement n'étaient pas de nature à calmer son irritation : c'étaient des demandes d'argent venues de ses fournisseurs de Paris, presque toutes fort sèches, quelques-unes de ce style insolent qui annonce que la patience des marchands a été poussée au delà de son extrême limite. Amab les jeta avec humeur sur une table et s'écria :

— Eh bien! qu'ils saisissent, qu'ils vendent; j'aime mieux cela que d'être en butte à ces incessantes persécutions.

— Prenez garde! fit Léona tranquillement, ce sera un esclandre bien fâcheux pour vous, et dont, pour ma part, je n'accepterai jamais la honte.

— Léona, lui dit Amab, il me semble que vous pourriez me l'épargner. Grâce à votre contrat de mariage, votre fortune particulière est à l'abri de toute poursuite.

— Ne trouvez-vous pas que j'ai bien fait?

— Je ne blâme pas ce que j'ai accepté, reprit sèchement Amab; mais enfin, vous pouviez, dans cette circonstance, venir à mon aide; car, ajouta-t-il avec un tremblement nerveux et en reprenant les lettres qu'il venait de jeter sur la table, voici un compte de bijoutier, et je ne porte pas de diamants.

— Oui, dit Léona, ce sont ceux que vous m'avez donnés à ma fête; la monture en est d'un goût exquis.

— Cet autre compte, reprit Amab, est celui du carros-

sier ; voilà aussi celui du marchand de chevaux. Vous avez désiré avoir une voiture pour votre usage personnel ; j'ai fait ces achats pour vous seulement. Enfin, dit Amab avec plus d'humeur, voici un mémoire d'orfévrerie, qui doit au moins nous concerner tous les deux?

— C'est possible, fit Léona en prenant le mémoire ; voyons...

Elle lut la lettre et la passa à Amab en lui disant :

— Vous n'avez pas lu jusqu'au bout, ce marchand ne vous réclame pas le montant tout entier de sa fourniture, vous voyez qu'il dit avoir reçu la moitié de la somme qui lui est due, la fourniture a été faite au mois de févriei de l'année dernière, et dès le mois d'avril j'avais payé la partie de ce mémoire qui me concerne.

Amab poussa un soupir furieux... Léona continua :

— Vous vouliez me parler sérieusement, Victor, eh bien, moi aussi, je le voulais ; mais, en vérité, vous m'avez fait tellement redouter toute explication entre nous par vos colères, que j'hésite même à vous donner de bons avis. Croyez-vous que je ne souffre pas cruellement de vous voir marcher ainsi à votre ruine et à la mienne? car si vous me méconnaissez assez pour croire que je vous laisserai dans l'embarras, moi j'estime trop l'honneur du nom dont j'ai fait le mien pour ne pas venir à votre aide. Vous manquez d'ordre et de prévoyance.

— Il me semble cependant, dit Amab, que mes dépenses personnelles entrent pour bien peu dans les sommes folles qui sont dévorées dans cette maison.

— Je ne veux pas m'irriter du ton dont vous me parlez, reprit Léona avec un calme dédaigneux ; vous souffrez, et j'ai pitié de ceux qui souffrent. Vous vous plaignez des sommes folles dévorées dans cette maison ; n'a-t-il pas été convenu entre nous que nos dépenses seraient fixées à un chiffre précis? de ce chiffre, j'en prends une part, et vous l'autre ; vous ai-je jamais demandé rien au delà de ce qui était convenu? est-ce ma faute si, en dehors de cette dépense fixe, vos caprices vous font semer l'argent avec une imprudence incroyable? Pourquoi ces diamants à ma fête? les ai-je demandés ? pourquoi cette voiture lorsque nous en avions déjà

une? pourquoi ce service d'argenterie auquel vous teniez tant? c'est que vous avez vu votre camarade L*** donner des diamants à sa femme; cette voiture, vous l'avez voulue parce que G*** en a deux; c'est en revenant de dîner chez l'un de vos amis que vous m'avez tourmentée jusqu'à ce que j'aie consenti à la folle dépense de ce service d'argenterie.

— Eh! mon Dieu, repartit Amab, ne m'avez-vous pas vingt fois parlé des diamants de madame L***? N'êtes-vous pas rentrée malade d'une course en fiacre, parce que je m'étais, par hasard, servi de votre voiture? Enfin, vous avez si amèrement critiqué la mesquinerie de notre service, que j'ai voulu satisfaire à vos désirs, et non pas à mes caprices, comme vous dites. Et la reconnaissance que vous en avez me paye bien des tourments que me donne mon envie de vous plaire.

— Des reproches, fit Léona, je m'y attendais. Mais dites-moi, monsieur, n'est-il pas tout simple qu'une femme désire tout ce qui peut élever sa position aux yeux du monde? J'ai désiré ce que je voyais à d'autres qui, à mes yeux, ont moins de talent et de valeur que vous. Ce qu'ils faisaient pour leurs femmes, j'ai cru que vous pourriez le faire pour la vôtre, et lorsque je vous voyais me solliciter si vivement de l'accepter, n'ai-je pas dû croire que vous n'alliez pas au-dessus de vos ressources? Me suis-je trompée?... L'amour, oui, monsieur, l'amour qui m'a fait vous sacrifier ma liberté, m'aurait-il abusée?... N'avez-vous pas tout le talent que je vous croyais?... Dois-je reconnaître que vingt artistes dont vous parlez avec dédain ont plus de succès, de popularité, de valeur que vous?... Tout mon cœur se refuse à se l'avouer; mais enfin, si les preuves arrivent, je m'y soumettrai... il le faudra bien...

Rien ne peut rendre le supplice d'Amab à ces paroles dites du ton le plus doux et le plus sérieux. L'orgueil blessé dans ses fibres les plus sensibles, la conviction profonde qu'on est le jouet d'une astuce supérieure sans qu'on puisse la saisir nulle part, torturaient Amab.

— Vous avez raison, dit-il, les dents serrées. Je n'ai qu'un médiocre talent... un talent qui ne peut suffire aux dépenses d'une maison comme la vôtre.

— Nous la réduirons quand vous voudrez, reprit Léona; mais en attendant, il faut répondre aux gens qui ne sont pas payés.

— Je n'ai point d'argent et je ne sais où en trouver.

— Ces quatre tableaux commencés et qui peuvent être finis en quinze jours si vous y travaillez avec ardeur, sont une ressource.

— Ils sont vendus... et s'il faut tout vous dire, j'en ai touché le prix d'avance...

— C'est fâcheux, car je crois que monsieur de Champmortain vous les eût achetés à un prix qui vous eût vite débarrassé de ces criailleries qui vous empêchent de vous livrer à vos travaux.

— Monsieur de Champmortain, dit Amab d'un ton sombre, il me semble que ce n'est pas là un homme auquel vous puissiez me conseiller d'avoir recours.

— Je conçois votre juste susceptibilité, monsieur. En arrivant dans ce pays, j'ai été faire une visite à madame de Champmortain, et cette visite, elle ne me l'a pas rendue. Dans quelques jours ils donnent une fête, et tout le monde est invité à dix lieues à la ronde, excepté vous : c'est une insulte que je dois supporter.

— Et qui ne vous empêche pas de recevoir monsieur de Champmortain.

— Le temps de ma fierté est passé, Victor, je suis votre femme. Je ne veux pas, je ne puis pas vous brouiller avec un homme qui est de ceux qui font et défont les réputations. D'ailleurs, monsieur de Champmortain est indigné de la conduite de sa famille à votre égard...

— A mon égard, murmura sourdement Amab qui subissait une exclusion qu'il avait le droit de croire ne pas lui être personnelle. Toujours moi.

Léona n'entendit pas ou ne voulut pas entendre ce murmure, et continua :

— Il me semble, en tous cas, que pour avoir été polie envers un homme de bonne compagnie, je vous ai mis à même d'éviter des procédures scandaleuses. Monsieur de Champmortain est amoureux de ces tableaux : vendez-les-lui.

— Je vous ai déjà dit que le prix m'en a été payé d'avance.

— Avez-vous donc une époque précise pour les livrer à l'acheteur?

— Oui, dès qu'ils seront finis.

— En ce cas, ils peuvent ne pas l'être d'ici à six mois. Vous en referez d'autres.

— Mais je ne puis les jeter à la tête de monsieur de Champmortain après les lui avoir refusés plusieurs fois.

— Monsieur de Champmortain vient dîner ici aujourd'hui même. Il sera facile de l'amener à vous en parler.

— Comment! monsieur de Champmortain dîne ici... encore aujourd'hui?... Mais c'est bien souvent.

— Il ne viendra pas, repartit froidement Léona. Je vais lui écrire qu'une indisposition grave vous empêche de le recevoir. J'en écrirai autant à messieurs de Brias, Montaleu et Montéclain; car je suppose que ce n'est pas monsieur de Champmortain que vous voulez exclure précisément?

— Mon Dieu! Léona, je ne veux exclure personne; mais moins d'assiduité de la part de monsieur de Champmortain serait plus convenable.

— Vous êtes jaloux? dit Léona.

Amab ne répondit pas.

— Répondez franchement : êtes-vous jaloux?

— Je ne vous soupçonne pas assurément... mais la médisance... peut chercher à présenter des rapports d'amitié sous un jour défavorable.

— O mon Dieu! murmura Léona, en être réduite là! Déjà les soupçons, et bientôt la ruine. Il suffit, monsieur, je ne recevrai personne, je ne sortirai pas; ces promenades qui étaient ma seule consolation, j'y renoncerai... on pourrait croire...

— Mais je ne dis pas cela... fit Amab avec impatience, je fais une observation, ce n'est pas pour que vous en preniez acte pour vous dire tyrannisée.

— Ai-je prononcé un mot qui ressemble à une plainte?

Amab avait gardé toute sa colère; mais par un singulier hasard ou une admirable adresse, Léona avait mis une

barrière à toutes les issues par où elle pouvait s'échapper. Il resta un moment silencieux, et finit par s'écrier :

— Tenez, Léona, je ne suis pas content.

— Croyez-vous que j'aie la joie au cœur ?

— Léona, vous ne m'aimez plus...

— Que ne dites-vous que je ne vous ai jamais aimé ?

— C'est peut-être vrai.

— Courage, monsieur ! continuez...

— Mais enfin, je souffre, vous le voyez ; je suis dans une position fâcheuse, et au lieu de me conseiller, de m'encourager, vous me faites des scènes.

— Monsieur, dit Léona en se levant, quand la raison vous sera revenue, quand vous serez plus calme, je reviendrai.

— Allons ! voilà que je suis fou, à présent... Où allez-vous, Léona ?...

— Chez moi...

— Pourquoi prenez-vous ces lettres ?

— Pour répondre à vos créanciers, pour les calmer, pour obtenir du temps et trouver celui de les payer en engageant quelque propriété.

— Mais je ne le veux pas, dit Amab confus ; je payerai... j'écrirai...

Léona haussa les épaules.

— Certainement, reprit Amab avec hauteur, et le prix de ces tableaux suffit...

— Il vous a été payé.

— Je suivrai le conseil que vous m'avez donné, je les vendrai.

— Où cela ?

— A Paris.

— Où ceux qui vous les ont commandés les trouveront peut-être chez celui qui vous les achètera... Ce serait possible dans ce pays... où ils resteraient enfouis dans le château de l'acquéreur... Mais vous ne voulez plus voir l'homme qui seul pourrait vous sauver...

A ce moment, Amab eut un de ces mots funestes qui disent la honteuse transaction que fait le cœur avec la nécessité. Il se tourna vers Léona et lui dit :

— Léona, m'aimez-vous ?

— Ah ! Victor, Victor, est-ce à vous à en douter ?

— Quand on aime on a peur...

— Ah ! dit Léona, vous ne m'aimez plus assez pour être jaloux.

— Moi !... s'écria Amab, oh ! Léona, Léona, tu sais si ma vie est à toi... Est-ce qu'il est possible de ne pas t'aimer ?... Mais toi... toi...

— Moi, oui, je vous aime... et j'ai grand tort, car vous me soupçonnez...

— Non, non, Léona, je suivrai tes conseils... Je donnerai ces tableaux à monsieur de Champmortain, car vous m'aimez, n'est-ce pas ?... Il vient, eh bien, tant mieux : nous finirons cette affaire aujourd'hui même.

— A la bonne heure, vous voilà raisonnable... et je vais vous tenir compagnie.

— Non... je ne le veux pas... Vous êtes souffrante, allez, faites votre promenade ; je travaillerai avec d'autant plus de courage que je saurai que vous prenez quelque distraction.

— En ce cas, à bientôt.

Léona quitta son mari. Comme elle allait monter en voiture, sa fidèle chambrière, la prétendue sourde-muette, qui ne l'avait pas quittée, lui présenta une ombrelle.

— Eh bien, le dîner tient-il ?

— Je viens de faire acheter à monsieur de Champmortain ses grandes entrées.

— Pour excuser les petites. Et monsieur est-il toujours furieux ?

Léona eut un sourire de pitié méprisante.

— Non, dit-elle, le pauvre homme n'en peut plus !

Léona avait raison, quelques années lui avaient suffi pour briser cette nature ardente, tenace, vigoureuse. Elle avait abaissé son ambition des hauteurs de la gloire aux petitesses de la spéculation ; elle avait fatigué son énergie en lui faisant poursuivre comme but la richesse et le repos qu'il ne devait jamais atteindre ; car, grâce au luxe de la maison, le besoin renaissait après les efforts les plus persévérants. Elle avait fait pis, elle avait usé la probité de l'artiste dans cette lutte incessante, elle l'avait

poussé au milieu d'un dédale d'affaires douteuses qu'on pardonne quelquefois au talent, mais qui entraînent à leur suite les tracas, les soucis, et surtout le mécontentement de soi-même ; elle avait tout fatigué, tout flétri, dans son esprit et dans son cœur. Une seule chose avait survécu, chez Amab, à cette dégradation insensible... c'était cet amour du beau qui était tout son génie. Mais ce culte, il avait fallu y renoncer, car Amab n'avait pas eu le courage de chasser les vendeurs du temple ; il voyait avec désespoir s'émietter son talent en productions qu'il n'estimait pas, alors même qu'on les lui payait richement. Au lieu d'être un de ces hommes sur lesquels tout un pays a les yeux fixés, dans l'attente d'une de ses œuvres, il était un de ces artistes à la mode, qui sont cotés à haut prix, mais dont on brocante la réputation. Ainsi, le seul sentiment qui lui restât de cette forte nature d'artiste était pour lui un malheur et presque un remords. l resta seul à travailler ; mais cette apparente réconciliation n'avait pas redonné au cœur cette énergie qu'il puise dans une nouvelle confiance. Amab n'avait pas dit tout ce qui murmurait en lui de colère, de soupçons, de désespoir. Parmi les douleurs dont il souffrait le plus cruellement, était l'exclusion dont il avait été frappé à son arrivée dans ce pays. Il ne doutait pas que monsieur de Montaleu n'en fût l'auteur ; mais il n'avait plus assez d'énergie pour lui en demander compte, et il subissait avec une colère impuissante la déconsidération qu'avait jetée sur lui son mariage avec une femme trop célèbre, sans savoir qu'il y a des hommes dont le nom peut couvrir toutes les fautes passées d'une femme quand ils savent la forcer à être digne de ce nom.

III

DEUX MÉNAGES AU CHATEAU

C'était dans un salon à boiseries vert d'eau, avec des oiseaux fantastiques, un meuble contourné, blanc et or, et des tentures vertes et roses. Monsieur de Rudesgens, enve-

loppé dans une robe de chambre de calemande, étoffe à raies dont on ne retrouverait peut-être pas un autre échantillon dans toute la France, était renversé dans une bergère; armé d'un peigne pliant, il ramenait avec soin sur le sommet de sa tête les rares cheveux gris échappés aux ouragans de ses brûlantes passions. Il semblait ne pas entendre la conversation plus qu'animée qui avait lieu entre son auguste épouse et son gendre monsieur de Champmortain. Madame de Rudesgens, une *Quotidienne* à la main, des lunettes sur le nez, et droite sur sa chaise, avait les traits convulsivement hérissés. Champmortain, un homme de quarante ans, d'un grand air et d'une grande tournure, allait et venait avec une impatience mal contenue, tandis que la belle et blonde Sylvie, sa femme, ne quittait pas des yeux un métier à broderie, sur lequel elle peignait à l'aiguille de beaux iris placés près d'elle dans un vase de cristal.

— Cela ne sera pas, monsieur, cela ne sera pas, disait madame de Rudesgens d'une voix sèche et accentuée.

— Et cela sera fort mal fait, madame, lui répondit Champmortain en martelant ses paroles comme venait de le faire sa belle-mère.

— Je n'enverrai point d'invitation à monsieur et à madame Amab; libre à vous de voir des gens de cette espèce chez eux ou chez vous, si cela convient à ma fille; mais ils ne mettront pas les pieds chez moi.

— Je pense que c'est votre avis, Annibal? ajouta-t-elle en se tournant vers son époux.

— Eh! eh! dit celui-ci, que l'interpellation arrêta tout court dans son exercice chevelu; heu! ce sont des voisins.

— Le porcher du bourg est aussi notre voisin; est-ce que vous l'invitez? Vous avez de singulières réponses, Annibal.

— Mais, madame, reprit Champmortain, monsieur Amab est un homme de la meilleure compagnie, que je rencontre dans tous les salons de Paris... il va chez le roi...

— Quel roi? dit madame de Rudesgens avec un accent pareil à celui d'un perroquet en fureur.

— Eh! madame, fit Champmortain, allez-vous encore m'entreprendre à ce sujet?... Je sais que vous n'avez pas

plus voulu reconnaître Louis-Philippe que monsieur votre père n'a voulu reconnaître Napoléon.

— Que voulez-vous dire? s'écria madame de Rudesgens en arrachant ses lunettes pour darder sur son gendre tout le feu de ses regards... que voulez-vous dire?... Annibal... c'est une insulte à la mémoire de mon père, mort victime de la tyrannie de Bonaparte. Eh bien! Annibal, vous ne répondez pas!

— Heu! heu! fit monsieur de Rudesgens en se grattant légèrement le nez. Je n'ai pas compris que monsieur de Champmortain ait rien dit de défavorable aux opinions politiques de feu monsieur Van Marken.

— Je vous en supplie, reprit Champmortain, laissons les rois et les morts en paix. Pour la dernière fois, je vous demande une invitation pour monsieur et madame Amab.

— Pour la dernière fois, je vous la refuse.

— En ce cas, madame, dit Champmortain, je vous prie de vouloir bien m'accorder la faveur d'un entretien particulier.

— Tant qu'il vous plaira, monsieur, répondit sèchement madame de Rudesgens.

— Voulez vous permettre, Sylvie?...

Madame de Champmortain s'inclina et quitta le salon sans prononcer une parole, pendant que monsieur de Rudesgens s'approchait de Champmortain et lui disait d'un air léger et suffisant :

— Vous n'obtiendrez rien, mon cher; elle n'a jamais pu supporter une jolie femme dans son salon.

— Que parlez-vous de jolie femme? demanda aigrement madame de Rudesgens.

— Vous vous trompez, chère Arthémise, dit monsieur de Rudesgens alarmé et en prenant un ton galant, je parlais de vous.

— Je vous suis obligée, reprit amèrement madame de Rudesgens. Je vois bien que la madame Amab vous tient au cœur... Les hommes n'aiment que les créatures de cette espèce...

— Madame, dit vivement Champmortain, ménagez vos expressions...

— Champmortain a raison, fit monsieur de Rudesgens. Que diable ! c'est une fort belle personne...

— Est-ce que vous la connaissez, Annibal ? reprit la superbe Arthémise, l'œil en feu.

— Quand je la rencontre je la salue et elle me sourit... Voilà tout, quant à présent, ajouta-t-il tout bas à l'oreille de Champmortain, et il sortit en chantonnant un air des *Visitandines*.

Champmortain ne put s'empêcher de hausser les épaules, tandis que madame de Rudesgens murmurait :

— Il me trompe, je suis sûre qu'il me trompe.

— Voyons, bonne maman, dit Champmortain dès qu'il fut seul avec sa belle-mère, causons amicalement.

— Annibal me le payera, continua madame de Rudesgens sans écouter son gendre.

— Monsieur de Rudesgens n'est pour rien dans tout ceci.

— C'est un libertin, monsieur; oui, le mot n'est pas trop fort, repartit la vieille épouse d'un ton lacrymal; et lorsque vous voyez tous les chagrins qu'il me cause, vous voulez introduire dans ma maison une femme dont la scandaleuse beauté lui a déjà tourné la tête.

— Si vous redoutez madame Amab parce qu'elle est belle, comment se fait-il que vous invitiez madame de Mourion qui est non moins belle ?

— Pardon, pardon, mon gendre, madame de Mourion est une femme que sa vertu met à l'abri d'une séduction, tandis que votre madame Amab a une réputation fort douteuse.

— Fort calomniée, et entre nous, si elle voulait une intrigue, elle aurait, je crois, mieux à choisir que de s'adresser à monsieur de Rudesgens.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ? repartit vertement madame de Rudesgens.

— Il a bien, je pense, soixante-dix ou douze ans ?

— Qu'il porte mieux que certaines gens ne portent leur quarantaine, dit Arthémise en appliquant sa réponse à son gendre par un mouvement de tête fort significatif.

Champmortain se mordit les lèvres et reprit assez aigrement :

— Je vous réponds que la vertu de madame Amab res-

tera inabordable aux soixante-douze ans, si bien portés par votre époux...

— Il a deux cent mille livres de rente, mon gendre, et cette fortune, qui sera un jour la vôtre, est une recommandation puissante auprès de certaines créatures.

Champmortain pâlit, il fut d'autant plus humilié qu'il ne put méconnaître tout à fait la justesse de l'observation. Cependant il se contint et reprit :

— Vous ne voulez pas, bonne maman, dit-il, me réduire à en arriver à des extrémités. Je vous prie, entendez-moi bien, je vous prie d'inviter monsieur et madame Amab.

Madame de Rudesgens examina son gendre.

— Pardon, monsieur de Champmortain, mais cette insistance pourrait me faire croire que vous-même...

— C'est ainsi? dit Champmortain d'un ton sec. En ce cas, je commence : « Un jour que j'avais à diner chez moi le cardinal de... »

— Monsieur, dit madame de Rudesgens avec épouvante; encore cette abominable histoire... et vous osez me la dire en face...

— Et sur mon honneur, je la raconte, je la raconte en plein salon, si vous me refusez encore.

Madame de Rudesgens baissa la tête, poussa trois énormes soupirs :

— Vous n'êtes pas généreux, mon gendre.

— Vous n'êtes pas indulgente, bonne maman.

— Allons, on invitera ces gens-là.

— Et l'on ne dira pas un mot qui puisse donner à Sylvie des idées qu'elle n'a pas et qu'elle ne doit pas avoir.

— Très-bien. Mais je vous en supplie, que ce soit la dernière fois que j'entends parler de cet affreux souvenir.

— Ce sera la dernière si vous voulez.

Un moment après, Champmortain rejoignait sa femme et son beau-père dans le parc.

— Eh bien? s'écria monsieur de Rudesgens.

— Elle a entendu raison.

— Ainsi, nous triomphons! dit le vieux gentilhomme avec joie.

Un regard froid et sévère de sa fille l'arrêta.

— Je veux dire que vous triomphez, reprit monsieur de Rudesgens.

Un sourire pincé et dédaigneux de madame de Champmortain l'avertit qu'il faisait encore une maladresse.

— Je veux dire que ma femme cède...

— Je vais immédiatement envoyer une lettre, dit Champmortain.

— J'étais si sûre que vous réussiriez près de ma mère, que je viens de l'envoyer, reprit Sylvie d'une voix brève et pointue.

— Vous êtes toujours charmante, lui répondit son mari de l'air le plus satisfait.

— Il aurait fallu un mot pour excuser une invitation si tardive, dit monsieur de Rudesgens.

— Monsieur de Champmortain pourra nous excuser, repartit Sylvie; car je crois qu'il dîne aujourd'hui chez monsieur Amab.

— Bah!... fit monsieur de Rudesgens.

— Oui, dit Champmortain négligemment; j'avais oublié de vous le dire.

— Vous vous trompez, reprit froidement Sylvie, vous me l'avez dit.

— Moi?...

— Oui, vous, monsieur, car vous êtes incapable de manquer aux égards que vous devez à mon père et à ma mère, en vous absentant sans nous prévenir. C'est moi qui ai oublié de les avertir.

Ceci fut prononcé d'un ton correct, précis, anguleux, après quoi madame de Champmortain se retira.

— D'où diable sait-elle ça? dit Champmortain; je suis sûr de ne pas lui en avoir parlé.

— Ah! reprit monsieur de Rudesgens, les femmes savent tout... La mienne flairait une rivale à mille lieues. Voyez, aujourd'hui même j'ai à peine prononcé le nom de madame Amab, et ç'a été presque une scène. Il n'y a pas moyen d'avoir une intrigue avec des jalouses comme ça.

Tout en écoutant les doléances de son beau-père, Champmortain avait gagné une petite porte du parc.

— Est-ce que vous sortez? lui dit monsieur de Rudesgens.

— Oui, je me sens lourd ; je veux marcher un peu.

— A cheval, à ce qu'il me paraît? car j'aperçois votre groom avec des chevaux derrière ce buisson.

—Vraiment? eh bien ! j'en profiterai, et au lieu d'une promenade à pied, peut-être pousserai-je jusque chez le vicomte Hector de Montaleu que je présente à Léona.

A ce nom, monsieur de Rudesgens leva sur son gendre un regard effaré.

— Ce qui fait, continua Champmortain, que je ne rentrerai probablement pas avant dîner. Je ne reviendrai que fort tard dans la nuit.

Monsieur de Rudesgens n'avait pas quitté son gendre de l'œil.

— Léona, avez-vous dit? Léona! Ah çà! monsieur de Champmortain, est-ce que vous tromperiez ma fille ?

— Moi! tromper ma femme? fit Champmortain d'un air railleur. C'était à faire aux maris de votre temps ; car, vous me l'avez répété bien des fois, on ne sait plus vivre, on ne trompe plus personne.

— Prenez garde, Champmortain, dit monsieur de Rudesgens en reprenant son air conquérant ; si c'était vrai, si vous trompiez Sylvie, je la vengerais...

— Vous n'aurez pas cette peine.

— N'importe! prenez garde, fit monsieur de Rudesgens avec un air indicible, je vous souffle votre Léona. Hé! hé!...

Un cri de chat sauvage sortit de derrière la petite porte du parc. Champmortain monta à cheval en riant aux éclats, et monsieur de Rudesgens se trouva face à face avec son Arthémise.

Un moment après, Champmortain arrêtait le galop rapide de son cheval devant la ferme de Lavordan, dans laquelle un domestique inconnu faisait entrer deux chevaux d'un grand prix. Champmortain, qui était connaisseur, allait descendre pour s'informer s'ils appartenaient à Bricord, qui faisait le commerce de chevaux, lorsqu'une voiture se montra à l'extrémité de la route et entra dans la forêt. Champmortain reprit aussitôt sa course.

IV

A LA FERME

Léda venait de rentrer dans la grande salle du rez-de-chaussée de la ferme, salle que Bricord avait fait planchéier et orner de rideaux de calicot d'un rouge éclatant en l'honneur de son épouse. Bricord était assis devant une table sur laquelle étaient deux verres et deux bouteilles, dont une déjà vide; de l'autre côté, se trouvait Aly-Muley, le domestique, ou plutôt le soldat du colonel Thomas Rien. Lorsque Léda entra, elle était pâle, agitée, tremblante; elle jeta la petite mante de drap dont elle était enveloppée, et probablement elle eût traversé la salle sans s'arrêter, si son mari ne lui eût crié du ton le plus joyeux :

— Eh! Léda, grande et bonne nouvelle! mon colonel, le colonel Thomas, vient d'arriver dans le pays; voilà Aly-Muley, un ancien camarade des spahis, qu'il m'a envoyé en avant avec les portemanteaux.

— Ah! fit Léda d'un air distrait, votre colonel arrive, tant mieux pour vous.

— Et ce qu'il y a de superbe, vois-tu, Léda, c'est qu'il ne vient pas en passant, il vient exprès pour moi, c'est soixante-dix lieues, rien que ça, pour le plaisir de me voir. Ah! tonnerre, tiens, Aly, rien que pour ce que tu viens de m'apprendre, je donnerais ma main droite, quoique à vrai dire elle ne me serve pas à grand'chose depuis le coup de sabre qui m'empêche d'écrire.

Pendant qu'il parlait, Aly-Muley s'était levé, et, s'adressant à la fermière, il lui avait dit en la saluant avec son verre :

— C'est moins pour boire que pour vous présenter le bonjour.

— Merci, monsieur, fit sèchement Léda.

— La bourgeoise s'est levée les pieds les premiers, à ce qu'il paraît, dit Aly en reprenant sa place près de Bricord.

— Elle n'aura pas bien dormi, reprit celui-ci à voix basse, et peut-être a-t-elle mal aux nerfs.

Aly regarda Bricord, fit une grimace expressive et but d'un trait le contenu de son verre. Cependant Léda s'était assise dans un coin ; son regard avait quelque chose d'égaré ; tout son corps tremblait. Son mari, joyeux et fier de l'arrivée de son colonel, ne remarqua point cette agitation et s'approcha d'elle.

— Léda, lui dit-il, j'ai un service à te demander. Le colonel arrive, tu sais qu'il n'y a que ta chambre de bien arrangée dans notre maison. Veux-tu la lui céder pour le peu de temps qu'il va passer ici ?

— Ma chambre, fit-elle ; vous me demandez ma chambre ?

— Oui.

— Oh ! dit-elle en se levant soudainement, celle-là et les autres, vous pouvez tout prendre...

Aly observait la figure du mari et de la femme, et murmurait :

— Mal aux nerfs... pauvre Bricord !

— Est-ce que ça te fâche ? est-ce que ça te fait de la peine ? reprit Bricord, le colonel n'est pas difficile ; nous ne couchions pas tous les jours dans des lits de plume en Afrique ; je lui donnerai une autre chambre.

— Je vous dis que vous pouvez prendre la mienne, repartit Léda.

— En ce cas, dit Aly à Bricord, veux-tu me montrer la chambre de madame pour que j'aille préparer ce qu'il faut ?

— J'ai quelque chose à ranger dans cette chambre, dit Léda ; dans une heure elle sera à votre disposition.

Aussitôt elle sortit. Aly-Muley reprit sa place et se versa un verre de vin. Bricord, mécontent et confus, alla s'asseoir près de lui.

— Elle est malade depuis quelque temps, dit-il, car c'est la meilleure femme, et si instruite, si spirituelle...

— Ça va bien, à ce qu'il paraît, les affaires ? reprit Aly d'un ton criard, la ferme est bonne.

— Cependant, dit Bricord, si ça la gênait de quitter sa chambre, le colonel ne serait pas mal dans la mienne...

Aly regarda encore Bricord, et repartit :

— Et l'élève des chevaux, ça te réussit-il ?

— Léda a quelque chose d'extraordinaire, assurément, fit Bricord en se levant... Il faut que je lui parle... Attends un moment.

Il sortit, et Aly-Muley entendit bientôt frapper à une porte qui ne s'ouvrit pas. Bricord appela Léda qui ne répondit point. Il supplia sans plus de succès, parut prêt à se fâcher, puis se radoucit, et finit par obtenir une réponse où Léda le priait de la laisser un moment en repos. Muley, qui avait attentivement écouté, commença une série de jurements accompagnés de termes de mépris qui signifiaient en français poli :

— Imbécile, dadais; si javais une femme comme ça, je lui romprais les os.

Bricord rentra pendant ce monologue menaçant.

— Qu'as-tu donc? lui dit Bricord.

— Rien. Je rêvais aux belles juives et aux filles moresques de la rue Bab-Azoun.

— Ma femme va revenir tout de suite, reprit Bricord avec un énorme soupir.

Les deux amis se replacèrent chacun d'un côté de la table et gardèrent un moment le silence, Bricord le cœur plein, et tout prêt à confier à son ancien camarade tout ce qu'il éprouvait de chagrin secret, si celui-ci lui eût adressé la moindre question à ce sujet; Aly-Muley était bien décidé à ne pas dire un mot qui pût amener une pareille confidence. Tous deux étaient fort embarrassés, mais ils furent tirés de cette position par l'arrivée d'un nouveau personnage. Le colosse qui entra en ce moment poussa un énorme éclat de rire, et s'avança vers la table, en disant :

— Eh! tonnerre! j'étais sûr de te trouver là, Bricord, le verre à la main, puisque je ne t'avais pas rencontré dans les champs, que je viens de battre de tous les côtés, pour t'annoncer une bonne nouvelle. Popinau a éventé hier un sanglier dans le fourré des bois de Louches; il faut que nous l'ayons demain, si toutefois ton maître veut bien nous permettre de passer dans ses bois; car j'ai entendu dire à Lalouette, mon piqueur, que Montéclain faisait le difficile, et prétendait garder son gibier. Que diable veut-il en faire, ce Parisien? il n'est pas capable de mettre une

balle à trente pas dans la porte de la cathédrale d'Autun.

— Je n'ai pas entendu dire cela, reprit Bricord ; mais, dans tous les cas, j'en parlerai aujourd'hui à monsieur le marquis. Il a annoncé qu'il passerait par la ferme pour régler quelques comptes que nous avons ensemble.

— Ah ! reprit le vicomte Hector de Montaleu, ce doit donc être lui que j'ai vu de loin avec un autre dans la voiture de Brias, qui prenait la rampe de la colline pour venir de ce côté.

— Ce doit être le colonel, dit Aly-Muley; car je l'ai laissé chez monsieur de Brias, qui devait l'accompagner jusqu'ici.

— Mon colonel ! mon colonel ! s'écria Bricord à ce nom, qui lui fit oublier et l'humeur de Léda et la présence de Montaleu. Je cours au-devant de lui, ajouta-t-il en sortant de la chambre, sans égard pour la compagnie d'Aly-Muley ni pour la présence du vicomte.

— Quel est ce colonel ? dit Hector resté seul avec Muley.

— C'est mon colonel, répondit celui-ci en rangeant les bouteilles et les verres restés sur la table.

— Et son nom, dit Hector en retenant une bouteille qui n'était pas encore vide, et en versant le reste dans un verre, qu'il alla prendre sur un buffet, en homme habitué à agir chez Bricord comme chez lui-même.

Aly-Muley se redressa, regarda l'énorme vicomte en face, et répondit emphatiquement :

— Il s'appelle le colonel Thomas Rien.

— Voilà un drôle de nom, fit Hector en posant son verre et en tournant sur ses talons, sans paraître frappé de l'importance du personnage qui venait de lui être annoncé d'une façon si solennelle.

Aussitôt, il quitta la salle basse et monta droit à la chambre où Léda s'était enfermée et à la porte de laquelle Bricord avait vainement frappé. La manière dont Hector s'annonça était probablement plus agréable à la dame que celle dont usait son mari, car la porte s'ouvrit à l'instant même et se referma immédiatement. Aly-Muley monta les deux premières marches qui conduisaient à cette chambre comme quelqu'un qui a envie d'aller écouter ce qui va se

dire, mais il redescendit presque aussitôt en secouant la tête, et en murmurant, selon son habitude :

— La femme a mal aux nerfs; il y a la chambre de madame et celle de monsieur; et la chambre de madame, qui ne s'ouvre pas pour monsieur, s'ouvre pour un autre quand le mari n'y est pas. Il y aurait ici de quoi apprendre, mais je n'ai pas d'ordre...

Il tira un briquet et de l'amadou de sa poche, alluma sa pipe qu'il avait bourrée pendant que Montaleu parlait à Bricord, et s'en alla du côté des écuries voir si Mogador et Penny ne manquaient de rien.

V

CONVERSATIONS

Si Aly-Muley eût été moins discret, il eût pu entendre le dialogue suivant vivement échangé entre le grand Hector et la belle Léda :

— Je vous ai attendu deux heures à la *Charbonnière,* dit celle-ci.

— Que voulez-vous? répondit négligemment Hector, j'ai été arrêté par Lalouette... à propos d'un sanglier...

— Pour lequel vous m'avez oubliée.

— Vous voyez bien que non, répliqua brutalement Hector, puisque je suis venu.

— Et vous pouvez vous en retourner, repartit Léda; car voici mon mari qui revient.

Hector descendit; il rentra dans la salle basse au moment où Brias y pénétrait du dehors, accompagné du colonel et d'un homme jeune encore, d'une fière beauté, d'une taille élevée et d'une rare distinction : c'était Montéclain.

— Ah! s'écria Brias, voici le roi des forêts, Hector de Montaleu, que je vous présente, colonel. — Monsieur le colonel Thomas Rien, un de mes bons amis, que je vous présente à son tour, vicomte.

Le colonel salua froidement Hector après l'avoir examiné d'un regard assez dédaigneux. Hector, de son côté, fit à

peine une inclination suffisante, et ces deux hommes se dirent chacun à part soi :

— Voilà un rustre à qui je donnerais volontiers une leçon.

— Voilà un traîneur de sabre qui me déplaît souverainement.

Montéclain était resté sur la porte causant avec Bricord. Montaleu alla à lui pendant que Brias disait à Thomas :

— Que pensez-vous de notre Nemrod ?

— Que c'est un goujat.

— Est-ce que Bricord vous parle de notre chasse de demain ? dit Hector à Montéclain.

— Il m'en a parlé, et je refuse.

— Comment, lui dit Hector, vous refusez ?

— Exactement et absolument, fit Montéclain en entrant dans la salle basse, et en parlant de sa voix la plus douce et la plus insouciante.

— Savez-vous, Montéclain, que vous n'êtes pas aimable ?

— Pourquoi voulez-vous que je le sois avec vous, mon cher Hector ?... J'ai voulu être député et membre du conseil général ; vous pouviez me donner votre voix et celles de vos amis ; vous avez pensé qu'il valait mieux suivre les inspirations de votre oncle, qui m'a attaqué avec plus d'esprit et de courage que je ne lui en croyais ; vous avez voté pour mon concurrent, et je ne vous en ai pas fait le plus petit reproche. Aujourd'hui, vous me demandez un service, je vous le refuse.

— Toujours la même histoire, dit Hector en ricanant ; quelle manie, aussi, avez-vous de vouloir être député !...

— C'est un amusement comme un autre, repartit Montéclain ; j'y tenais presque autant que vous à un cerf dix cors ; vous n'avez pas voulu me faire ce plaisir, je ne veux pas vous faire celui que vous me demandez : je suppose qu'il n'y a rien de plus juste.

— Très-bien, très-bien, reprit brusquement Hector ; nous parlerons de cela plus tard. Quant à présent, je vous souhaite bien le bonjour, messieurs, car il me semble qu'il est temps d'aller faire un bout de toilette pour me rendre chez la dame à qui vous devez me présenter, Brias.

— Vous nous trouverez chez elle, répondit celui-ci. Déployez toutes les ressources de votre coquetterie, mon cher Troyen; vous allez avoir affaire à une femme qui se connaît en élégance et en beauté. Voilà une conquête digne de vous.

— Au diable! dit Montaleu en haussant les épaules; si ce n'était pour ce que vous savez bien, je vous jure que je n'irais pas chez cette Lionne, comme vous l'appelez.

Au moment où Montaleu achevait cette phrase, Aly-Muley entrait dans la salle basse. A ce mot de *Lionne,* il s'arrêta tout court et s'écria avec un accent gascon encore plus prononcé qu'à l'ordinaire.

— Ventredieu! est-ce qu'il y a une lionne dans le pays?

— Sans doute, lui dit Montéclain, en riant.

— En ce cas, prête-moi ton fusil, Bricord, et si je ne vous en ai pas débarrassé le pays dans trois jours, je veux perdre mon nom d'Aly-Muley que j'ai gagné en deux fois sur les infidèles au risque de ma peau de chrétien. Voilà une chasse où l'on peut s'amuser, au lieu que vos cerfs et vos sangliers, on doit tuer cela par-dessous la jambe.

— Est-ce que vous avez jamais tué de lionne? dit Montaleu.

— Non, dit-Muley; mais j'ai tué quatre lions aussi grands et aussi gros que vous; et c'est pour cela que je voudrais tuer une lionne.

— Est-ce vrai? dit Montaleu en regardant à la fois le colonel et Montéclain.

— Comment, si c'est vrai! reprit Aly-Muley, j'ai un outil dont un prince m'a fait présent, avec lequel je me flatte de pouvoir loger une balle dans l'œil droit ou dans l'œil gauche de tout animal vivant, que ce soit un quadrupède ou un homme.

— En voilà assez, fit le colonel; va me préparer ce qu'il me faut pour m'habiller.

— Reste à savoir, reprit Aly-Muley, si la chambre est prête.

— Vous pouvez y monter quand vous voudrez, dit Léda, qui parut aussitôt.

— Eh! fit Bricord, c'est ma femme, mon colonel; voilà

ma femme... Si elle n'est pas venue au-devant de vous, c'est qu'elle était restée ici pour tout préparer pour votre réception. Eh bien! pourquoi que vous la saluez comme ça? Embrassez-la, je vous en prie, embrassez-la...

Malgré la recommandation de Bricord, Thomas se contenta de saluer Léda avec une froide politesse, tandis qu'Hector de Montaleu, qui était resté sur la porte, considérait d'un œil également irrité Bricord et le colonel. La recommandation du mari lui avait déplu; mais le refus du nouveau venu lui déplut sans doute bien davantage, car il s'éloigna tout aussitôt en murmurant le mot : — Insolent!

Le colonel avait suivi son domestique dans la chambre qu'on lui avait préparée, et Bricord avait emmené sa femme pour lui faire lire quelques papiers que lui avait remis Montéclain, de façon que celui-ci se trouva seul avec Brias.

— Comment se fait-il, dit-il alors à ce dernier, que vous, un garçon d'esprit, vous viviez familièrement avec cette bête brute de Montaleu?

— Que voulez-vous, mon cher Montéclain? je ne suis pas comme vous en position de m'en faire un ennemi.

— Est-ce que vous lui devez de l'argent? dit Montéclain.

— Pas encore, repartit Brias; et je vous avoue que ce serait le dernier des hommes à qui je voudrais en devoir, si j'étais en mesure d'en trouver ailleurs que chez lui.

— De combien avez-vous besoin pour arranger vos affaires ? lui dit Montéclain.

Brias parut réfléchir, et répondit bientôt après d'un ton léger :

— Je vous remercie, Montéclain; si ce que je tente réussit, je veux que le diable m'emporte si je ne me trouverai pas quitte envers Montaleu, après lui avoir rendu son argent; et s'il n'est pas content de la manière dont je le lui rendrai, je tâcherai de me rappeler que le crâne d'un Montaleu n'est pas plus difficile à viser que le bras gauche d'un Anglais.

— Vous tramez quelque perfidie contre lui, n'est-ce pas?

— Non, vraiment. Je vous déclare, pour parler dans son style, que je ne courrai la bête qu'après qu'il l'aura laissée échapper.

— Ah çà! dit Montéclain après avoir regardé Brias d'un air railleur, c'est donc une enchanteresse bien puissante que cette Julie de Monrion?

— A quel propos, dit Brias avec humeur, me parlez-vous d'elle?

— C'est que voici votre plan à ce sujet, répondit Montéclain : vous emprunterez une centaine de mille francs à Montaleu; avec cela vous arrangerez vos affaires, vous apaiserez le ministre, et comme, à part votre manie de faire des dettes, vous êtes l'un des hommes les plus distingués de la diplomatie, vous obtiendrez le poste qui vous est promis. Une fois votre commission en poche, vous mettrez tout cela aux pieds de monsieur de Montaleu, pour qu'il l'accepte et l'offre à son tour à madame de Monrion, dont la vanité bourgeoise sera ravie d'être la femme d'un ministre, et bientôt, d'un ambassadeur. De cette façon, vous aurez payé à la fois la belle et l'héritage avec l'argent de l'amoureux et de l'héritier. C'est d'une fort jolie diplomatie.

— Que le diable vous emporte, fit Brias, avec vos suppositions! J'espère que vous ne soufflerez pas un mot de tout cela devant Montaleu.

— Je ne dis guère le secret des autres qu'à eux-mêmes; ce n'est pas ce que vous faites toujours, vous.

— A quel propos me dites-vous cela?

— A propos de Bricord, reprit Montéclain en baissant la voix. Le colonel, en venant ici, m'a interrogé sur le compte de ce brave garçon, et, malgré toute la circonspection qu'il y a mise, j'ai compris que vous aviez dû lui révéler certains secrets.

— Ah bah! dit Brias, des gens de cette espèce...

— Des gens de cette espèce, reprit Montéclain sèchement, tuent l'homme qui les déshonore.

— Je ne vois pas le grand malheur qu'il y aurait à ce que notre Hector fût assommé par ce nouveau Ménélas.

— Si vous trouvez bon que tous les Ménélas du pays fassent bien d'assommer les Pâris de leurs Hélènes, je n'ai plus rien à dire.

Brias se mordit les lèvres.

— Ecoutez-moi, Brias, reprit Montéclain, nous marchons

en ce moment sur un terrain brûlant; il va se passer quelque chose de terrible et de funeste dans ce pays.

— Qu'est-ce donc? dit Brias.

— Je n'en sais rien, repartit Montéclain, mais j'en suis sûr.

— Pourquoi cela?

— Parce que le diable est ici.

Brias se mit à rire, et reprit d'un ton léger :

— Et à qui donnez-vous donc ce nom terrible?

Avant que Montéclain eût répondu, le colonel Thomas entra en disant :

— Me voilà prêt, monsieur, et quand vous voudrez, nous partirons pour aller chez la belle madame Amab.

Cette apparition, qui semblait avoir remplacé la réponse que Montéclain n'avait pas eu le temps de faire, frappa vivement Brias, qui ne put s'empêcher de considérer plus attentivement le colonel, et soit que le visage de Thomas Rien eût une expression que n'avait jamais remarquée le jeune diplomate, soit que l'imagination de celui-ci prêtât à cette figure un aspect qu'elle n'avait pas, toujours est-il qu'il crut y découvrir quelque chose de fatal et de satanique qui le fit tressaillir.

— En ce cas, dit Montéclain, partons, et quoiqu'il soit de bonne heure, il est probable que nous n'arriverons pas les premiers.

VI

L'INVITATION

Lorsqu'ils arrivèrent chez Amab, on leur dit que Léona était encore à sa toilette, mais on les avertit en même temps qu'ils trouveraient encore Victor à son atelier.

— Venez admirer cela, colonel, dit Montéclain, c'est un homme d'un grand mérite que cet Amab. En vérité, cela me fait une peine horrible de voir un homme de cette portée gaspiller, pour quelques écus dont il ne profite pas, le talent le plus grave, le plus sérieux de notre époque. Encore un de ces hommes qui resteront toujours à l'état d'espé-

rance, et qui ne feront jamais rien de complet, parce qu'ils n'ont pas compris que la gloire est la véritable fortune de l'artiste, comme elle est aussi celle du soldat... n'est-ce pas, colonel?

Brias remarqua que Thomas ne répondit point, et qu'un léger mouvement de colère vint agiter ses traits, dont la dure gravité était presque toujours immobile.

— Oh! oh! dit en lui-même Brias, est-ce que celui-ci courrait aussi après quelque dot ou après quelque héritage? Serait-ce encore un rival? J'y veillerai.

Lorsqu'ils entrèrent dans l'atelier d'Amab, ils le trouvèrent avec Champmortain, qui, après les salutations d'usage et la présentation du colonel, leur apprit, d'un air joyeux, qu'il venait enfin d'obtenir de monsieur Amab les quatre tableaux qui se trouvaient dans son atelier. La plaisanterie de Léona était *consommée*. Amab n'avait pas l'air aussi heureux de son marché que l'était monsieur de Champmortain. Après ce qui s'était passé entre Amab et sa femme, Victor s'était beaucoup préoccupé de la manière dont il pourrait amener la conversation sur ses tableaux, et il n'avait pas été peu surpris de voir monsieur de Champmortain monter en arrivant à son atelier, s'extasier sur ses toiles, et lui offrir encore de les acheter, quoiqu'elles lui eussent été déjà refusées plusieurs fois. Monsieur de Champmortain eût été averti de la scène qui avait eu lieu entre Victor et Léona, qu'il n'eût pas abordé plus directement un sujet dont il n'était plus question depuis quelque temps. Amab reçut donc froidement les félicitations qu'on faisait à Champmortain, et qui étaient cependant un éloge pour l'artiste, puisqu'on estimait si heureux l'homme qui avait pu acquérir quelques-unes de ses œuvres. Un moment après, on vint avertir que madame Amab attendait ses convives dans le salon avec monsieur Hector de Montaleu qui venait d'arriver, et qui avait été obligé de se présenter lui-même.

— Par ma foi, dit Brias, j'en suis ravi; s'il m'eût fallu présenter à la fois Montaleu et le colonel, j'aurais été fort embarrassé pour ne pas faire une impertinence à l'un ou à l'autre. Si j'avais présenté le colonel du même pied que Montaleu, mon ami Thomas aurait eu le droit de se fâcher,

et si j'avais dit de chacun d'eux ce que j'en pense, il est probable qu'Hector n'eût pas été content de la très-minime part qu'il eût eue dans mes éloges.

On descendit, et la présentation du colonel fut faite par Brias.

— Le nom de monsieur suffit, dit Léona, pour le bien faire accueillir par toute personne qui n'est pas étrangère aux jeunes gloires de notre époque, et je remercie monsieur de Brias d'avoir bien voulu présenter le colonel chez moi avant de le présenter ailleurs. J'espère qu'il n'oubliera pas que nous aurons un titre à ses visites, ne fût-ce que par droit d'ancienneté.

— Madame, lui dit Thomas d'un air gracieux, le droit d'ancienneté n'en est un que pour ceux qui n'en ont point d'autres, et je désire que vous donniez un motif plus réel à la permission que je vous demande de me présenter souvent chez vous.

Il y eut, après ces paroles, un singulier échange de regards entre Léona et le colonel. Brias le remarqua et se tourna vers Montéclain, qui l'interrompit en lui disant tout bas :

— Brias, regardez bien ce nuage qui naît à l'horizon; il me semble que j'y vois des combats, du sang, du meurtre, de l'incendie, tous les désastres à la fois?

— Où donc? fit Brias.

— Oh! il est trop tard, dit Montéclain, le vent vient de tout faire disparaître; il faut avoir l'œil alerte pour découvrir ces pronostics que le ciel jette à nos regards.

On entreprit une promenade avant le dîner. Léona y fut d'une réserve affectée pour le colonel, d'une familiarité charmante avec Brias, d'une coquetterie raffinée pour Hector de Montaleu, et d'une politesse sérieuse et presque respectueuse pour Champmortain. Quant à Montéclain, il n'obtint qu'une attention distraite et presque impolie. Ou Léona avait le plus profond dédain pour Montéclain, ou elle en avait peur. Brias, qui savait que Montéclain ne permettait à personne de le traiter avec ce laisser-aller, lui dit, pendant que Léona s'appuyait sur le bras d'Hector :

— N'est-ce pas que cette femme est ravissante?

— Qui ça? dit Montéclain.

— Eh! pardieu, madame Amab.

— Ma foi, cela ne m'occupe guère, répondit Montéclain.

— Que venez-vous donc faire dans cette maison?

— Tout ce que je puis vous affirmer, dit Montéclain, avec son insouciance accoutumée, c'est que je n'y viens pas pour acheter des tableaux.

— Voulez-vous que je répète le mot à Léona? fit Brias d'un air fin.

— C'est un soin dont je vous dispenserai; car je vais le lui dire moi-même pour que vous ne le lui répétiez pas.

— Un moment, un moment, dit Brias.

— Et j'ajouterai, repartit Montéclain, que vous avez trouvé le mot méchant.

— Au diable soit votre manie de casser les vitres à propos de tout.

— Je ne casse rien, seulement je veux aller au-devant du danger dont vous me menacez.

— Me croyez-vous capable de répéter un mot comme celui-là?

— Vous... non : vous êtes incapable de le dire, mais elle est capable de vous l'arracher.

— Vous avez donc peur de Léona?

— Oui... pour vous.

— Ce n'est pas là que tendent mes vœux.

— Mais c'est la main qui dirige vos plans de campagne.

— Vous me prenez pour un Champmortain, mon cher, dit Brias avec fatuité.

— Non pas, non pas, mon très-cher : Champmortain achète des tableaux, c'est un droit que vous n'avez pas.

— Ah ! pardieu, s'écria Brias, pour qui l'entretien devenait embarrassant, regardez donc Hector tenant en l'air l'ombrelle de madame Amab; il a l'air de l'éléphant du roi de Siam portant au bout de sa trompe le parasol de sa favorite.

— Regardez plutôt Champmortain causant avec le colonel et essayant d'avoir le secret du mystérieux regard échangé entre lui et Léona.

— Est-ce que vous croyez que le colonel et Léona se connussent avant de se rencontrer aujourd'hui ?

— Est-ce que vous savez quelque chose de la vie du colonel, et saurez-vous jamais rien des projets de Léona ? Tenez, voici monsieur Amab qui s'approche et qui fait semblant d'admirer ses pivoines, parce qu'il ne voit personne à qui parler. Je vais aller à son aide, c'est le seul de nous tous qui m'intéresse.

— C'est juste, Montéclain ; nous savons que vous êtes toujours du parti des victimes.

— Comptez sur moi, lui dit Montéclain d'un air moqueur.

— Ah çà, fit Brias en le retenant, savez-vous quelque chose ? Vous finirez par me faire peur.

— Une question, et si vous m'y répondez franchement, je vous en dirai peut-être plus.

— Voyons.

— Madame Amab connaît-elle vos intentions au sujet de madame de Monnion ?

— Non, pour cela, non. Je me suis bien gardé de lui en parler.

— Je ne vous demande pas si vous le lui avez dit, je vous demande si elle le sait ?

— A moins qu'elle ne l'ait deviné...

— Ou bien à moins qu'elle ne l'ait appris de l'un de vos fournisseurs, dont vous avez suspendu les poursuites en leur annonçant que vous étiez sur la piste d'un magnifique mariage.

— D'où diable savez-vous cela ?

— De l'un d'eux, qui, me sachant dans ce pays, m'a écrit pour savoir s'il devait encore allonger la corde au bout de laquelle vous chassez, comme un chien novice portant le collier de force.

— Et vous croyez qu'un de ces drôles peut avoir écrit aussi à Léona ?

— C'est à vous que je le demande.

— Ma foi, dit Brias, il en sera ce qu'il en sera. Quel danger peut-il y avoir à ce que madame Amab sache mes projets ?

— C'est que, malgré vos folies, vous n'êtes pas une vengeance.

— Qu'entendez-vous par là?

— Dans quel intérêt pensez-vous donc que Léona vous ait poussé à exciter les projets de mariage de Montaleu?... D'où vient qu'elle vous a insinué de lui dicter la lettre qui a été remise ce matin au vieux marquis? Vous n'en savez rien. Eh bien! voici pourquoi : ou Montaleu sera accueilli, ou Montaleu sera refusé.

— Le dilemme est irréprochable.

— S'il est accueilli, croyez-vous qu'il puisse y avoir au monde une plus déplorable destinée pour une femme que d'appartenir à cette bête fauve que la lionne caresse en ce moment?

— Vous avez raison; mais il ne réussira pas, je le sais...

— Et je suis de votre avis. Mais en ce cas, avez-vous calculé à quel excès peut se livrer la bête fauve aiguillonnée par une main aussi habile que celle de Léona?

— Sur mon âme, vous me faites peur... Mais, après tout, que peut-elle faire? Dire mes projets à Hector... Ce sera un duel...

— Mon cher Brias, vous êtes perdu... Comment se fait-il que vous, qui passez pour un diplomate habile, vous ne voyez jamais que les coups droits poussés en pleine poitrine... Mais les coups de côté...

— Plaît-il?...

— Le côté vulnérable.

— Quel côté vulnérable?

— Le côté Champmortain...

— Je veux être pendu si je vous comprends.

— Le côté Sylvie...

— Sur mon honneur, Montéclain, c'est une infâme supposition; Sylvie est irréprochable... Mais, en vérité, vous me faites trembler. Expliquez-vous...

— Impossible, voici Léona qui arrive avec tout son monde. Allons, Brias, du sang-froid, on va nous attaquer.

— Vous avez tort, disait Léona à Hector, de vous inquiéter de ce que disent ces messieurs; cela ne doit pas être

fort intéressant, je suppose. Probablement ils réglaient le destin de l'Europe.

— Vous oubliez que notre illustre diplomate, dit Montéclain, m'avait pour interlocuteur. Je ne suis pas de taille à embrasser de si vastes intérêts. Nous parlions de nos voisins.

— Et vous en disiez...

— Je ne sais, dit Montéclain, demandez à Brias. Etait-ce du mal ou du bien ?... Cela dépend...

— Pouvons-nous en être juges? fit Thomas Rien.

— Ce serait prendre trop de peine, dit Léona avec une légère impatience, car elle avait vu venir du bout de l'allée un domestique qui paraissait apporter une missive sur un plateau d'argent.

Un regard de Champmortain, adressé à Léona, sembla lui dire :

— Voilà ce que vous attendiez.

Léona le remercia par le plus aimable sourire.

— Brias, dit Montéclain à voix basse, soyez tout yeux et tout oreilles.

— Pourquoi?

— Je n'en sais rien... mais il se prépare un coup de théâtre.

Le domestique arriva. Il y avait une lettre dans le plateau. Léona tendit la main pour la prendre, mais aussitôt elle l'y remit en disant :

— C'est pour monsieur.

Amab reçut la lettre et l'ouvrit. A peine y eut-il jeté les yeux qu'il pâlit et la froissa convulsivement dans ses mains crispées. Léona, qui vit ce mouvement, ne fut pas assez maîtresse d'elle-même pour ne pas s'arrêter.

— Qu'est-ce donc? dit-elle froidement; une mauvaise nouvelle?

— Non, madame, dit Amab d'une voix stridente et en s'approchant de Léona, une insulte !

— Pour vous? dit tout bas Léona.

— Jugez-en, dit Amab.

Et il lui passa la lettre. Léona la lut. Elle était imprimée dans la formule ordinaire des lettres d'invitation et portait ces mots :

« Monsieur le comte et madame la comtesse de Champmortain prient *Monsieur* Amab de leur faire l'honneur, etc... »

Malgré toute son énergie, Léona pâlit et resta un moment silencieuse.

— Eh bien! dit Amab.

— Pardon, messieurs, fit Léona avec le plus gracieux sourire, voilà l'heure du dîner; je pense que nous ferons bien de rentrer.

— Quoi! reprit Amab en s'approchant de sa femme, vous ne dites rien.

— Pas un mot, je vous en supplie, dit Léona, et je vous jure que la réparation dépassera l'injure de beaucoup.

— Et vous permettrez que monsieur de Champmortain s'asseye à votre table?

— Cela me regarde, je suppose... c'est pour moi qu'est l'insulte... laissez-moi agir à ma guise.

Elle se détourna d'Amab, et revint du côté des autres convives, qui parlaient de la beauté du ciel en regardant tous du coin de l'œil l'aparté de Léona et de son mari.

VII

LE RENDEZ-VOUS

Champmortain était sur les épines; il implora Léona du regard, mais elle ne daigna pas faire attention à lui, et, tout en adressant quelques paroles à Montaleu, au colonel et à Montéclain, elle prit le bras de Brias et l'emmena doucemént du côté de la maison.

Nous rapporterons les termes textuels de leur conversation : ils ont une importance extrême.

— Brias, j'ai besoin de causer avec vous, lui avait dit Léona.

— Quand vous voudrez, je vous écoute.

— Non, demain.

— Soit... ici?

— Non, dans la forêt.

— Dans la forêt! et de quel côté?

— Du côté du bois de Louches.

— Très-volontiers.

— Ou plutôt, reprit Léona, dans la grotte des Faisans.

— Encore mieux.

— Décidément, je préfère le fourré qui borde le parc de monsieur de Rudesgens.

— Si c'est pour un entretien secret, dit Brias avec empressement, il est bien fréquenté.

— Ah! fit Léona... Ailleurs donc, si vous voulez; au bois de Louches. Quelle est votre heure, Brias?

— La vôtre?

Léona réfléchit.

— Dix heures du matin.

— Cela me va.

— Non, reprit-elle, je ne pourrais sortir avant le déjeuner sans mille explications...

— Plus tard, si vous voulez.

— A midi?

— Très-bien.

— Ou à deux heures?

— Comme vous voudrez.

— Je ne pense à rien, dit Léona. J'ai affaire toute la matinée avec le notaire de monsieur Amab... Cinq heures, si cela vous est indifférent, ajouta-t-elle en l'observant.

— A merveille.

— Ou bien, si vous dînez quelque part, entre trois et quatre.

— Vous m'avez proposé cinq heures... et je préférerais... repartit Brias.

— A merveille, dit Léona avec empressement, je préfère aussi cette heure.

— Et je ne puis rien savoir du motif de cette entrevue?

— Il est plus important que vous ne croyez.

Brias insista, Léona se défendit en riant, et il n'en fut plus question.

Le dîner fut charmant, plein de gaieté, d'entrain, de paradoxes amusants. Champmortain, qui était profondément inquiet, eut les distractions les plus saugrenues, dont Mon-

téclain ne laissa pas échapper une seule. Quant à Brias, il n'avait jamais été si brillant ; le colonel eut sa part du succès, et telle fut l'adresse de Léona, qu'elle fit à Montaleu des bons mots de ses balourdises. Amab seul n'eut pas ce grand art de cacher sous le bouillonnement d'une conversation frivole, le ressentiment de l'injure qui le brûlait intérieurement. Il fut triste, maussade, et bientôt exclu des mille plaisanteries qui couraient autour de sa table, bruyantes, légères, folles, et comme si chacun n'eût pas eu une inquiétude dans le cœur.

Durant la soirée qui suivit le dîner, Champmortain essaya vainement de se rapprocher de Léona ; il ne put pas lui arracher un regard. Seulement il fut averti, au moment où chacun se retirait, qu'il n'obtiendrait aucun entretien particulier. En effet, Léona dit à Montéclain.

— Comment retournez-vous chez vous ?

— J'ai ma voiture.

— En ce cas, monsieur de Brias se chargera de ramener monsieur de Champmortain, et vous reconduirez le colonel.

— J'ai mes chevaux, reprit Champmortain.

— Et moi aussi, dit le colonel.

— Très-bien, vous pourrez chevaucher ensemble, fit Léona.

Il fallut partir après ce congé irrévocable. Le colonel et Champmortain, à cheval, prirent la route de la ferme de Lavordan. Montaleu tourna d'un autre côté, et Montéclain devança Brias sur la route ; mais, arrivé à quelque distance, Montéclain fit arrêter sa voiture et se laissa rattraper par Brias.

— Que vous est-il arrivé ? s'écria celui-ci.

— Rien, donnez-moi seulement une place près de vous.

— Très-volontiers.

— Brias, que vous a dit Léona ?

— Ceci dépasse toutes les limites de l'indiscrétion.

— Brias, on veut vous faire faire quelque énorme sottise.

— Ah çà, Montéclain, plaisantez-vous ou parlez-vous sérieusement ? Je n'ai aucune envie d'accepter de personne

le rôle de marionnette que vous prétendez qu'on veut me faire jouer, ou que vous voulez me faire jouer vous-même.

— La terre tremble, dit Montéclain d'un ton singulier, le ciel se couvre de nuages, le vent mugit dans la vallée. Gare à ceux qui se promènent dans les bois par un temps pareil.

— Ah çà, Montéclain, êtes-vous revenu illuminé de votre dernier voyage en Allemagne, ou avez-vous des prétentions au rôle de Mac Allan depuis votre pèlerinage en Ecosse ? Expliquez-vous plus clairement.

— Je ne le puis, si vous ne me répondez franchement... Que vous a dit Léona ?

— Eh bien ! puisqu'il faut tout vous dire, elle m'a demandé un rendez-vous pour demain.

— Voilà tout ?

— Voilà tout.

— En ce cas, je m'y perds. Vous irez ?

— Certainement.

— Voulez-vous que j'y assiste ?

— Ah ! voici encore qui devient d'une indiscrétion...

— Savez-vous quelle est cette lettre qui a fait pâlir Amab et qui a valu à Champmortain d'être renvoyé avec nous ?

— Non.

— Vous n'en avez pas d'idée ?

— Non. Mais vous qui voyez tant de choses dans les nuages, ne l'avez-vous pas deviné ?

— Parfaitement.

— Ah ! diable !... Qu'est-ce que c'était ?

— Ceci restera mon secret tant que vous garderez le vôtre.

— Mais je n'en ai pas, je vous l'affirme.

— Eh bien ! Brias, cette lettre renfermait votre arrêt de mort...

Brias tressaillit.

— Vous êtes fou, ou vous voulez que je le devienne.

— Voulez-vous me laisser assister à ce rendez-vous ?

— J'irai bien armé...

Montéclain se mit à rire.

Est-ce que vous croyez qu'on veut vous assassiner?

— Mais que diable! si c'est mon arrêt de mort... c'est probablement pour demain l'exécution.

— Pas encore; mais, je vous en prie, que ce soit convenu, je serai là, caché tout près de vous.

— Savez-vous, dit Brias, qui voulait être gai et qui ne le pouvait pas, que cela peut devenir fort gênant?

— Peste! quel triomphateur! dit Montéclain.

— Avec Léona? dit Brias du ton le plus fat.

— Mon cher, dit Montéclain d'un ton sentencieux, voilà deux ans que Champmortain est en campagne, et je ne parierais pas pour sa victoire.

— Je ne le croyais pas si niais.

— C'est que vous ne connaissez pas Léona.

Ils se séparèrent, et chacun rentra chez soi.

VIII

AMOUR

Dans cette même journée, monsieur de Rudesgens, sa femme et sa fille avaient été faire une visite à monsieur de Montaleu, ils y étaient restés à dîner. Au milieu de la soirée, Sylvie avait déclaré qu'elle était fort souffrante. Sa mère lui avait proposé de se retirer sur-le-champ, mais elle avait assuré que le mouvement de la voiture la rendrait plus malade, et il avait été décidé qu'elle coucherait au château de Montaleu. La comtesse de Monrion avait donc conduit madame de Champmortain dans une chambre contiguë à la sienne, puis après s'être assurée que rien ne lui manquait, elle était rentrée chez elle, laissant monsieur de Rudesgens fort occupé à faire un mort contre son épouse et monsieur de Montaleu.

Lorsque Julie fut seule, la bonne grâce, l'empressement, l'expression bienveillante et heureuse qui animaient ordinairement son visage en présence des étrangers, disparurent tout à coup pour faire place à une expression de mélancolie et de découragement. Enveloppée d'un long peignoir blanc, elle erra quelque temps dans la chambre quasi royale qu'elle occupait, prenant et quittant chacun des objets

qu'elle rencontrait sous sa main, cherchant quelque chose sur quoi fixer son attention sans pouvoir y réussir. Deux ou trois fois elle posa son pied blanc et nu sur la première marche de l'estrade sur laquelle s'élevait le vaste lit à dais de cette chambre, mais à chaque fois elle redescendit tristement. Elle était trop sûre de n'y pas rencontrer le sommeil. Elle alla alors s'asseoir dans un de ces vastes fauteuils gothiques où les peintres aiment à poser de gracieuses et blanches jeunes filles sur le fond sombre de quelque riche tapisserie. Heureux! s'ils avaient vu Julie ainsi placée, sa blonde tête jetée en arrière, ses deux mains réunies sur ses genoux et fixant au ciel de beaux yeux bleus d'où s'échappaient des larmes silencieuses. Quelles pensées l'agitaient? quel malheur planait sur elle pour qu'elle pleurât ainsi? Peut-être n'eût-elle pas osé l'avouer, car elle parut avoir quelque honte de l'émotion à laquelle elle se livrait. En effet, elle se leva brusquement, ouvrit sa fenêtre et s'y accouda pour y respirer à la fois le parfum et le calme de la nuit. En face d'elle était le château dont elle portait le nom, habité par celle qui avait voulu la perdre et qui d'un souffle empoisonné avait éteint dans son âme la première flamme qui l'avait brûlée. Une lumière isolée luisait dans cette maison.

— C'est peut-être lui qui veille, se dit Julie. Oh! le malheureux, qu'il doit souffrir s'il a jamais compris à quel point je l'aimais! Oh! maudite soit la femme qui a flétri ce noble génie, quoiqu'elle ait rompu une union où, je le sens à présent, je n'aurais trouvé que le malheur! Hélas! celui qu'elle m'a légué est-il moins affreux? Qui suis-je maintenant?... quel sera mon avenir?... A peine protégée par un vieillard presque éteint, vivant dans un monde qui n'est pas le mien et que j'aime, j'y marche en aveugle avec un nom qu'on m'a jeté comme une réparation et qui ne m'appartient pour ainsi dire que par hasard; car cette autorité d'une vie honorable, acquise sous la protection d'un époux, cette sanction du nom qu'on porte et qui dit à tous qu'on est digne de le porter, je ne les ai pas. La mort ou

l'absence m'ont enlevé les seules affections indulgentes que Dieu ait données aux hommes. Je suis seule dans ma vie, qu'en ferai-je ?

A ce point de ses réflexions, les larmes de Julie recommencèrent, mais cette fois elle s'y abandonna ainsi qu'aux pensées qui les amenaient.

— Helas! se dit-elle, faut-il vivre et mourir ainsi l'âme vide, sans espérance, sans amour? O mon Dieu! prenez en pitié ce tumulte de mon âme où je m'égare, cette soif d'aimer qui me brûle et que je n'étancherai jamais. Qui aimerai-je maintenant?... Qui oserais-je aimer sans craindre de me briser plus que jamais à quelque passion égoïste, à quelque hideux calcul!... Oh! la trahison, le désespoir, les larmes, toutes les douleurs d'une passion méprisée, sont préférables à cette solitude du cœur... N'espérer rien, ne croire à rien, n'attendre rien... c'est affreux... Aller ainsi devant soi dans la vie, sans y voir un asile où puisse se reposer le cœur, sans y craindre même un écueil où il puisse se briser. C'est la mort! Nager dans le vide infini où ne luit aucun monde qu'on espère atteindre, ce vide fût-il éclairé de la plus éblouissante lumière du ciel, c'est aussi épouvantable que de tomber dans les ténèbres sans fin de l'enfer!... O mon Dieu, arrachez-moi à ce vertige. Ne me laissez pas seule avec moi-même... J'ai besoin d'aimer... Mon cœur se meurt de solitude et d'ennui... Qui m'aimera, mon Dieu... qui aimerai-je ?

Ainsi pensait Julie, si toutefois on peut appeler penser ces ardentes aspirations qui se perdaient dans l'espace, ce cri d'un cœur solitaire auquel rien ne répondait.

Un nouveau mouvement lui fit repousser avec terreur ces désirs inféconds, et elle joignit les mains en priant Dieu de la délivrer de ces funestes pensées.

Julie était ainsi plongée dans les larmes et dans la prière, lorsqu'elle entendit tout à coup, à côté d'elle, éclater de plus cruels sanglots, de plus douloureux gémissements... Elle écouta... C'était madame de Champmortain qui gémissait ainsi près d'elle. Julie crut qu'elle se trouvait plus malade ; elle sortit rapidement de sa chambre, et entra dans celle où était Sylvie. Madame de Monrion s'arrêta sur

le seuil, aussi surprise qu'épouvantée. Madame de Champmortain, à demi nue, était à genoux sur le tapis, ses cheveux tombaient en désordre sur ses pieds, et l'infortunée, la tête et le corps renversés en arrière, les mains tendues vers le ciel, s'écriait avec des sanglots convulsifs :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi !

Madame de Monrion courut vers madame de Champmortain. Celle-ci la regarda, et laissa de nouveau éclater ses larmes, en lui disant :

— Oh ! si c'est vous qu'il envoie à mon aide, ayez pitié de moi !... Pitié ! pitié !

— Calmez-vous, lui dit Julie en s'asseyant près d'elle et en essayant de la relever.

— Non, lui dit Sylvie, je suis bien là à genoux devant vous, qui êtes pure et heureuse, moi qui suis si coupable et si infortunée !

— Coupable !... vous, madame, dit Julie... Non... non... vous souffrez... Je vous consolerai si je le puis.

Sylvie cacha son front dans les genoux de Julie et les inonda de larmes, puis elle releva tout à coup la tête en disant :

— Oh ! tenez, il faut que je vous dise tout, il faut que mon cœur éclate, dussiez-vous me mépriser, dussiez-vous me trahir, il faut que je dise à quelqu'un ce que je souffre !

Julie, émue de cette douleur cruelle, ne savait cependant comment l'aborder ; elle avait été si stupéfaite en entendant madame de Champmortain s'accuser d'être coupable, qu'elle tremblait de lui faire la moindre question. Cependant elle se hasarda à lui dire :

— Est-ce donc monsieur de Champmortain qui vous a fait tous ces chagrins ?

— Oh ! lui dit Sylvie, ils me viennent moins de lui que de moi-même, quoiqu'il en soit la première cause.

— La légèreté de sa conduite, peut-être ?

Sylvie secoua doucement la tête.

— Mais qu'est-ce donc ?

— Ce que c'est ? dit Sylvie l'œil éperdu, c'est un amour insensé, jaloux, furieux... Oui, j'aime à en perdre la raison.

— Pauvre Sylvie ! dit Julie toute tremblante de l'expres-

sion énergique et ardente dont madame de Champmortain avait prononcé ces paroles.

— Ecoutez-moi, reprit Sylvie, je veux tout vous dire, tout... Voilà deux ans que je me meurs, deux ans que je m'étouffe le cœur pour qu'il se taise... Il faut que je parle... Mieux vaut que ce soit à vous qu'à lui...

— Qu'à lui, avez-vous dit? il ignore donc...

— Non... il sait... ou plutôt il ne sait rien... Vous-même ne me comprendriez pas... si je ne vous disais cette folie désespérée qui me torture. Ecoutez donc... Vous savez qu'il y a environ cinq ans, j'épousai monsieur de Champmortain...

— Oui.

— Je ne l'aimais pas... je n'aimais rien. Elevée dans les habitudes austères d'un couvent, j'acceptai le mariage comme l'accomplissement d'un devoir envers ma famille. J'étais sans amour pour monsieur de Champmortain comme sans répulsion pour lui. Son élégance, sa facilité dans la vie, sa constante bonne humeur, ce savoir-vivre exquis qu'il apportait dans le monde, et surtout les droits du mariage qui livrent toute une femme, moins son cœur, à celui dont elle a accepté la main, le respect que j'avais pour tout ce qui est un devoir me persuadèrent que je l'aimais. Je pris pour de l'amour cette servilité de mon âme qui me faisait obéir à ses volontés et céder à ses désirs. J'entendais bien quelquefois parler autour de moi de ces funestes passions qui pressent le cœur, le déchirent et l'enivrent; mais je considérais comme des fous ou des comédiens ceux qui disaient les avoir éprouvées. D'ailleurs, je dois vous le dire, Julie, la sévérité de ma vie écartait de moi l'apparence même de semblables passions. Je vivais ainsi calme, partagée entre mes devoirs religieux et les soins de ma maison, dans laquelle monsieur de Champmortain trouvait peut-être une réserve qui contrariait la liberté de ses mœurs. Que ce soit ma faute ou la sienne, je ne sais... je n'accuse plus, je plains ceux qui tombent; quoi qu'il en soit, dis-je, il abandonna peu à peu sa maison. Je ne l'aimais pas, Julie, car son absence ne me laissait aucun vide, elle blessait seulement la régularité de mes habitudes. Mais enfin vint un jour où je souffris cruellement, ce fut celui où j'appris que

j'étais délaissée pour une indigne rivale, pour une femme qui flétrit tous ceux qui l'approchent et dont vous savez mieux que moi la funeste puissance, madame Léona Amab.

— Elle ! dit Julie avec un mouvement d'effroi. Oh ! je comprends alors vos terreurs, votre désespoir... Je comprends combien votre cœur dut être blessé...

— Non, reprit madame de Champmortain d'une voix haletante... Mon cœur ne souffrit pas... Je le crus alors ; maintenant je sais ce que c'est que la douleur du cœur, je ne m'y trompe plus. Ma vanité fut blessée, mon orgueil se révolta. Dieu m'a punie d'avoir écouté ce sentiment funeste, et qui a précipité du ciel le roi des anges... Ce que je souffre est le châtiment que Dieu m'a infligé ; l'abîme où je me débats, le feu qui me brûle, c'est l'enfer où il m'a jetée... O Seigneur ! dit Sylvie en joignant les mains avec une sainte ferveur, ai-je assez souffert ? n'éteindrez-vous pas ce foyer où se consument les forces de mon âme et de mon corps ? O mon Dieu, mon Dieu, tuez cet amour dans mon cœur, ou tuez-moi avec lui !

— Mais, dit Julie, n'avez-vous pas le droit d'être irritée de l'abandon de monsieur de Champmortain ?...

— Sans doute ; mais je ne devais pas écouter les orgueilleux conseils de cette juste colère. Elle me persuada... oh ! Dieu vous garde jamais d'une pareille tentation ! elle me persuada de punir mon mari de cet abandon en lui faisant craindre le mien. Des amies fatales, pour qui la coquetterie est un jeu qu'elles croyaient facile à toutes les natures, me persuadèrent d'éveiller à mon tour la jalousie de mon mari.

— Imprudente ! dit Julie.

IX

CONFIDENCES

Sylvie de Champmortain continua :

— Il y avait parmi les nombreux amis de monsieur de Champmortain un jeune homme qu'on citait pour ses suc-

cès, l'éclat de ses conquêtes et celui de ses ruptures : il venait rarement nous voir. Je le haïssais précisément pour tout ce qui le faisait rechercher des autres femmes. Ce fut celui-là... ce fut... monsieur de Brias, qu'importe que je vous dise son nom? vous le devineriez...

— Monsieur de Brias! fit Julie avec effroi.

— Ce fut lui, continua Sylvie, qui remarqua ce mouvement, ce fut lui que je choisis de propos délibéré pour en faire le rival de monsieur de Champmortain; maintenant que je suis perdue, je puis vous le dire. J'en eusse connu un autre plus diffamé par ses nombreuses bonnes fortunes, que je l'eusse préféré. Je portais un reste de justice dans ma mauvaise action; je n'eusse pas voulu donner de vaines espérances à un cœur pour qui elles eussent été un chagrin mortel... Oh! folle orgueilleuse que j'étais, il me semblait que je devais inspirer un amour dont on pouvait mourir, et je ne prévoyais pas que ce serait moi qui l'éprouverais... Enfin, je pris occasion d'une visite; je jouai mon rôle avec assez d'art pour que monsieur de Brias se crût remarqué! Il s'habitua à revenir, je le vis souvent, puis tous les jours. Il me parla d'amour, et moi, toujours orgueilleuse, toujours sûre de moi, je l'écoutais... O Julie! quel monde nouveau s'ouvrit devant moi à cette parole brûlante qu'il faisait entendre à mon oreille ! Il me sembla que mon cœur, jusque-là étreint dans une enveloppe glacée, ouvrait ses ailes à la vie, à la lumière, à la chaleur, comme le papillon qui s'échappe de sa prison... Je me sentais bercée dans une atmosphère enivrée de parfums humides et brûlants; j'écoutais, avide, frémissante, éperdue... Je m'arrachai à ce délire, et je rentrai en moi-même; je voulus prier, et je murmurai les mots d'amour qu'il m'avait appris... Je me condamnai à ne plus le revoir, et je le voyais sans cesse à mes genoux, triste, suppliant, ses yeux dans mon cœur... La nuit il traversait mes rêves et me chassait toute tremblante de mon lit... le jour, il prenait mes pensées, partout, dans le monde, au théâtre, à l'église; son nom, sa voix, son haleine flottaient autour de moi. Je faillis en devenir folle, j'eus plus peur de moi que de lui, je crus son souvenir plus puissant que lui-même... Je le revis... je le revis... O Julie!

malheur à moi!... A sa vue, à sa parole, je retrouvai dans mon âme cette joie souveraine, ineffable, où toute la vie se perd dans l'unique sensation de l'amour... J'eus encore peur, et je le chassai encore... Mais un jour vint où, le voyant irrité, prêt à me fuir... je lui dis que je l'aimais... Il y a trois mois de cela. C'est alors, Julie, qu'a commencé cette lutte où je péris... J'ai quittai Paris pour fuir le danger, il m'a suivie ici... Il ne demande plus à genoux, il commande, il veut, il exige, il me dit que si je n'oublie pas pour lui et mes devoirs de femme, et l'honneur, et Dieu, et la chasteté et la pudeur... il dit que c'est que je ne l'aime pas... il me menace de fuir... de me donner une rivale... Julie! Julie! il dit que je ne l'aime pas... Mais quand il me parle, quand il m'implore, il doit me voir pâlir, trembler, frémir... Je ne suis pas à lui. Mon Dieu! s'écria Sylvie en se dressant sur ses genoux, vous avez permis qu'un dernier effort de cette vertu que je n'ai plus et dont j'étais si fière, me retînt au bord de l'abîme... mais, mon Dieu! soutenez-moi! je n'ai plus de force contre lui... je n'en ai plus contre moi... Je l'aime... je l'aime, et si vous m'abandonnez, une heure viendra peut-être où je préférerai le remords de ma chute au terrible combat où vous m'éprouvez.

— Et vous vous disiez coupable, s'écria Julie... vous qui résistez avec tant de désespoir à l'amour qui vous torture!...

— Oh! oui, je suis coupable, Julie; malheur à la femme qui laisse pénétrer dans son cœur un sentiment illégitime!... elle va à sa perte; car j'ai beau me débattre, je sens que je marche invinciblement à la mienne. J'ai résisté à mon amour, Julie; je résiste à ce délire qui suspend mon âme tout entière à un accent de sa voix, à ce délire qui me jette à lui peut-être plus encore que lui-même ne m'y attire; mais je ne résisterai pas à ma jalousie, je le sens... Savez-vous, Julie, qu'il y a ici une femme belle, dit-on, à troubler la raison des plus glacés; cette femme, il la connaît, il va la voir... cette femme, à l'heure qu'il est, il est encore peut-être près d'elle. S'il l'aimait comme l'a aimée monsieur de Monrion, comme l'aime monsieur de Champmortain!...

— Elle encore! s'écria Julie.

— Oui, elle, toujours!... Elle ne craindrait pas, elle, de répondre à cet amour, et de lui donner les preuves funestes sans lesquelles il dit qu'on n'aime pas... Eh bien! Julie, s'il doit me quitter pour elle; si je ne puis le retenir qu'au prix de mon honneur, je me perdrai, Julie, je vous le jure.

— Oh! ne dites pas cela, Sylvie, ne dites pas cela : Dieu vous a soutenue, Dieu vous sauvera.

— Non, Dieu m'abandonne; je le prie tous les jours, partout, à toute heure; je macère mon âme et mon corps... Satan l'emporte; je l'aime plus que jamais... Julie, je vous dis que je suis perdue.

— Rappelez votre raison; comparez le malheur où vous plongerait une faute à celui que vous souffrez maintenant; il serait mille fois plus horrible. Si vous saviez quelles terreurs, quel désespoir suivent une faute!... Oh! ajouta Julie avec un soupir profond, ne l'apprenez jamais!

— Eh! mon Dieu! reprit Sylvie d'une voix sombre, si le remords est une torture, le crime a ses joies qui le font oublier... Savez-vous ce que j'ai fait aujourd'hui?

— Non, dit Julie alarmée.

— Eh bien! cette femme, cette Léona... monsieur de Champmortain a exigé de ma mère qu'elle fût invitée à sa fête.

— Elle y a consenti?

— Oui!

— Et vous?

— Moi!

— Oui, vous, dont elle a flétri l'existence en séduisant monsieur de Champmortain; vous n'avez pas permis, je pense, qu'il introduisît chez vous cette indigne rivale?

— Oh! je n'en suis plus là, dit Sylvie. La dignité de l'épouse ne se révolte pas si fièrement dans mon cœur; si ce n'eût été que monsieur de Champmortain, j'aurais laissé cette femme venir triompher dans la foule de nos invités; mais il la connaît, lui aussi, il la voit, il la trouve belle; il y allait aujourd'hui même... Eh bien! j'ai voulu rendre à cette femme un peu du mal que je souffre; j'ai

voulu l'insulter et l'humilier devant lui; j'ai attendu l'heure où devait être réunie autour d'elle cette cour d'adorateurs qui baise le pan de sa robe. J'ai envoyé chez elle cette invitation si impérieusement exigée par monsieur de Champmortain; mais cette invitation n'était que pour monsieur Amab; en acceptant le mari, je chassais la femme; je l'ai chassée... Oh! on la dit orgueilleuse! J'ai dû la blesser cruellement... elle doit souffrir aussi. Et si je suis restée ici, c'est que je voulais fuir la colère de monsieur de Champmortain, à qui elle aura sans doute demandé compte de cette insulte.

Il y avait dans l'accent de madame de Champmortain quelque chose d'égaré et de cruel qui fit peur à Julie. Cependant elle essaya de calmer cette âme éperdue, cette tête bouillonnante; elle chercha à lui persuader que Brias ne pouvait aimer Léona; puis une fois qu'elle eut apaisé les fureurs de cette jalousie, elle lui montra la gloire du triomphe, la joie sereine qui récompense des douleurs du combat, la sainte fierté d'une âme éprouvée et qui n'a pas succombé. Julie fit si bien, que la foi chaste et persuasive de son âme sembla tomber comme une rosée rafraîchissante sur ce désespoir brûlant.

Mais pour lui parler au nom de ses devoirs, au nom de Dieu et de la vertu, il fallut que Julie écoutât les plaintes, les cris, les désirs de cette folle passion; si bien que lorsque la nuit se fut passée dans ce long et pénible entretien, Sylvie se disait :

— Oh ! elle est heureuse, elle n'aime pas.

Et Julie murmura avec tristesse :

— Elle souffre... mais elle aime.

Le lendemain, Sylvie avait repris son désespoir, Julie avait gardé sa mélancolie. Cependant madame de Monrion essaya de retenir Sylvie; mais à mesure que le jour avançait, une fiévreuse inquiétude s'empara de madame de Champmortain; enfin, lorsque sonnèrent deux heures, Sylvie, tremblante, éperdue, s'échappa; et comme Julie voulait la retenir, comme elle la suppliait, elle lui répondit d'un ton égaré :

— Il m'attend près du parc à trois heures... il faut que je le voie...

Et elle s'arracha aux larmes, aux prières de Julie.

A trois heures... c'était de toutes les heures que Léona avait proposées à Brias la seule qu'il eût refusée... et le bois placé près du parc de Sylvie était le seul endroit que Brias avait trouvé peu convenable pour un rendez-vous.

X

LE PREMIER RENDEZ-VOUS

Quoique Brias affectât d'avoir pour Montéclain une très-petite estime, les avis mystérieux que celui-ci lui avait donnés l'avaient frappé : il avait compris la difficulté qu'il éprouverait à mener de front ses projets de mariage et son amour pour madame de Champmortain. Ce n'est pas que cet amour fût un de ceux auxquels un homme sacrifie en aveugle les intérêts les plus chers ; tout au contraire, Brias avait froidement calculé que ce ne pouvait être pour lui qu'une chaîne qui pèserait sur tout son avenir. La passion de Sylvie l'effrayait. Accoutumé à porter ses faciles affections à des autels dont les divinités ne redoutent pas le changement du prêtre, il avait été dès l'abord intéressé et presque dominé par l'amour de Sylvie ; amour sincère, absolu, et qui, dans sa résistance, se montrait mille fois plus brûlant que d'autres dans leur abandon. La curiosité du libertin s'était émue à cette lutte désespérée, et il avait cherché avec ardeur à avoir le dernier secret de cette âme timorée; il s'était fait une image charmante de la chute complète de cette vertu chancelante, et, comme le disait Sylvie, il avait osé demander avec l'autorité d'un cœur qui se dit méconnu, et qui cependant était maître de lui. Dans ces combats, où il torturait froidement le cœur désolé de Sylvie, Brias avait enfin compris que le triomphe n'est pas toujours le bonheur ; il avait pu sonder l'avenir qu'il se préparait. Les exigences incessantes, l'esclavage inflexible, les jalousies furieuses, voilà ce que lui promettait la défaite de Sylvie, en écartant même de cet avenir les dangers sérieux et scandaleux que pouvait faire naître l'imprudence

d'une si ardente passion. Ces réflexions qui s'étaient souvent présentées à lui prirent une nouvelle puissance, grâce aux singulières paroles de Montéclain, et Brias se résolut à rompre avec madame de Champmortain, autant pour échapper aux périls d'une liaison pareille, que pour rester libre dans ses entreprises sur madame de Monrion. Mais un homme à bonnes fortunes accepte difficilement le rôle d'un poltron et d'un traître, et Brias crut devoir employer, pour rompre, un moyen très-vulgaire, mais qui devait mettre tous les torts du côté de madame de Champmortain.

Il était déjà plus de trois heures lorsque Brias arriva dans un fourré qui longeait un côté du parc de monsieur de Rudesgens. C'était une réserve, entourée d'un palis, de façon qu'il était à l'abri de la surveillance des gardes et des promenades des désœuvrés. Une petite porte du parc ouvrait sur cette réserve, et l'on y entrait du bois par une brèche faite au palis, et soigneusement cachée. Lorsque Brias arriva, il crut remarquer qu'on avait écarté les bourrées qui fermaient la brèche; mais il se rassura en voyant Sylvie à quelques pas.

— Vous êtes venue par là? lui dit-il.

— Oui, répondit-elle froidement; je reviens de chez madame de Monrion.

— Champmortain, que je viens de rencontrer allant chez madame Amab, m'a dit que vous aviez passé la nuit chez madame de Monrion, et que vous y comptiez demeurer toute la journée.

— Je vois que j'ai eu tort de venir...

— Ne suis-je pas venu? dit Brias en homme qui eût pu s'en dispenser.

— Monsieur de Brias, répondit Sylvie, qui faisait tous ses efforts pour dominer l'agitation qu'elle éprouvait, je viens de passer une nuit qui m'a été salutaire... elle m'a éclairée sur l'imprudence coupable des démarches auxquelles je me suis laissée entraîner par vous... Il faut qu'elles cessent dès aujourd'hui, et pour toujours.

Sylvie se détourna pour cacher ses larmes. Toutefois, Brias n'entendit pas sans quelque mécontentement de vanité une déclaration qui venait si bien en aide à ses propres

desseins. Il voulait fuir, mais il ne voulait pas être renvoyé. Cependant il fit taire ce léger mouvement d'amour-propre, et il reprit d'un air de tristesse fort bien joué :

— Je devais m'y attendre. Ce devait être la récompense d'un amour sincère... J'obéirai, madame.

— Et je suppose que vous le ferez avec joie, reprit amèrement madame de Champmortain, car vous aurez plus de liberté pour donner à vos amis les heures que vous perdez avec moi.

— En vérité, madame, je ne vous comprends pas, dit Brias alarmé de cette insinuation.

Madame de Champmortain pétrissait dans ses mains crispées le mouchoir avec lequel elle avait essuyé les larmes qu'elle cherchait vainement à retenir.

— Vous ne me comprenez pas, monsieur, reprit-elle ; soit, n'en parlons plus... il ne me reste plus qu'à vous remercier d'avoir bien voulu m'accorder ce dernier entretien.

— Madame...

— Il est vrai, dit amèrement Sylvie, que vous ne pouviez pas être ailleurs ; un rival plus heureux occupe en ce moment les caprices de cette fière beauté qui vous dédommagera sans doute bientôt des ennuis d'un amour ridicule.

Brias comprit alors sur qui se portaient les soupçons de Sylvie, et tout à fait rassuré sur le secret de ses desseins vis-à-vis de madame de Monrion, il se décida à jouer franchement la scène qu'il avait préparée.

— Je ne sais de qui vous voulez parler, madame, reprit-il d'un ton contraint ; mais il serait peut-être heureux pour moi que vous eussiez raison. Oui, je vous le jure, Sylvie, je bénirais le jour où mon cœur, brisé par vos refus, trouverait dans sa fierté ou dans son désespoir la force d'offrir à une autre cet amour que vous repoussez.

— Ah ! dit madame de Champmortain d'une voix altérée, vous n'en êtes plus à attendre ce bonheur, il est venu...

— Vous vous trompez, Sylvie, reprit Brias, mais j'y ferai tous mes efforts.

— Comment ! dit Sylvie avec un sourire sardonique, un homme comme vous en est encore à l'espérance avec une femme comme celle-là ?... Vous me surprenez étrange-

ment, monsieur. Comment! une assiduité de quinze jours n'a pas triomphé encore de cette vertu?

— On ne peut espérer réussir là où l'on ne tente rien.

— Qu'allez-vous donc faire chez elle tous les jours? s'écria madame de Champmortain en éclatant. Vous y étiez encore hier, peut-être ce matin, peut-être y serez-vous dans quelques minutes. Oh! vous me trompez, j'en suis sûre, vous me trompez.

— Non, madame, dit Brias avec une fierté affectée. Je ne vous trompe pas, non, je n'aime point madame Amab.

— Ah! s'écria madame de Champmortain avec colère, vous l'avez aisément reconnue!

— Mais quand je l'aimerais, continua Brias, n'en aurais-je pas le droit? Ne puis-je pas vouloir m'arracher par tous les moyens à une passion folle, à qui vous interdisez toute espérance... à une passion... que vous n'avez jamais partagée... que vous dédaignez...

— Et c'est vous qui me parlez ainsi, monsieur! mais pourquoi suis-je ici, mon Dieu! pourquoi ai-je quitté madame de Monrion, pourquoi ne suis-je pas rentrée dans ma maison? pour venir près de vous, au risque de mon honneur...

— Et pour me dire, reprit Brias avec vivacité, qu'il est temps que toute relation cesse entre nous.

— Et vous vous êtes empressé d'obéir.

— Pensez-vous que ce ne soit pas assez d'humiliation, madame? pensez-vous que je ne me sois pas jugé indigne de vous, en voyant avec quelle froideur vous me repoussiez?... Je ne me plains pas, madame, de ne point vous paraître mériter le retour que j'ai tant de fois imploré à genoux... mais vous permettrez à celui qui souffre de s'arracher à sa torture.

— Et d'aller chercher ailleurs un cœur plus complaisant.

— Eh bien! oui, madame, oui, dit Brias avec un feint emportement, et si celle que vous accusez voulait accepter des vœux que vous rejetez si cruellement, je la bénirais.

— Et vous l'aimeriez... ou plutôt vous l'aimez déjà...

— Soit, madame, dit Brias, qui croyait enfin à cette rupture tant désirée.

— Mais qu'a-t-elle donc? s'écria tout à coup madame

de Champmortain, qu'a-t-elle donc de si enivrant pour vous plaire à tous, cette femme que vous me préférez? Est-ce donc parce qu'elle n'a ni pudeur ni retenue? est-ce donc parce qu'elle se livre sans combats, sans remords, à ses caprices honteux?

— Eh bien! madame, si elle le fait, du moins ne joue-t-elle pas le rôle d'une odieuse coquette, qui demande l'amour, qui l'exige, qui l'enflamme, qui l'égare, et qui, lorsqu'il tombe éperdu et suppliant à ses genoux, le repousse d'un pied dédaigneux... Peut-être est-elle coupable... mais elle aime, et dans l'amour, Sylvie, il n'y a d'autre crime que de n'aimer pas.

— Toujours, reprit Sylvie en frémissant de colère et de douleur, toujours le même reproche, la même menace... Je ne vous aime pas, dites-vous; mais, mon Dieu! que faut-il donc que je fasse?

Brias avait déjà vu ces paroxysmes de douleur où la tête de Sylvie semblait prête à s'égarer, et toujours il l'avait vue sortir triomphante de la lutte... Il prévit qu'il en serait de même cette fois, et il voulut frapper le dernier coup.

— Il faut, lui dit-il d'une voix émue, il faut que vous répondiez à ma tendresse. Oui, Sylvie, il le faut... ou je ne croirais plus à cet amour, si fort contre le mien, si fort contre lui-même...

— Non... fit-elle... non; j'aime mieux mourir... j'aime mieux vous en voir aimer une autre... Non... non... je ne veux pas... jamais...

— Adieu donc, madame, dit Brias; adieu, et pour toujours.

— Adieu, lui dit-elle d'une voix éteinte.

Brias la regarda tomber sur un banc de gazon, où elle demeura éplorée et anéantie. Elle était ainsi d'une beauté saisissante, toute la passion qu'elle étreignait si puissamment en elle-même frémissait dans le désordre de ses traits, dans le tremblement convulsif de ses lèvres, dans l'égarement fixe de ses regards. Brias hésita... Le désir bizarre de contempler encore une fois les douleurs de cette passion l'emporta sur la prudence qu'exigeaient ses desseins; il revint près de madame de Champmortain, et il lui dit:

— Ainsi, c'en est fait, Sylvie!

Elle se détourna sans répondre.

— Adieu donc ! reprit-il.

— Où allez-vous ? s'écria-t-elle tout à coup en l'arrêtant.

— Que vous importe, madame...

— Où vas-tu, Frédéric? reprit-elle d'un ton égaré.

— Qu'avez-vous dit, Sylvie? dit Brias, que ce cri émut malgré lui.

— Ce que j'ai dit... je ne sais... Mais, Frédéric, vous, que voulez-vous de moi ? qu'exigez-vous ?

— Si votre cœur ne vous le dit pas , ce n'est pas à moi de vous le dire.

— Vous m'aimez, n'est-ce pas ?

— Est-ce à vous à en douter ?

— Et vous ne retournerez plus chez cette femme ?

— Jamais !

— Eh bien ! Frédéric.. ce soir... cette nuit... dans ce pavillon... Non... non... reprit-elle avec un nouveau désespoir, jamais... jamais... Non, laissez-moi... fuyez-moi... je ne vous aime pas...

Brias pensa avoir satisfait à toutes les exigences d'une rupture, et, cachant sa tête dans ses mains, il s'éloigna en répétant encore une fois :

— Adieu donc, madame, adieu !

Il prit un petit sentier, et il allait sortir du taillis, lorsqu'il vit paraître tout à coup devant lui madame de Champmortain pâle, éperdue, à demi folle, qui lui dit d'une voix haletante :

— Eh bien ! puisque tu pars, Frédéric... puisque tu le veux... viens cette nuit dans ce pavillon... viens, j'y serai...

Brias s'arrêta stupéfait de son bonheur, et Sylvie ajouta :

— Maintenant, laissez-moi.

— A ce soir donc, dit Brias.

Et il s'éloigna rapidement, espérant au fond de l'âme qu'un retour de conscience empêcherait madame de Champmortain de venir à ce rendez-vous.

A peine Brias fut-il éloigné que Sylvie resta immobile, la tête basse, les bras pendants. Ses yeux étaient fixes et secs. Il n'y avait point sur son visage cette agitation qui naît de l'incertitude ou du remords. Il n'y avait que l'expres-

sion désespérée d'une résolution inexorable. Elle fût demeurée sans doute bien longtemps dans cette position, si un léger bruit ne l'eût arrachée à sa profonde préoccupation. Elle releva la tête comme une biche alarmée, et vit devant elle une femme qui la regardait avec l'expression d'une douce pitié. Cette femme s'avança tout à fait près de Sylvie, qui se recula avec terreur.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous, madame? lui dit-elle.

— Je m'appelle madame Léona Amab, et je désire vous parler.

— Je ne vous connais pas, madame, repartit madame de Champmortain avec une indignation pleine de fierté.

— C'est vrai, madame, mais je désire que vous me connaissiez.

— C'est ce que je ne désire pas, moi, dit madame de Champmortain en cherchant à s'éloigner.

— C'est cependant le seul moyen de vous sauver, lui dit Léona en se plaçant résolûment devant elle.

— De la violence, madame.

— Non, madame, une prière.

— Oubliez-vous qu'il ne peut y avoir rien de commun entre nous?

— Vous vous trompez, madame, lui dit froidement Léona; il y a les soupçons que vous venez de montrer à monsieur de Brias, et qui me touchent.

— Quoi! madame, s'écria Sylvie en regardant Léona d'un œil égaré, vous étiez...

— Oui, madame, repartit Léona, j'étais là.

— Miséricorde du ciel! s'écria Sylvie d'une voix désolée, je suis perdue.

— Non, madame, dit Léona avec douceur. Si j'avais voulu vous perdre, j'aurais amené ici monsieur de Champmortain.

Sylvie parut ne pas l'entendre.

— Perdue... répéta-t-elle d'une voix presque éteinte, perdue, et par qui...

— Non, madame, sauvée, et par une femme à qui vous avez fait la plus sanglante injure.

Sylvie reprit toute sa fierté.

— C'est bien, madame, dit-elle avec un geste impérieux, dites tout à monsieur de Champmortain, il vous croira... il y est accoutumé... en voilà assez entre nous.

— Pas encore, madame, poursuivit Léona, vous m'avez outragée, et si les assiduités de monsieur de Champmortain en eussent été la cause, je ne vous l'eusse point pardonné. Je trouve que celle qui donne des rendez-vous pareils à celui que je viens de voir n'a guère le droit de blâmer personne; mais cette injure, je vous la pardonne, parce qu'elle vous a été inspirée par la passion sincère qui vous domine.

— Madame, j'attends votre dénonciation; mais je vous ai dit que j'ai assez de vos outrages.

Léona se contenait à grand'peine, cependant elle reprit d'un ton calme :

— J'ai subi les vôtres, madame; et si vous considérez mes paroles comme des outrages, vous devez, vous qui êtes dévote, comprendre mieux que jamais l'excellence de ce principe de votre religion, qui ordonne de ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'on vous fît. Mais, madame, croyez-moi et écoutez-moi patiemment. Je ne suis ici ni pour une menace, ni pour une vengeance; je suis ici pour une justification. Vous avez accusé monsieur de Brias de rechercher mon amour; monsieur de Brias, madame, a mieux à faire que de poursuivre auprès d'une femme mariée une intrigue comme il en a eu tant, comme il en a encore; monsieur de Brias, madame, criblé de dettes, arrêté dans sa carrière, ne peut se sauver que par un riche mariage. Il l'espère, il le cherche, et si vous avez remarqué en lui quelque froideur, elle ne vient que de la crainte où il est de voir lui échapper la main et la fortune de madame de Monrion.

Depuis que Léona avait prononcé le mot mariage, Sylvie l'écoutait avec une curiosité avide et une inquiétude croissante.

— Madame de Monrion! répéta-t-elle d'une voix étouffée... Il veut épouser madame de Monrion !

— Soyez-en sûre, et comme ma parole n'est peut-être

pas pour vous un gage suffisant, je puis vous donner la preuve de ce que je vous dis.

— La preuve! dit Sylvie éperdue... la preuve!... vous l'avez?... Ah! donnez-la-moi, madame, donnez-la-moi... et je vous jure... Mais non, c'est impossible : vous haïssez madame de Monrion, et vous me trompez.

— Je hais madame de Monrion, mais je ne vous trompe pas.

— Eh bien! cette preuve... cette preuve!...

— Osez me suivre, madame, jusqu'à un rendez-vous que j'ai sollicité de monsieur de Brias pour lui parler de ses propres affaires, et cette preuve vous l'aurez.

Madame de Champmortain fit un pas pour suivre Léona; puis elle s'arrêta tout à coup : un combat cruel s'élevait entre sa colère et sa dignité; elle subissait à la fois, dans toute leur rigueur, la honte de sa position et les tortures de la jalousie et de l'incertitude. Léona la contemplait avec une joie cruelle, pendant qu'elle se débattait avec désespoir entre ces horribles sentiments; enfin la passion l'emporta, et elle s'écria :

— Perdue pour perdue, j'aime mieux savoir la vérité!...

XI

SECOND RENDEZ-VOUS

Madame de Champmortain suivit Léona, qui la conduisit jusqu'à une allée sombre dans laquelle elle avait fait cacher sa voiture; elles y montèrent ensemble, et, sur un ordre de Léona, la voiture partit avec rapidité. Sylvie, en proie au désespoir le plus effrayant, gardait un morne silence pendant que Léona lui glissait dans le cœur les plus indignes calomnies contre sa rivale. Sylvie, à vrai dire, ne l'entendait pas ; elle mesurait l'abîme où elle était tombée. En un jour le secret de cette passion qu'elle combattait de toutes les forces de son âme était arrivé, à la fois, dans les mains de celle qui pouvait lui ravir son amant, et dans les mains de celle qui lui avait enlevé son époux. Mais dans cette

âme jalouse et désolée, la honte d'être au pouvoir de Léona n'approchait point de la colère qu'elle éprouvait à la pensée d'être le jouet de sa rivale. Léona connaissait trop bien le cœur des femmes pour ne pas continuer ses calomnies, quoique Sylvie parût ne pas l'écouter. A ce moment, ce n'étaient que de vaines paroles ; mais Léona savait quel retentissement elles auraient, lorsque, plus tard, le souvenir en reviendrait à madame de Champmortain. Elles arrivèrent ainsi à l'endroit du rendez-vous pris par Léona. Celle-ci aperçut de loin Brias qui se promenait avec activité. Les stores furent immédiatement baissés.

— Restez dans la voiture, dit Léona... Je me tiendrai assez près pour que vous puissiez tout entendre.

Elle fit arrêter, descendit, et fit un signe particulier au cocher, qui la suivit pas à pas. Brias arriva.

— Vous voyez que je suis exact, lui dit-il.

— Je ne le suis pas moins ; l'heure n'est pas sonnée.

— Et maintenant, dit Brias, puis-je savoir à quoi je dois cet aimable empressement ?

— A une chose de la plus haute importance pour vous et peut-être pour moi.

— S'il en est ainsi, fit Brias en baissant la voix, nous pourrions prendre une autre allée ou dire à votre cocher d'arrêter.

— Il a, d'une part, l'avantage impayable, reprit Léona, d'être sourd et muet, et de l'autre, c'est, aux yeux des gens qui peuvent nous rencontrer, un témoin assez respectable pour qu'on soit assuré qu'il ne se passera rien que de convenable dans notre entretien.

— Vous avez des prévoyances admirables, Léona ; parlez donc, et dites-moi pourquoi vous m'avez accordé ce rendez-vous, à moi qui ai eu l'indignité de ne jamais en solliciter un de vous.

— C'est un manque de galanterie que je vous pardonne, repartit Léona légèrement. Quand on a l'esprit bourrelé d'assignations, de commandements, de papiers timbrés de toute sorte, on ne pense guère qu'aux affaires sérieuses. J'ai à vous parler des vôtres. Savez-vous ce que Montéclain est venu faire ici ?

Cette question parut embarrasser Brias, qui jeta un regard de côté sur le taillis.

— Mais, répondit-il, il est venu dans ce pays pour y voir et y surveiller ses propriétés... je le suppose.

— Non; monsieur de Montéclain y est venu pour madame de Monrion.

— Lui ? fit Brias en tressaillant; impossible! il me l'aurait dit.

— Il faut, reprit Léona, que je vous raconte à ce sujet une petite anecdote que vous ignorez peut-être. Il y a de par le monde un certain monsieur Villon, un ex-commis de monsieur et madame Thoré, maintenant propriétaire de leur ancienne maison de commerce. Ce monsieur Villon, ex-adorateur de mademoiselle Julie Thoré, a gardé pour madame de Monrion une sorte de culte passionné qui lui ferait faire les actes les plus extravagants pour empêcher son idole de devenir l'épouse d'un diplomate ruiné comme vous l'êtes, et, à ce que je dois croire, plus amoureux de la fortune de madame de Monrion que de sa personne.

— Vous vous trompez, Léona ; si beaucoup d'amour peut tenir lieu de beaucoup d'argent, je ne connais personne qui ait plus de droits que moi à la main de la comtesse.

— Comment ! repartit Léona d'un ton railleur; vous l'aimez à ce point, et c'est à moi que vous le dites...

— J'oubliais que vous la haïssiez mortellement pour le nom qu'elle porte et pour celui que vous portez. Mais qu'importe mon amour, quel qu'il soit? il faudra peut-être renoncer à tous mes projets...

— Avez-vous reçu de Paris des nouvelles trop pressantes ?

— Non, dit brusquement Brias.

— Serait-ce l'arrivée de Montéclain ?

— Non... non, car, j'en suis sûr, Montéclain ne connaît pas la comtesse de Monrion.

— C'est vrai, mais il désire fort la connaître.

— Mais à quel propos ?

— A propos de ce monsieur Villon dont je vous parlais tout à l'heure.

— Au fait, je l'avais oublié. Eh bien ! qu'y a-t-il de commun entre ce monsieur Villon et Montéclain ?

— Le voici. Il y a quelques mois, j'étais au bal de l'Opéra, assise sur une banquette du foyer, lorsque quelqu'un vint prendre place près de moi : c'était Montéclain, qui, selon son habitude, s'ennuyait là comme partout. Nous sommes des ennemis trop sincères pour que j'essayasse de lui faire du mal au risque de le distraire. Je préférai le laisser à l'ennui de lui-même, et j'allais quitter la place, lorsque j'aperçus monsieur Villon. Je l'appelai, et le faïencier, qui depuis une heure promenait un regard quêteur et désolé sur tous ces visages de satin noir dont pas un ne se tournait vers lui, s'assit aussitôt près de moi. Il y a entre madame de Monrion et monsieur Villon des secrets...

— Que voulez-vous dire ? s'écria vivement Brias ; prétendez-vous calomnier la comtesse ?

— Vous avez raison, je me suis mal exprimée, et j'aurais dû dire qu'il y avait eu des secrets entre mademoiselle Thoré et monsieur Villon.

— D'une façon comme de l'autre, c'est une calomnie contre la vertu la plus chaste, l'âme la plus noble que j'aie jamais rencontrée.

— Et qui la première, reprit Léona, vous a sans doute fait comprendre le véritable amour.

— Elle m'a fait, du moins, comprendre l'amour qui respecte l'objet de son culte.

Léona fut prise tout à coup d'un violent accès de toux : elle venait d'entendre sortir un sourd gémissement de la voiture. Brias s'arrêta, car ce bruit l'avait aussi frappé. Mais Léona reprit aussitôt :

— Que voulez-vous, mon cher Brias, chacun a ses distractions ; vous avez oublié tout à l'heure ma haine pour madame de Monrion et vous m'avez avoué votre amour et votre admiration pour elle ; cet amour et cette admiration, je les ai oubliés à mon tour pour laisser parler ma haine ; nous sommes quittes... Du reste, voulez-vous en rester là ? vous ne paraissez pas en état d'écouter un bon avis...

— Vous pourriez y arriver plus vite...

— Oui, si vous ne m'interrompiez pas...

— Je vous écoute...

— Je vous disais que j'avais appelé monsieur Villon et qu'il était entre monsieur de Montéclain et moi. J'usai alors de la liberté du masque pour dire tout ce que je savais au sujet du mariage de mademoiselle Julie Thoré, et je touchai si juste que le malheureux faïencier se mit dans la colère la plus furieuse et la plus ridicule. Il me menaça, je crois, et, comme je lui riais au nez, il alla jusqu'à interpeller Montéclain, et à lui demander s'il n'était pas permis à un galant homme de corriger une femme qui se permettait des propos indignes sur la plus chaste vertu, sur l'âme la plus noble... Oui, vraiment, je crois qu'il se servit des mêmes termes que vous, Brias. C'est un des priviléges de l'amour qu'inspire cette dame de faire dire les mêmes niaiseries à ses adorateurs. Malgré ses airs d'ennui, Montéclain nous avait attentivement écoutés. A l'interpellation de monsieur Villon, il se contenta de hausser les épaules et de lui répondre avec la parfaite insolence dont il était doué : « Vous êtes un sot de vous occuper de tout cela. Est-ce que vous n'avez pas reconnu madame Léona Amab, autrefois madame de Cambure? » A cette révélation, je crus que le faïencier allait me sauter à la gorge; mais il se contint, et je le quittai en riant aux éclats, mais furieuse contre Montéclain qui m'arrachait ma victime. Cependant, je ne les perdis pas de vue; ils se mirent à causer ensemble. Je fis quelques tours de foyer, ils continuaient à parler du ton le plus animé. Je restai plus de deux heures dans une loge, et lorsque je repassai dans le foyer ils étaient encore l'un près de l'autre, sur la même banquette. Que de choses Montéclain a pu apprendre de madame de Momion dans cet entretien! Vous le connaissez, vous savez avec quel art il arrive à ses fins...

— Lui! dit Brias; je le crois fort indifférent à toutes ces intrigues, et fort innocent des projets que vous lui prêtez.

— N'en parlons plus, fit Léona. Ah! vous croyez Montéclain un homme fort indifférent, fort innocent... Je le savais un esprit supérieur, mais je ne le croyais pas capable de persuader de sa nullité un diplomate de votre force.

— Tout cela est fort bien, dit Brias; mais quel rapport y

a-t-il entre cette rencontre au bal de l'Opéra et la présence de Montéclain dans ce pays?

— C'est que Montéclain, qui ne dit rien à personne, qui ne connait pas madame de Monrion, qui ne s'en occupe pas, a écrit à...

Léona fut interrompue par l'apparition de Montéclain, qui lui dit en souriant :

— Comment! vous ouvrez mes lettres, madame!

Léona se remit avec une rapidité merveilleuse de la surprise qu'elle avait éprouvée, et lui répondit :

— Non, monsieur, non; mais si vous tenez à ce que vos correspondances restent aussi secrètes que vos pensées, il ne faudrait pas confier vos lettres à un domestique maladroit, qui, au lieu de remettre à madame Amab la lettre où vous la remerciez de son invitation, lui donne une lettre destinée à la poste et adressée à monsieur Louis Villon.

— Et cette lettre, madame?

— Je n'en ai lu que l'adresse; mais elle m'a suffi à apprendre que monsieur le marquis de Montéclain était en relations suivies avec monsieur Villon.

— Et qu'en concluez-vous, madame?

— Je vous laisse le soin de tirer vous-même cette conclusion, messieurs; le but que je voulais est atteint : c'était de prévenir tous ceux qui m'écoutent des véritables desseins de chacun.

Aussitôt elle salua, et ouvrant elle-même la portière de sa voiture, elle y monta rapidement et referma plus rapidement encore.

— Je le comprends, son but, dit Brias : c'est de perdre madame de Monrion.

— Brias! s'écria Montéclain d'une voix altérée, les yeux fixés sur la voiture qui s'éloignait.

— Ou bien, continua Brias, de nous faire couper la gorge.

— Brias! dit encore Montéclain en lui montrant la voiture.

— A moins qu'elle ne veuille...

— Brias! reprit Montéclain d'une voix terrible, Léona n'était pas seule dans sa voiture; il y avait quelqu'un.

— Champmortain peut-être, dit Brias effrayé.

— Non, c'était une femme.
— Une femme ? mais laquelle ?
— Madame de Champmortain ?
— Impossible, s'écria Brias en pâlissant.
— Je n'ai vu que son pied chaussé d'un brodequin de atin, et il n'y en a pas deux au monde d'aussi jolis et 'aussi menus, fût-ce ceux de madame de Monrion, que je e connais pas.
— Sylvie, Sylvie ! s'écriait Brias ; et elle a pu entendre ce ue j'ai dit. Mais c'est impossible ; mais il y a à peine une eure que je l'ai quittée furieuse contre Léona.
— Quand je vous disais hier que cette femme méditait uelque infamie... vous avez ri.
— Non... non... non... ce ne peut être madame de hampmortain, reprit Brias. Comment ? par quel art ? par uelle surprise ?...
— Je ne sais ! mais j'en suis sûr. Brias, vous ne m'avez as tout dit.
— Sur l'honneur ! je ne vous ai rien caché.
— Vous le croyez ; mais vous ne savez donc pas qu'avec e serpent, auprès duquel celui de la Genèse n'est qu'un pprenti, chaque mot, chaque intonation est un danger. omment vous a-t-elle proposé ce rendez-vous ?
— Mais tout simplement.
— Elle vous a donné cette heure et ce lieu tout d'abord ?
— Attendez que je me rappelle... Non, elle m'a offert le natin, puis midi, puis deux heures.
— Je comprends, dit Montéclain avec colère, vous avez ccepté toutes ces heures, excepté une ?
— C'est vrai.
— Et elle a dû vous promener par toute la forêt, jusqu'à uelque endroit que vous n'avez pas trouvé convenable ?
— C'est cela... Vous me faites trembler, Montéclain.
— Savez-vous les mathématiques, Brias ?
— Au diable la question !
— Répondez-moi : savez-vous pourquoi la ligne droite est le plus court chemin d'un endroit à un autre ?
— Parce que cela est, voilà tout, dit Brias en haussant les épaules ; cela ne se prouve point.

— Erreur ! Brias ; c'est un de ces principes dont on prouve la vérité en montrant l'absurdité de tous ceux qui les entourent. Quand un mathématicien a prouvé que toutes les lignes qu'on peut tracer à côté d'une ligne droite sont plus longues qu'elle, il lui reste acquis que celle-ci est la plus courte. Or, quand Léona a trouvé que toutes les heures de la journée et tous les endroits de la forêt vous étaient indifférents, excepté une certaine heure et un certain endroit, il lui a été mathématiquement acquis que vous aviez un rendez-vous à cette heure et à cet endroit. *Ergo* : elle était à votre rendez-vous avec madame de Champmortain.

— Mais, dans quel but ?

— J'ignore ce que vous avez dit dans ce rendez-vous ; mais ne savez-vous pas que Léona ne peut faire accepter ses vices dans le monde que sous la protection des fautes des autres femmes ? Maintenant qu'elle a votre secret et celui de madame de Champmortain, comprenez-vous quelle fatale puissance elle a sur elle et sur vous ?

— Heureusement, s'écria Brias avec une sincérité qui fit sourire Montéclain, heureusement que Sylvie est innocente ; que jamais elle n'a oublié ses devoirs.

— Très-bien, Brias, lui dit Montéclain ; mais elle a été assez imprudente pour paraître tout à fait coupable ; elle est assez timorée pour le croire, et Dieu sait ce que Léona peut faire d'une pareille circonstance et d'une pareille disposition d'esprit.

— Il faut que je la voie, s'écria vivement Brias.

— Le voudra-t-elle ? le pourrez-vous ?

— Que faire alors ?

— Elle tient madame de Champmortain par vous... il faut tenir Léona par Champmortain.

— Eh ! mon Dieu ! Sylvie sait la vérité, et l'abandon de son mari lui est devenu indifférent.

— Sans doute ; mais monsieur Amab ne le sait pas, et il est homme à tuer sa femme.

— Vous ne le connaissez pas, Montéclain : il tuerait Champmortain, mais il ne toucherait pas à Léona.

— Je crois que vous avez raison, dit Montéclain... Mais

de par tous les diables, j'y songe... nous avons un auxiliaire impayable.

— Qui donc?

— Le colonel Thomas Rien.

— Comment cela?

— A cheval, Brias; il faut le voir avant qu'il n'aille ce soir chez Champmortain... Venez, je vous expliquerai cela en route.

XII

RÉSULTATS

Champmortain, qui était allé faire sa visite accoutumée chez Léona pour avoir l'explication de sa froideur de la veille, venait de rentrer chez lui, fort dépité de ne l'avoir point rencontrée. Il apprit que sa femme n'était pas revenue, et il allait se rendre chez monsieur de Montaleu, lorsqu'il vit arriver la voiture de madame Amab. Il fut d'abord ravi que sa femme fût absente. Champmortain croyait fermement que Sylvie avait envoyé à Léona l'invitation qu'il avait exigée. Mais il n'était pas sûr de l'accueil qu'elle ferait à madame Amab. Il y a mille manières d'être de la dernière impertinence avec la plus exacte politesse, et les femmes s'y entendent merveilleusement. Il se félicitait donc en pensant que cette première visite se passerait entre Léona, monsieur et madame de Rudesgens et lui-même. Les prétentions conquérantes de monsieur de Rudesgens lui étaient un garant de son amabilité, et la terrible histoire dont il avait menacé sa belle-mère l'assurait du bon accueil qu'elle ferait à Léona. Monsieur de Champmortain fut donc étrangement surpris de voir descendre de la voiture de Léona madame de Champmortain elle-même; Sylvie était pâle et agitée; Léona, calme et triste. Ces dames semblaient dans les meilleurs termes. En ce moment, il se passa quelque chose d'étrange et cependant de fort naturel dans l'esprit de monsieur de Champmortain. Poussé par Léona, dont l'ambition était, avant tout, de se faire admettre dans un monde

qui jusque-là lui avait fermé ses portes, il avait exigé et obtenu une invitation pour elle à la fête qui se donnait au château de monsieur de Rudesgens. Assurément, après cette victoire, il eût été fort mécontent si l'accueil fait à Léona eût assez clairement démenti l'invitation pour la rendre comme non avenue, et cependant il fut encore plus mécontent en voyant l'espèce d'intimité soudaine établie entre Sylvie et madame Amab. Le mari voulait, à la vérité, imposer sa maîtresse à sa femme, mais il allait encore moins à ce même mari que sa maîtresse devînt l'amie de la maison. Champmortain connaissait trop bien Léona pour ne pas savoir que ce ne pouvait être là une intimité convenable pour Sylvie. Que madame Amab se trouvât dans son salon, au milieu de cent autres femmes et dans le tumulte d'une fête, c'était là un fait de peu d'importance, et qui ne devait pas, dans ses projets, avoir d'autre suite. Il se repentit un moment de son succès.

Avant que Champmortain fût descendu dans le salon, où se trouvaient monsieur et madame de Rudesgens, Sylvie avait présenté Léona à son père et à sa mère; elle avait raconté que, revenant à pied de chez monsieur de Montaleu, elle avait rencontré dans le bois madame Amab qui venait pour lui faire une visite, et que cette dame s'étant arrêtée, elle avait accepté une place dans sa voiture. Sylvie ajouta qu'elle était ravie de cette rencontre, qui lui avait donné lieu de mieux connaître et de mieux apprécier une charmante voisine. Pendant que Sylvie parlait ainsi, monsieur de Rudesgens, pris à l'improviste dans sa robe de chambre de calemande, se confondait en excuses et en salutations, et madame de Rudesgens se roidissait en révérences forcées, promenant un regard surpris et effaré de l'empressement de sa fille aux jubilations de monsieur de Rudesgens. Champmortain entra dans le salon pendant que monsieur de Rudesgens s'esquivait pour aller réparer la désinvolture de sa toilette. Jusqu'à ce moment, madame de Rudesgens n'avait fait que saluer et se pincer les lèvres, mais elle fut obligée au sourire le plus gracieux, lorsque Léona lui dit :

— En vérité, madame, j'ai besoin que ce soit madame de Champmortain qui me dise qu'elle me présente à sa mère

pour que je le croie. J'aurais pensé sans cela qu'elle avait une sœur.

— Il est vrai, madame, que j'étais bien jeune quand j'ai épousé monsieur de Rudesgens, reprit la maman en minaudant.

Champmortain fut encore plus mécontent, il s'avança et salua Léona de l'air le plus froid et le plus cérémonieux. Elle lui rendit son salut avec une modestie parfaite, et continuant de s'adresser à madame de Rudesgens, elle lui dit :

— Madame, permettez-moi de ne point faire de phrases cérémonieuses vis-à-vis d'une femme d'un esprit aussi élevé que le vôtre, et laissez-moi vous dire bien franchement combien j'ai été heureuse et flattée de l'invitation que vous avez bien voulu m'adresser ; car quoique cette invitation m'ait été faite au nom de madame de Champmortain, je dois croire qu'elle a été soumise à l'approbation de sa mère.

— Sans doute, madame.

— Vous en doublez le prix, madame, et vous me montrez, dès le premier moment, la vérité de ce qui m'a été dit cent fois, qu'il était impossible d'allier plus de grâce et de bienveillance à plus de supériorité et de vertu.

Champmortain fut très-alarmé. Il pensa que sa belle-mère allait comprendre que Léona se moquait d'elle ; mais Champmortain ne savait pas encore combien est robuste la vanité humaine. Ces flatteries à brûle-pourpoint, et qui semblaient devoir renverser madame de Rudesgens, ne firent que la chatouiller agréablement. Elle sourit, minauda, et la conversation prit cette tournure vulgaire destinée à remplir une visite de dix minutes. Léona se retira au bout de ce temps malgré les instances de madame de Rudesgens. Les dames l'avaient reconduite jusqu'à la porte du salon ; Champmortain voulut aller plus loin. Léona l'arrêta en lui disant tout bas :

— A demain ! soyez prudent.

Lorsqu'elle fut sortie, Champmortain regarda sa femme : elle était plongée dans de profondes réflexions. Il s'adressa à sa belle-mère :

— Eh bien ! madame, vous avez vu cette terrible personne que vous refusiez de recevoir... Qu'en pensez-vous ?

— C'est, je crois, une fort bonne femme, dont on a dit beaucoup de mal, comme de toutes celles qui ont le malheur d'être belles, ajouta madame de Rudesgens, en s'appliquant par un profond soupir la dernière partie de sa phrase.

— Elle passe pour avoir de l'esprit, dit Champmortain en souriant.

— De l'esprit, peut-être, fit madame de Rudesgens, mais je lui crois du tact, du jugement... des appréciations justes...

— Et surtout, dit Sylvie d'un ton convaincu, des idées d'un ordre peu commun... c'est une femme extraordinaire.

— Avez-vous donc pu en juger en si peu d'instants? reprit Champmortain.

— Nous sommes restées plus d'une heure ensemble.

— Et que vous a-t-elle dit?

Sylvie regarda son mari d'un air plein de sarcasme, et lui répondit en quittant le salon :

— Vous seriez peut-être embarrassé, si je vous répétais ses confidences.

Champmortain ne sut que dire, et sa belle-mère allait probablement lui demander l'explication de cette phrase, lorsque monsieur de Rudesgens entra radieux en se frottant les mains et en se balançant de l'air le plus débauché.

— Vous venez trop tard, lui dit madame de Rudesgens; la colombe est envolée...

— Bah! fit monsieur de Rudesgens en riant; très-bien! très-bien!

— Vous le prenez bien gaiement, monsieur.

— Eh! mais je n'ai pas lieu d'être triste.

— Vous êtes un vieux fou... lui dit en haussant les épaules madame de Rudesgens. Du reste, madame Amab n'est pas ce que vous pensez... c'est une femme de mérite, d'esprit...

— Je le crois...

— Et toutes vos galanteries n'arriveront qu'à vous rendre ridicule.

— Je vous prie de le croire, dit monsieur de Rudesgens en saluant ironiquement sa femme qui sortit.

Et tout aussitôt il se tourna vers Champmortain en s'écriant :

— Ah ! Champmortain, le tour est excellent ! J'avais été surpris en négligé, j'avais couru m'habiller et j'allais rentrer dans le salon, quand j'ai entendu les salutations d'adieu. Vous ouvriez la porte du salon, je me suis jeté légèrement de côté, et à peine la porte était-elle refermée, que je me suis présenté aux regards de madame Amab. Je dois l'avouer, Champmortain, j'ai été mal pour vous. Je lui ai dit, je crois, que je lui demandais la permission de réparer l'incivilité de mon gendre, en lui offrant la main jusqu'à sa voiture ; et quand elle a eu posé sa main dans la mienne, j'ai, ma foi, ajouté qu'il fallait être le dernier des maladroits pour céder une si belle main à qui que ce soit... J'ai encore dit deux ou trois mots charmants, et Dieu me damne ! je crois que je lui ai serré la main... car elle a rougi.

— Elle en est capable, dit Champmortain avec humeur.

— Décidément, mon cher, elle est délicieuse ; mais je vous laisse... Je veux être discret.

A ces mots, monsieur de Rudesgens tourna sur ses talons et alla promener son triomphe dans le parc.

— Ah çà ! se dit Champmortain, elle les a tous ensorcelés.

Et il se retira plus mécontent que jamais du succès de Léona, après avoir été lui-même au delà de toutes les convenances pour obtenir qu'on voulût bien la recevoir. Maintenant nous allons abandonner ce récit pour faire connaître à nos lecteurs quelques lettres écrites par plusieurs des personnages de cette histoire.

LETTRE DU COLONEL THOMAS RIEN A MADAME MULLER, A COLOGNE

« 20 mai.

» Ma mère,

» Je vous ai déjà écrit hier, et je vous ai dit comment j'étais arrivé dans ce pays. Je vous ai nommé tous ceux que j'y avais rencontrés et ce que j'avais appris d'eux. Je n'ai point vu monsieur de Montaleu ni la fameuse madame de Monrion. Je comptais les rencontrer chez monsieur de

Champmortain, chez qui je suis allé hier passer la soirée. Mais ils ne sont pas venus. J'avais eu le matin la visite de Montéclain et de Brias, visite qui m'a fort étonné, et vous allez le comprendre. Après quelques paroles fort insignifiantes, Montéclain s'est écrié tout à coup :

» — Colonel, vous souvenez-vous de l'embuscade de Cherchell ?

» — Oui, pardieu! lui dis-je; et sans vous qui, de la pomme d'or de votre cravache, avez fendu la tête à l'Arabe qui me tenait au bout de son pistolet, probablement je faisais ma dernière campagne.

» — C'est cela, colonel, et vous vous rappelez qu'en ce moment vous m'avez dit en vous élançant au plus fort de la mêlée : « Mon tour viendra, j'espère. »

» — Puisque vous me rappelez cela, dis-je à Montéclain, c'est que mon tour est venu.

» — Vous avez deviné.

» — De quoi s'agit-il ?

» — D'une chose fort importante et dont le secret doit mourir ici.

» — J'attends.

» — Il s'agit de prier madame Amab de se taire sur ce qu'elle a vu et entendu hier.

» Vous devez comprendre mon étonnement à ces paroles.

» — Je ne connais point madame Amab, lui dis-je.

» — Je le crois.

» — Je l'ai vue hier pour la première fois...

» — Je le crois. Mais je regarderai comme un service éminent l'empressement que vous mettrez à lui adresser cette prière en votre nom, et surtout sans lui dire qu'elle vous a été suggérée par moi ou par Brias.

» — Mais quelle autorité voulez-vous qu'ait sur madame Amab la prière d'un étranger?

» — Colonel, me répondit Montéclain, je ne discute point jusqu'où peut aller cette autorité ; mais j'y compte.

» — Monsieur de Montéclain, lui dis-je alors, ceci devient une plaisanterie que je pourrais trouver de mauvais goût... Je vous répète que je ne connais pas madame Amab, et

que vous voulez me faire jouer vis-à-vis d'elle un rôle fort déplacé.

» — Colonel, me répondit Montéclain avec son air sardonique, vous ne vous imaginez pas tout ce que vous pouvez; de même qu'avant l'embuscade de Cherchell, je ne m'imaginais pas, moi, que je pusse sauver la vie d'un homme avec un coup de cravache. J'assénai le coup rudement... Voilà tout. Eh bien ! dites rudement, s'il le faut, à madame Amab, que vous ne voulez pas qu'elle parle de ce qu'elle a vu et entendu hier, et je vous jure que vous réussirez comme j'ai réussi.

» — S'il ne s'agissait d'acquitter une dette, dis-je à Montéclain, je considérerais ceci tout autrement; mais vous me sommez de tenir ma parole; soit : service pour service, je ferai ce que vous voudrez.

» — Merci, colonel, me dit Montéclain, nous serons quittes, et alors nous pourrons marcher chacun à notre but sans crainte ni ménagements.

» Que veut dire ceci, ma mère? Cet homme me connaît donc? Il sait peut-être qui je suis... du moins il connaît mes relations avec Léona... Que dis-je, mes relations? je ne mentais pas lorsque je disais que je ne connaissais point madame Amab, que c'était la première fois que je la voyais... il sait donc autre chose, il sait donc le lien mystérieux qui nous unit et qui nous enchaîne à la même vengeance? Aussitôt il s'éloigna avec Brias, qui pendant tout ce temps m'avait examiné comme une bête curieuse qu'il n'avait pas encore vue. Le jour de ma présentation chez Léona, nous avons évité d'échanger entre nous une seule parole en dehors de la conversation générale; j'avais remis à quelques jours à lui faire ma visite, pour que rien n'éveillât les soupçons. Je ne pus résister à l'inquiétude que m'avaient causée les paroles de Montéclain, je courus chez Léona... Elle rentrait, son mari était dans le salon et ne nous laissa seuls que durant quelques minutes. J'en profitai pour dire à Léona ce que m'avait demandé Montéclain. Elle m'expliqua à quoi s'appliquait cette recommandation, puis revenant à ce que j'attendais d'elle :

» — Cela vient-il de vous, Thomas? me fit-elle.

» — Qu'importe? lui dis-je, il le faut. C'est une dette que je paye.

» Elle n'eut pas de peine à deviner qui m'avait poussé à cette démarche, et elle me répondit :

» — Eh bien donc! je me tairai... Mais vous pouvez dire de ma part à Montéclain que c'est un niais; je n'avais aucune envie de me servir du secret de madame de Champmortain ni contre elle, ni contre Brias. J'en ai tiré tout ce que je voulais.

» — Quand vous reverrai-je? lui dis-je.

» — A la fête de madame de Champmortain.

» Son mari rentra, je me retirai.

» Le soir venu, j'allai voir les Rudesgens, et je compris ce que Léona n'avait pas eu le temps de m'expliquer. Elle a fait de madame de Champmortain une ennemie implacable de cette madame de Monrion dont le nom remplit ici toutes les bouches. Madame de Champmortain n'a pas dit un seul mot contre elle; mais comme monsieur de Rudesgens venait de se répandre en louanges sur madame de Monrion, et qu'il en appelait au témoignage de sa fille, celle-ci s'est tournée vers Brias et lui a dit :

» — C'est à vous de dire si cet éloge est mérité; car je crois que vous la connaissez plus particulièrement qu'aucun de nous.

» Il y avait dans ces paroles, prononcées d'une voix légère et avec un charmant sourire, un fond de rage indicible. Brias a balbutié comme un sot. Quant à Montéclain, à qui j'ai dit que j'avais fait ce qu'il m'avait demandé, il a été d'un ridicule sublime. Il a fait la cour à madame de Rudesgens avec une constance et un air de bonne foi qui faisaient pâmer la vieille en regards incroyables et en soupirs de l'autre monde. Puis il s'est amusé à taquiner monsieur de Rudesgens et à lui faire raconter ses bonnes fortunes, ce qui a amené entre le vieux marquis et sa femme une furieuse querelle dont il a ri comme un fou. Brias avait l'air d'un enfant en pénitence; Champmortain s'ennuyait et paraissait inquiet; sa femme dévorait dans un morne silence sa jalousie et sa colère. Il n'y avait que Montéclain

dont l'esprit parût libre de tout souci. Quel est cet homme? que veut-il? où va-t-il? Je croyais le connaître, parce que je savais ce que le monde en dit. Je voudrais interroger Léona à son sujet. Il faut attendre jusqu'à après-demain. Je le ferai. Je n'oublierai pas que vous m'avez recommandé de me laisser guider par elle. Je sais la tendresse que vous lui portez, et je ne veux rien vous en dire qui puisse vous blesser... Mais j'aurais voulu que celle dont vous avez élevé l'enfance eût mieux profité des conseils qu'a dû lui donner votre expérience et votre vertu. Mais je ne l'accuse ni ne la juge. Elle a eu à souffrir de la pauvreté et du mépris, elle se venge... N'est-ce pas aussi mon but? Je vous manderai ce qu'elle me dira de Montéclain... Elle doit le connaître. Ils sont en présence comme deux ennemis qui, sachant ce qu'ils valent l'un l'autre, craignent de s'attaquer. Nous verrons. Je ne puis vous répéter que ce qu'on m'avait dit de madame de Rudesgens. Cette femme a oublié son passé, et sans les preuves écrites que possède Léona, jamais on ne l'amènera à un aveu. Du reste, elle me paraît de bonne foi dans son hypocrisie. Elle a raison; sa fidélité à monsieur de Rudesgens peut lui compter comme une vertu capable d'effacer tous les accidents possibles de sa jeunesse. Mais je reviens à ma visite.

» Pour vous dire tout ce qui s'est passé hier soir, je dois ajouter qu'après mille détours, et pendant que Montéclain tenait à lui l'attention de tout le monde, Brias s'est approché de madame de Champmortain et lui a adressé quelques paroles de la voix la plus suppliante.

» — Je crois, lui a-t-elle répondu sèchement, que je deviens sourde; veuillez parler plus haut; je ne vous entends pas.

» L'imprudent Brias a murmuré avec désespoir le nom de Sylvie, que j'ai pu saisir.

» — Vous avez raison, a-t-elle dit en se levant: c'est l'heure de prendre le thé.

» Alors Brias, dépité, a voulu jouer l'indifférent; il s'est mis à parler à tort et à travers, en disant les plus énormes folies. Madame de Champmortain eut la cruauté d'en rire avec nous. Le pauvre Brias n'y a pas résisté, et il est tombé

dans le marasme. Vers onze heures et demie nous nous retirâmes, et je quittai ces messieurs à la porte du château. Montéclain n'avait pas cessé d'être d'une gaieté folle, et je l'entendis rire encore lorsque j'étais loin d'eux.

» Voilà où j'en suis. Après-demain je verrai sans doute monsieur de Montaleu à la fête qui se prépare. Je l'observerai avant d'en arriver à la terrible explication qui doit avoir lieu entre nous. Je ne l'ai vu que dans cet entretien d'une heure que j'eus avec lui, il y a quinze ans, et qui décida de ma destinée. Il m'apparut alors comme un modèle d'ingratitude et de dureté... Cependant il passe pour un homme d'honneur et de probité sous tous les rapports... Ce n'est qu'un masque sans doute, et je dois le croire... Soyez tranquille, ma mère, je le lui arracherai.

» Tout à vous et toujours.

» Votre fils,

» Thomas. »

XIII

ARTHUR DE MONTÉCLAIN A M. LOUIS VILLON

« 23 mai.

» Je vous l'ai dit, mon cher ami, l'horizon était chargé de lourdes vapeurs : de pâles éclairs les sillonnaient furtivement, de sourds murmures frémissaient dans l'air ; nous vivions dans une atmosphère électrique, les nerfs tendus, la respiration haletante ; tout annonçait l'orage, et l'orage a éclaté. Ç'a été par une soirée splendide. Le château de Rudesgens étincelait de bougies, les fleurs abondaient, les parquets luisants étaient de vrais casse-cous ; les damas et les satins avaient été dépouillés de leur camisole de basin, on avait fait venir des livrées neuves de Paris ; les argenteries massives de Rudesgens miroitaient d'un éclat terne à côté des étincelantes orfévreries de Champmortain. Le beau-père était merveilleusement vêtu : habit bleu à boutons d'or, pantalon noir, bas de soie blancs, souliers vernis,

gilet blanc et cravate noire à col rabattu. Il avait l'air d'un jeune lycéen qui a dépouillé l'uniforme pour son premier costume de bal. La belle-mère, surexcitée par la furieuse élégance de son mari, avait déployé une robe de satin rose retroussée de marabouts attachés par des agrafes de diamants. Cette robe, outrageusement décolletée, permettait à deux rivières de diamants de se promener par sauts et par bonds sur les protubérances rocheuses et dans les profondes vallées de ses longues épaules et de sa roide poitrine. Le tout était surmonté d'une auréole de marabouts judicieusement plantée dans des épis, toujours de diamants, ce qui faisait ressembler volontiers madame de Rudesgens à l'un de ces vastes éventails montés sur un manche de pierres précieuses, et dont se servent les esclaves de l'Inde pour agiter l'air autour de quelque radja indolent. Champmortain eût été fort bien s'il n'avait eu la prétention de faire croire qu'il a sa taille de vingt-cinq ans... L'abdomen horriblement sanglé en paraissait d'autant plus respectable. Quant à madame de Champmortain, elle était belle comme une femme qui a le bonheur de l'être, qui veut l'être et qui sait l'être. Elle s'était contentée d'une robe blanche de mousseline de l'Inde, avec une demi-douzaine de fleurs naturelles artistement semées dans ses cheveux. Ce peu de parure était si bien ajusté, si bien venu, si librement porté, que je ne serais pas éloigné de penser que Léona eût passé par cette toilette, comme elle a passé par ce cœur, car l'infortunée Sylvie paraissait heureuse et gaie. C'est que Léona est un terrible maître, et Champmortain pourra bien payer les frais d'éducation de sa femme. J'étais assez curieux de voir toutes les entrées; je suis arrivé d'assez bonne heure pour n'être précédé que par une trentaine d'invités, qui, venus de cinq à six lieues à la ronde, s'étaient imaginé sans doute qu'ils n'arriveraient jamais assez tôt. J'ai eu à subir quelques souvenirs du passé : j'ai retrouvé là d'anciens amis de mon père qui m'avaient vu naître, et qui m'ont raconté les maussades gentillesses de mes premiers ans; j'ai trouvé là aussi des petites filles que j'avais fait danser sur mes genoux il y a quelque quinze ans, et qui sont devenues de gaillardes de-

moiselles très en appétit de mariage, *maturæ viro*, comme dit le latin. Cela m'a horriblement vieilli.

» J'ai trente-deux ans, mon cher Villon, et je ne suis rien, et cela grâce à ce vieux sauvage de Montaleu, qui rachète en morale prêchée l'immoralité pratique de sa jeunesse, qui fait de l'enthousiasme pour la vertu et de la sévérité pour le vice, après avoir chaudement cultivé le vice et écorné les angles aigus de la vertu; comédien vulgaire dont les folies de jeunesse avaient été assez lestement troussées pour ne pas croire qu'elles finiraient en capucinades. Mais vous avez pour lui l'estime la plus profonde; il est le ciel protecteur de l'étoile vers laquelle tendent sans cesse les rayons de vos yeux. Je vous ai promis de le respecter, et surtout de veiller sur votre étoile. J'abandonne donc ma haine légitime et je continue mon récit.

» Je m'arrachai aux souvenirs des pères et aux espérances des petites filles, et je me cachai dans l'angle d'une croisée et derrière un vaste rideau. De cette façon je planais sur la cour où défilaient les voitures des invités, et j'espionnais dans le salon. Durant une heure je n'eus d'autre distraction que de voir débarquer les toilettes les plus outrecuidantes sortant des véhicules les plus extravagants. Toutes les carrioles, toutes les guimbardes du pays avaient été mises en réquisition, de même que les chevaux de labour et ceux des moulins environnants. Je ne vous parlerai pas des calèches dont les soupentes étaient restaurées à force de cordes, et dont les glaces absentes étaient remplacées par des pans de rideaux de couleurs diverses. Je passe sous silence deux caisses de cabriolet assujetties sur des trains de berline; je ne m'arrête point sur deux coupés, dont la partie supérieure avait été remplacée par une tente en coutil. Tous ces ingénieux subterfuges de l'industrie nivernoise m'étaient connus, et eussent fatigué mon imagination, si je n'avais été récompensé de mon attention par l'arrivée d'un fort beau gaillard empaqueté dans un sarrau de toile grise, dans un pantalon à pied de toile grise, et le chef couvert d'une casquette de toile grise. Ce paquet gris et crotté était monté sur un long cheval; il en a jeté les rênes à un petit drôle en haillons qui l'a suivi

dans le coin de la cour. Là, et en un tour de main, il a dépouillé le pantalon, le sarrau, la casquette, et est sorti de son enveloppe grise, pimpant, leste, blanc, propre, brossé, comme un marié; il a secoué sa chevelure dont il avait comprimé la frisure sous sa casquette, pour ne pas l'abandonner au coup de vent de sa course rapide; il a tiré de sa poche des gants jaunes, il a fait descendre jusqu'à la main le chapeau Gibus qu'il avait glissé dans le dos de son habit, et il a monté le perron d'un air beaucoup plus dandy que Brias, qui venait de descendre de son coupé, la tête basse et le front de mauvaise humeur. Brias, qui ne manque pas d'esprit, n'a pas le moindre tact. Dans la position où il est, on peut être tranquille, on peut être désespéré, on peut être ravi, mais on n'est pas de mauvaise humeur; cela est trop naturel. Madame de Champmortain vaut bien la peine qu'il joue une petite comédie pour elle. Brias prétend qu'elle n'y croirait pas. Tant mieux, les femmes vous savent toujours quelque gré du mal qu'on se donne pour les tromper. J'épiai l'entrée de Brias dans le salon : il fut reçu, comme tout le monde, par Sylvie. Il en pâlit. Elle a dû avoir un véritable moment de bonheur. Il chercha quelqu'un des yeux, et tomba sur le seigneur Annibal de Rudesgens, qui l'entraîna de mon côté pour lui parler de la belle madame Amab. Je repris mon observation extérieure au bruit foudroyant que faisait une énorme diligence avec coupé, intérieur, rotonde, impériale, etc., le tout traîné par six chevaux de poste. Il en descendit un tout petit jeune homme qui cria ses ordres au postillon de la voix la plus discordante. Je le reconnus pour le fils d'un apothicaire qui a heureusement appliqué la manique au métier de monsieur Fleurant, et qui est le principal actionnaire d'une entreprise de messageries. Il continuait à jeter ses ordres aux automédons de monsieur son père, lorsqu'il fut rasé comme une borne par un délicieux équipage qui coupa tous les autres avec cette rapidité insolente qui n'appartient qu'à des chevaux de prix et à des laquais de parvenu ou de femme douteuse. Le double droit du laquais à cette impertinence était justifié : c'était l'équipage de monsieur et madame Amab. L'entrée de Léona dans le

salon fut excellente : elle était belle, elle était calme, elle était modeste ; elle se montra heureuse et embarrassée de l'accueil transcendant qu'on lui faisait, elle accepta en baissant les yeux la place réservée que madame de Champmortain lui offrit près d'elle. Le vieux Rudesgens trépignait d'aise; elle eut l'air de le découvrir d'un regard et de le saluer avec une finesse qui semblait rappeler une rencontre passée. Brias, qui n'avait pu se décrocher des confidences de l'antique Cupidon, fut obligé de s'incliner devant ce salut adroitement partagé. C'était une lâcheté de le faire, c'était surtout une sottise de le faire disgracieusement. Je n'avais plus d'yeux que pour Léona, et je suivais avec une extrême attention ses regards qu'elle promenait timidement et autour d'elle. Cela me mena à découvrir à l'angle d'une porte le majuscule Hector de Montaleu, bridé dans une cravate de satin blanc épinglée de diamants : il était abominable. Quand on rencontre ce vaste individu, avec ses longues guêtres de cuir, sa veste de velours, sa casquette fauve, son fouet, sa gibecière et tout son attirail de chiens, il a une sorte de beauté forestière qui vous fait croire qu'avec un peu de tenue cela ferait encore un beau cavalier dans un salon. Mais l'habit le dépoétise. Il était à peindre pour une enseigne du *Bœuf à la Mode*. Il n'en est pas de même du colonel Thomas Rien, qui était à deux pas de lui : sa haute et fine taille était admirablement dessinée par un habit noir exactement boutonné jusqu'à sa cravate blanche sur laquelle se dessinait un étroit liséré de son ruban de commandeur. Puisque vous prétendez le savoir, mon cher Villon, je ne veux pas vous contredire. Je veux bien que le colonel Thomas soit le fils d'une bonne Allemande à moitié illuminée, c'est-à-dire aux trois quarts folle, et qui vit retirée dans un couvent de Cologne. Que cette excellente madame Muller, qui est aussi la marraine de Léona, soit la mère dudit colonel, je n'y contredis point; mais, de par tous les diables ou de par tous les saints, il y a du sang de pure race dans cet homme : il a le nez arqué de l'aigle et a une grâce incroyable dans les lèvres ; et lorsqu'il abrite, sous ses blonds et épais sourcils, son œil fauve et bleu, il en sort des tonnerres et des éclairs. Il y a

du Jupiter dans la naissance de ce garçon-là, et feu monsieur Muller, qui n'a jamais existé, vous pouvez m'en croire, est un amphitryon imaginaire, je vous l'atteste; je dis mieux, j'en suis sûr, et je vous dirai un jour le nom auquel a droit celui qui a choisi ce nom de Rien comme un défi jeté à la fortune.

» Quoi qu'il en soit, l'assemblée était déjà devenue assez nombreuse pour que l'on commençât à être mal à l'aise dans le grand salon. Madame de Champmortain, avec une affectation incroyable, y entassait, cependant, femmes sur femmes, au mépris des toilettes les plus exquises; l'orchestre avait déjà grincé quatre ou cinq préludes; mais madame de Champmortain n'y voulait rien entendre, et, au lieu de donner le signal, elle venait reprendre sa place auprès de madame Amab, qu'elle comblait de la façon la plus ridicule... A propos, j'oubliais monsieur Amab : il était tombé en partage à Champmortain, qui s'en dépêtra sur Montaleu, qui le planta là tout net...

» Il était dans un des salons secondaires, lorsque tout à coup la porte se désencombre, et je vois entrer une fée...

» Villon, mon ami, vous m'avez dit un jour : « Je l'aimerai toute ma vie sans espoir, car maintenant la distance qui nous sépare est infranchissable; mais s'il arrivait qu'il fallût donner ma fortune et ma vie pour lui sauver un chagrin, je ne croirais pas avoir tout à fait perdu mon temps sur cette terre. » Vous m'avez dit cela, et sachant qu'elle devait venir dans ce pays où je suis venu, vous avez ajouté : « Veillez sur elle, protégez-la, et si » quelque danger la menaçait, avertissez-moi, et je serai » près d'elle pour la sauver. »

» Vous m'avez dit tout cela, Villon; et quoiqu'il y ait entre moi et *elle* un secret que vous savez et qu'elle ignore, un secret qui m'a fort prévenu en sa faveur, je l'avoue, si je ne vous ai pas ri au nez, c'est que j'ai pitié des fous. Eh bien! Villon, s'il y a un fou entre nous deux, ce n'est pas vous, c'est moi. Je l'ai vue, Villon, belle, candide, majestueuse, naïve, pure image des anges par sa beauté, et vêtue comme une duchesse. Quand les rayons de ses yeux ont fait pâlir toutes les bougies pour inonder le salon d'une lu-

mière céleste, quand j'ai vu frémir ses lèvres purpurines, rose qui sourit et qui parle, quand j'ai aperçu cette blanche épaule, ces bras aux contours amoureux et dont nul ne connaît l'étreinte ; cette main d'enfant, cette taille qui doit plier et bondir comme une épée d'acier... Villon, Villon, je suis demeuré ébloui, anéanti, confus. Je me suis méprisé... et je vous ai trouvé bien insolent. Quoi ! vous l'aimez, Villon ? Sur mon âme, je ne l'oserais pas. Non, de par toutes les belles dames que j'ai honorées de mes hommages, je ne l'aimerai pas. Mais si je l'aimais, cette femme, je me ferais son esclave, son laquais, je l'adorerais à deux genoux sur des pointes d'acier, je voudrais la poser sur un trône, sur un autel, ou plutôt, je l'enfermerais dans un donjon, je monterais la garde à sa porte, je la maltraiterais, je la tuerais, si je la croyais capable d'avoir un regard pour un autre que moi. Non, rassurez-vous, Villon, je ne l'aimerai pas, je n'ai aucune envie de devenir stupide et ridicule. Ce n'est pas certes que je veuille dire cela de vous. Votre nature peut supporter de pareilles amours, tant mieux. Quant à moi, je suis trop colère et trop impérieux pour accepter un pareil pouvoir. Je suis surtout trop égoïste. Si j'aimais votre étoile, votre sainte vierge, votre Julie, je ne m'appartiendrais plus. Car enfin il faut en finir avec toutes ces métaphores indigentes, qui ne disent rien de ce que j'ai éprouvé... C'était Julie, c'était la comtesse de Monrion. L'auréole lumineuse qui l'entourait était si éblouissante que j'y pus à peine distinguer la figure de monsieur de Montaleu qui lui donnait le bras. Cet exécrable vieillard a pu passer sous mes yeux sans m'agacer de l'envie de lui briser la tête, grâce à la protection de cette blanche fille mariée. C'est une véritable fée. Vous vous demanderez comment j'ai pu voir tant de choses, découvrir tant de perfections dans le court espace de temps qu'une femme met à entrer dans un salon. C'est que ce court espace de temps a été prolongé de la façon la plus insultante. Madame de Monrion, arrivée à l'entrée de ces deux demi-cercles de femmes qui la dévoraient des yeux, chercha du regard la maîtresse de la maison. Celle-ci était près de Léona, et trop maladroitement penchée vers elle pour qu'il ne fût pas évi-

dent qu'elle ne voulait point voir madame de Monrion. Julie finit par apercevoir madame de Champmortain, et s'avança vers elle. Monsieur de Montaleu l'arrêta en reconnaissant Léona. Il espérait sans doute que madame de Champmortain, en les apercevant et en venant au-devant d'eux, leur épargnerait le déplaisir de se trouver face à face avec madame Amab. Madame de Champmortain fut implacable; elle s'obstina à rester attentivement penchée vers Léona et à ne voir ni monsieur de Montaleu, ni madame de Monrion. Cependant ce petit temps d'arrêt, au milieu du vide que faisaient deux grands arcs de fauteuils hérissés de femmes, cette hésitation avait été remarquée. Madame de Monrion resta calme, mais monsieur de Montaleu, retroussant sa cravate, fit un pas pour se retirer. Quelques voix discrètes appelèrent madame de Champmortain, comme pour l'éveiller de l'attention trop profonde qu'elle prêtait à Léona; sa voisine même la poussa du coude : elle resta impassible. Cela allait devenir tout à fait scandaleux, lorsque monsieur de Rudesgens, soit qu'il devinât l'intention incroyable de sa fille, soit qu'il crût à une distraction réelle, traversa vivement le salon, prit la main de Julie, et la conduisit près de madame de Champmortain, en disant assez haut :

» — Ma fille, voilà madame de Monrion qui vous attend depuis trop longtemps.

» Le vieil Amadis, avec ses ridicules prétentions, a eu plus d'esprit et de savoir-vivre que ce butor de Champmortain, qui voyait tout cela et qui crevait dans son pantalon en essuyant d'une main tremblante la sueur pâle et froide qui l'inondait. Madame de Champmortain ainsi interpellée se retourna négligemment, se leva le plus lentement qu'elle put, salua le moins possible, et jetant un regard distrait autour d'elle, chanta d'une voix traînante l'accueil suivant :

» — Comment venez-vous si tard, madame? Nous n'avons plus de place dans le grand salon; il faut absolument que je vous cache dans ce petit coin là-bas.

» Elle prit le bras de Julie et la conduisit jusqu'à la porte, où elle rencontra sa mère qu'elle chargea du soin de placer

la comtesse dans un premier salon où il n'y avait encore que des hommes. Monsieur de Rudesgens s'était emparé de monsieur de Montaleu, qui ne vit point ce dernier trait d'impertinence. Il y avait autour de ce salon plusieurs figures plus ou moins affectées de cette scène : d'abord, comme je vous l'ai dit, Champmortain, qui suait et crevait ses gants, tant il serrait les poings; Brias ensuite, qui avait l'air ahuri et hébété d'un homme ivre; puis monsieur Amab, dont la pâleur avait tourné au vert, et dont j'entrevoyais la tête sous le bras d'Hector de Montaleu, dont le visage pourpre s'allumait de convoitise pour la belle Julie sur sa cravate blanche. Quant au colonel Thomas Rien, il semblait qu'il n'eût que des yeux dans le visage, tant il les ouvrait d'une façon foudroyante pour contempler la belle des belles. Léona est toujours un grand maître dans les petites choses; elle avait considéré madame de Monrion avec un sourire charmé, et s'était retournée vers son autre voisine pour lui dire d'une voix flûtée :

» — Voilà une bien belle personne. »

XIV

RÉSULTATS

(Suite.)

« Les voitures se pressaient dans la cour, mais tout mon monde était arrivé, et je sortis de derrière mon rideau au moment où le regard quêteur de Léona semblait chercher quelqu'un. J'allai droit à elle et je lui dis :

» — Me voilà.

» — L'avez-vous vue? me dit-elle, sans nier que ce fût moi qu'elle cherchât.

» — Oui, lui répondis-je, sans lui demander de qui elle me parlait.

» — Avez-vous pardonné à monsieur de Montaleu?

» — Non.

» — Où allez-vous?

» — Je vais la regarder.

» — En êtes-vous là, de commencer vos attaques par des œillades obstinées, pareilles à celles que me lance ce petit bonhomme qui arrive à la ceinture de Montaleu?

» — Il est fort gentil, lui dis-je; c'est le fils de mon apothicaire.

» — Je vous conseille de le présenter à la fille de votre faïencier.

» — Il faudrait d'abord que je fusse présenté moi-même.

» — Vous pourriez prier mon mari de vous rendre ce bon office.

» — S'il l'osait, vous ne lui pardonneriez pas; j'aime mieux le demander à Brias.

» — S'il l'osait, Sylvie serait capable de lui pardonner.

» — Je ne le soumettrai pas à une si terrible chance de pardon, et je ne me ferai pas présenter; je me contenterai de la regarder.

» — Pourquoi faire?

» — Pour la voir.

» — C'est donc un plaisir bien extraordinaire?

» — C'est la première fois que je le comprends.

» — Vous n'avez donc rien vu d'aussi beau?

» — Rien.

» — Pour être méchant, vous devenez impoli.

» — Et pour que vous ne suiviez pas mon exemple, je vous laisse.

» Je n'étais pas fâché d'avoir jeté ce premier grain de poivre sur le triomphe de Léona. Si elle exècre la vertu et la bonne renommée de madame de Monrion, elle ne déteste pas moins sa beauté. J'étais sûr de faire éclater un peu plus rapidement les mauvaises intentions préméditées contre l'ange aux ailes coupées qui ne peut s'en retourner au ciel, et j'allai continuer mon rôle d'examinateur. Quand j'arrivai dans le second salon, Julie était seule entre trois ou quatre grandes filles montées en graine, qui se tordaient les yeux pour la voir sans la regarder. Elle souffrait visiblement, et ses yeux cherchaient partout un protecteur. Il y avait, dans l'autre salon, Champmortain, le maître de la maison, Brias qui la connaît, Amab qu'elle a aimé, et

que je m'attendais à voir venir près d'elle ; pas un ne démarra de la portée du regard de la Léona. Le colonel Thomas m'avait seul suivi dans le petit salon où se trouvait la belle abandonnée. Il la regardait étrangement, je vous le jure. Etait-ce de la haine, de l'admiration ou de l'amour?... Je ne puis vous le dire, mais ses yeux lançaient des rayons changeants qui firent peur à Julie quand elle les rencontra. Il en résulta qu'elle se tourna de mon côté. Probablement, je jouais sans m'en douter le même jeu que le colonel, car elle parut également blessée de mon attention. Heureusement pour moi, le signal de la danse fut donné. Il fallut de toute nécessité qu'un certain nombre de danseurs passât dans le second salon. Madame de Champmortain donna l'exemple. Il y avait huit jours que cette première contredanse avait été promise à Brias, qui avait eu l'esprit de la demander devant nous tous. Il s'en souvint, mais madame de Champmortain lui passa sous le nez avec le grand paquet de toile grise dont je vous ai parlé; c'est un certain baron de la Trottière, qui passe pour avoir conquis les faveurs d'une cantatrice à roulades d'Issoudun, et qu'on dit de première force sur l'épée. Ceci réveilla Brias de son anéantissement, je vis le moment où il allait sauter à la gorge du grand baron. Je l'arrêtai à temps et je lui dis :

» — Pas de sottises... Un moment de courage, invitez madame de Monrion.

» Brias m'obéit en désespéré, et, comme tous les esprits faibles, il poussa les choses à l'extrême, et alla tout droit se placer en face de madame de Champmortain. O mon cher Villon ! il a fallu qu'en ce moment Dieu couvrît Julie et Brias du même bouclier de diamant dont il protégea les jours du vieux comte de Toulouse, dans les champs de la Palestine, pour que tous deux ne tombassent perforés, brûlés, écrasés du regard que leur lança la blonde Sylvie. Je ne sais quel parti allait prendre l'exaspération où je voyais madame de Champmortain, lorsque Léona parut conduite par ce goujat d'Hector. A cet aspect, et comme si cette femme portait autour d'elle une atmosphère de mauvaises pensées, une soudaine inspiration arriva à Sylvie :

elle fit signe à Léona de prendre place en face d'elle, et jeta insolemment ces mots à Julie :

» — Pardon, madame, voilà le vis-à-vis que j'attendais.

» Brias resta atterré ; Hector ne s'aperçut de rien ; madame de Monrion tomba presque évanouie sur un fauteuil qui se trouva derrière elle. Champmortain, qui avait vu le coup de théâtre, voulut s'approcher, mais il fut cloué à sa place par un regard de Léona. Le colonel, qui avait tout examiné, se retira d'un air mécontent. Brias éperdu ne savait que dire à madame de Monrion, si ce n'est qu'il était désolé et qu'il allait trouver un autre vis-à-vis. Un moment je fus tenté de cueillir pour la contredanse une de ces giroflées montées et oubliées sur les banquettes, pour venir en aide à Brias et à madame de Monrion ; mais toute la douleur et tout l'effroi qui se peignaient sur ce beau visage ne purent me décider à paraître faire quelque chose pour quelqu'un qui intéresse le vénérable Montaleu. Il venait d'entrer, fier de sa vertu, de sa bonne renommée, de sa pairie, de lui-même ; son aspect, vénérablement fat, refoula toute pitié au fond de mon âme ; je laissai Brias à ses fureurs et Julie à son humiliation. Enfin elle aperçut monsieur de Montaleu, se glissa jusqu'à lui et l'entraîna dans une antichambre. Je me faufilai aux alentours. Le vieux Montaleu ne voulait point croire ce que lui disait Julie. Elle pleurait cependant, la veuve immaculée, la blanche Valkyrie, la Vénus chaste, elle pleurait, et le cuir verni qui couvre le cœur du vertueux Montaleu faisait glisser sur lui ces larmes saintes et sincères comme les gouttes de rosée sur une armure de fer-blanc. Dieu me damne, Villon ! si ces perles qui bordaient lumineusement les longs cils de la blonde fée, et qui, se détachant une à une, faisaient, sur cet angélique visage, deux ruisseaux bien autrement précieux et éblouissants que les rivières de diamants qui se cahotaient sur le cou de la Rudesgens ; si ces larmes m'eussent parlé à moi, soit comme frère, soit comme époux ou amant, j'atteste le ciel que je fusse rentré dans ce bal comme un homme ivre, que je me fusse jeté à travers cette insolente contredanse, pour y souffleter Champmortain, Brias,

le colonel, et le grand sarrau gris, et monsieur Amab, et tous les hommes qui eussent élevé la voix, non-seulement pour venger cette blonde enfant qui pleurait, mais pour oublier qu'il y avait là deux femmes, dont l'une méritait d'être fouettée publiquement et l'autre d'être mise au régime pénitentiaire. Mais je ne connais pas madame de Monrion. Je ne veux pas la connaître, et je la laissai sous l'aile déplumée de son noble pair. Savez-vous, Villon, ce que ce vénérable objet de votre culte trouva de mieux à répondre à cette triste désolation?

» — Personne ici, dit-il, n'aurait osé me faire une pareille insulte.

» Le malheureux ! mais s'il n'avait été sous la protection de celle qu'il s'est donné la mission de protéger, je lui aurais cloué l'insulte au front, pour lui apprendre à avoir plus de pitié et de dignité.

» Comment se fait-il, Villon, que parmi tous ces hommes, un seul ait eu un bon mouvement pour Julie, et que ce soit le vieux Rudesgens, le ridicule incarné? C'est qu'au fond de cette vieille bonbonnière en peau de citron racornie, il y a un cœur de père... c'est que Rudesgens a une fille. Un père, si bête qu'il soit, a un sens de plus que les autres hommes.

» Cependant il fallait en finir. Monsieur de Montaleu prétendit qu'il allait avoir une explication qui montrerait à Julie qu'elle s'était complétement trompée sur les intentions de madame de Champmortain. Il envoya un laquais prier tout bas monsieur et madame de Rudesgens, ou monsieur de Champmortain, ou au besoin madame de Champmortain elle-même, de vouloir bien venir lui parler. Mais monsieur de Rudesgens était pris dans un whist, madame de Rudesgens dansait, on n'avait pu découvrir Champmortain, et madame de Champmortain priait qu'on voulût bien l'attendre un instant. Brias entra au moment même. Il fut très-troublé de la rencontre, et me demanda.

» — Pardon, lui dit monsieur de Montaleu, vous donniez le bras à madame de Monrion lorsqu'elle a été obligée de se retirer de la contredanse ; dites-lui, je vous prie, que madame de Champmortain n'avait aucune intention mal-

veillante, lorsqu'elle s'est trouvée forcée de remplir un engagement pris sans doute antérieurement.

» Brias baissa les yeux sans répondre.

» — Pensez-vous donc, monsieur, dit monsieur de Montaleu, que madame de Champmortain eût l'intention d'insulter ma nièce ?

» — Que dites-vous là, mon ami? dit Sylvie qui entra en ce moment. Je pensais au contraire être fort agréable à la reine des beautés, à votre divine nièce, en lui donnant la possibilité de causer plus particulièrement avec monsieur de Brias.

» Julie adressa à madame de Champmortain un simple :

» — Oh ! madame !

» Ce mot a été dit avec une éloquence de regard qui me prouve que Julie en sait plus que personne.

» — C'est au moins là un amour permis, je le sais, répondit madame de Champmortain, et dont un prochain mariage légitimera, je l'espère, les imprudences. Quant à moi, j'ai voulu faire quelque chose pour le hâter; je suis désolée d'avoir si mal réussi.

» Monsieur de Montaleu, qui, en sa qualité d'homme *sapiens et fortis,* ne sait jamais rien, semblait chercher l'explication de ces paroles aux angles de tous les murs.

» Madame de Monrion regarda Sylvie avec une pitié si touchante que j'en fus ému.

» — Oh ! madame, lui dit-elle, en quelles mains êtes-vous tombée !

» Elle croyait avoir tout deviné, tout compris, et elle avait pitié de la folle jalousie de Sylvie. Monsieur de Montaleu prit la main de sa nièce, et parlant haut à un domestique qu'il appela :

» — Ma voiture, et vous direz à monsieur de Champmortain que j'espère le voir demain matin.

» Il sortit sur cette bravade surannée. Sylvie eut un moment d'hésitation, et peut-être eût-elle dit à monsieur de Montaleu une parole qui eût amené une plus convenable explication, si ce damné Brias, qui est le diplomate le plus malencontreux que je connaisse, ne se fût avisé de dire à madame de Champmortain :

» — Ah ! madame, je sais quelle main perfide vous a poussée à insulter la plus pure vertu ; mais je vous jure que je l'en punirai.

» Ceci ranima toutes les fureurs jalouses de madame de Champmortain.

» — C'est votre devoir de futur, lui dit Sylvie.

» Je croyais les péripéties du drame épuisées, lorsque tout à coup le gros Hector de Montaleu, portant haut comme un cheval de carrosse, entre et s'écrie avec une légèreté écrasante :

» — Le futur de qui ?

» — Mais, de votre belle cousine, de madame de Monrion.

» Hector, qui faisait semblant de vouloir faire plusieurs bouchées d'une glace, faillit n'en faire qu'une de Brias ; mais la présence de madame de Champmortain l'arrêta d'abord. Cependant il ne put attendre qu'elle fût tout à fait partie pour s'approcher de Brias, et lui dire d'une voix sinistre :

» — Il faut que je vous tue, Brias !

» Madame de Champmortain s'arrêta et laissa échapper un cri étouffé ; elle eut peur.

» — Ah ! pardieu, repartit Brias, vous me rendrez grand service.

» Sylvie entendit encore la réponse, et je ne sais ce qu'elle allait faire, lorsque Champmortain parut. Sylvie s'enfuit sous la protection de Léona qui passait. Hector, plein de courroux, arrêta le mari au passage pour lui demander de lui servir de témoin contre Brias. Champmortain demandait une explication, lorsque entra un domestique qui lui remit un billet écrit au crayon.

» — De quelle part ?

» — De la part de monsieur le marquis de Montaleu.

» — Est-ce qu'il est parti ?

» — Mais je crois qu'il ne pouvait guère faire autrement, dit Brias.

» Pendant ce temps, Champmortain parcourait le billet.

» — Bien ! s'écria-t-il tout à coup, encore une affaire...

» — Comment ! mon vieux coquin d'oncle, dit Hector, veut se battre aussi ?...

» — Je ne crois pas ; cependant le billet est sec,.. Ah çà ! mais, reprit Champmortain, il s'est donc passé encore quelque chose de nouveau?...

» — Probablement, fit Hector, car je n'ai rien vu...

» — Messieurs, dit Champmortain, veuillez rentrer dans le bal. Point de scandale, je vous en supplie. Nous tâcherons de nous expliquer tous demain.

» Ils rentrèrent, et je sortis de ma cachette.

» Qu'en dites-vous, l'ami Villon? ceci ne vous semble-t-il pas un joli commencement de discorde? un prélude à un engagement général ; car, Léona aidant, il est probable que d'ici à quelques jours, monsieur Amab, le grand baron, le colonel, et moi-même et bien d'autres nous entrerons tous dans la mêlée ; cela va faire un terrible grabuge, j'en suis sûr. En attendant, je présumai que je pouvais être de quelque utilité à Brias, ne fût-ce que pour l'empêcher dé se laisser tuer en désespéré par ce bœuf d'Hector ; je reparus dans le salon. Mais j'y cherchai vainement les Rudesgens et les Champmortain ; ils avaient profité de la *furia* et de l'encombrement de la danse pour disparaître. Léona s'était envolée avec eux, et avec eux aussi Hector et Brias. Amab jouait avec le colonel et deux richissimes maîtres de forges. Comme d'habitude, les deux richards gagnaient l'argent de l'artiste et du soldat. Ils étaient dans la chambre à coucher de madame de Champmortain, et je fus très-étonné de voir que le boudoir qui la suit était fermé. Un sourd murmure de voix transsudait à travers la porte. Il y avait conciliabule. Il fallut m'en tenir aux aguets, car, je vous l'atteste, je ne me serais fait nul scrupule de me mettre aux écoutes. Je pris la place d'Amab, qui avait déjà trop perdu, et je me donnai le plaisir de tarir la verve luxuriante, hilarante et dévorante des deux marchands de gueuses, en leur gagnant quelques centaines de louis. Je n'ai jamais vu deux sacs d'écus plus surpris qu'ils le furent en rencontrant un homme qui fit reculer l'insolence de leur bonheur par l'audace de ses attaques. Cependant je ne

jouais que d'un œil, l'autre était fixé sur la porte du boudoir. Elle s'ouvrit enfin, et je vis sortir tout d'abord monsieur et madame de Rudesgens. Le zéphyr sexagénaire avait à la fois une mine confuse et triomphante; madame de Rudesgens était exaspérée; ses rivières en frétillaient sur les aspérités de son décolletage.

» — C'est l'horreur des horreurs, murmura-t-elle.

» — Hé! repartit son mari, il est du bon temps; nous sommes de la même époque.

» L'épithète qui ferma la bouche à monsieur de Rudesgens se perdit pour moi dans le frôlement bruyant du satin rose de son épouse, qui s'élança, légère comme un enfant, dans les mains d'un apprenti danseur. Le marquis la suivit. Un moment après, Champmortain sortit du boudoir avec sa femme... Elle avait pleuré... Il y avait eu explication et scène... Je ne doutai pas qu'il ne s'agît de l'insulte faite à madame de Monrion. Je commençais à espérer que la Léona s'était enfournée dans une entreprise où elle laisserait quelque peu de ses griffes envenimées. Je comptais sur la colère de Brias, lorsqu'à ma grande surprise je le vis à son tour paraître avec Léona, qu'il écoutait de l'air le plus convaincu, et pour couronner le tout, après eux se montrait Hector. Il paraissait au mieux avec Brias, quoiqu'un sombre nuage obscurcît le sommet de cet Atlas. Une infamie venait de s'accomplir, et pour que rien ne manquât à ma conviction, je pus voir quelques instants après Brias valser avec madame de Champmortain. La folle était ivre du pardon qu'elle avait sans doute accordé; elle rayonnait de passion dans les bras de Brias. Mais ce pardon, où et quand avait-il été obtenu? Comment s'était opérée la réconciliation de Brias et d'Hector? Je flânai autour d'eux pour recueillir quelque balourdise d'Hector ou quelque indiscrétion de Brias. Ils étaient scellés comme des testaments. J'avisai Champmortain, lui seul était sombre et mécontent. Il n'est pas dupe de Léona, quoiqu'elle le tienne en laisse. Jusqu'à présent il ne lui avait guère sacrifié que sa fortune et sa considération; mais il n'est pas homme à la laisser jouer avec l'honneur et l'avenir de sa femme. Je le tâtai à l'endroit de madame de Monrion, lui demandant niaise-

ment ce qu'elle était devenue. Il me répondit assez lestement qu'il ne s'en souciait guère. Je n'en tirai pas autre chose. Je me mis à chanter mentalement le chœur :

Quel est donc ce mystère ?

» Ou si vous l'aimez mieux :

Je n'y puis rien comprendre.

» Après me l'être suffisamment chanté à moi-même, j'allai tout doucement le souffler dans l'oreille de Léona, qui me répondit :

» — Comme j'ai fait donner leur parole d'honneur à tous ceux qui en sont instruits de n'en parler à personne, il est probable que tout le bal le saura ce soir.

» En effet, une heure après, je le savais... Mais vous, mon ami Villon, vous ne le saurez pas. C'est une nouvelle drôlerie de la Léona, un merveilleux agencement d'une petite histoire qui ne m'est pas inconnue.

» Du reste, dormez en paix, ami Villon ! je suis là, je veille... et d'abord je veille pour vous écrire ; car j'ai quitté presque aussitôt cette abominable cohue que j'ai laissée en proie à la démence de toutes les mauvaises et de toutes les ridicules passions que la Léona lui avait soufflées. Il était une heure quand j'en suis sorti, il en est quatre. Je vais me coucher.

» Ne me répondez qu'un mot : si j'étais amoureux de Julie, me le pardonneriez-vous ? Oui, ou non.

» Bonjour.

» Montéclain. »

XV

ORPHELINE

Le lendemain, monsieur de Montaleu entra de bonne heure dans l'appartement de Julie. Elle ne s'était pas couchée ; ses yeux étaient rouges de larmes et d'insomnie ;

mais, à ce moment, il semblait qu'une résolution ferme et inébranlable eût remplacé le désespoir qui l'avait tenue éveillée.

— Je suis venu pour causer avec vous de l'affaire d'hier, lui dit monsieur de Montaleu. J'ai écrit, comme vous le savez, un mot à monsieur de Champmortain, j'espère qu'il me fera l'honneur de venir me donner une explication, sinon j'irai la chercher. Mais pour que cette explication soit complète, il faut que vous me répondiez avec franchise. Il a dû se passer entre vous et madame de Champmortain quelque chose qui l'a poussée à l'insulte publique qu'elle vous a faite. Répondez-moi, Julie... Je suis votre protecteur, je vous considère comme ma fille, je veux savoir toute la vérité.

Madame de Monrion écouta monsieur de Montaleu avec un visage parfaitement calme et résigné. Lorsqu'il eut achevé, elle prit la parole d'une voix ferme et lui répondit :

— Monsieur, je suis la fille d'honnêtes gens et je suis fière de leur nom; mais je comprends que ma naissance obscure offusque la susceptibilité de ceux qui appartiennent à une autre classe que celle dont je suis sortie. Madame de Champmortain a voulu me faire comprendre que je n'étais pas à ma place chez elle.

— Madame de Monrion est partout à sa place; celle que j'appelle ma nièce a droit d'être partout accueillie avec égards, reprit le marquis.

— Vous voyez, monsieur, qu'il n'en est pas ainsi.

— Vous ne me dites pas la vérité, Julie, dit monsieur de Montaleu. Vous êtes venue dans ce pays, il y a six mois, et la maison de monsieur de Rudesgens vous a été ouverte avec empressement. Madame de Champmortain vous a reçue à Paris, comme une amie, et elle vous traitait de même, il y a quelques jours. Ce changement a eu lieu depuis la nuit qu'elle a passée ici. Vous savez comment elle est partie, malgré vos instantes prières pour la retenir... Auriez-vous par hasard manqué d'égards envers elle ?...

— Non, monsieur.

— Je sais que cela n'a point été dans vos intentions; mais,

peut-être, peu accoutumée à certaines susceptibilités d'un monde que vous ne connaissez pas entièrement, peut-être avez-vous pu blesser madame de Champmortain.

— Vous voyez, monsieur, dit Julie avec un sourire triste, que c'est moi qui dois probablement avoir tort : le mieux est donc que je renonce à ce monde, pour lequel je ne suis point faite...

— Vous n'êtes pas calme, Julie, et vous me répondez avec amertume. Il s'agit peut-être d'un enfantillage... dites-moi tout. Rappelez-vous s'il s'est passé ou s'il a été dit quelque chose de peu convenable entre vous et madame de Champmortain.

— Si quelque chose de peu convenable a été dit entre moi et madame de Champmortain, fit Julie avec fermeté, j'aime mieux l'oublier que m'en souvenir.

— Vous me causez un véritable chagrin, Julie; vous ne m'avez pas habitué à vous trouver si froide et, je puis le dire, si hautaine. Je vous demande quelques renseignements qui puissent m'aider dans l'explication que je veux avoir; ces renseignements, vous me les refusez...

— Puisque vous avez prononcé le mot, monsieur le marquis, je l'accepte... Vous avez raison... ces renseignements, je vous les refuse.

Monsieur de Montaleu parut fort irrité.

— N'oubliez pas, s'écria-t-il, que vous portez un nom qui a été celui de ma sœur, et que si je suis prêt à le défendre en vous contre toute injure, c'est parce que je suppose que vous ne l'exposerez à aucun reproche.

— Ce nom, monsieur, dit Julie, vous savez comment je l'ai reçu. Ç'a été comme réparation, et cependant, quel que fût le crime qui m'a forcée à l'accepter, je suis convaincue que celui qui me l'a donné sur son lit de mort l'eût fait respecter en moi, s'il eût vécu. C'est parce que j'ai cette conviction, c'est parce que je respecte ce nom, que je ne veux pas le laisser exposé à des outrages odieux, et que je veux quitter ce pays.

— Julie, Julie, fit monsieur de Montaleu, surpris de la fermeté de cette résolution, c'est me dire que je suis incapable de vous protéger.

— Non certes, monsieur, reprit Julie avec une douceur inexorable, mais c'est refuser de vous engager dans une lutte qu'il vous serait difficile de soutenir pour moi, puisque je suis décidée à la déserter.

— C'est aussi me dire que vous voulez me quitter, répéta monsieur de Montaleu d'une voix plus émue qu'il ne l'eût peut-être voulu.

— Ne me dites pas cela, repartit Julie, vous me rendriez trop douloureuse une résolution sage, et qui vous sauvera, je l'espère, plus de chagrins dans l'avenir qu'elle ne vous causera de déplaisir dans le présent.

— Mais quelle est la cause de cette résolution?

— Il est inutile que je vous la dise, reprit madame de Monrion.

— En vérité, ceci est étrange, dit monsieur de Montaleu vivement blessé. Je vous ai appelée auprès de moi comme ma fille, et ne pouvant vous en donner le nom, j'ai voulu vous en assurer les droits...

— Oh! monsieur, monsieur, s'écria vivement Julie, ne persistez pas dans cette pensée! ne me faites pas, je vous en supplie, des ennemis qui ne me pardonneraient pas vos bienfaits.

— Qu'est-ce à dire, Julie? accusez-vous mon neveu Hector?

— Non, certes, monsieur.

— Cependant lui seul peut avoir à se plaindre de mes résolutions à votre égard, et ses motifs de plainte auraient pu disparaître aisément, si vous aviez consenti à me laisser répondre favorablement à la demande qu'il m'a adressée.

— Veuillez me pardonner, monsieur, de vous rappeler que vous-même n'avez pas pour monsieur Hector de Montaleu une considération excessive.

— Je connais ses défauts; ce sont ceux d'une nature violente, d'une éducation grossière et d'une vie peut-être un peu rustique; mais Hector est un honnête homme, il a un grand nom, il est jeune, brave, et ses prétentions n'ont rien que de raisonnable. Du reste, je ne lui ai point encore formellement répondu. Ecoutez-moi, Julie, j'ai beaucoup réfléchi à ce sujet: je comprends que votre délicatesse s'effa-

rouche de la recherche d'Hector; mais, d'un autre côté, ce mariage concilierait beaucoup d'intérêts.

— Ce mariage est impossible, monsieur, dit Julie avec un douloureux effort.

— Impossible ?...

— Pardonnez-moi, monsieur, fit Julie avec une vive agitation; vous avez été mon ami, mon protecteur, vous avez voulu remplacer les parents que j'ai perdus dans un funeste événement. Croyez, croyez, monsieur, que jamais reconnaissance ne fut plus sincère et plus profonde que la mienne; mais lorsque je suis convaincue que ma présence chez vous peut devenir un sujet de malheurs dont vous aurez peut-être à souffrir autant que moi, croyez, mon noble ami, que j'aurai le courage d'une séparation qui me brise le cœur, mais qui est nécessaire... Il faut que je parte...

— Et que deviendrez-vous, seule au monde, sans amis, sans parents?

— J'ai un frère, monsieur.

— Un étourdi, sans tenue, sans consistance; un enfant, d'ailleurs.

— Le malheur vieillit vite, monsieur, et la dignité dont mon frère manque aujourd'hui viendra avec la nécessité de protéger sa sœur.

— Il y a quelque chose d'extraordinaire dans tout ceci, et je pensais mériter que vous me le dissiez, repartit amèrement monsieur de Montaleu.

Julie, qui jusque-là avait conservé une fermeté pénible, mais inébranlable, ne put contenir plus longtemps le désespoir qu'elle avait comprimé. Ses larmes, refoulées dans son cœur, remontèrent violemment à ses yeux avec des gémissements et des sanglots, et elle s'écria :

— Laissez moi partir, monsieur... Je vous en supplie, ne me faites pas vous dire d'où m'est venue l'insolence de madame de Champmortain...

— Elle avait donc une raison!... s'écria vivement le marquis.

A ce moment, la cloche du château annonça l'arrivée de plusieurs étrangers, et l'on vint avertir monsieur de Mon

taleu que monsieur de Rudesgens, accompagné de Champmortain et de Brias, demandait à le voir.

— Attendez-moi, Julie, dit-il; nous ne pouvons nous séparer ainsi... Vous ne partirez pas sans m'avoir revu.

— Cela vaudrait peut-être mieux, fit madame de Monrion avec amertume.

— Songez que partir en ce moment serait accepter comme juste l'indigne outrage qu'on vous a fait hier.

Monsieur de Montaleu sortit. Julie le regarda s'éloigner avec une colère douloureuse; mais tout à coup elle parut se raffermir dans la résolution qu'elle avait prise, et elle s'écria :

— Oui, je partirai... mais je ne ferai pas comme eux, je n'abandonnerai pas les faibles et les orphelins.

Aussitôt elle s'enveloppa d'une mante, prit une bourse dans son secrétaire et quitta immédiatement le château sans prévenir personne de sa sortie.

XVI

RÉVÉLATIONS

Lorsque monsieur de Montaleu entra dans le salon, il salua froidement ceux qui l'attendaient. Champmortain et Brias avaient un air cérémonieux et solennel, et monsieur de Rudesgens lui-même faisait tous ses efforts pour paraître d'une gravité austère.

— Je n'attendais que vous, monsieur de Champmortain, dit le vieux marquis; mais je suis charmé que monsieur de Rudesgens et monsieur de Brias aient bien voulu vous accompagner.

— Nous avons tous pensé, dit Champmortain, qu'il valait mieux que l'explication que vous m'avez demandée passât par la bouche du plus ancien et du plus sincère de vos amis. Ce que monsieur de Rudesgens va vous dire expliquera la présence de Brias, qui a dû plus qu'un autre s'étonner de la conduite de madame de Champmortain, puisqu'il donnait la main à madame de Monrion. Votre neveu Hector de Montaleu devait également assister à cette explication; mais

il s'y est refusé, et nous avons compris ses scrupules. On aurait pu mal interpréter sa présence dans une pareille affaire; on aurait pu lui supposer des vues intéressées; il s'est abstenu, et vous penserez, comme nous, qu'il a bien fait.

— C'est ce dont je jugerai mieux, quand j'aurai entendu ce que Rudesgens a à me dire. Parlez, mon ami, je vous écoute, ajouta monsieur de Montaleu en faisant signe à ses visiteurs de s'asseoir.

On prit place, et monsieur de Rudesgens, après s'être un moment balancé sur son fauteuil, avoir toussé et pris haleine, commença d'un ton cavalier et où perçait un vif contentement de qu'il allait dire :

— Ecoutez, Montaleu, quoique je vous parle devant mon gendre, dont je ne voudrais pas ébranler les principes conjugaux; quoique je parle aussi devant monsieur de Brias, un jeune homme qui doit croire à l'impeccabilité des cheveux gris, il faut cependant que je vous rappelle que nous avons été... jeunes, que nous n'avons pas toujours été... sages, témoin certaine aventure de Cologne...

Monsieur de Montaleu fronça le sourcil et reprit d'une voix sévère :

— Quelques souvenirs de ma jeunesse ont pu me laisser des regrets, mais aucun ne m'a laissé de remords.

— Vous le croyez ainsi, et je ne recommencerai pas une discussion qui a failli nous brouiller, il y a trente ans.

— D'ailleurs, dit gravement monsieur de Montaleu, je ne vois pas que ces souvenirs aient le moindre rapport avec l'affaire qui vous amène ici.

— Pardonnez-moi, mon ami; il était nécessaire de vous rappeler peut-être que les esprits les plus fermes ont eu leurs passions et leurs erreurs. Or, reprit-il avec une adorable fatuité, heureux ceux qui ont la liberté de continuer ces passions tant que le cœur les entraîne!

— Pardon, dit monsieur de Montaleu sèchement, mais je ne pense pas que vous soyez venu ici seulement pour faire une exposition de principes de morale plus ou moins commode. Je vous prie de venir au fait, et pour éviter toutes circonlocutions inutiles, je vous demande instamment de

me dire les motifs de la conduite plus qu'extraordinaire de madame de Champmortain à l'égard de madame de Monrion ; nous sommes de vieux amis, Rudesgens, je sais tout entendre quand c'est un homme d'honneur qui me parle clairement ; mais je ne suis pas homme à tout supporter, même d'un ami, quand il n'ose m'avouer les motifs de sa conduite ou de la conduite des siens.

— C'est que c'est là le difficile, fit monsieur de Rudesgens en se trémoussant sur son siége... Allons, Montaleu, vous devez en avoir quelque idée ; devinez un peu. On sait tout, que diable !... Voilà la vérité : on sait tout.

— Monsieur de Champmortain, dit le marquis avec impatience, pouvez-vous être plus explicite que monsieur de Rudesgens ? J'avoue que je deviens tout à fait inintelligent.

— Et j'avoue, repartit Champmortain, qu'il me serait pénible de dire certaines choses à un homme que sa longue amitié avec ma famille m'a appris à respecter...

— Je m'adresserai donc à vous, monsieur de Brias, reprit monsieur de Montaleu de plus en plus étonné ; nous nous connaissons assez peu intimement pour que vous ne redoutiez pas de me parler.

— Pardon, dit Brias d'un ton pénétré, je n'ai pu refuser ni ma présence ni mon témoignage à la justification de madame de Champmortain ; mais il est des questions si délicates que c'est à peine si je me crois le droit de les connaître, et que je ne me crois pas le droit de les aborder.

— Messieurs, prenons garde, dit monsieur de Montaleu avec hauteur, tant de ménagements peuvent devenir une injure... Qu'est-ce donc qui s'est passé, qu'on hésite à me le dire ? Quoi que ce soit, cette hésitation n'est pas admissible, à moins que vous ne pensiez que jaie autorisé ce qui s'est fait... ou que j'en sois le complice... sinon même l'auteur ?

— Nous approchons de la vérité, dit monsieur de Rudesgens en jouant avec ses manchettes.

Puis il s'accouda sur ses genoux, et de l'air le plus fin, les yeux à demi clos, le sourire aux lèvres, il reprit :

— Voyons, Montaleu, permettez-moi de vous faire certaines questions et de vous rappeler certaines dates. Vous êtes arrivé ici l'année dernière, vers la fin de la saison ?

— Dans les premiers jours d'octobre, en effet.

— Madame de Monrion était encore en deuil, nos relations avec elle se bornèrent à quelques visites réciproques.

— Je sais parfaitement tout cela. Julie était souffrante, et le souvenir de l'affreuse mort de ses parents la poursuivait encore.

— Elle était souffrante, répondit monsieur de Rudesgens, c'est très-bien... Vous savez que vers le milieu d'octobre, vous fîtes une absence pour aller jusqu'à Nevers... Cette absence dura une semaine, je crois?

— Dix jours, en effet, tout le temps que durèrent les élections du conseil général, d'où je voulais écarter Montéclain, qui se présentait, ce à quoi j'ai réussi.

— Savez-vous que pendant ce temps madame de Monrion ait fait un voyage à Issoudun?

— Elle y allait pour régler quelques affaires avec celui qui a acheté la maison de son père. J'étais si bien informé de ce voyage que je suis allé la chercher à Issoudun.

— Et comment l'y avez-vous trouvée?

Monsieur de Montaleu s'arrêta comme frappé d'une circonstance qui lui revenait en mémoire, mais à laquelle il n'avait pas pris garde à l'époque où elle s'était présentée.

— Je ne l'y ai pas trouvée, répondit-il en examinant monsieur de Rudesgens; car, la veille de mon arrivée, elle en était partie précipitamment.

— Eh bien! mon cher Montaleu, dit monsieur de Rudesgens, le jour même de votre inutile voyage à Issoudun, une jeune femme arrivait, à la nuit tombante, dans le hameau de Saint-Faron, vous savez ce petit endroit perdu dans les rochers et les bois, à une lieue d'ici.

— Eh bien?

— Eh bien, cette jeune femme remettait à une paysanne du hameau un bel enfant nouveau-né de deux jours, avec un extrait de naissance qui ne lui donnait que le nom de Jules, et le déclarait né de parents inconnus.

Monsieur de Montaleu écoutait d'un air fort étonné.

— Quel rapport tout cela peut-il avoir avec madame de Monrion? dit-il enfin.

— Cette jeune femme, continua monsieur de Rudesgens;

remettait en même temps à cette paysanne une somme de cinq cents francs en or pour les mois de nourrice de cet enfant. Huit jours après, elle revenait le voir et l'embrassait en se plaignant d'être obligée de l'abandonner, car elle partait et quittait le pays. C'était vers la fin d'octobre.

Monsieur de Montaleu tressaillit.

— L'époque à laquelle nous sommes partis! s'écria-t-il.

Monsieur de Rudesgens poursuivit :

— Cette femme inconnue n'oublia pas cependant cet enfant : des vêtements, des cadeaux et de l'argent furent envoyés de Paris à la nourrice; puis le beau temps revint, et avec lui la présence de la femme inconnue... Enfin, depuis... un mois... les visites se sont succédé à peu de jours d'intervalle au hameau de Saint-Faron, et la belle et jeune femme paraît ravie de la beauté de ce cher enfant.

— Et cette jeune et belle femme? fit monsieur de Montaleu d'une voix altérée par la colère et la surprise.

— C'est madame de Monrion, dit monsieur de Rudesgens en baissant la tête.

Monsieur de Montaleu jeta un regard presque égaré sur Brias et Champmortain, qui s'inclinèrent sans prononcer une parole.

— Impossible! s'écria monsieur de Montaleu, impossible... on vous a menti...

— Votre douleur et votre étonnement vous justifient, à mes yeux du moins, dit monsieur de Rudesgens ; car je dois vous l'avouer, mon cher Montaleu, la concordance de votre absence et de celle de madame de Monrion avait fait croire à certaines gens que vous aviez fait semblant d'aller d'un côté pendant que madame de Monrion allait d'un autre, et cela pour vous retrouver au lieu et à l'heure où devait naître ce fruit d'une faiblesse dont l'excuse est, pour vous, dans la beauté de madame de Monrion, et, pour elle, dans l'espoir de s'assurer l'un des plus riches héritages du pays.

— Je rêve, je rêve, je rêve! répétait monsieur de Montaleu.

Puis il se leva et reprit vivement :

— Et voilà trois gentilshommes, gens de cœur, gens d'esprit, qui osent se faire les émissaires de pareilles calomnies!

Et dites-moi, Rudesgens, dites-moi, messieurs, qui vous a appris toutes ces belles choses?

— La nourrice elle-même, reprit monsieur de Rudesgens.

— La nourrice! répéta le marquis; comment! vous avez vu cette femme?

— Quoique ma fille, qui tenait tous ces détails d'une personne bien informée, nous les eût révélés hier, lorsque mon gendre lui demanda compte de sa conduite envers madame de Monrion, nous n'eussions pas osé vous redire de pareilles choses, si nous n'avions eu des preuves de ce que nous devions avancer.

— Des preuves? répéta encore le marquis de Montaleu.

— Oui, continua monsieur de Rudesgens, des preuves. Monsieur de Champmortain, monsieur de Brias, votre neveu et moi qui étions présents hier à l'explication de Sylvie, nous nous sommes transportés, au sortir du bal, chez la paysanne en question. Elle s'appelle Jeanne Dromery : c'est la femme d'un bûcheron du hameau de Saint-Faron; sa maison est située à quelque distance du village, au milieu de la forêt. Nous nous sommes présentés chez elle, et nous l'avons questionnée. Il faut vous le dire, Montaleu, elle a confirmé tous les détails que je viens de vous rapporter. Depuis six mois, nulle autre femme que celle qui a apporté l'enfant n'est venue le visiter. Nulle autre personne ne s'en est informée. Alors je lui ai demandé si elle connaissait le nom de cette dame. Cette question a paru la troubler. Vivement pressée par nous, elle a fini par nous avouer que cette dame lui avait dit s'appeler madame Thoré...

— C'est le nom de sa famille, en effet, dit le marquis avec épouvante; mais il n'est pas tellement rare qu'il ne puisse être celui d'une autre...

— Monsieur de Brias nous a fait faire cette réflexion, reprit monsieur de Rudesgens; nous avons pressé la nourrice pour savoir si elle ne connaissait pas cette dame sous un autre nom... alors, elle a fini par nous avouer que, curieuse de la connaître, elle l'avait suivie jusqu'à la porte de votre parc, qu'elle l'y avait vue entrer après avoir été saluée par un garde qui passait...

— Et alors ?... fit le marquis dont la voix tremblait.

— Alors, reprit monsieur de Rudesgens, la nourrice aborda le garde et lui demanda quelle était la belle dame qui venait d'entrer dans le parc.

— Et il lui a répondu? fit monsieur de Montaleu tellement agité, que c'est à peine s'il pouvait se faire entendre.

— Que c'était la comtesse de Mourion, repartit encore monsieur de Rudesgens.

Le vieux marquis baissa la tête, comme écrasé par cette foudroyante nouvelle... Mais après un moment de ce silence douloureux et solennel, il se releva vivement :

— Messieurs, dit-il avec colère, il faut que je voie cette femme... il faut que vous me suiviez : il y a quelque infâme complot dans tout ceci. Ne le pensez-vous pas, monsieur de Champmortain ? ajouta-t-il d'un ton plein de sarcasme.

— Je ne sais autre chose que ce que vous a dit monsieur de Rudesgens, repartit Champmortain embarrassé.

— Et vous, monsieur de Brias ? dit le marquis.

— Croyez, monsieur, que je regrette vivement d'avoir été mêlé à tout ceci. Le seul rôle qui m'y convienne, c'est de garder un silence absolu sur tout ce qui se passe, et ce silence, je vous le promets.

XVII

CIRCONSTANCES AGGRAVANTES

Quelques minutes après, monsieur de Montaleu, le vieux de Rudesgens, Brias et Champmortain étaient en voiture pour se rendre au village de Saint-Faron, ou plutôt jusqu'à un carrefour où la route, s'enfonçant à travers les rochers, cessait d'être carrossable. Monsieur de Rudesgens était monté dans le coupé de monsieur de Montaleu ; Brias et Champmortain les suivaient en phaéton.

— Un mot, Rudesgens, fit monsieur de Montaleu dès qu'ils furent seuls, et que ce mot soit le dernier sur une affaire dont il m'est odieux d'entendre parler.

— Je comprends que la conduite de madame de Monrion vous affecte vivement...

— Il ne s'agit point de madame de Monrion, mais de cette sotte affaire de Cologne, que vous êtes venu si maladroitement me jeter à la face.

— Pardon, mon cher marquis, dit monsieur de Rudesgens; mais, sur mon âme, si je vous ai rappelé le passé, c'est que je vous croyais l'auteur du méfait d'aujourd'hui. Vous avez été sage, Montaleu; vous avez fui le mariage, vous pouvez papillonner comme autrefois, comme au temps de Sophie...

— Rudesgens, vous savez quelle a été mon irrévocable détermination vis-à-vis de cette femme indigne. Par grâce, n'en parlons plus.

— Soit, gardez votre opinion, je garde la mienne; je suis sûr que Sophie était innocente... Ceci vous fâche, n'en parlons plus... Ah çà, que pensez-vous de madame de Monrion ?

— Je dis que c'est impossible, que cela ne se peut pas. Julie est libre... elle peut épouser qui elle voudra... Non, ce n'est pas vrai; il y a là un complot infâme ou une erreur déplorable.

— Tâchez d'y voir plus clair que nous, je le désire.

— Mais, quel serait le malheureux ?...

— Le malheureux ! dit monsieur de Rudesgens en caressant amoureusement ses rares cheveux, l'épithète est injuste... Ce n'est pas celle que je vous appliquais... quand je pensais... que...

— C'eût été la dernière des infamies.

— Et le plus charmant des triomphes, reprit monsieur de Rudesgens. Ah ! c'est bien la plus adorable personne...

Le marquis haussa les épaules.

— Et dire, continua monsieur de Rudesgens, que c'est peut-être la seule femme à laquelle je n'ai jamais adressé un mot d'amour... je la regardais comme une sainte... Ah ! mon cher, le respect pour les femmes est toujours une duperie; on ne m'y reprendra plus.

Pendant que le vénérable zéphyr continuait à débiter ses gothiques fatuités à monsieur de Montaleu, qui ne l'écoutait

plus, Champmortain et Brias voyageaient l'un près de l'autre dans le plus profond silence. Ils étaient également tristes et préoccupés. Champmortain voyait avec épouvante le trouble que la seule apparition de Léona avait apporté dans sa maison, et il en était d'autant plus mécontent qu'il ne pouvait accuser que lui de ce malheur. Brias réfléchissait à la terrible position où il se trouvait, ainsi que Sylvie. En effet, Léona était la confidente de leurs amours ; elle pouvait donc les perdre tous deux le jour où ce crime serait nécessaire à sa vengeance. Sans que rien lui en donnât la certitude, Brias avait la conviction de l'innocence de Julie, et cependant il n'avait pas osé, il n'osait pas la défendre, car il devait craindre que madame de Champmortain n'eût à souffrir du moindre effort qu'il ferait pour justifier la comtesse.

Champmortain fut le premier à rompre le silence :

— C'est là une sotte affaire, Brias, lui dit-il.

— Bien triste, repartit Brias.

— Savez-vous qui a donné ces détails à ma femme ?

— Ne vous l'a-t-elle point dit ?

— Elle s'y est absolument refusée; mais vous, je suis sûr que vous savez quelque chose. Vous n'êtes pour rien dans tout ceci, et cependant vous en êtes plus affligé qu'aucun de nous.

— Tenez, dit Brias avec impatience, je voudrais être à mille lieues de ce pays.

Tout en causant ainsi, ils arrivaient à la partie du bois où il leur fallait quitter leurs voitures. Ils s'engagèrent alors dans d'étroits sentiers et continuèrent leur route à pied. Frappé par la terrible révélation qui venait de lui être faite, monsieur de Montaleu avait d'abord plié la tête sous cette cruelle accumulation de circonstances; mais peu à peu il s'était remis de cette première alarme, et il était convaincu que les renseignements qu'il allait trouver à Saint-Faron expliqueraient toute cette calomnie. Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de la demeure de Jeanne Dromery, lorsque le marquis s'arrêta tout à coup en reconnaissant madame de Monrion qui franchissait le seuil de la chau-

mière, et qui s'éloigna rapidement. Brias et Champmortain furent obligés de le soutenir.

— Oh! la malheureuse! murmura monsieur de Montaleu.

Et une larme qui vint mouiller sa paupière montra combien était sincère et profonde la tendresse qu'il avait pour Julie.

— A qui croire, maintenant? ajouta-t-il d'une voix étouffée.

Il y avait tant de désespoir dans ce noble vieillard que Brias, en qui le remords de ce qui se passait parlait plus haut que dans le cœur de ses compagnons, oublia la prudence qu'il s'était imposée et dit à monsieur de Montaleu :

— Entrez, monsieur, entrez; peut-être découvrirez-vous que tout ceci est une calomnie ou une erreur fatale.

— Non, dit monsieur de Montaleu avec un accent désespéré, non. Vous avez vu cette femme, et elle vous a dit que madame de Monrion...

— Devait être la mère de cet enfant qu'elle seule venait voir. Mais entrez...

— Non, reprit encore le marquis. J'ai trop oublié que je n'ai aucun droit sur madame de Monrion. Ce n'est plus pour moi qu'une étrangère, et dès lors tout ce que je ferais pour apprendre son secret ne serait plus qu'un vil espionnage... Je n'ai plus rien à faire ici...

Comme monsieur de Montaleu prononçait ces paroles, un rire âcre et sardonique se fit entendre à quelques pas de lui, dans un bouquet d'arbres. Tous se retournèrent et restèrent fort surpris de voir Montéclain, en costume de cheval, et qui s'avança vers eux en continuant à rire; il salua amicalement Brias, Champmortain et monsieur de Rudesgens, et fit à monsieur de Montaleu une inclination de tête, qui était plutôt une impertinence qu'une salutation.

— Que faisiez-vous là? lui dit Brias.

— J'admirais, répondit Montéclain en riant, j'admirais la logique de monsieur de Montaleu, qui ne peut pas aller interroger cette paysanne, quand cela pourrait justifier sa nièce, et qui a accepté les révélations qui la condamnent.

— Monsieur de Montéclain, fit monsieur de Montaleu avec hauteur, vous oubliez à qui vous parlez.

— A mon plus mortel ennemi, je ne l'oublie pas, à celui qui a pris à tâche de me peindre comme un misérable débauché dans une publique assemblée d'électeurs; à celui qui s'est fait un point d'honneur de me faire échouer dans toutes les routes où peut me pousser mon ambition; non, monsieur de Montaleu, je n'oublie pas à qui je parle, je m'en souviens trop bien, au contraire, pour ne pas profiter de toute circonstance où je pourrai vous rendre une partie du mal que vous m'avez fait.

— Et ne pouvant vous attaquer à moi, repartit monsieur de Montaleu furieux, vous voulez frapper une pauvre femme.

Rien ne peut peindre l'indicible mépris avec lequel Montéclain regarda monsieur de Montaleu... Il haussa les épaules et lui tourna le dos en se dirigeant vers la chaumière que venait de quitter madame de Monrion.

— Où allez-vous? s'écria monsieur de Montaleu.

— Chez cette femme, j'y ai affaire, moi, repartit Montéclain dédaigneusement.

Aussitôt il s'éloigna rapidement. Messieurs de Rudesgens, Brias, Champmortain se regardèrent d'un air stupéfait, et monsieur de Montaleu murmura d'une voix sourde :

— Non, je n'entrerai pas là... mais il faut que je voie Julie.

Il s'éloigna à son tour, et ses amis le suivirent.

XVIII

UN GRAND PROJET

Le féroce Hector de Montaleu était rentré chez lui après le bal, et, contre sa coutume, il ne s'était point endormi de ce sommeil pesant qui est l'heureux partage des brutes et des gens sanguins qui boivent beaucoup; il avait passé le reste de la nuit à se promener. Un grand dessein agitait sa pensée. Hector n'était point accoutumé à l'exercice pénible

de réfléchir, de combiner les diverses chances d'un projet, d'en prévoir les obstacles, de trouver les meilleurs moyens de les tourner ou de les briser. Quand ses passions brutales s'allumaient, il marchait au but qu'elles lui désignaient sans qu'il s'occupât des conséquences. Il était noble, il était riche, il était fort, et il se disait qu'après tout il serait quitte pour payer le silence de ceux qui auraient à se plaindre, si c'était de la canaille, et pour tuer dans un duel ceux qui trouveraient à redire à ses actions, s'ils valaient quelque chose. Mais il paraît que cette fois cette suprême solution de tous les embarras où il pourrait se trouver n'était pas admissible. En effet, il s'agissait pour Hector d'accomplir quelque chose d'adroit, de triomphant, et qui devait le poser en héros. Pour expliquer comment la pensée d'un pareil projet lui était venue, et comment il était parvenu à l'élucider dans son épais cerveau, il faudrait presque raconter les travaux d'Hercule.

Supposez un homme qui, par hasard et au milieu d'une tourmente, a découvert la naissance d'un filon d'argent dans une montagne de sable. Il creuse avec activité, travaille, sue et aperçoit tout à coup la direction du filon; mais tout aussitôt le sable s'éboule et détruit le travail laborieusement accompli. Notre homme se remet à l'ouvrage et arrive dix fois au même résultat, et dix fois le voit détruit par le même accident. Voilà à peu près ce qui était arrivé à Hector. Comme on a pu le lire dans la lettre que Montéclain avait écrite à Villon, il avait assisté au petit conciliabule qui s'était tenu dans le boudoir de madame de Champmortain... C'est là que Sylvie, armée depuis la veille par Léona des renseignements étranges que monsieur de Rudesgens répéta le lendemain à monsieur de Montaleu; c'est là, disons-nous, que Sylvie raconta l'histoire fort extraordinaire de l'enfant confié par madame de Monrion à la paysanne de Saint-Faron. Montaleu avait d'abord écouté tous ces détails et leurs dates les yeux béants et stupéfaits, et plus d'une fois une espèce de grognement sourd et étouffé avait témoigné de l'intérêt qu'il prenait à cette histoire. Peut-être même l'eût-il interrompue à plusieurs reprises si, pendant qu'il cherchait une phrase dans son

épaisse intelligence et qu'il entr'ouvrait sa pesante mâchoire, des intelligences plus actives et des langues plus prêtes n'eussent pris la parole. Toujours est-il qu'il laissa aller le récit jusqu'au bout. Il quitta donc le boudoir sans avoir prononcé une parole et tout bouleversé par cette révélation. Ce fut au milieu de cette tourmente morale qu'une lueur d'idée se montra à Hector. Il se dit aussi qu'il pouvait tirer un grand profit de cette révélation. Un autre, dans sa position, eût vu en dix secondes comment il fallait s'y prendre; il fallut plus de dix heures à Hector pour déblayer cette pensée de l'épaisse confusion qui régnait dans cet esprit de pâte ferme. Mais il avait entrevu que les trois cent mille livres de rente de son oncle pouvaient lui revenir, et un pareil filon valait la peine que le vigoureux vicomte remuât des montagnes pour s'en emparer. Il y mit donc tant d'ardeur, tant de persévérance, qu'il finit par voir clair dans son projet, et par se tracer une marche à suivre pour atteindre le but. Comme on le verra, si le plan avait été laborieusement combiné, il ne manquait ni d'audace ni d'adresse. Seulement, un obstacle pouvait l'entraver dès les premiers pas. Peut-être cet obstacle n'existait-il pas. C'est ce dont Hector voulut s'assurer.

Il monta à l'étage le plus élevé de son château, ajusta d'une certaine façon les persiennes de quelques croisées, en ouvrit une, laissa pendre en dehors un long rideau rouge, et ne redescendit qu'après avoir vu un signal à peu près semblable lui répondre qu'il avait été compris à la ferme de Lavordan. Quelques minutes après, Brias, Champmortain et monsieur de Rudesgens vinrent le chercher pour être présent à l'interrogatoire qu'on voulait faire subir à Jeanne Dromery. Il assista à l'interrogatoire comme il avait assisté au récit de la veille, sans s'en mêler autrement que par l'attention qu'il y prêta. Une seule parole lui était échappée, parole d'une portée immense, si elle eût été recueillie par des esprits plus attentifs que ceux qui procédaient à cet interrogatoire et qui pressaient la nourrice de questions confuses. Hector dit tout bas à Jeanne :

— Jamais aucune autre femme n'est venue voir cet enfant?

— Jamais, lui répondit la nourrice.

Hector poussa un soupir de bugle et son visage roussi s'épanouit de satisfaction. Les interrogateurs partirent, et nous avons dit par leur bouche sous quel prétexte délicat Hector avait refusé de les accompagner chez son oncle.

XIX

ALY-MULEY

Il est écrit quelque part que tout acteur, si mauvais qu'il soit, a toujours un rôle ou une minute où il est sublime; de même, il y a dans la vie du plus grand rustre et du plus gros imbécile un moment où il a toutes les ressources, toute la présence d'esprit d'un homme de génie; ce jour-là était celui d'Hector.

Donc, pendant que Brias, Champmortain et monsieur de Rudesgens allaient raconter à monsieur de Montaleu le résultat de leur visite à Saint-Faron, Hector prenait un sentier de la forêt et se dirigeait du côté de la ferme, où son signal avait été si bien compris. On se souvient que c'était dans cette ferme et chez Bricord que logeait le colonel Thomas Rien. Le reste de nuit que lui avait laissé le bal avait été fort agité, comme celui de tous nos personnages. Il s'était habillé de fort bonne heure, et, au moment de sortir, il avait emmené à deux pas de la maison son fidèle spahi, Aly-Muley. Celui-ci était un garçon de Pézénas dont le vrai nom était si ridicule que nous ne pouvons l'écrire. Ce nom signifie poltron en langage moins énergique que celui des soldats, et il avait attiré une foule de plaisanteries fâcheuses et de querelles à celui qui le portait. Il en était résulté que le Gascon avait juré de prendre le nom du premier Arabe qu'il tuerait. Un jour donc qu'il en tenait un sous son sabre, il lui demanda son nom; le malheureux voulut obéir, mais il n'avait pas fini, que le Gascon l'avait achevé. De la longue kyrielle de noms que le mahométan commençait à lui débiter, il n'avait retenu qu'Aly; le reste avait été coupé d'un grand coup de sabre. Les camarades

d'Aly, continuant à le plaisanter, lui persuadèrent que ce n'était qu'un nom de baptême, et alors il jura d'y ajouter le nom de famille du premier prisonnier qu'il ferait. Or, un jour, le nouvel Aly s'étant acharné dans une razzia à poursuivre un Arabe qui chassait des bestiaux devant lui, se trouva engagé si avant, qu'il fut très-heureux de s'échapper après avoir remplacé son cheval qui avait été tué sous lui, par un mulet dont il s'empara. Ses camarades ne manquèrent point de le féliciter de sa capture, et, se rappelant la promesse qu'il avait faite, lui donnèrent le nom de son prisonnier, de façon que notre Gascon, changeant légèrement l'orthographe de son second sobriquet, s'appela désormais Aly-Muley. Ce fut ce personnage, avec lequel nous n'avons encore fait qu'une très-légère connaissance, que le colonel Thomas Rien appela près de lui.

— Tu sais ce que je t'ai recommandé, lui dit le colonel; je veux savoir quelles sont les moindres démarches de monsieur Hector de Montaleu... Voici l'heure où il a coutume de sortir de chez lui; tu devrais être déjà à ton poste.

— Faites-vous tranquille, colonel, répondit Aly-Muley avec un accent plein de grasseyement et de finales sonores et en parlant du côté de la bouche qui n'était pas occupé par sa pipe turque; j'ai l'œil sur le baromètre des marches et des contre-marches de monsieur Hector de Montaleu.

— Que veux-tu dire par cette expression de baromètre?

— C'était peut-être thermomètre qu'il fallait dire : ne vous inquiétez pas, colonel, j'y ai l'œil.

— Est-il donc ici ?

— Non point.

— Tu sais donc qu'il est chez lui ?

— Pas davantage.

— Et c'est ainsi que tu fais ce que je t'ai recommandé ?

— Ne vous faites point de souci, colonel, je sais mon affaire. Il ne m'a fallu que ces trois jours que j'ai passés dans ce pays pour connaître les habitudes de la bête. Tant que la bourgeoise de la maison est tranquille ici, c'est que le Montaleu neveu ne fait rien que d'innocent, c'est-à-dire qu'il bat les broussailles, ou dépote du vin de Mâcon chez quelque garde. J'ai perdu deux fois sa trace, mais j'ai toujours

été sûr de le retrouver, en suivant la piste de madame Léda.

Le colonel fit un signe d'humeur et d'impatience.

— Que voulez-vous que j'y fasse? Vous m'avez dit de voir; j'ai vu. Ce n'est pas que je n'aie été tenté deux ou trois fois d'envoyer une balle dans l'œil gauche de ce vicomte, mais je ne suis pas le mari; l'article du Code qui permet à Bricord de tuer celui qui... vous me comprenez, n'est pas à mon usage. J'ai donc rengaîné mon désir.

— Et tu tâcheras de rengaîner ta langue.

— Vous devez savoir, mon colonel, que je suis discret comme une sage-femme. Mais, dites-moi, je vous prie, il faut donc que les maris soient logés à l'enseigne du Grand Cerf; car je vous dirai que, dans mes promenades solitaires, à côté des allées de cette forêt, j'ai rencontré la madame Amab que vous avez été voir le jour de votre arrivée, se promenant avec un monsieur qui ne lui était rien, légitimement parlant. Et une autre fois, j'ai vu la femme de ce monsieur se glisser dans un fourré où l'attendait un autre monsieur que celui qui était avec la dame Amab.

— Assez, dit sèchement le colonel; j'ai besoin de savoir ce que fait monsieur Hector de Montaleu, et je n'entends pas que tes observations aillent au delà de mes instructions.

— Vous me dites de regarder la route que suit ce brave Nambrode, comme l'appelle monsieur de Brias, je vois celui-ci ou celle-là qui passe, je ne puis pas m'en empêcher.

— C'est fort bien; mais enfin, sais-tu quels sont les projets de monsieur Hector de Montaleu, aujourd'hui, aujourd'hui surtout?

— Ne vous mettez pas en alarme, colonel; la dame Léda se bichonne, se pomponne, se festonne, et regarde l'heure à chaque instant au coucou de la cuisine... Elle me va mettre sur la trace, et une fois que je tiendrai la bête au bout de mon œil, je la suivrai semelle à semelle sans qu'elle s'en doute. Hé! n'entendez-vous pas fermer la porte?... Juste Dieu! c'est elle.

— Va donc!

— Pour avoir le temps, colonel... suffit que je voie de

quel côté elle tourne, je lui donne dix minutes d'escarre, et quoiqu'elle ait le pied leste et la jambe fine, dans douze minutes je serai sur ses talons. Je finis ma pipe et je pars.

— Tu diras à quelqu'un de la ferme que si tu n'étais pas de retour à cinq heures, on m'envoyât un cheval pour six heures chez madame Amab.

— Et si ma tournée est finie à cinq heures?

— Tu viendras toi-même.

— Je tâcherai d'être en mesure. La cuisine est bonne dans la maison Amab et compagnie.

— Je dîne ici, repartit le colonel.

Le colonel quitta la ferme pendant qu'Aly-Muley se mettait à la poursuite de Léda qui venait d'arriver à un petit carrefour où se croisaient cinq ou six longues allées. Aly-Muley, marchant à travers les bois d'un pas aussi silencieux et aussi alerte que celui du renard qui cherche sa proie, arriva à l'instant où Hector de Montaleu paraissait à l'extrémité d'une des allées qui aboutissaient au carrefour. Léda courut, légère et joyeuse, au-devant de son homérique amoureux, car il avait arboré, à la fenêtre la plus haute de son château, le signal qui disait à la trop faible Parisienne qu'il lui demandait un rendez-vous pressant. Léda, qui voyait se répandre de jour en jour sur le visage de son Hector cette teinte fâcheuse d'indifférence et d'ennui qui dénote d'une façon certaine l'agonie d'un amour qui s'éteint, Léda avait espéré que cet empressement lui annonçait un retour de passion. Pauvre femme, elle avait rougi ses yeux à dévorer toutes les théories romanesques de l'amour, et, comme il arrive le plus souvent aux esprits mal dirigés, elle n'en avait laissé pousser dans son cœur que les rêveries dangereuses et coupables, comme tout terrain mal cultivé laisse les mauvaises herbes étouffer les bonnes semences. De toutes ces lectures funestes, Léda n'avait pas même extrait cette vulgaire sagesse qui apprend que l'amour, ainsi que l'arbre le plus fort, ainsi que la plante la plus fragile, ainsi que toutes les choses de ce monde, ne reverdit point au cœur du jour où il a commencé sa période de décadence. Léda fut donc cruellement désappointée en voyant repousser son joyeux sourire par un regard sombre

et par un accueil glacé. Le cœur endolori de la pauvre femme se resserra avec une douleur de plus, et elle dit d'une voix timide :

— Pourquoi donc m'avez-vous fait demander ?

— Nous avons à causer de choses sérieuses, répondit Hector d'un ton bourru. Avez-vous la clef de la Charbonnière ?

— La voici, dit Léda en tirant la clef de sa poche.

XX

LA CHARBONNIÈRE

Hector pénétra silencieusement dans le bois, suivi de Léda qui, le cœur gros de soupirs, essuyait furtivement des larmes qu'elle savait inutiles pour attendrir l'âme grossière à laquelle elle avait donné sa vie. La cabane où ils arrivèrent bientôt, dans un épais fourré, était extérieurement une de ces cahutes, moitié bois, moitié terre, que les charbonniers bâtissent pour s'abriter de la pluie et du vent pendant leurs opérations. Cependant, cette cahute misérable était plus grande que ne le sont d'ordinaire ces espèces de guérites, et elle était fermée par une porte dont la solidité et l'épaisseur étaient déguisées au dehors par des branchages chargés de leur écorce et cloués sur ses panneaux. L'intérieur contrastait complétement avec cette misérable apparence. Il était parfaitement boisé ; un plancher en madriers de chêne y était ajusté avec la précision d'un parquet ; une table était placée au centre, et un divan circulaire régnait tout autour ; des jours pratiqués dans le toit conique de cette singulière construction y laissaient arriver une douce lumière à travers des vitres de couleurs diverses. C'était un vrai boudoir déguisé sous des haillons. Ce fut là qu'Aly-Muley vit entrer Hector et Léda. Dès qu'ils furent enfermés, il s'approcha d'assez près pour coller son oreille aux murs de cette singulière retraite, et s'aperçut, avec le plus profond regret, qu'on avait prévu le danger des écouteurs ; que les murs, si bien déguisés sous la terre et les branchages, étaient assez épais pour ne laisser passer

qu'un sourd murmure dans lequel on distinguait à peine la différence des voix et des intonations. Notre Gascon, patient comme un bas Breton, choisit un endroit qui lui permettait de surveiller la porte, et s'y établit à son aise en se disant :

— Ils me laisseront bien le temps de fumer une pipe.

Comme rien n'est moins intéressant qu'un écouteur qui n'entend rien, nous laisserons Aly-Muley dans sa cachette, et nous entrerons dans la cabane où Hector et Léda étaient assis l'un près de l'autre. On eût dit que le gros séducteur avait peur que les projets qu'il avait si laborieusement combinés ne fussent dérangés par ce qu'il allait apprendre, car il paraissait hésiter à prendre la parole.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ? lui dit enfin Léda.

— Dites-moi, reprit Hector en regardant sa victime d'un air menaçant, m'avez-vous tenu la parole que vous m'aviez donnée ?

— Je vous ai fait tant de serments, repartit Léda, que je ne sais duquel vous voulez parler ; mais, quel qu'il soit, je puis vous répondre sûrement que je n'y ai pas manqué.

— Ainsi, vous n'avez jamais été voir l'enfant ?

— Oh ! non, jamais, jamais, dit Léda avec des larmes. Je ne l'ai jamais vue, l'innocente et pauvre créature, vous ne l'avez pas voulu.

— C'eût été une imprudence, Léda ; on aurait cherché à expliquer l'intérêt que vous preniez à cet enfant inconnu, on aurait fini par découvrir la vérité, et vous auriez été perdue.

— Ne le suis-je pas ! et avec un crime de plus que celui qui m'a déshonorée, avec le crime d'une mère qui a repoussé son enfant.

— Au diable soient vos grandes phrases, Léda ! je vous dis que nous sommes ici pour causer de choses sérieuses. Il ne s'agit ni de crime ni de déshonneur, mais d'un terrible danger qu'il faut conjurer.

— Un danger pour vous ! Hector, s'écria la pauvre femme, qui cherchait par tous les moyens à se raccrocher à un amour dont les restes avaient péri dans l'enfantement des

grands desseins d'Hector. Oh! s'il faut ma vie pour vous sauver, prenez-la.

— Je ne redoute aucun danger, dit brutalement Hector. Je ne crains homme qui vive, fût-ce votre mari; il s'agit de vous.

— De moi!...

— Oui, Léda; l'enfant est découvert, et l'on cherche à savoir à qui il appartient.

Hector se garda bien de dire à Léda à qui on l'attribuait, il avait peur des élans de courage et de générosité qui pouvaient surgir encore de la honte où vivait cette malheureuse.

— Découvert!... s'écria Léda. En ce cas, je suis à la merci de madame de Monrion...

— Peut-être, dit Hector; on peut la faire taire.

Léda regarda Hector; mais elle ne put deviner sur son visage si les paroles qu'il venait de prononcer étaient une menace, ou si elles se rattachaient à des projets moins sinistres que ceux dont elle savait qu'Hector était capable.

— Et comment pourrez-vous la faire taire? lui dit-elle.

— Je vous l'apprendrai peut-être; mais pour que le moyen que je veux employer puisse réussir, il faudrait que je fusse exactement informé de ce qui s'est passé à cette époque.

— Que de fois j'ai voulu vous dire tout ce que j'ai souffert alors! mais toujours vous avez repoussé durement mes confidences et mes plaintes.

— Eh mon Dieu! dit Hector avec emportement, à quoi m'auraient servi toutes vos jérémiades! A quoi bon en parler, quand tout s'était arrangé le mieux du monde, du moins je l'espère! ajouta-t-il... Mais aujourd'hui, il faut bien que je m'en occupe pour vous.

Ce dernier mot, infligé à la pauvre Léda, eût dû lui apprendre par l'affectation qu'y mit Hector que c'était surtout pour lui-même qu'il s'en occupait; mais la passion qui égarait la malheureuse cherchait partout un retour de tendresse, et elle lui répondit d'un ton reconnaissant :

— Eh bien donc, je vais vous faire ce récit, que vous avez tant de fois refusé d'entendre.

— Surtout, dit Hector, n'en omettez aucune circonstance.

— Vous savez que je l'ai écrit.

— Et que vous l'avez déchiré, j'espère, comme je vous l'avais ordonné, repartit Hector d'un ton de colère et d'alarme.

— Oui, je l'ai déchiré, mais je me rappellerais au besoin les moindres impressions : le désespoir les a gravées dans mon cœur. Mais il est inutile que je vous fasse entendre les plaintes qu'il renfermait.

— Passez les plaintes, dit brusquement Hector, et arrivez au fait.

Léda poussa un sourd gémissement.

— Du reste, ajouta Hector, faites comme vous voudrez. Je suis en état de tout entendre.

Il avait raison : tant qu'un dernier sentiment de compassion avait existé dans le cœur d'Hector pour cette infortunée, il avait repoussé ses larmes et ses plaintes; car elles gênaient la brutale tranquillité de son grossier égoïsme; mais à ce moment, il se sentait trop épaissement cuirassé par l'espoir avide qui l'agitait, pour ne pas rester insensible à tous les cris et à tous les reproches que pouvait contenir ce *factum* désolé.

Nous prions nos lecteurs de lire avec plus d'indulgence, et surtout plus de patience qu'Hector ne mit à l'écouter, ce chapitre de ses mémoires écrit par l'infortunée Léda et récité par elle à son féroce séducteur. Quoique ce récit soit une de ces nombreuses confidences qui arrivent par la poste et sous un triple pli à tout romancier, on nous pardonnera d'en avoir par-ci par-là altéré le texte. En effet, nous ne nous sommes pas cru le droit de donner au public et dans toute sa naïveté un spécimen de cette littérature inconnue qui fait vendre tant de papier Weinen, et qui ajoute des sommes si importantes aux bénéfices de l'administration de monsieur Comte.

XXI

RÉCIT

Voici ce récit :

« Mon mari, appelé depuis quatre mois en Bretagne pour les affaires de la succession de l'une de ses tantes, m'avait laissée seule dans sa maison.

» J'avais vu son absence avec plaisir, car elle me permettait de me livrer à la passion coupable que m'avait inspirée un noble gentilhomme du voisinage, réunissant tous les genres de séduction : la beauté, la fortune, la noblesse et surtout l'amour... l'amour, cette loi divine que Dieu enseigne à ses enfants pour les unir dans le sentiment unanime qui doit régénérer la société. »

Ceci était un léger reflet des doctrines fouriéristes, dont Léda s'était abreuvée dans la lecture de la *Phalange*. Continuons :

« Ce bonheur, que je goûtais sans en prévoir les affreuses conséquences, fut tout à coup troublé par un événement terrible. Je fus avertie par les lois de la nature que j'étais mère... Et ces mêmes lois révélèrent à ma conscience, trop tard éveillée, que l'être qui devait m'appeler sa mère n'avait pas de droits à la tendresse et au nom de celui qui était mon époux... Dans le premier moment de cette terrible découverte, je crus que j'allais devenir folle... Je voulus mourir. Mais je n'eus point le courage d'exécuter mon projet de suicide et j'allai dire mon désespoir à l'auteur de ma honte. Hélas ! celui qui me devait des consolations me reçut avec dureté... J'avais espéré sa protection ; je ne reçus de lui que d'affreux conseils... »

— Que vous auriez bien fait de suivre, dit Hector en interrompant brusquement la pauvre femme dont la voix altérée et pleine de larmes effaçait le ridicule de cette sorte de récitation.

Elle baissa les yeux, garda un moment le silence, et passa

une bonne partie des phrases qui rappelaient les torts de son séducteur en cette circonstance.

Elle reprit enfin à une autre page, et nous ferons comme elle :

« Mon mari revint et se laissa tromper, comme tous les gens de notre maison, par les soins que j'avais pris pour dissimuler mon état à tous les yeux. Ma souffrance réelle l'alarma sans rien lui faire soupçonner. Il passa deux mois à notre ferme, et lorsque les récoltes furent achevées, il repartit pour la Bretagne, où ses affaires le rappelaient. Je me trouvai donc encore seule, en face de celui sur lequel j'aurais dû compter ; mais à mesure que le terme fatal approchait, il se montrait à moi plus sombre et plus mécontent. Il me reprochait de ne pas avoir suivi ses conseils. Enfin un jour arriva où, après une scène affreuse, il osa me dire qu'il ne voulait point venir à mon aide, et il m'abandonna quelques jours avant celui où devait naître l'enfant proscrit et voué à la honte qu'il eût dû recueillir. Oh ! que de douleurs et de terribles pensées s'amassèrent dans mon âme en présence de ce lâche abandon !... J'aurais dû le maudire, j'aurais dû publier partout ma honte et la sienne ; mais je l'aimais, et je ne voulus sacrifier que moi. »

Hector avait laissé passer, sans l'interrompre, cette accusation contre la bassesse et la dureté de sa conduite. C'est que Léda approchait du moment où ce récit devait prendre un intérêt véritable pour lui, en vue de l'accomplissement de ses projets. Le misérable écoutait Léda comme s'il eût lu une gazette. Elle s'était arrêtée ; car si son esprit, faussé par une vanité moins rare qu'on ne pense, lui faisait attacher du prix à ce récit tel qu'elle l'avait composé, l'émotion qu'elle éprouvait en le répétant était vraie et puissante.

— Continuez, reprit Hector d'une voix encourageante.

Léda se trompa à cet accent moins brutal, et reprit avec plus de vivacité :

« Je sentais que le moment fatal de ma délivrance et de ma honte approchait. J'écrivis à mon mari une lettre où je lui faisais l'aveu de ma faute, et où je lui annonçais ma résolution de mourir, mais sans lui nommer celui qui m'a-

vait ainsi fait manquer aux devoirs les plus sacrés de l'honneur. »

— Vous en êtes bien sûre ? dit Hector avec anxiété.

« Oh non ! continua Léda, qui s'animait assez pour que cette déclamation prît tout à fait l'accent d'une parole inspirée par le moment présent ; oh non ! je ne le nommai pas, car celui que j'étais indigne d'appeler mon époux est un brave, un soldat français. Il porte sur sa poitrine l'étoile de l'honneur, et si je lui avais nommé le coupable, il eût vengé dans son sang l'injure qu'il en avait reçue...»

— Un paysan ! dit Hector avec un profond mépris.

Il semblait que les interruptions du vicomte vinssent en aide à la rédaction de Léda, car elle continua avec véhémence :

« La distance qui les sépare ne l'eût point arrêté ; et si mon séducteur lui eût refusé satisfaction, il l'eût immolé sans pitié, il eût cherché la vengeance dans un crime, s'il l'eût fallu. »

Hector pinça les lèvres, fronça les sourcils et fit une grimace qui montrait qu'il n'était pas éloigné de croire à la justesse des prévisions de Léda.

— Enfin, ajouta-t-il, vous ne m'avez pas nommé dans cette lettre, c'est bien.

Léda, épuisée par la chaleur qu'elle avait mise dans cette partie de son récit autant que par les terribles souvenirs qu'il lui rappelait, Léda continua d'une voix plus abattue :

« Je comptais fuir la maison de mon mari quelques jours après celui où j'avais écrit cette lettre ; mais une missive m'apprit qu'il arrivait le lendemain. Il avait été rappelé dans le Morvan par le marquis de Montéclain, notre propriétaire. »

— Oui, fit Hector, à l'époque des élections du conseil général, il a fait venir Bricord pour avoir sa voix. C'était bien la peine de nous faire tant de peur pour réussir à si peu de chose.

« Je n'avais pas à hésiter, ajouta Léda. Je laissai sur une table la lettre que j'avais écrite à mon époux, et je partis quelques heures à peine avant son arrivée. Je pris une voiture qui devait me mener jusqu'à Issoudun. Là, j'espé-

rais faire perdre ma trace à quiconque voudrait me poursuivre ; je comptais pouvoir gagner à pied Châteauroux et y prendre une des voitures publiques qui y passent journellement, et qui vont de Toulouse à Paris. Mais j'avais plus de courage que de force : durant la route que je dus faire pour arriver à Issoudun, d'affreuses douleurs m'apprirent que je ne pourrais aller plus loin. Cependant je parvins à les dissimuler assez pour que deux personnes qui voyageaient avec moi ne les devinassent point. Arrivée à Issoudun, il me fut impossible d'y accomplir mon projet. Je cherchai donc une auberge obscure, et je m'y cachai. Ce fut alors que ma position se montra à moi dans toute son horreur. »

— Arrivez à l'essentiel, dit brusquement Hector.

— Ne m'interrompez pas, Hector, fit vivement Léda ; puisque vous avez voulu entendre ce récit, il faut qu'une fois au moins vous sachiez ce que j'ai souffert.

Et elle reprit avec une autorité qui subjugua un moment la froide brutalité du vicomte.

« Oui, ce fut alors que ma position se montra à moi dans toute son horreur. J'étais seule, abandonnée de celui qui eût dû me protéger, seule avec les douleurs de mon âme et celles de mon corps, dans une chambre basse, humide, glacée, à moitié morte sur un grabat, étouffant mes cris, sans secours, tremblant à chaque instant de voir paraître mon mari qui pouvait avoir appris la route que j'avais suivie, et me découvrir dans la misérable maison où je m'étais réfugiée. Le moindre bruit me faisait frémir... Il me semblait à chaque instant voir entrer mon mari, terrible et implacable ; je sentais mon sang se glacer dans mes veines ; il me semblait que la vie allait me quitter. Mais Dieu donne à celles qui vont devenir mères une force surnaturelle. Je résistai à mes douleurs ; bien plus, je résistai à mes craintes, et je mis au jour, dans le silence de la nuit, un enfant qui ne devait avoir ni nom ni parents ; un enfant maudit et repoussé par celui qui eût dû le recevoir dans ses bras. »

Un imperceptible mouvement d'épaules de la part d'Hector fut tout ce qu'obtint cette partie du récit de Léda. L'in-

fortunée ne le vit pas; les larmes qui inondaient ses yeux troublaient sa vue; des sanglots interrompirent sa voix, et elle s'écria :

— Oh oui, j'ai bien souffert, mon Dieu! Je n'ai pas connu cette joie que vous donnez aux mères à l'aspect de leur nouveau-né. Ah! Hector! Hector! vous avez tué en moi tous les sentiments qui élèvent l'âme... Ce pauvre enfant, je fis comme vous, je le maudis, je le vouai à la mort.

Une exclamation sourde, mais dont le sens échappa à Léda, l'interrompit; elle y répondit cependant :

— C'était un crime, n'est-ce pas? mais je ne le condamnai pas seul, je me condamnai avec lui... Oui, je voulais mourir... oui, reprit-elle en cherchant à se remettre dans l'ordre de ses souvenirs écrits... je tremblais toujours que quelqu'un n'arrivât... enfin...

Elle s'arrêta un moment, et reprenant son récit comme un wagon déraillé qui est ramené insensiblement dans sa voie, elle continua :

« Le matin n'était pas encore venu; j'espérais pouvoir sortir sans être aperçue. J'avais soigneusement enveloppé mon enfant... Malheureuse! j'allais le tuer, et je craignais de le blesser... J'étais prête, j'allais quitter cette maison pour commettre un double crime, lorsque tout à coup j'entends la voix de mon hôtesse qui, répondant à une autre voix, disait :

» — C'est au bout de ce corridor, la porte en face.

» C'était ma chambre qu'elle désignait ainsi. Je me jetai à demi morte derrière ma porte avant d'avoir pu éteindre la lumière que j'avais gardée près de mon lit. Je ne vis point s'ouvrir la porte, je n'entendis point la voix qui m'appela... je tombai sur mes genoux en serrant contre moi mon pauvre enfant tout glacé; et moi qui allais le tuer, je me mis à crier :

» — Grâce! grâce pour lui du moins!... »

Hector laissa échapper un énorme soupir et détourna la tête. Quelque chose d'humain et de compatissant s'était enfin ému au fond de cette âme, si dure et si lâche qu'elle

fût; mais il résista à ce mouvement de pitié, et murmura sourdement le mot : — Après...

C'est que la partie du récit où allait entrer Léda était aussi importante pour lui que celle où il était parlé de la lettre qu'elle avait écrite à son mari.

« Au lieu de la voix menaçante et terrible que je frémissais d'entendre, ce fut la voix d'un ange qui me répondit. J'ouvris les yeux, je relevai la tête et je me trouvai en face d'une femme d'une charmante beauté. Je fus si étonnée, si stupéfaite que je ne la reconnus pas sur-le-champ. Je la pris pour une de ces créatures célestes que Dieu envoie aux hommes pour les consoler dans leurs rêves. Mais je ne rêvais pas, c'était bien la réalité, c'était une noble dame du voisinage de notre ferme, qui avait souffert aussi, disait-on, et... »

— C'était madame de Monrion, dit Hector en interrompant le style à circonlocutions de Léda.

— Oui, reprit celle-ci, parlant aussitôt au nom du sentiment présent, oubliant ses souvenirs.

— Que vous dit-elle, alors?

— Elle eut pitié de moi, monsieur; elle me consola, elle m'apprit comment elle était venue.

— Voilà, dit Hector, ce dont je ne me souviens pas bien.

— Voici le récit qu'elle me fit, poursuivit Léda :

« Le jour même de l'arrivée de mon mari, elle se trouvait à la ferme. Elle y était venue avec un domestique pour acheter un cheval de promenade. Elle trouva monsieur Bricord fort étonné de mon absence, et questionnant tous les domestiques pour savoir si je n'avais point dit où j'allais, et pour combien de temps j'étais partie. Elle s'étonna de voir mon mari renouveler ses questions après que l'une de nos servantes lui eut répondu que j'avais laissé une lettre pour lui. Elle lui en fit l'observation. Alors, mon mari, dont l'inquiétude fit taire un instant de vanité, pria madame de Monrion de le suivre un moment dans ma chambre. Elle y consentit; ce fut là qu'il lui avoua en rougissant ce qu'il n'avait jamais osé m'avouer à moi-même... c'est qu'il ne savait pas lire. Hélas! l'infortuné m'avait caché son

ignorance, il avait peur que je ne le trouvasse pas assez digne de moi... Il était honteux de ne pas posséder ces vains avantages de l'éducation qui ne mettent pas le cœur à l'abri des faiblesses les plus coupables... »

— Enfin, dit Hector, dont la phraséologie de Léda mettait à une rude épreuve le peu de patience qu'il avait, enfin il lui avoua qu'il ne savait pas lire.

« Oui, continua Léda, et il pria la comtesse de Monrion de vouloir bien lui donner connaissance de la lettre que j'avais laissée pour lui. Madame de Monrion l'avait déjà décachetée et allait commencer à la lire, lorsqu'un hasard providentiel détourna un moment l'attention de mon mari. Un domestique vint le prévenir qu'un de ses voisins demandait à le voir; mon mari échangea quelques mots avec cet homme du haut de l'escalier en le priant de l'attendre, et celui-ci lui répondit, à ce qu'il paraît, ces paroles :

» — A propos, on me dit que tu es inquiet de ta femme. Je te préviens que je l'ai rencontrée il y a quelques heures sur la route d'Issoudun.

» La comtesse tressaillit en entendant ce renseignement, car l'interruption causée par l'arrivée de ce voisin lui avait permis de parcourir rapidement la lettre, et elle y avait vu l'aveu de ma faute et la funeste résolution que j'avais prise de mourir. »

— Vous m'aviez dit, ce me semble, dit Hector, que vous comptiez aller à Paris...

— Oui, tel était mon projet quand je suis partie; mais, en écrivant à mon mari, j'avais compris que je devais mourir... je le lui disais, et madame de Monrion le crut.

Léda, encore une fois interrompue, eut quelque peine à retrouver le fil de sa narration, et ce ne fut qu'après qu'Hector l'eut deux fois avertie qu'il l'écoutait, qu'elle reprit ainsi :

« Cet instant avait suffi à madame de Monrion pour concevoir la pensée la plus noble, la plus généreuse : elle voulut me sauver, et improvisant avec une admirable présence d'esprit une lettre toute différente de celle que j'avais écrite, elle dit à mon mari que je l'avertissais que je partais pour Paris, où m'appelait ma mère malade. »

— C'est très-bien, dit Hector ; mais cette lettre elle ne l'a pas laissée dans les mains de votre mari, je suppose ; car ce qu'il avait fait en consultant madame de Monrion, il aurait pu le faire aussitôt vis-à-vis d'un autre?

Léda parut embarrassée et répondit :

— Cette lettre, il désira la garder, à ce qu'il paraît ; et madame de Monrion ne put pas la lui soustraire.

— Diable! murmura Hector... vous m'aviez assuré qu'il ne l'avait plus.

— Je la lui ai redemandée bien des fois ; il m'a toujours répondu qu'il l'avait brûlée, et moi-même je l'ai cherchée dans notre maison avec un soin et une exactitude qui me l'eussent fait découvrir, si elle eût encore existé. D'ailleurs, la conduite de mon mari envers moi, depuis cette époque, me prouve, mieux encore que toutes mes recherches, que cette lettre a complétement disparu.

— Et mon nom n'y est pas écrit, n'est-ce pas? dit Hector.

— Je vous l'ai déjà dit, repartit Léda avec un profond soupir. O mon Dieu! êtes-vous donc si honteux de l'amour que vous aviez pour moi?...

— Allons, encore des reproches... C'est que, reprit brusquement le vicomte, je ne pourrais pas vous sauver si, par hasard, vous m'aviez nommé, surtout à madame de Monrion.

Léda abandonna tout à fait le récit écrit et récité de ses infortunes pour répondre à Hector.

— Madame de Monrion ne me fit pas une question à ce sujet.

— Mais comment vous découvrit-elle à Issoudun?

— Pendant que mon mari, qui avait avancé son voyage d'un jour pour venir m'embrasser, retournait à Nevers afin de voter pour monsieur de Montéclain, madame de Monrion me suivait à Issoudun, où elle savait que j'étais allée, grâce à ce qu'elle avait entendu dire par le voisin qui m'avait rencontrée. Une fois dans cette ville, elle finit par me découvrir. Elle arriva juste au moment où j'allais accomplir mon terrible sacrifice. Je voulais mourir, Hector, malgré ses prières et ses représentations ; et ce ne fut que parce

qu'elle me jura devant Dieu de ne jamais révéler mon secret que je consentis à faire ce qu'elle voulait.

— Elle vous l'a juré? dit Hector du ton d'un homme qui veut bien s'assurer d'un fait.

— Oui, par les serments les plus saints, et ce serait un horrible parjure si elle manquait à sa parole.

— Elle n'y manquera pas, je l'espère, fit Hector avec un sourire satisfait.

— Ce fut alors, ajouta Léda, qu'elle me fit écrire à mon mari une lettre datée d'Issoudun, après quoi je partis pour Paris, d'où j'écrivis de même, de façon qu'il crut alors et qu'il croit encore la fable inventée par madame de Monrion.

— Et il la croira toujours, dit Montaleu en se levant.

— Quelque temps après...

— Je sais le reste, fit négligemment Hector. Votre mari alla vous chercher, et vous êtes revenue avec lui dans le pays.

— Après une maladie qui m'a bien cruellement changée, sans doute, car je ne vous ai plus retrouvé le même.

— J'oubliais, dit Hector : lorsqu'elle a emporté l'enfant, quelqu'un était-il dans sa confidence ?

— Elle était venue avec un domestique qu'elle renvoya ici, et elle est repartie seule dans une voiture de louage qu'elle a quittée à peu de distance de Saint-Faron, où elle s'est rendue à pied pour remettre notre fils chez Jeanne Dromery.

— Bien, reprit Hector sans prendre garde aux regards suppliants que Léda attachait sur lui.

— Et maintenant, lui dit-elle, que je vous ai fait ce déplorable récit, me direz-vous quel danger me menace?

Mais déjà Hector ne l'écoutait plus, il était tout entier à la pensée du projet qu'il avait conçu; il lui souriait, il le caressait. Du moment que ce projet s'était montré, il avait tout oublié, et, dans cet instant où il paraissait que, grâce aux explications de Léda, rien ne semblait devoir s'opposer à sa réussite, il était dans une sorte de délire joyeux, qui se manifestait par d'épais sourires et des exclamations entrecoupées. Léda, la malheureuse femme qu'il avait per-

due, n'était plus rien pour lui ; il l'eût écrasée sous ses pieds si elle eût embarrassé sa route d'une minute. Léda fut obligée de lui répéter ses questions à diverses reprises pour l'arracher à sa préoccupation.

— Eh bien ! lui dit-il brutalement, que me voulez-vous ? que demandez-vous ?

— Mais, ne m'avez-vous pas dit, reprit Léda, qu'on avait découvert notre enfant, qu'on cherche à deviner à qui il appartient ?

— Oui, c'est vrai, répondit Hector ; et c'est maintenant plus que jamais qu'il faut garder votre secret. Songez que la moindre indiscrétion vous perdrait ; et madame de Monrion elle-même dût-elle vous accuser, il faudrait nier...

— Devant elle ! en face d'elle ! reprit Léda... Je ne l'oserais pas.

— Il le faut cependant, reprit Hector d'un ton sombre et impérieux ; il faut plus : comme il pourrait arriver que des médisants accusassent une autre que vous d'être la mère de cet enfant, n'allez pas vous aviser de vouloir la défendre en disant la vérité.

— Mais c'est une infamie que vous me proposez là.

— Ah ! fit Hector en qui toute résistance excitait une colère menaçante, vous vous tairez... je le veux.

Il jeta autour de lui un regard sombre et ajouta d'une voix sourde :

— Vous vous tairez, ou bien je saurai vous y forcer.

Nous n'osons dire la pensée sinistre qui traversa l'esprit d'Hector en ce moment. Il sembla considérer la solitude du lieu où il se trouvait. Il arrêta son regard sur cette femme qu'il pouvait anéantir d'un seul coup avec le secret qu'elle portait avec elle et qui le gênait. Une rougeur pourprée monta à son visage, ses yeux flottèrent incertains dans leur orbite comme ceux d'un homme ivre, et il s'écria :

— Si je pensais que tu osasses parler, malheureuse !...

Léda épouvantée tomba à genoux, et répondit d'une voix tremblante :

— Je me tairai...

— C'est bien, dit Hector en ouvrant brusquement la

porte comme pour fuir l'horrible tentation qui le poursuivait. Mais il s'arrêta tout à coup en entendant à peu de distance la voix de deux personnes qui causaient avec une certaine vivacité. Hector crut reconnaître la voix de Léona, et puis après celle du colonel. Ils discutaient avec véhémence et semblaient être arrêtés à peu de distance, presque en face de la cabane où ils se trouvaient.

— Qu'est-ce donc? fit Léda avec épouvante.

— Rien, des gens qui passent dans le bois.

Ils écoutèrent. La conversation, de plus en plus animée, prenait presque le caractère d'une dispute sérieuse.

— Ah çà ! dit Hector avec impatience, est-ce qu'ils vont rester là longtemps?

Soit que la voix de Montaleu fût arrivée jusqu'aux deux causeurs, soit toute autre raison, tout bruit cessa soudainement, et Hector entendit un pas d'homme pénétrer dans le taillis. Il referma doucement la porte, et tous deux restèrent dans le plus profond silence. Grâce à une petite ouverture qui se perdait en dehors dans les rugosités du bois, il put voir qu'il ne s'était pas trompé. C'était bien le colonel Thomas Rien, suivi à quelque distance de Léona. Le colonel tourna autour de la maison en l'examinant, et Léona lui dit de loin :

— Eh bien ?

— Vous vous êtes trompée, il n'y a personne; cette masure n'est point habitée.

— N'importe, dit Léona, votre vivacité et la mienne aussi peut-être nous ont entraînés à parler trop haut de choses que personne ne doit entendre. Rentrons chez moi.

— C'est inutile, répondit froidement le colonel; je désire que nous reprenions cet entretien quand je serai plus calme et vous aussi.

— Prenez garde, Thomas, vous voulez une vengeance, et vous reculez devant les moyens d'y parvenir.

— Oui, quand ces moyens sont indignes.

— Et il n'y en a pas d'autres, repartit fièrement Léona, quand le but n'est pas raisonnable. L'honneur réprouve la vengeance; invoquez-le d'abord contre vos ressentiments, et vous pourrez alors blâmer la voie que je suis pour satis-

faire les miens. Réfléchissez-y, Thomas... J'espère vous revoir bientôt.

— Oui, dit le colonel, je vous reverrai, il le faut.

Tous deux se séparèrent, et Hector les vit s'éloigner rapidement. Un instant après, il sortit de la cabane avec Léda. Elle retourna plus triste et plus désolée à la ferme, tandis que le vicomte de Montaleu, le front haut, le sourire aux lèvres, l'air triomphant, marchait à grands pas vers la maison de monsieur de Montaleu. Tous deux se croyaient bien sûrs de ne pas avoir été aperçus. Mais Aly-Muley n'avait pas cessé de veiller, et Léona elle-même, qui s'était réfugiée dans un bouquet de bois, avait enfin deviné à quoi servait cette misérable cabane qu'elle avait déjà remarquée.

XXII

PENSÉES SECRÈTES

Après avoir quitté la maison de Jeanne Dromery, madame de Monrion revint rapidement vers le château de son oncle. Elle ne vit point les voitures de messieurs de Montaleu et de Rudesgens qui s'étaient retirés à l'écart; mais elle fut très-surprise en rencontrant monsieur de Montéclain qui, ayant aperçu ces voitures, était descendu de cheval pour pouvoir approcher plus discrètement de la cabane. A ce moment, madame de Monrion ignorait encore l'affreuse calomnie dont elle était la victime; cependant la rencontre de cet homme, dont elle avait entendu faire à monsieur de Montaleu les récits les plus défavorables, lui causa un véritable effroi. Montéclain s'arrêta à l'aspect de Julie; il sembla prêt à l'aborder; mais presque aussitôt il passa, après l'avoir saluée avec respect. Elle poursuivit sa route; mais, arrivée à l'endroit où elle devait quitter l'allée où ils s'étaient rencontrés, elle se retourna pour savoir quelle direction prenait Montéclain, et le vit à la place où elle l'avait laissé, immobile et la tête découverte. Julie avait quitté le château en proie à une profonde douleur. Elle ne se dissimulait point que l'insulte qu'elle avait reçue de ma-

dame de Champmortain avait été dirigée par une main plus exercée que la sienne. Elle avait reconnu la haine de Léona. Elle avait deviné que, d'une façon quelconque, celle-ci avait excité contre elle la jalousie de Sylvie; et madame de Monrion, qui avait pu juger par elle-même de la fureur de la passion de madame de Champmortain, prévoyait que Léona la pourrait pousser aux plus terribles excès. Sa fierté s'était résolue d'abord à soutenir cette lutte; mais après bien des colères, après bien des larmes, elle avait pris le parti de fuir. C'est que l'outrage qu'elle avait reçu n'était pas le plus cruel chagrin de Julie. Dans la nuit qui avait suivi cette horrible scène, la comtesse de Monrion avait regardé autour d'elle, et plus que jamais elle avait compris sa solitude. Monsieur de Montaleu s'était, à la vérité, posé comme son protecteur; mais qu'il y avait loin de cette tranquille indignation aux fureurs grotesques peut-être, mais profondément senties, qu'eût fait éclater son père en pareille occasion! Combien plus loin de cette discussion froide avec les larmes et les consolations de sa mère, si elle eût vécu! Charles lui-même, le frère de Julie, que monsieur de Montaleu traitait d'étourdi sans tenue, eût trouvé en lui de ces élans de colère qui intimident les plus insolents, et retournent l'outrage à qui l'a fait. Parmi tous ceux qui eussent pu jadis la protéger, et qui lui manquaient, Julie n'oublia pas celui dont elle portait le nom, et qui lui était apparu si juste et si grand sur son lit de mort. — Oh! celui-là, se disait-elle, je ne sais ce qu'il eût dit, ce qu'il eût fait, mais, j'en suis sûre, il m'eût fait rester en reine dans ce salon qu'il m'a fallu quitter honteusement et à la dérobée. Mais s'il eût vécu, il n'aurait pas eu à me venger d'un pareil outrage; on n'eût pas osé me l'adresser.

Alors elle se demanda comment dans ce salon, où étaient tant d'hommes braves et fiers sans doute, il n'y en eût pas un seul qui, témoin de l'outrage, se fût fait son défenseur; comment pas une pensée généreuse, pas un cri chevaleresque ne s'était élevé en sa faveur. Julie en frémissait d'indignation. Sans calculer l'avenir où elle marchait, sans se rendre un compte exact des malheurs dont elle pouvait être menacée, Julie se décida à partir; tout ce qui l'entourait

lui était odieux et lui semblait menaçant. Cependant elle n'avait pas voulu accomplir ce dessein désespéré sans penser à un devoir sacré. Ce fut au moment où elle venait d'assurer la vie de l'enfant abandonné, ce fut au moment où sa chaste pitié lui était imputée à crime honteux qu'elle rencontra monsieur de Montéclain.

— Voilà, se dit-elle en s'éloignant, voilà sans doute un des complices de l'insulte que j'ai reçue hier. C'est l'ennemi de monsieur de Montaleu. Il a probablement commencé par moi les représailles qu'il doit à un autre, et le respect ironique qu'il vient de me montrer n'est qu'une injure de plus. Mais pourquoi l'ai-je trouvé ce matin sur mon passage? pourquoi hier, dans cette fête, m'observait-il avec cette attention persévérante? C'est qu'il savait l'outrage qu'on me préparait et qu'il voulait contempler à son aise ma douleur et ma confusion.

Nous traduisons de notre mieux les raisonnements que se faisait madame de Monrion pour se persuader que Montéclain était son ennemi, parce qu'elle-même se répétait ces raisonnements avec une persistance singulière. Ceci mérite explication. Mariée à un homme dont la réputation était venue jusqu'à elle, avant qu'elle le rencontrât, comme celle d'un de ces débauchés qui font le désespoir de leur famille, elle l'avait vu si noblement racheter l'insulte qu'il lui avait faite, qu'elle avait gardé pour le souvenir du malheureux Monrion un respect bienveillant et curieux à la fois. Souvent, dans le silence de ses rêveries, elle l'avait regretté, en pensant qu'elle eût peut-être découvert, au fond de cette âme égarée, des fleurs d'amour qui ne s'étaient point épanouies, des sentiments de noble ambition et de dignité que l'étroite sévérité de monsieur de Montaleu avait étouffés. Ce sentiment se présentait souvent au cœur inoccupé de Julie, lorsqu'elle entendit pour la première fois parler de monsieur de Montéclain. C'étaient à propos de lui les mêmes blâmes qu'elle avait entendus contre Monrion : les séductions, le faste des dépenses, le scandale des intrigues, l'éclat des duels, le dédain des vertus sages et modestes. Nul éloge sur sa générosité, sur son courage et son esprit; mais un silence qui, dans les dispositions enne-

mies de monsieur de Montaleu, équivalait à une reconnaissance tacite de toutes ces qualités. Elle savait aussi que la haine du marquis contre Montéclain venait, indépendamment de la sévérité de ses principes, de ce qu'il considérait Arthur comme ayant été le modèle fatal qui avait perdu Monrion. Elle regrettait celui-ci, qu'elle n'avait point connu. Faut-il donc s'étonner qu'elle eût éprouvé une vive curiosité de connaître Montéclain ? Cette pensée, ce désir de juger celui qui n'était plus dans celui qui vivait encore, occupait souvent madame de Monrion. Ainsi, la veille, à l'heure où elle avait été insultée, quelque chose de moins précis qu'un désir, de moins vague qu'une espérance, quelque chose de fugitif et de certain à la fois lui avait dit, en passant près de son cœur et en lui montrant Montéclain : « Celui-là doit te protéger. » Aussi éprouva-t-elle une sorte d'étonnement douloureux de son indifférence ; et de tous ceux qui avaient été présents à l'injure, ce fut lui qu'elle méprisa le plus pour ne l'avoir pas repoussée. Ce désappointement, il faut bien le dire, ne fut pas pour peu de chose dans la violence du chagrin qu'elle éprouva. Elle le comprit, et souffrit encore d'en avoir souffert. Son orgueil en fut humilié ; elle s'en voulut d'avoir laissé prendre tant de place dans son cœur à un désir qu'elle avait cru n'être qu'une fantaisie, et qui était devenu une espérance assez vive pour que sa perte l'affligeât.

Voilà quelle était la raison pour laquelle Julie se faisait tous les raisonnements possibles pour se persuader que Montéclain devait être tout au moins le complice de l'injure qu'elle avait reçue la veille. Nous ne pouvons affirmer qu'elle se le persuada complétement, et nous avons d'autant moins de raisons de le croire, qu'elle s'affermit dans la résolution de partir et de quitter ce pays. Elle avait peur d'elle-même peut-être encore plus que des ennemis qui voulaient la perdre.

Elle arriva chez monsieur de Montaleu dans cette disposition ; elle redoutait l'explication qui l'y attendait et se proposait de tout faire pour l'éviter, lorsqu'elle apprit que le vieux marquis était sorti avec messieurs de Rudesgens, de Brias et de Champmortain. Julie rêvait le monde plus qu'elle ne le connaissait. L'instinct délicat et exalté qui lui

faisait deviner tant de choses s'égarait aussi quelquefois par sa délicatesse et son exaltation mêmes. Elle s'imagina que monsieur de Montaleu, peu satisfait des explications qui lui avaient été données, était sorti pour en obtenir satisfaction, et elle regretta d'abord les ordres précipités qu'elle avait donnés pour son départ. Dans l'inquiétude où elle se trouvait, elle interrogea vainement les gens de la maison sur la cause de cette sortie précipitée. Personne ne put la lui apprendre. Elle se résolut donc à attendre le retour de monsieur de Montaleu.

Parmi les ordres qu'elle avait donnés en arrivant, il en était un qui concernait Léda. Elle avait envoyé un valet à la ferme de Bricord pour dire à sa femme que madame de Monrion désirait lui parler sur-le-champ. Nous verrons plus tard ce qui arriva de cet ordre. Cependant l'inquiétude de Julie croissait de minute en minute; sa vive imagination se représentait déjà monsieur de Montaleu blessé, mourant pour elle; elle se désolait en pensant que la résolution qu'elle avait prise de le quitter avait peut-être excité le ressentiment de ce noble vieillard contre ceux qui avaient insulté sa nièce. Elle en était enfin arrivée à un tel degré d'angoisse, qu'elle s'apprêtait à se rendre elle-même dans la forêt, lorsqu'elle aperçut la voiture du marquis... Elle l'attendit le cœur plein de crainte, et ne fut tranquille que lorsqu'elle l'en vit descendre bien portant, mais sombre et mécontent. La voiture de madame de Monrion était dans la grande cour. Monsieur de Montaleu s'arrêta un moment à la regarder. On y ajustait la vache et les coffres de voyage. Il ne pouvait douter qu'elle ne persistât à partir... Quel fut donc l'étonnement de Julie en entendant monsieur de Montaleu, après être rentré dans l'intérieur du château, se diriger vers son propre appartement! Cette entrevue qu'elle avait redoutée, elle la désira aussitôt. Une heure avant, elle trouvait pénible de s'y soumettre; en ce moment elle accusait monsieur de Montaleu de manquer d'égards envers elle en évitant de la voir. Quel crime avait-elle donc commis? quelle faute avait-elle donc faite, pour qu'il ne daignât pas venir?... D'abord ce fut le désespoir qui domina dans cette âme blessée, puis l'indignation. Sa fierté lui dit

de partir sans chercher à revoir l'homme qui lui avait offert sa protection, et qui l'abandonnait au moment où elle en avait besoin ; mais ce sentiment se calma bientôt dans cette âme mobile et prompte à toutes les impressions, ou plutôt cette vive indignation se résuma dans le sentiment d'une véritable et sérieuse dignité. Julie ne voulut partir ni en fugitive ni en ingrate. Elle pensa qu'elle devait une première démarche à l'âge de monsieur de Montaleu, à l'affection qu'il lui avait témoignée et dont elle devait lui être reconnaissante, alors même que cette tendresse était impuissante à la protéger.

Après plus d'une heure d'attente, elle lui fit demander une entrevue par sa femme de chambre ; celle-ci apporta un billet ainsi conçu :

« Peut-être eût-il mieux valu ne pas nous revoir. Cependant, si vous avez à me parler, venez, je vous attends. Seulement, et pour éviter entre nous des explications pénibles pour tous deux, je vous avertis que je sais toute la vérité. Maintenant décidez si vous devez venir. »

Julie, l'enfant si douce, si timide, si tremblante devant une marque de bienveillance ; la jeune fille si réservée et si confuse devant un éloge, la femme si aisément troublée devant l'admiration qu'elle excitait, se redressa fière, superbe et résolue, à la lecture de ce billet ; son œil s'alluma d'un éclat subit, ses narines dilatées frémirent comme celles d'un généreux coursier à l'approche du combat, elle releva le front et entra impétueusement dans l'appartement de monsieur de Montaleu.

XXIII

ACCUSATION

Julie trouva le marquis de Montaleu assis dans un vaste fauteuil, la tête dans la paume de sa main, absorbé dans une pensée profonde et triste. Il entendit entrer Julie, mais il ne la vit pas. Il eût évidemment trop souffert de regarder en

face, pour la voir trembler et rougir dans sa faute, cette femme qu'il avait aimée, comme un être exquis et particulier, charmant et précieux, pur et naïf. L'expression de cette douleur était si puissante qu'elle suspendit l'élan qui avait entraîné Julie, elle resta un moment silencieuse. Monsieur de Montaleu, pour qui cette entrevue était plus cruelle qu'il ne l'avait écrit, fut le premier qui rompit le silence.

— Que voulez-vous de moi, madame? lui dit-il avec une froideur affectée.

— Je viens vous demander l'explication de ce billet, monsieur, lui répondit Julie avec une égale froideur.

Cette réponse fit lever la tête et les yeux à monsieur de Montaleu et son regard indigné rencontra le regard calme et fier de Julie. Elle fut presque justifiée aux yeux de monsieur de Montaleu. Ce pur et saint visage tout rayonnant de beauté, de grâce et de conscience, fut pour lui comme une apparition lumineuse qui lui montra soudainement la vérité. Mais monsieur de Montaleu était un vieillard; il avait trop appris, dans une longue carrière, combien la duplicité est habile à prendre le masque de la vertu, et peut-être y avait-il au fond de son âme quelque souvenir personnel, douloureux et fatal, qui l'armait contre ces témoignages instinctifs de son cœur. Il baissa les yeux pour ne plus voir cette clarté qui pouvait être trompeuse, rentra dans les fausses ténèbres que donne l'expérience, et ne voulut se ressouvenir que des apparences qui accablaient madame de Monrion.

— Ecoutez-moi, madame, répondit-il après un moment de silence, je ne veux pas vous accuser. Je suis heureux, je vous l'avoue, de ne pas en avoir le droit. Si la nature me l'avait donné, j'aurais trop à souffrir, non-seulement de ce que vous avez fait, mais encore de l'assurance avec laquelle vous vous présentez devant moi pour me demander l'explication d'un billet que vous avez mieux compris que vous ne voulez le dire.

— Monsieur de Montaleu, reprit amèrement Julie, un juge dit d'ordinaire à un accusé le crime pour lequel il le condamne.

— Je ne suis point votre juge et je ne vous condamne pas.

— Pourquoi donc me chasser de chez vous?

— Vous oubliez, madame, que vous avez voulu partir; je vous laisse faire.

— C'est me chasser, monsieur, répliqua Julie avec dignité, que de me laisser partir comme vous faites.

— N'êtes-vous pas libre et maîtresse de vous-même?

— Monsieur de Montaleu, dit Julie avec quelque ironie, ne jouons pas sur les mots. Vous croyez que l'insulte que j'ai reçue hier a été méritée par moi; vous le croyez depuis la visite de monsieur de Rudesgens, de son gendre et de monsieur de Brias. Je viens donc vous demander loyalement quelle accusation on a portée contre moi.

— Si vous êtes capable de l'entendre, madame, je ne me sens pas, moi, le courage de vous la répéter en face.

— Mais c'est donc bien infâme! s'écria Julie avec éclat... et dans votre lettre vous dites que c'est la vérité. Vous tenez donc cette infamie, quelle qu'elle soit, pour une vérité? Il faut que je le sache, monsieur.

— Prenez garde, Julie! dit vivement monsieur de Montaleu d'un ton triste et menaçant.

— Il le faut, reprit madame de Monrion avec une amertume cruelle, car à la manière dont je vois accueillir la calomnie qui m'attaque, je commence à croire qu'il faut que je demeure pour me défendre, car je ne veux pas, je vous en préviens, laisser derrière moi ses aises au mensonge, comme on les lui laisserait sans doute.

Monsieur de Montaleu ne connaissait du caractère de Julie que sa grâce d'enfant, sa rieuse bonhomie, sa mélancolie rêveuse; il n'en avait jamais soupçonné la fermeté ni la passion. Cette révélation soudaine l'étonna. Le marquis de Montaleu était assurément un homme juste, mais il était en droit de se dire que Julie, se montrant à lui sous un nouveau jour, avait su dissimuler avec un grand art le fond de son caractère. D'un autre côté, madame de Monrion venait de blesser cruellement la vanité du vieillard, en lui faisant comprendre qu'elle suffirait à se protéger, ce qu'il n'avait pas su faire.

— Madame, lui dit-il en se levant, ces mots de calomnie et de mensonge sont souvent dans la bouche des coupables...

— Bien souvent aussi dans celle des innocents que l'on condamne.

— Vous oubliez à qui vous parlez, madame...

— Et vous, monsieur, ajouta Julie avec une énergie désespérée, vous oubliez que je suis venue vous demander de quoi l'on m'accuse. Mais, monsieur, vous ne chasseriez pas un laquais de votre maison sans lui en dire le motif; ai-je moins de droit à vos yeux?

— Madame, madame, dit monsieur de Montaleu, votre colère vous égare.

— Non pas ma colère, monsieur, mais mon désespoir... Car enfin, monsieur, reprit Julie la voix altérée, le visage éperdu, je suis seule en ce monde, je n'ai ni mère ni père pour me protéger et me consoler; mon frère est loin de moi; et vous, monsieur, à qui je ne demande rien que l'aumône d'une parole, non point pour me défendre, mais pour m'éclairer; vous, il faut bien le dire, qui m'avez ouvert les portes de ce monde que je ne cherchais pas, et dans lequel je devais, selon vous, trouver le bonheur et la considération; vous qui m'avez vu insulter, vous qui savez pourquoi, vous tenez dans votre main fermée cette accusation sans daigner me la dire!... Qui suis-je donc et qu'est-ce donc?... Monsieur, monsieur, vous qui avez été si sévère pour l'homme dont je porte le nom, vous devez savoir qu'il n'est permis à personne de jouer avec la vie et la considération d'une femme!... Eh bien! ma considération, vous l'avez laissé attaquer; ma vie... oh! ma vie! vous me donneriez envie de la jeter en pâture à mes ennemis!

Cette fois enfin le cri de cette fière indignation arriva jusqu'au cœur de monsieur de Montaleu, il douta de la faute, et ne douta plus du droit qu'avait Julie à obtenir l'explication qu'elle demandait; mais, avec ce sentiment, une crainte entra dans l'esprit de monsieur de Montaleu. Comment, si Julie était innocente, oser lui dire l'infâme accusation portée contre elle? Elle s'appelait, il est vrai, *madame* la comtesse de Monrion; mais si Julie n'était pas le cœur le plus dépravé, l'esprit le plus pervers et le plus dissimulé, elle avait dû rester l'âme la plus ignorante et la

plus candide. Monsieur de Montaleu hésita, essaya de parler, s'arrêta; mais sollicité par le regard ardent et éploré de Julie, il lui dit :

— Où êtes-vous allée, dites-moi, pendant que je recevais la visite de monsieur de Rudesgens et de ceux qui l'accompagnaient?

Cette question était si loin de tout ce qu'attendait Julie, qu'elle en resta toute stupéfaite; elle rougit et parut éprouver un cruel embarras. Tout ce qu'avait espéré monsieur de Montaleu s'évanouit à l'aspect de ce trouble soudain. Cependant Julie se remit et repartit avec une légère ironie :

— Est-ce ma présence et mes visites au village de Saint-Faron qu'on me reproche?

Elle était encore à mille lieues de l'accusation qu'on avait portée contre elle. A son tour, monsieur de Montaleu fut très-surpris de cette tranquille assurance. Si ce n'était celle de l'innocence, c'eût été le dernier terme de l'audace et de l'impudeur.

— Vous savez sans doute, lui dit-il en l'examinant, quel est l'enfant que vous allez y visiter?

— Je le sais, répondit Julie avec calme.

— Vous savez à qui il appartient?

Julie hésita; décidée à protéger le secret de Léda, elle ne voulut pas qu'on pût en découvrir la moindre trace dans ce qu'elle allait dire, et repartit :

— Permettez-moi de ne pas répondre à cette question; je me suis faite la protectrice de cet enfant, je serai une mère pour lui; je ne puis ni n'en veux dire davantage.

— Mais vous ne savez donc pas, Julie, repartit monsieur de Montaleu, à quoi ce silence peut vous exposer?

— A d'indignes calomnies, sans doute, je le sais, monsieur, reprit Julie avec un profond dédain; à me voir repousser de votre monde comme une femme qui a prêté les mains à quelque coupable intrigue, et qui s'y associe en la protégeant.

Monsieur de Montaleu se rapprocha de Julie, les yeux attachés sur les siens, et comme pour lire sa pensée à côté de sa parole. Elle continua :

— Si c'est pour cela que l'austère morale de madame de

Champmortain l'a poussée à m'insulter chez elle, ce que je ne crois pas, je dois vous avouer que je l'exposerais à recommencer, car je n'abandonnerai pas cette innocente créature.

Le marquis étendit les bras vers Julie et s'écria avec une profonde émotion :

— Julie, Julie, oh! merci, car maintenant il me sera facile de vous justifier.

— Me justifier, de quoi? d'une action que je suis prête à avouer devant tous.

— Mais c'est que vous ne savez pas, malheureuse enfant, que cette faute...

Monsieur de Montaleu s'arrêta cette fois, il recula sincèrement devant les paroles qu'il allait prononcer, il fut épouvanté du coup terrible qu'il allait porter à cette jeune âme innocente... et il se prit à murmurer d'une voix terrible et sourde :

— Oh! les monstres! les monstres!

— Ne les maudissez pas si violemment, monsieur; la rectitude religieuse et sincère de madame de Champmortain a dû s'alarmer, je le conçois, d'une conduite qui atteste plus de liberté qu'il ne convient d'en avoir à mon âge et dans ma position. Peut-être, à ma place, n'eût-elle pas fait comme moi, peut-être eût-elle eu raison selon ses idées; je crois avoir bien fait selon les miennes.

M. de Montaleu se promenait avec agitation. Pour lui, l'innocence de Julie était certaine, complète; mais il fallait lui apprendre quel sens on avait donné à sa généreuse pitié. Il était incertain, troublé. Enfin, il crut avoir trouvé un moyen de sauver à cette noble enfant l'horreur d'entendre la calomnie dont on l'avait flétrie.

— Julie, lui dit-il, écoutez-moi et répondez-moi, je vous en supplie, je vous le demande en grâce, je vous le demande à genoux... dites-moi à qui appartient cet enfant.

— Je ne le puis pas.

— Julie, je vous le demande pour moi qui ai besoin de le savoir; c'est pour moi, entendez-vous?

— J'ai juré devant Dieu de ne pas le dire : il y va de l'honneur et de la vie d'une autre.

— Mais, pauvre enfant, il y va aussi de ton honneur.

— De mon honneur!

— Car enfin, Julie, mon enfant, ma fille, ma fille innocente, j'en suis sûr, dit monsieur de Montaleu en l'entourant de ses bras, il ne faut pas, en te dévouant à cacher la faute d'une autre, faire qu'on puisse te l'imputer.

— Monsieur! s'écria Julie en se reculant de monsieur de Montaleu.

— Car je veux pouvoir te justifier, moi...

— Monsieur!... reprit Julie en reculant encore, comme devant un spectre menaçant.

— Car tu es innocente, j'en suis sûr...

A ces derniers mots, Julie leva les yeux au ciel d'un air égaré; des sanglots confus lui montèrent à la gorge; des sons inarticulés s'en échappèrent. Elle se mit à marcher, tout éperdue, dans l'appartement, en levant les bras au ciel et les laissant tomber à chaque pas, comme si elle se sentait étouffée.

— Julie, Julie, disait monsieur de Montaleu en essayant de l'arrêter...

Mais Julie ne l'entendait pas; et sa douleur, rompant enfin cette strangulation qui faisait siffler son haleine et arrêtait sa voix, elle se prit à crier :

— Ma mère! mon père!... Mon père! ma mère!... où sont-ils?... Mon père! ma mère, ma mère!...

Elle continuait ainsi d'une voix haletante et dans un délire effrayant pendant que monsieur de Montaleu la retenait.

— Julie, lui dit-il, je te servirai de père, je te protégerai comme il l'eût fait; je te consolerai comme eût fait ta mère, ta sainte mère.

— Ah! s'écria Julie, à qui les larmes revinrent heureusement avec la conscience de la vérité, ils ne sont plus, ils m'ont quittée, ils m'ont laissée seule ici-bas. O mon Dieu! mon Dieu! ajouta-t-elle en se laissant tomber sur ses genoux et en tendant au ciel ses mains jointes comme pour la prière, pourquoi ne m'avez-vous pas fait mourir avec eux!

Puis elle cacha sa tête dans ses mains et laissa éclater ses

sanglots et ses larmes où se mêlaient de douloureuses exclamations. Que de douleurs, que de tristesse, que d'horribles angoisses parlaient dans ce transport désolé ! Ce cœur d'enfant était broyé, cette âme immaculée était saignante, cet esprit délicat et serein était taché. La calomnie avait fait plus que salir cette pure créature aux yeux du monde, elle l'avait flétrie à ses propres yeux; elle ne se sentait plus la sainte assurance de sa pureté; on venait de lui arracher la virginité de la pensée; on venait de lui apprendre le vrai sens de ces mots de crime, de vice et de déshonneur qu'elle ne savait pas encore.

Monsieur de Montaleu laissa à ce désespoir le temps de jeter tout ce qu'il avait de larmes, de cris et de paroles incohérentes. Puis, lorsqu'il crut que le cœur et l'esprit étaient plus calmes, parce que le corps, épuisé, n'avait plus que de rares sanglots et des murmures étouffés, il releva doucement la pauvre enfant dont l'âme n'y voyait plus à travers ses douleurs, comme ses yeux à travers leurs larmes, et lui dit doucement, en l'asseyant sur ses genoux :

— Allons, Julie, ma fille, console-toi, personne au monde ne croira à cette calomnie.

Comme si cette parole eût dessillé à la fois le cœur et les yeux de Julie, elle le regarda fixement et lui dit d'une voix brève et aride :

— Vous y avez bien cru, vous.

— Ma douleur m'a égaré, j'en conviens, comme elle t'a égarée tout à l'heure; mais il m'a suffi d'un mot de toi pour croire à ton innocence.

Le souvenir de tout ce qui s'était passé entre elle et monsieur de Montaleu revenait peu à peu à la mémoire de Julie, un nouveau sentiment se mêlait à ses douleurs : c'était l'indignation. Elle s'écarta doucement de monsieur de Montaleu, et lui répondit d'un ton saccadé qui montrait l'effort qu'elle faisait pour ne pas éclater de nouveau :

— Je vous remercie, monsieur; mais cette justification, que vous avez bien voulu accueillir, je ne puis la donner à tout le monde. Je ne puis aller établir à tous les yeux l'horreur et le désespoir qui m'ont saisie.

— Non, Julie, non, dit monsieur de Montaleu, c'est moi

qui vous justifierai, c'est moi que ce soin regarde, et si la tendresse d'un homme qui veut être ton père ne t'est pas indifférente, tu me diras la vérité.

— La vérité! reprit Julie étonnée.

— Tu me donneras les preuves avec lesquelles je confondrai les calomniateurs.

— Les preuves? fit Julie en le regardant encore d'un air soupçonneux; des preuves, répéta-t-elle, il vous faut des preuves...

— Pas pour moi...

— Pour qui donc? dit Julie fièrement, pour celle qui m'a insultée; à celle-là, monsieur, je lui laisse sa conscience pour juge... pour celle qui l'y a poussée, peut-être, oh! la véritable ignominie serait de se justifier devant elle.

— Julie, soyez plus calme, il faut que je vous venge maintenant.

— Je ne sais ce que vous voulez faire maintenant, monsieur, reprit Julie en serrant les dents, tant elle sentait murmurer en elle de paroles cruelles; mais si quelqu'un était venu me dire, à moi, qu'on vous avait *vu*, vous, faire un acte déloyal, quel qu'eût été l'accusateur, je lui eusse répondu en face qu'il en avait menti.

— Julie! fit monsieur de Montaleu.

— Mais j'avoue, reprit-elle d'un ton sardonique, que je trouverais la tâche plus difficile, si j'avais accueilli d'abord l'accusation que je voudrais détruire ensuite.

— Julie, je conçois votre colère; mais le monde a ses exigences, ses tyrannies; il veut qu'on le respecte, même dans ses injustices. Vous ne le connaissez pas!

— Je le connais assez, repartit Julie, pour le mépriser.

— Julie, reprit monsieur de Montaleu avec une légère impatience, soyez plus calme... Ces expressions.

— Ah! tenez, dit madame de Monrion à qui revenait sa douleur, pardonnez-moi, monsieur; l'éducation que j'ai reçue ne m'a peut-être pas assez appris à donner un nom poli aux sentiments que j'éprouve; ce monde qui m'accuse, je ne le connais pas, vous avez raison; mais dans celui où j'ai vécu, dans ce monde de bourgeois obscurs que le vôtre a sans doute raison de dédaigner, si une insulte pareille à

celle qu'on m'a faite hier m'eût été adressée... oui, monsieur, à défaut de mon père mort, à défaut de ma mère morte avec lui, à défaut de mon frère absent, il se fût trouvé quelqu'un, un ami, un étranger, un père de famille, un jeune homme, qui sais-je ? qui fût venu à moi, et qui m'eût prise sous sa protection... Mais dans ce noble salon tout rempli de noms illustres, d'hommes renommés pour leur courage... il ne s'en est pas trouvé un qui se soit ému à l'aspect de ma douleur, pas un qui me soit venu tendre la main, et qui m'ait dit tout haut : « Venez reprendre votre place, madame. »

Comme Julie prononçait ces paroles, la porte du cabinet s'ouvrit, et une voix grave et rude lui répondit :

— Il y en aura un, du moins, madame, qui vous défendra contre la calomnie.

C'était Hector de Montaleu qui avait repoussé les protestations des valets qui lui disaient que son oncle n'était pas visible, et qui, arrivé à la porte de l'appartement où se trouvaient monsieur de Montaleu et Julie, avait entendu les dernières paroles de celle-ci. Julie se retourna en poussant un cri de surprise et de honte, et monsieur de Montaleu se leva pour prévenir l'entrée de son neveu. Mais celui-ci était déjà dans le salon, et referma la porte après lui.

— Je sais tout ce qui s'est passé, mon oncle, lui dit Hector. Je sais tout ce qui vous a été rapporté, et si je ne suis pas venu ce matin, c'est que je n'ai pas voulu sanctionner de pareilles calomnies par ma présence.

— Tu sais donc, toi, qu'elle est innocente ? s'écria monsieur de Montaleu avec joie.

Hector hésita et porta les yeux sur Julie, qui l'examinait d'un œil curieux ; puis il fit un grand effort de courage et il répondit :

— Je ne le sais pas, mon oncle, mais j'en suis sûr. Je ne demande à ma cousine ni explication de sa conduite, ni preuves de son innocence... J'ai foi en sa vertu... Je crois en elle, et la meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est qu'après tout ce qu'on a dit contre elle, je viens à vous, mon oncle, qui lui servez de père, je viens vous demander une seconde fois sa main.

Julie recula devant cette grandeur d'âme, et monsieur de Montaleu en fut atterré. Son neveu, son grossier neveu, cet épouvantable mangeur, ce buveur effréné, ce rustre redoutable et violent, dont la brutale nature ne se plaisait qu'aux cris des chiens, au tumulte de la chasse et des orgies qui la suivent, ce goujat, comme l'appelait monsieur de Montaleu dans ses moments de colère, venait de se poser devant lui comme un héros de générosité et de délicatesse. La vanité aristocratique du vénérable marquis l'emporta sur ses préventions passées, et il s'écria en tendant la main à Hector:

— Ah! je savais bien que le sang des Montaleu se réveillerait un jour en toi.

Julie aussi fut étourdie de ce magnifique mouvement si artistement préparé; mais au milieu de la surprise qu'elle éprouva, au milieu du trouble qui lui restait de la scène qu'elle venait d'avoir avec son oncle, la lueur fausse et incertaine qui jaillit de l'œil inquiet d'Hector, l'accent contraint avec lequel il parla, l'avertirent qu'il y avait quelque odieux calcul caché sous cette action en apparence si héroïque. Elle n'eut pas le temps de s'arrêter à ce sentiment de répulsion, car tout aussitôt monsieur de Montaleu se tourna vers elle en lui disant:

— Excusez-le, Julie, de la rudesse de sa demande; de si vrais et de si nobles mouvements n'admettent ni atermoiement, ni précaution...

— Ni réflexion, ni rien, ajouta Hector d'un ton ravi et triomphant.

— C'est pour cela, dit Julie en s'inclinant modestement, que je supplie monsieur le vicomte de Montaleu de me permettre de ne pas lui répondre sur-le-champ. Si, dans quelque temps et malgré tout ce qu'on a pu dire de moi, il persiste dans cette résolution, alors je répondrai comme je le dois à une proposition dont j'apprécie toute la noblesse.

— J'y persisterai jusqu'à la mort, dit Hector en se posant encore plus héroïquement.

— Et lorsque tu en auras le droit, ajouta monsieur de Montaleu, tu puniras les infâmes qui ont inventé cette indigne calomnie.

— Assurément, dit Hector avec un embarras qui ne venait point d'un manque de courage, mais de la peur qu'il avait qu'en cherchant des calomniateurs on n'arrivât à découvrir la vérité.

— Je sais, reprit monsieur de Montaleu, que c'est madame de Champmortain qui a répété cette atroce invention ; mais quelqu'un la lui a suggérée, et c'est celui-là qu'il faut punir. Ce n'est ni monsieur de Rudesgens, ni Champmortain, ni Brias, ils étaient tous les trois trop affligés lorsqu'ils sont venus me redire cette infamie. C'est peut-être Montéclain...

Julie pâlit.

— Du moment que vous ne pouvez affirmer le nom du coupable, n'accusez personne, dit-elle doucement. Et maintenant, permettez-moi de me retirer.

Au moment où elle allait quitter l'appartement, une femme de chambre vint lui annoncer que la fermière de Lavordan, madame Bricord, nè pourrait se rendre à ses ordres que le lendemain. Au nom de madame Bricord, le colosse généreux, le terrible et vaillant Hector chancela sur sa base. Ce trouble échappa à monsieur de Montaleu, qui conduisait Julie en lui parlant ; mais Julie le vit, et le soupçon fugitif qui avait traversé sa pensée y reparut plus clair, plus saisissable.

— Et vous ne partirez pas, lui dit le marquis en la reconduisant.

— Je ne vous promets rien, monsieur, repartit Julie. J'ai besoin de me recueillir et j'ose vous demander quelques heures de retraite et de liberté.

XXIV

C'EST UN BRUIT QUI COURT

C'était dans la salle basse de la ferme de Bricord. Le colonel et le fermier étaient assis chacun d'un côté de la cheminée : au milieu de la salle et autour de la table, Léda et deux servantes s'occupaient activement de travaux de cou-

ture. Deux garçons de ferme, dont l'un tressait des paniers, tandis que l'autre amenuisait des manches d'instruments aratoires, étaient retirés dans un coin. Le colonel était soucieux; mais Bricord, fier de le tenir ainsi dans sa *société*, rayonnait d'orgueil et de joie. Il avait d'abord désiré inviter tous ses voisins pour les faire assister au dîner que Thomas avait bien voulu accepter chez lui; mais le colonel avait témoigné le désir d'assister à un repas de famille, et ce n'était pas sans quelque étonnement qu'il s'était assis pour souper à cette table autour de laquelle s'étaient rangés plus de vingt serviteurs, et qu'avait présidée la belle Léda. En effet, s'il reste encore en France quelques traces de l'ancienne vie patriarcale de la famille, c'est chez les fermiers qu'on peut la trouver.

Le colonel avait contemplé d'abord avec une réelle satisfaction ce tableau d'une existence laborieuse, calme, sédentaire, et bien différente de la vie aventureuse et ambulante du soldat. Mais, soit que la comparaison lui fît faire de tristes réflexions sur lui-même, soit qu'il pensât au malheur et au crime que cachait cette apparence de bonheur, il était peu à peu devenu plus pensif; et depuis quelques moments un profond silence régnait dans la grande salle, lorsque Aly-Muley entra tout à coup en chantonnant un air de grand opéra.

— Hé! lui dit Bricord, te voilà; où donc as-tu soupé?

— Je ne soupe jamais qu'après avoir dîné, repartit le Gascon assez gaiement. Or, comme le numéro 1 manque, je n'ai pas passé au numéro 2.

Là-dessus il se remit à chantonner pendant qu'une des servantes mettait un couvert à l'extrémité de la table.

— Que diable chantes-tu là? dit le colonel.

— C'est, je me l'imaginais du moins, un petit bout d'air que j'ai entendu fredonner à Alger par une cantatrice de Paris. Il est vrai que j'y ajoute par-ci par-là quelques petites *fournitures*, attendu que nous autres gens du midi, nous sommes tous très-musiciens. Cependant, colonel, je puis vous le dire dans sa simplicité, avec les paroles.

Il recommença, en chantant la ritournelle.

— Mais, reprit Léda, c'est, je crois, l'air de *la Juive*, d'Halévy : *Il va venir.*

— C'est ça, dit Aly-Muley, ça me flatte et ça prouve que vous avez l'oreille juste, madame Bricord.

— Ah çà! mais que diable as-tu fait dehors toute la journée? lui dit le fermier.

— Je suis allé me prendre la mesure d'une maison et d'une métairie dans les environs, répondit Aly-Muley en attaquant vigoureusement un reste de jambon. J'ai aussi envie de me *sortir* du service pour vivoter paisiblement.

— Ah! ah! repartit Bricord, voilà qui est bien; établis-toi dans le pays, tu te marieras, tu épouseras une brave femme comme la mienne.

— Verse-moi à boire, dit Aly; j'ai un morceau de salé dans la gorge qui ne veut pas passer.

Comme il prononçait ces paroles, la porte s'ouvrit, et le vicomte Hector de Montaleu entra dans la salle basse.

Aly se remit à fredonner l'air : *Il va venir.*

Hector fut reçu comme un habitué dont la présence n'avait rien d'extraordinaire, mais il parut contrarié de rencontrer le colonel. Cependant, ils se saluèrent avec plus de cordialité que la veille, chacun d'eux sentant apparemment le besoin de ne pas heurter un homme qui pouvait traverser ses projets. Bricord, ravi d'avoir donné à son colonel un interlocuteur de l'importance de monsieur le vicomte de Montaleu, alla s'asseoir auprès d'Aly-Muley, et se mit à causer à voix basse avec lui. Mais ce qu'Hector et Thomas pouvaient avoir à se dire fut bientôt épuisé, de façon que l'entretien de plus en plus animé qui avait lieu entre Bricord et Aly-Muley, domina peu à peu les quelques paroles échangées entre le colonel et le vicomte, et fit tout à coup invasion dans le silence général, par cette exclamation de Bricord faite d'un ton d'étonnement et de doute :

— Où diable as-tu appris ça, toi?...

— Qui sait! répondit Aly-Muley en mâchant à la fois ses paroles et son lard : on n'apprend ces choses-là nulle part, et ça s'apprend partout : en écoutant dans une antichambre, en se promenant aux environs d'un parc, en regardant le soleil et la lune.

— Mais ce n'est pas possible, dit Bricord.

— Je ne dis pas que c'est possible, je dis que ça se dit.

Peut-être y avait-il là plus d'une personne vivement curieuse d'apprendre quelle pouvait être la nouvelle qui semblait si invraisemblable à Bricord, mais aucune d'elles ne voulut sans doute trahir le secret de sa curiosité, et la parole resta aux deux interlocuteurs.

— Et tu ferais bien de ne pas le répéter, reprit Bricord. Prétendre que... Tiens, c'est un horrible mensonge... Madame de Monrion est une brave femme, incapable... Allons donc, c'est si bête, que je ne comprends pas qui a pu dire ça.

— Je ne prétends pas que ce ne soit pas bête; mais, reprit Aly, ça se dit tout de même.

— Mais quoi donc? fit Hector qui ne put contenir son impatience.

Au nom de madame de Monrion, le colonel avait écouté plus attentivement et Léda avait tressailli.

— Une vraie sottise, monsieur le vicomte, dit Bricord; Aly-Muley prétend qu'il a entendu dire que madame la comtesse de Monrion cachait un petit poupon au hameau de Saint-Faron.

Thomas put voir le mouvement de terreur du vicomte; pendant que Léda, courbant la tête sur son ouvrage, cherchait vainement à cacher le tremblement convulsif qui agitait ses mains.

— C'est un mensonge, dit Hector avec colère.

— Je ne le nie point, repartit Aly-Muley imperturbablement... mais ça se dit : et pour être vrai, ajouta le spahi, on le dit autrement que ne vous l'a répété Bricord, on ne dit pas que c'est un poupon qu'elle cache, mais son poupon à elle.

— A elle! s'écria Léda avec un cri rauque et en relevant la tête.

Elle était d'une pâleur livide et son œil égaré passa rapidement d'Hector à son mari...

— Tu vois, reprit celui-ci en s'adressant à Aly, que ce n'est pas moi qui suis le plus étonné de cette infamie. N'est-ce pas, Léda, que ce n'est pas possible... Tu la con-

nais, toi... elle a toujours été pleine de bontés pour toi... Et tenez, aujourd'hui même elle a envoyé chercher ma femme pour lui faire encore quelque cadeau, comme à l'ordinaire.

Léda avait baissé de nouveau la tête sur son ouvrage, mais ses mains le cherchaient vainement, elle n'y voyait plus, sa respiration était haletante...

— Imbécile, avec ses contes! dit brusquement Bricord; regarde comme tu as fait mal à ma pauvre femme, elle est si bonne, si sensible... Allons, calme-toi, Léda.

Il l'embrassa et lui prit tendrement les mains. La malheureuse se prit alors à pleurer.

— Et vous n'êtes pas allée chez madame de Monrion? dit Hector en s'adressant à Léda.

— Non... non, repartit Léda d'une voix entrecoupée.

— Hé! fit Bricord, qui est-ce qui aurait donc présidé au régal du colonel?

— En ce cas, dit Hector, si ce que raconte cet homme est vrai, vous ferez tout aussi bien de n'y pas aller.

Léda se redressa et, avec une expression qui fit frémir Hector, elle repartit :

— Oh! j'irai, monsieur, j'irai, et je devrais y être déjà.

— Ce serait inutile, dit brusquement Hector : je viens de chez mon oncle et Julie n'y est pas.

Aly-Muley regarda le colonel dont l'œil flamboyait en examinant tout à la fois Hector, Léda et le fermier.

— Pardon, pardon, monsieur le vicomte, repartit ce dernier; mais que dites-vous donc à Léda, qu'elle fera bien de ne pas aller au château, si c'est vrai? Vous croyez donc que ça peut être vrai?

Hector se balança sur sa chaise comme un ours en fureur, et le manche du soufflet qu'il tenait à la main se broya dans ses doigts crispés.

— Je dis, je dis, répondit-il d'une voix rude et sombre, que lorsqu'il arrive de pareils malheurs dans les familles, il faut les laisser s'en tirer comme elles peuvent...

— Monsieur le vicomte a raison, reprit Aly-Muley; ça regarde les oncles et les neveux, quand il n'y a ni père, ni mère, ni frère.

— Sans doute, dit Hector, et personne ne sait le danger qu'il peut y avoir à se mêler de pareilles affaires.

— Eh! fit Léda, dont la poitrine haletante et la voix altérée firent trembler Hector, si elle est calomniée... si c'est une autre qui est coupable... faut-il l'abandonner? faut-il...

— Il faut être toujours prudent, dit le colonel d'une voix grave en intervenant d'un ton d'autorité dans la conversation. Du reste, ajouta-t-il, le mieux est de ne pas même parler de choses d'une telle importance.

— En ce cas, reprit Aly-Muley avec un sang-froid insolent, je suis fâché d'avoir apporté ici la nouvelle, quoique tout le pays la sache déjà, et qu'on ajoute que c'est pour ça que la comtesse a été chassée du bal de chez madame de Champmortain.

— Chassée! s'écria Léda en se levant avec une résolution effrayante; chassée!... madame de Monrion... chassée, et pour...

— Pour un bruit aussi ridicule, repartit le colonel en s'avançant vers Léda et en la forçant presque à se rasseoir.

— Oui, dit Aly-Muley avec une persévérance cruelle, un bruit ridicule et auquel tout le monde ne croit pas, soyez-en bien sûre, madame Léda. Et c'est si vrai, qu'aujourd'hui même un riche du pays, un noble, Dieu me damne! est allé demander la main de la comtesse, malgré tout ce qu'on a dit sur son compte.

Hector se leva; le sang lui monta si violemment à la tête qu'il chancela et que ses yeux parurent sortir de leurs orbites. Le colonel lui-même ne fut pas le maître du mouvement de surprise que lui causa cette nouvelle. Quant à Léda, elle était retombée dans une sorte d'anéantissement moral : l'œil fixé à terre, la tête inclinée vers le sol, elle avait l'immobilité d'une statue, tandis que de sa bouche entr'ouverte s'échappait une respiration sifflante et oppressée. Heureusement pour elle, Bricord fut saisi d'enthousiasme à cette nouvelle et s'écria d'une voix retentissante :

— Et c'est un brave homme que celui qui a fait cela! Voilà comment il faut répondre à de pareils bruits... C'est que... tenez, voyez-vous, autant je suis d'avis qu'il faut être

dur pour celles qui ne vont pas dans le droit chemin, autant je soutiens qu'il faut venir en aide à une pauvre honnête femme dont on dit des infamies... Je ne suis rien, malheureusement, mais je voudrais être quelque chose comme un vicomte ou un marquis pour lui dire à cette pauvre jeune dame : « Je vous honore et je vous estime. » Aussi, tu iras, Léda, tu iras, puisqu'elle t'a fait demander... et tu tâcheras de savoir quel est le brave homme qui a été demander la main de la comtesse.

— Il y a donc quelqu'un, dit Léda en reprenant un peu de force, qui a été demander la main...

— C'est encore un conte de cet imbécile d'Aly, reprit brusquement le colonel.

— Pourquoi pas? repartit Bricord ; il y a encore d'honnêtes gens... et si ce n'était que notre maître, monsieur de Montéclain, est mal avec le vieux marquis de Montaleu, je ne m'étonnerais pas que ce fût lui...

— Ou quelqu'un, dit Aly-Muley, qui a des raisons particulières de croire que la comtesse est innocente.

A cette parole, la malheureuse Léda porta un regard égaré du côté d'Hector. Une pâleur livide avait fait place, sur le visage du misérable, à la teinte pourpre qui le couvrait un instant auparavant. Ses yeux seuls étaient encore injectés de sang et brillaient comme des charbons ardents. Léda leva vers lui une main tremblante, et dit d'une voix convulsive et inarticulée :

— Vous?... vous ?...

La force lui manqua, et elle retomba sur sa chaise. Toute expression était effacée de son visage, toute pensée de son regard. Bricord, étonné enfin de ce désordre extraordinaire, resta un moment muet, et, promenant autour de lui un regard inquiet et terrible, il s'écria :

— Ah çà ! mais quel intérêt si fort prend-elle donc à tout ça !...

— Ne m'as-tu pas dit, reprit le colonel avec empressement, que ta femme était maladive, nerveuse ? Elle est beaucoup fatiguée aujourd'hui. Ce qu'elle aurait de mieux à faire, ce serait d'aller se reposer.

— Sans doute, dit Hector d'une voix altérée en s'appro-

chant d'elle, et demain elle verra que ce sont de faux bruits auxquels on ne doit pas faire attention.

Un moment de silence terrible et glacé régna dans la salle basse. Le fermier en fit le tour comme un homme frappé à la tête d'un coup violent qui a porté le désordre dans son cerveau.

— Allez vous reposer, madame, dit doucement le colonel à la malheureuse femme qui était restée sur sa chaise, immobile, anéantie.

— Oui, reprit Bricord d'une voix sourde et agitée... va te mettre au lit... Léda, va.

Léda obéit; mais Bricord, contre son ordinaire, n'alla pas l'embrasser. Elle se leva comme un automate, et sortit accompagnée par les deux servantes, qui furent obligées de soutenir sa marche. Bricord la suivait d'un regard terrible. Lorsqu'elle eut disparu, il passa plusieurs fois sa main sur son front comme un homme qui cherche le fil d'une pensée qui le brûle et qui l'embarrasse. Puis il s'écria brusquement en regardant Hector :

— Et maintenant, il faut que je sache...

Il avait à peine prononcé ces quelques paroles que la porte s'ouvrit, et un nouveau personnage parut. C'était Montéclain qui entra avec son air de légèreté et d'insouciance accoutumées.

— Eh ! ma foi, s'écria-t-il du ton le plus joyeux, je suis servi à souhait. Je comptais te trouver ici, brave Bricord ; mais je vous croyais en visite chez madame Amab, colonel, et j'allais prier notre ami de vous transmettre une invitation. Je viens d'envoyer chez vous, Montaleu, et quoique vous n'ayez pas voté pour moi et que je ne vous aie pas permis de chasser sur mes terres, j'espère que vous ne me refuserez pas?

— De quoi s'agit-il donc ? dit le colonel.

— De chasser demain un sanglier qui m'a été signalé par mon valet de chambre, répondit Montéclain d'un air narquois.

Hector, malgré la terrible émotion qu'il venait d'éprouver, ne put s'empêcher de pousser une espèce d'éclat de rire.

— Et c'est sans doute lui qui conduira la chasse ?

— Vous riez, lui dit Montéclain de l'air le plus sérieux. Eh bien ! je vous parie que moi qui, selon vous, ne mettrais pas une balle dans la porte de la cathédrale d'Autun, j'abattrai la bête sous votre nez sans que vous puissiez y toucher.

— Ah ! pardieu ! j'accepte, et que pariez-vous?

— Ce que vous voudrez.

— Le droit de chasser chez vous contre deux cents louis.

— Accepté, dit Montéclain. Colonel, reprit-il en se tournant vers Thomas, nous avons arrangé cela ce soir avec Brias et Champmortain chez qui je passais la soirée. J'ai écrit à monsieur Amab ; madame de Champmortain et sans doute Léona, l'intrépide amazone, suivront la chasse à cheval, et le tout s'achèvera par un dîner chez moi.

Bricord était tombé assis sur un siége, la tête dans ses mains ; sa pensée égarée dans un soupçon terrible lui échappait.

Le moment de réflexion que lui avait donné l'entrée de Montéclain lui avait fait repousser et reprendre dix fois l'affreuse supposition qui venait de se montrer à lui. Montéclain profita de cet abattement pour dire à Hector :

— A demain.

— A demain, répondit celui-ci en sortant rapidement.

— Et en suis-je, moi ? dit Aly-Muley.

— Certes, mon garçon, et des premiers, fit Montéclain. Maintenant, Bricord, ajouta-t-il, tu vas venir avec moi jusqu'au château. Il faut que tu donnes quelques instructions à mes gens.

— Pardon, monsieur le marquis, dit le fermier en se levant comme un homme éveillé d'un songe affreux ; pardon, mais ma femme est indisposée...

— Maladie de nerfs. Viens coucher au château... J'espère que tu ne vas pas m'abandonner... Il s'agit de mon honneur.

— De votre honneur? dit Bricord en tressaillant.

— De mon honneur de chasseur...

— Au fait... reprit Bricord d'une voix sourde, j'aime mieux ne pas rester ici.

Mais presque aussitôt il reprit en regardant Montéclain en face :

— Et d'ailleurs j'ai quelque chose à vous demander, monsieur le marquis.

XXV

L'ESPION

Montéclain s'était éloigné avec Bricord ; le colonel rentra dans sa chambre.

— Eh bien ! dit Aly-Muley dès qu'ils furent seuls, êtes-vous sûr de ce que je vous ai raconté ? êtes-vous sûr que madame de Monrion est aussi innocente du poupon de Saint-Faron que je le suis de l'assassinat du feu roi Henri IV ?

— Oui, répondit pensivement le colonel.

— Comme je vous les ai fait se pâmer tous les deux ! reprit Aly en riant...

— Tu as été trop loin ; car j'ai vu le moment où la malheureuse était près de se trahir...

— Est-ce qu'elle n'a pas mal aux nerfs? dit Aly en riant avec mépris. En voilà une maladie bien trouvée... mal aux nerfs... ça veut dire : « J'ai le droit de rire, de pleurer, de dire des injures à mon mari, de vexer mes domestiques, de pâlir, de trembler, de m'évanouir, de courir la pretantaine, de ne pas répondre, de ne pas comprendre, de ne pas me souvenir... J'ai mal aux nerfs ; Bricord n'y verra pas autre chose. »

Thomas n'écoutait pas le bavardage du soldat, qui parlait en préparant le coucher de son maître.

— Mais j'y pense, dit-il tout à coup, comment as-tu appris qu'Hector avait demandé la main de madame de Monrion ?

— Est-ce que je ne l'ai pas suivi, ce gros Lovelace, jusque chez le vieux marquis, lorsqu'il a eu quitté cette tanière où il était resté plus de deux heures avec la belle Léda ?

— Mais tu n'as pas pu pénétrer dans le château ?

— Sans doute ; mais il en est sorti avec son oncle, tous deux marchant côte à côte, comme les meilleurs amis du monde, les bras ballants, poussant de gros soupirs. « Hé ! disait le vieux marquis, ton intention d'épouser Julie me prouve la noblesse de tes sentiments. » En voilà une ganache ! fit Aly-Muley en interrompant son récit. « Mais, continuait le vieux, tu dois avoir d'autres motifs qu'une confiance aveugle pour croire à son innocence. » Je crois bien qu'il en a des motifs, et de bons, ce grand gueux !

— Et que répondait-il ?

— Hé ! hé ! dit Aly, qui continuait à ranger, il n'est pas si bête qu'il est gros. « Jamais, disait-il, je ne ferai à madame de Monrion l'injure de lui demander une justification. — Je te comprends, lui dit son oncle ; mais toi, tu peux la donner aux autres. » Ah ! vieux pair de France, fit Aly-Muley en éclatant de rire ; est-il prodigieusement rococo, celui-là ! Mais où serait la générosité, mon bonhomme, s'il t'avouait qu'il sait la chose par livres, sous et deniers ?

— Et, reprit le colonel, as-tu trouvé que le marquis parût disposé à servir les intentions de son neveu ?

Aly regarda son maître de ce coup d'œil moitié résolu, moitié envieux, avec lequel il devait examiner un lion lorsqu'il se décidait à l'attaquer ; puis, après un moment de silence, et comme s'il se fût bien assuré que le coup porterait droit et ferme, il repartit :

— Je crois que vous feriez bien d'instruire le vieux marquis de l'embuscade où l'entraîne son Hector, si vous ne voulez pas qu'il attrape à la fois la belle et l'héritage qui doit vous revenir.

A cette réponse le colonel, qui se promenait pensivement, s'arrêta comme le lion blessé qui cherche d'où lui vient la balle qui l'a frappé à l'improviste ; le regard du colonel jaillit sur Aly aussi menaçant, aussi terrible que celui du roi du désert.

Aly l'examinait avec l'anxiété du chasseur prêt à se jeter

de côté pour laisser passer le premier élan de fureur de son terrible ennemi.

— Comment as-tu dit, misérable? s'écria le colonel d'une voix étranglée.

— J'ai dit, reprit Aly, que ce serait un crime de laisser épouser à un animal rouge et brutal comme ce vicomte, une femme jeune et belle comme madame de Monrion, et je dis que ce serait encore plus bête de lui laisser empocher l'héritage de son oncle, qui, après tout, est votre...

Une exclamation sourde, terrible, coupa la parole au soldat.

— Ah! tu m'as espionné, misérable! s'écria-t-il; et dans le premier mouvement de sa colère il s'élança sur Aly qui, prévoyant le coup, sauta légèrement de l'autre côté de la table près de laquelle il se trouvait, et la mit ainsi entre lui et son maître.

— Tu m'as espionné, misérable! répéta celui-ci. Ah! tu me le payeras cher!

— Un moment, s'il vous plaît, colonel, reprit Aly; vous avez des rages qui ne sont pas raisonnables. Vous me lancez comme un chien déchaîné sur la piste du vicomte, et vous prétendez que je ne dois pas sentir le gibier qui me passe sous le nez. C'est m'en demander plus que je ne suis capable d'en faire; je ne suis pas encore assez bien dressé pour ça.

— Mais, misérable, lui dit le colonel à qui un moment de réflexion avait fait voir l'injustice et la maladresse de sa violence, si tu ne m'avais pas suivi, si tu n'avais pas écouté, tu ne saurais pas...

— Vous voulez dire, colonel, reprit Aly, que si vous n'étiez pas venu vous promener juste au devant des buissons où je m'étais embusqué pour veiller sur la masure où s'était enfermé le vicomte, vous voulez dire que si vous ne vous étiez pas disputé avec madame Amab, à portée de mes yeux et de mes oreilles, je ne vous aurais pas entendu, et que je ne saurais pas que...

— Mais, brute, dit Thomas, ne pouvais-tu m'avertir de ta présence?

— Colonel, dit sournoisement le Gascon qui reprenait

son avantage, il y a des choses qu'on fait, mais dont personne ne se vante. Je ne sais pas s'il vous eût été indifférent que je vous eusse crié, du fond de la ramée où j'étais : « Hé! dites donc, colonel, prenez garde, je suis à espionner pour votre compte!... » mais je sais bien que, moi, je ne me suis pas soucié d'apprendre à la belle dame qui vous accompagnait le métier que je ne fais que par amitié pour vous.

Le colonel, furieux, reprit sa promenade.

— Puisque tu m'entendais si bien, de ta ramée, ne pouvait-on pas m'entendre de l'intérieur de cette cabane ?

— Que nenni! j'avais déjà expérimenté la chose ; puisque, moi, qui étais dehors, je ne pouvais entendre ce qui se disait dedans, quoiqu'on ne s'y fît pas faute de crier, il n'y avait pas de danger que ceux du dedans pussent entendre ce qui se faisait au dehors. Que diable ! un mur, colonel, ce n'est pas comme un homme qui peut être sourd de l'oreille droite et entendre de l'oreille gauche.

Le colonel n'écoutait pas; il semblait que tous les desseins qui l'avaient amené dans ce pays fussent dérangés par la découverte qu'avait faite Aly-Muley. Evidemment, il cherchait d'autres combinaisons; car à tout moment il s'arrêtait devant le Gascon et semblait prêt à lui parler; mais presque aussitôt il reprenait sa promenade, comme s'il était mécontent de sa résolution, et il se replongeait dans les incertitudes. Enfin, il alla droit à Aly et lui dit :

— Pourquoi, lorsque je t'ai rencontré dans le bois, après avoir quitté madame Amab, et que tu m'as appris le rendez-vous de Léda et d'Hector, pourquoi, lorsque tu m'as fait part de tes soupçons au sujet de cet enfant, et que nous sommes convenus de la scène de ce soir pour nous assurer de la vérité, pourquoi ne m'as-tu pas averti que tu m'avais écouté?

— Entendu, colonel; ce qui est bien différent.

— N'importe ; pourquoi as-tu attendu à ce soir?

— Parce que je vous connais mieux que vous-même, colonel ; parce que nous étions seuls dans une allée déserte et éloignée de toute habitation, et que vous m'eussiez sauté à la gorge comme tout à l'heure.

— Mais tu pouvais fuir, comme tout à l'heure, le premier mouvement de ma colère?...

— Oui, colonel, et j'aurais pu mieux faire encore, c'est-à-dire jouer des jambes de façon à vous laisser là tout penaud. Mais, vu que vous m'eussiez considéré comme un traître, il se pourrait qu'avant toutes explications, vous m'eussiez envoyé une balle dans les reins...

— Un assassinat, misérable! s'écria le colonel en pâlissant d'indignation...

— Non, colonel... mais un mauvais coup... Vous êtes le brave des braves, colonel, et on n'assassine pas lorsqu'on est comme ça. Mais vous avez quelque chose de jaune et de vert qui, lorsque vous êtes un peu trop contrarié, vous monte du cœur à la tète, si bien que vous n'y voyez plus pendant près d'une minute. Ici, j'étais sûr de laisser passer la minute sans malheur, voilà pourquoi j'ai attendu.

Le colonel lui tendit la main.

— Tu es toujours mon fidèle Aly, n'est-ce pas?

— Tonnerre du bon Dieu! s'écria Aly, j'étais à vous, colonel, avant de savoir votre histoire, de toute ma peau et de tout mon cœur, et je me serais fait tuer pour vous. Mais, maintenant que je sais qu'on vous a fait des injustices au sujet de votre mère... je suis à vous de tout... c'est-à-dire qu'au besoin, je flanquerais une balle dans l'œil droit de votre cousin...

— Silence, Aly! dit le colonel. Ainsi je puis compter sur toi?

Aly-Muley se détourna légèrement et parut embarrassé.

— Comment, reprit Thomas, tu hésites?

— Non... mais il y a des choses à propos desquelles il vaut mieux vider son sac tout de suite. Vous pouvez me renvoyer au régiment si vous voulez, et que la carcasse de la cathédrale de Marseille me tombe sur la tète si je souffle un mot de ce que j'ai entendu. Mais si vous voulez que je reste et que je vous serve, je prétends faire mes conditions.

— Ah! dit le colonel en ricanant avec dédain, tu es prévoyant, tu veux t'assurer une part de la prise.

— Si le colonel réussit, dit Aly-Muley, et qu'il pense

qu'un bon serviteur mérite qu'on lui fasse une avance pour ses vieux jours, je ne désobéirai pas à son opinion ; mais ceci est à votre volonté... Si vous le faites... bon!... sinon... j'irai encore allonger mon nom en Afrique... Je demande autre chose, colonel.

— Qu'est-ce donc?

— C'est peut-être une bêtise; mais c'est comme ça. J'étais dans l'antichambre de monsieur de Champmortain au moment où madame de Monrion l'a traversée tout effarée comme une biche qui entend japper les chiens. Quel ange de femme, colonel! quels yeux!... et puis... je ne puis pas vous dire ça... mais c'est une enfant, cette comtesse, une pauvre petite qui n'a pour toute défense que ce vieux pair râpé qui se cambre dans sa cravate... et on tape dessus, et on veut la réduire en poussière, la déshonorer, colonel... non... ça ne sera pas et je ne vous aiderai jamais...

— Si tu m'as entendu, dit le colonel touché de cet enthousiasme d'Aly, tu dois savoir que je me suis refusé à me prêter à cette infamie de madame Amab, quoique je ne fusse pas encore assuré que c'était une calomnie.

— Oui... oui... oui... reprit Aly; mais elle vous a prouvé clair comme le jour que vous n'arriveriez à rien tant que madame de Monrion serait près du vieux marquis... Elle vous a dit que c'était pour votre bien qu'elle avait agi ainsi... Ils appellent cette dame une lionne ; c'est une serpente, une vipère qu'il faudrait dire... et vous n'emboîterez pas cette marche, n'est-ce pas, colonel?

— Jamais, repartit Thomas. Elever ma fortune sur le déshonneur d'une femme innocente! je préférerais renoncer à mes droits et à ma vengeance...

— Aoush! bon! s'écria Aly, voilà qui est bien dit!

— Une seule chose m'embarrasse et me fait un chagrin véritable, reprit Thomas, c'est que la justification de la comtesse entraînera la perte d'une autre pauvre femme que j'ai vue tant souffrir ce soir, que le mépris qu'elle m'inspirait s'est presque changé en pitié.

— De la pitié pour la Léda, dit Aly en montrant ses dents blanches et aiguës avec une expression cruelle; pour cette malheureuse qui trompe un ex-spahi, un brave des

braves, qui l'a prise dans je ne sais quel conservatoire où il n'est pas sûr qu'elle ait conservé son devoir... de la pitié pour ça!... Et quand je pense que c'est un mari qui vous a deux fois tiré du pétrin!... Non, colonel... non... Ah! que vous laissiez être ce qu'il peut, ce barbouilleur de toiles dont la femme a si bonne cuisine... tant pis pour lui, il n'a que ce qu'il mérite : quand on achète un cheval couronné, on doit s'attendre à ce qu'il bronche... Que vous ayez pitié de la madame de Champmortain, je le conçois : son mari la plante là et elle lui en plante... D'ailleurs, colonel, les riches et les nobles n'y regardent pas de si près; ils ont tant de quoi se consoler ailleurs... Mais un camarade comme Bricord, qui ne vit, qui ne respire, qui ne pense que pour cette ravaudeuse de mots emphatiques, pour cette insolente serinette qui regarde son mari et les camarades par-dessus l'épaule... non, point de pitié. Comment! s'écria Aly, elle a entendu ce que j'ai dit, et elle n'a pas encore crié : « Ce n'est pas vrai, la comtesse est innocente... » Et elle ne s'est pas encore perdue... Aoush! c'est une rien du tout... et je l'écraserai sans plus de pitié que l'autre couleuvre de là-haut.

— Tu ne penses pas, Aly, reprit le colonel, que ce n'est pas à elle que tu ferais le plus de mal. Bricord ne s'en consolerait jamais, s'il apprenait...

— Il la tuerait, colonel, et il ferait bien.

— Oui, mais il en mourrait de désespoir.

— Ah bah! dit Aly-Muley d'un ton fort surpris, vous croyez?

— N'en doute pas, Aly; dans tous les cas, il est peut-être possible de justifier madame de Monrion sans perdre cette malheureuse... Nous verrons; du reste, il est fort heureux que Montéclain ait emmené ce soir Bricord; sans cela, je ne sais ce qui serait arrivé.

— Hum! fit Aly, celui-ci est encore un tout autre gaillard... Il ne gagnera pas de mousse à rester dans son château. Voilà dix fois que je le rencontre au bout de mes yeux, en me promenant; et il arrive toujours comme quelqu'un qui a idée de ce qu'on vient de dire.

Au moment où le Gascon prononçait ces paroles, le co-

lonel lui imposa silence du geste. Ils écoutèrent : un léger bruit se faisait entendre au-dessous de leur croisée; puis on entendit tousser légèrement.

— Qu'est cela? dit le colonel.

— Ce butor de vicomte, j'en suis sûr, qui vient tourner autour du nid, à présent que le milan est parti.

Ils écoutèrent encore, et entendirent prononcer distinctement le nom de Léda.

— C'est lui, de par tous les diables! fit le Gascon. Attends, attends! je m'en vais lui envoyer quelque chose.

Il prit un fusil, ouvrit brusquement la fenêtre et se mit à crier :

— Qui est là? répondez, ou je tire...

Aussitôt, une voix railleuse et impatiente repartit :

— Ce n'est pas la peine, Aly-Muley; tu viens de faire une sottise qui tuera peut-être plus certainement que tes balles.

C'était la voix de Montéclain qui s'éloigna aussitôt avec rapidité.

XXVI

CONVERSATION

— Ah çà, disait Brias à Montéclain en achevant une tasse de thé, quelle est la folle idée qui vous a pris hier soir d'organiser cette chasse improvisée, et d'y inviter tout le monde, même cet ogre de Montaleu que vous me reprochez de connaître ?

— Un centimètre depuis l'année dernière, dit Montéclain en boutonnant son habit de chasse. Je grossis, Brias, il est temps que je me marie.

— Comment, vous, Montéclain, vous portez des habits de l'année dernière?...

— Je suis trop heureux qu'il ait été inutile à mon valet de chambre, sans cela j'étais obligé de chasser en habit noir... J'ai bien pu improviser la chasse, mais non l'habit.

— Cependant vous en aviez depuis longtemps arrêté le projet...

— Non, l'idée m'en est venue en sortant de la forêt, un moment avant d'arriver chez Champmortain.

— Vous êtes sûr, au moins, qu'il y a un sanglier?

— Il y a toujours un sanglier; seulement, on ne le trouve pas toujours.

— C'est, à ce qu'il me paraît, une façon de promenade avec mystification que vous avez organisée.

— Je ne mystifie jamais personne, Brias...

— Cependant vous ne faites pas cela pour rien ?

— C'est peut-être pour rien que je le fais.

— Vous dites... Oh ! est-ce que vous faites aussi des calembours ?

— Pourquoi pas? Presque tous les grands mots historiques tiennent du calembour.

— Voyons, Montéclain, quittez un moment votre rôle de mystérieux... Je ne suis pas de ceux qu'on trompe avec des réticences... Vous avez un plan, un but ?...

— Puisque vous êtes un diplomate habile, faites-moi le plaisir de les deviner.

— Ah çà, dit Brias, est-ce que Léona aurait raison? est-ce que vous seriez partie intéressée dans tout ce qui se passe ici ?

— Si vous ne le pensiez pas, vous ne m'interrogeriez pas avec tant d'obstination.

— Est-ce que, reprit Brias, votre rencontre avec ce monsieur Villon vous aurait fait tourner les yeux du côté de madame de Monrion ?

— Pourquoi pas?

— Il est fort heureux, dit Brias, que la découverte des charmantes peccadilles de cet ange de pureté m'interdise de poursuivre sa conquête, sans cela j'aurais été probablement gagné de vitesse, ce qui m'eût fort humilié, même de votre part.

— Vous y renoncez donc ?

— Allons donc ! fit Brias ; me croyez-vous envieux d'adopter quelque petit Villon ? car je commence à croire que l'ex-commis...

Brias s'arrêta au milieu de sa phrase, tant il fut surpris de la façon effrayée dont le regardait Montéclain.

— Eh bien ! lui dit-il, qu'est-ce que vous avez donc ?

— Ah ! mon pauvre Brias, repartit Montéclain, mon cher et malheureux ami, une tête si bien organisée, qui avait adressé au ministre un mémoire si remarquable sur la question de la Syrie, qui avait prévu de point en point la conduite de l'Angleterre dans l'affaire des îles Marquises, un homme qui a épouvanté le conseil des ministres en leur prouvant clair comme le jour que le Canada pouvait nous revenir en vingt-quatre heures... vous croyez... vous pensez... que madame de Monrion a fait les peccadilles... dont on l'accuse ! Ah ! les dettes sont, à ce qu'il paraît, un horrible poison qui trouble l'esprit !

— Donc, vous n'y croyez pas, vous ? dit Brias.

— Ce n'est pas mon rôle d'y croire.

— Vous dites ?

— Que vous n'y croyez pas plus que moi, Brias. Sommes-nous des enfants ?... Avez-vous regardé cette femme en face ? Y a-t-il un pli dans cette peau de satin où puisse se cacher un remords ? Avez-vous vu jamais un rayon douteux dans ce regard limpide qui verse son âme au dehors comme s'épanchent les flots d'une fontaine de cristal ? Son sourire n'est-il pas ouvert et frais comme une fleur immaculée ? Allons donc, Brias, vous qui m'accusez de faire de la finesse avec vous, ne vous donnez pas des airs de niais pour me tromper.

— Ainsi, vous l'épouseriez ?

— J'en ai envie, une féroce envie, vous dis-je, Brias... Mais...

— Mais ?

— Il y a le vieux Montaleu qui est un de mes ennemis.

— Qui la croit coupable... et qui par conséquent vous laisse le champ libre...

— Erreur, Brias ; le bonhomme a eu honte de sa sottise...

— Il sait donc à présent qu'elle est innocente ?...

— Erreur encore. Il le croit, mais il ne le sait pas.

— Et vous le savez, vous, peut-être ?...

— Oui, je le sais...

— Vous allez me conter cela...
— Avant de penser aux autres, pensez à vous-même...
— Que voulez-vous dire ?
— Le voici.

XXVII

CONVERSATION

(Suite.)

Montéclain s'assit en face de Brias et commença ainsi :

— Or, écoutez-moi, ami Brias, vous êtes dans les griffes de Léona.

— Nullement.

— N'en parlons plus, dit Montéclain en se levant, chacun pour soi...

— Vous prétendez que je suis dans les griffes de Léona ?

— Eh oui ! furieux diplomate qui, le lendemain d'une déroute, croit qu'il est d'une adresse extrême de dire à une puissance qui voudrait s'allier à vous : « Nous avons encore beaucoup de canons, beaucoup d'hommes, beaucoup de chevaux, » lorsqu'il est clair que vous n'avez plus rien... Oui, vous êtes dans les griffes de la Léona ; elle peut vous dépecer, vous dévorer... vous anéantir... Ne le savez-vous pas ?

— Je sais qu'elle a surpris le secret de madame de Champmortain et le mien... Mais Sylvie est innocente, je le jure !...

— Le sera-t-elle longtemps ?.. N'aviez-vous pas, aujourd'hui même, un rendez-vous avec elle ? Ne deviez-vous pas la rencontrer chez madame Amab ?

— Et quand cela serait ?

— Et vous, Brias, s'écria Montéclain, un gentilhomme, vous exposez la femme que vous aimez, ou plutôt que vous n'aimez pas, à accepter la protection d'une Léona !... Mais, Brias, fût-elle coupable, et elle ne l'est pas, la pauvre femme ! fût-elle coupable, elle s'appelle madame de

Champmortain... C'est un nom aussi noble que le vôtre, Brias... Quand on aime une femme comme celle-là, on la séduit, on la vole à son mari, on l'enlève, on la perd, mais de haut, et sans la salir aux fanges immondes de cette impudente courtisane.

— Vous posez pour la tribune, Montéclain, dit Brias en essayant de rire; que diable, je ne puis pas prendre plus de souci des relations de madame de Champmortain que ne le fait son mari, qui permet qu'elle voie madame Amab.

— C'est une sottise de mari, en ce qu'il permet à sa femme de recevoir mauvaise compagnie; mais il ne voit dans cette visite qu'une visite inconvenante et qui n'aura pas d'autre suite. Mais, de votre part, c'est une indignité; car vous savez que c'est un rendez-vous où vous vous mettez, ainsi que Sylvie, à la merci de cette femme.

— Eh! mon Dieu, dit Brias avec impatience, n'y sommes-nous pas déjà, grâce à ce rendez-vous qu'elle a surpris dans la forêt?

— Est-ce ma faute? Ne vous avais-je pas averti?...

— Qui pouvait se douter...

— Que l'arsenic empoisonne? Tout le monde, Brias, excepté les diplomates qui, à force de prétendre deviner le fin du fin, ne voient pas les astuces qui leur crèvent les yeux. Je ne suis pas aussi fort que vous, Brias, mais toutes les fois que je sais pertinemment que je suis en face d'un voleur de premier ordre, je trouve prudent de m'en aller. Vous qui êtes habile, vous mettez vos mains sur vos poches, et pendant que vous sauvez votre bourse, il vous vole votre montre.

— Mais que voulez-vous que je fasse?

— Rien pour le moment, car cette chasse a rompu votre rendez-vous.

— L'avez-vous donc organisée pour cela?

— Et pour beaucoup d'autres raisons.

— Ne peut-on les savoir?...

— Nous verrons cela, dit Montéclain; seulement promettez-moi que, durant la chasse, vous n'obéirez à aucun regard, à aucune provocation qui vous exciterait à vous détourner de la voie pour suivre ni Sylvie, ni Léona.

— Pardon, cher et illustre Montéclain; mais on ne fait pas marcher un petit garçon de douze ans ou un grenadier de la garde de Sa Majesté Nicolas avec plus d'autorité que vous voulez en prendre sur moi.

— Brias, nous sommes tous deux des enfants de ce pays; nous connaissons Sylvie depuis son enfance; je l'aime comme vous l'aimez vous-même, d'une sincère affection, car vous ne l'aimez pas autrement. Si vous n'étiez pas intéressé à votre rôle de séducteur, vous seriez désolé de lui voir arriver quelque fâcheuse aventure. Par pitié pour elle, par honneur pour vous, n'aidez pas Léona à la perdre; ou bien, si votre amour est si vrai, si impérieux que vous ne puissiez le dompter, perdez-la vous-même. Il n'est pas dans nos mœurs de prendre des spadassins pour venger nos injures; laissez à la vieillesse impuissante l'usage des matrones corruptrices. Brias, il n'y a que vous qui puissiez arracher Sylvie à Léona.

— Eh! mon cher ami, elle s'est passionnée pour cette femme.

— J'ose espérer qu'elle vous préfère encore. Aujourd'hui même, Brias, il faut que vous ayez le courage de dire à madame de Champmortain que vous refusez de la voir tant qu'elle recevra madame Amab.

— Mais c'est perdre Sylvie... Léona est femme à raconter à Champmortain le rendez-vous qu'elle a surpris...

— Eh bien! Sylvie niera, et vous aussi, voilà tout. N'avez-vous donc pas prévu que le mensonge est la dernière ressource de ceux qui manquent à leur devoir?...

— Sans doute; mais pourquoi chercher le danger quand on peut l'éviter?

— Brias, vous êtes un fou, n'en parlons plus. Je prendrai d'autres mesures, s'écria Montéclain.

Il sonna avec une vivacité qui prouva à Brias combien il était contrarié de sa résistance.

— Où est Bricord? dit-il au valet qui arriva.

— Il s'apprête à sortir avec les chiens; il a déjà distribué les postes.

— Dites-lui de m'attendre... vous savez ce que j'ai ordonné?...

— Oui, monsieur le marquis, tout est prêt.

— Allons, à cheval, Brias!

— Eh bien! dit celui-ci en s'approchant d'un air confus de Montéclain, je veux bien suivre vos conseils... je vous promets de ne pas voir Sylvie aujourd'hui.

— Enfin! s'écria Montéclain, et si vous voulez me rendre un grand service, je puis vous rendre la tâche plus facile: acharnez-vous de toutes vos forces, de toute votre rapidité, à la poursuite de Bricord; ne le quittez pas d'une minute.

— C'est une rude besogne... Bricord fatiguerait votre sanglier lui-même.

— Ne craignez rien... ce n'est pas du côté de l'animal qu'il marchera.

— Encore un mystère?

— Que vous sauriez depuis une heure, si vous n'aviez pas voulu ergoter... Apprenez donc...

— Pardon, monsieur le marquis, dit Bricord en entrant, tout est prêt pour la chasse. Les piqueurs sont bien renseignés, et, d'ailleurs, Lalouette vient d'arriver, monsieur Hector de Montaleu le met au service de monsieur le marquis... et j'aurais besoin de passer à la ferme.

— Un ennemi, s'écria Montéclain en riant, le piqueur de Montaleu; non, Bricord, tu es mon général, et je ne veux devoir ma victoire qu'à toi.

— Monsieur le marquis, reprit Bricord d'un ton grave et plein d'insistance, il faut que je retourne à la ferme.

— Comment! dit Montéclain d'un air de reproche, le seul jour où je te demande un service, tu me refuses? Je ne l'oublierai pas, Bricord.

— Ah! monsieur le marquis, dit le fermier d'une voix émue jusqu'aux larmes, ne me dites pas ça... je resterais; et voyez-vous il faut que je retourne à la ferme, il le faut.

— C'est bien, dit froidement Montéclain, vous partirez, mais tout à l'heure. A mon tour, j'ai à vous parler. Attendez-moi là. Brias, un mot, je vous en prie.

Il l'emmena dans un cabinet voisin.

— Brias, montez à cheval, lui dit-il avec cette vivacité qui impose: courez à la ferme, voyez Léda; dites-lui de sortir, de se cacher, qu'elle vienne ici. Bricord va courir

jusque chez lui tout d'un trait; qu'elle s'enfonce dans le bois de Navarette, et qu'elle gagne le parc par le souterrain. Voici la clef de la voûte qui passe sous la route d'Autun. Qu'elle reste cachée là toute la journée. Dépêchez-vous, Brias, ou la pauvre femme est perdue.

— Quoi! Bricord...

— Ne sait rien; mais il se doute de tout. Je le retiendrai jusqu'à ce que vous soyez revenu.

— Est-ce encore un tour de Léona?

— Non, c'est une maladresse du colonel et une sottise de son spahi. Sans lui, la malheureuse serait en sûreté depuis hier soir.

Brias partit et Montéclain rentra dans le salon où était Bricord.

XXVIII

SOUPÇONS

Bricord attendait Montéclain, les yeux baissés et dans l'attitude d'un homme résolu à faire une chose qui doit déplaire, mais qui est prêt à braver tout ce que cette action peut lui attirer de reproches. Dans la nouvelle position que venaient de prendre les choses, le but de Montéclain n'était que de gagner du temps. Il laissa donc Bricord à son embarras, et feignit d'être absorbé dans son mécontentement.

— Vous avez à me parler, monsieur le marquis? dit Bricord après quelques instants de silence.

— Oui, en effet, dit Montéclain en lui répondant sèchement, j'ai à vous parler, ou plutôt, Bricord, vous avez à me parler. Hier, en sortant de chez vous, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez quelque chose à me demander?

— C'est vrai, dit Bricord avec embarras.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— En arrivant ici, monsieur le marquis est remonté tout aussitôt chez lui. J'ai voulu le voir, on m'a répondu qu'il était enfermé.

— Sans doute; mais je suis redescendu, et vous ne m'avez rien dit. Depuis ce matin, vous avez eu dix fois l'occasion de me parler.

— C'est vrai, monsieur le marquis, repartit Bricord en hésitant... C'est que j'ai réfléchi... qu'il y a des choses qu'on ne doit pas dire... Vous comprenez, ajouta-t-il, pendant qu'il dévorait les larmes qui lui vinrent aux yeux... si c'est comme je crois... ou plutôt si ça n'est pas... Que voulez-vous... mais... Je n'ai rien à vous dire.

Montéclain regardait avec une pitié profonde les efforts de ce malheureux pour cacher les tortures qui lui brisaient le cœur.

— Cependant, lui dit-il d'une voix plus douce, lorsque tu as quitté la ferme, je t'ai entendu dire d'une voix singulière : « J'aime mieux ne pas rester ici. » Et tu as ajouté en me regardant d'un air presque menaçant : « D'ailleurs, j'ai quelque chose à vous demander. » Qui te faisait parler ainsi?

— J'ai eu tort, monsieur le marquis... je vous fais mes excuses... dit Bricord.

— Mais enfin, qu'as-tu donc, Bricord? Que signifie cette manière d'agir avec moi?... Tu sais que nous ne sommes pas les meilleurs amis du monde avec monsieur le vicomte de Montaleu.

Bricord pâlit.

— Et cela ne t'a pas empêché de l'aider dans ses parties de chasse toutes les fois qu'il t'en a prié... et aujourd'hui que j'ai besoin de toi contre lui...

— Monsieur le marquis, reprit Bricord, les dents serrées, il faut que j'aille à la ferme, il faut que je voie Léda... Il m'est entré un soupçon dans la tête, et, voyez-vous, je ne peux pas aller comme ça à la chasse à côté de... il arriverait malheur, c'est sûr.

— Ah çà, mon bon garçon, est-ce que tu es devenu fou depuis hier?... Et c'est sans doute à propos de ce soupçon que tu voulais me demander quelque chose... un conseil, sans doute?

— Non, monsieur le marquis... non, j'ai réfléchi, vous me le refuseriez, ou vous me tromperiez encore.

— Bricord...

— Ah! tenez, s'écria Bricord avec éclat, je ne sais pas lire sur un papier écrit... mais je lirai dans ses yeux, dans sa voix, dans sa peur...

— Ah çà, dit Montéclain, qui voyait grandir l'orage dans le cœur de Bricord, et qui pensait qu'en le faisant éclater devant lui il serait moins terrible, à qui donc en as-tu? de qui veux-tu parler?

— De personne... ça ne regarde que moi, dit le fermier. Il faut que je parte, monsieur le marquis, il le faut... Après tout, ajouta-t-il en s'excitant à une révolte qui n'était pas dans son cœur... je ne suis pas votre valet, je suis votre fermier... Mon bail ne dit pas...

— C'est très-bien, dit Montéclain, mais du moment que nous en sommes là, il faut que tous nos intérêts soient en règle... Voici, ajouta-t-il en ouvrant un secrétaire, un compte de réparations qui me paraît exorbitant.

— Je le payerai, dit Bricord.

— Non, repartit Montéclain sèchement, vous m'avez accusé déjà de vous avoir trompé...

— J'ai dit ça... moi... monsieur le marquis, s'écria Bricord... J'ai dit que vous m'aviez trompé, vous qui m'avez fait mon bien-être, ma fortune... Je n'ai pas dit ça...

— Vous l'avez dit tout à l'heure, Bricord; vous l'avez dit à propos de ce que vous ne voulez plus me demander.

— Ah! fit Bricord, oui, c'est vrai.

— En quoi donc vous ai-je jamais trompé?...

— Eh bien! reprit le fermier, puisqu'il faut tout dire... vous le voulez? Monsieur le marquis, vous vous rappelez cette lettre que m'avait écrite ma femme lorsqu'elle a été soi-disant à Paris voir sa mère?...

— Eh bien! cette lettre?

— Je me l'étais fait lire par madame de Monrion.

— Tu me l'as dit alors, et tu me dis aussi que tu te méfiais de cette dame, et tu m'as prié de relire cette lettre.

— Oui, monsieur le marquis, et vous m'avez assuré qu'elle contenait juste ce que m'avait dit madame de Monrion, c'est-à-dire que ma femme avait été voir sa mère malade à Paris; mais cette lettre était une menterie...

cette lettre ne disait pas ce que vous m'avez dit qu'il y avait.

— Comment!...

— Oui... oui... D'abord, quant à madame de Monrion... j'ai bien remarqué... elle tremblait... elle balbutiait... On sait lire, ou on ne sait pas... et elle sait... elle n'allait pas tout droit... C'est pour ça que je suis venu à vous.

— J'ai trouvé absolument la même chose que la comtesse.

— Oui... oui... après m'avoir questionné... après m'avoir fait tout dire... alors... vous m'avez répété... ce que vous m'aviez arraché... Et puis, c'est que cette nuit je me suis tout rappelé... j'ai creusé ma tête... et j'en suis sûr... ce n'étaient pas les mêmes paroles... et puis, cette lettre... vous n'avez pas voulu me la rendre.

— Je t'en ai expliqué la raison... il y avait à la suite un compte qui m'était nécessaire.

— En ce cas, repartit Bricord, s'il y avait un compte, vous devez l'avoir gardée. Voulez-vous me la rendre?

— Je crois qu'il me serait fort difficile de la trouver, dit Montéclain embarrassé. Je puis l'avoir brûlée.

— Vous voyez bien, s'écria Bricord... j'en étais sûr... Adieu, monsieur le marquis.

Brias rentrait en ce moment.

— Bricord, s'écria Montéclain, il se peut que je l'aie encore...

— Merci... cria Bricord en s'éloignant, je n'ai besoin de personne pour savoir la vérité.

— Eh bien, Brias? s'écria Montéclain.

— Léda était sortie, repartit Brias; madame de Monrion l'a fait demander ce matin, et elle a quitté la ferme quelques instants après.

— Alors, dit Montéclain, je ne crains pas qu'elle y rentre.

A ce moment, le son des trompes, retentissant tout à coup dans la cour du château, annonça le départ.

XXIX

LA CHARBONNIÈRE

On avait dit à Brias que madame de Monrion avait envoyé chercher Léda. En effet, à peine le jour avait-il paru, que Julie avait envoyé de nouveau à la ferme pour prier madame Bricord de passer chez elle. Léda avait répondu qu'elle allait s'y rendre; mais, au lieu de prendre le chemin qui devait la conduire au château du marquis de Montaleu, elle se détourna brusquement de sa route et s'enfonça dans la forêt. Elle fut bientôt près de cette retraite où nous l'avons déjà vue avec Hector de Montaleu. Cette fois encore, un signal particulier du farouche vicomte avait dit à Léda qu'elle le trouverait là; car, à peine eut-elle glissé dans la serrure une clef imperceptible, que la porte s'ouvrit comme d'elle-même, et qu'elle se trouva en face de son brutal complice. Nous avons dit comment l'esprit épais d'Hector était parvenu, à grand'peine, à se tracer la route qui devait le mener à la conquête de Julie et à l'héritage du vieux pair de France. Tout fier de l'adresse qu'il s'était trouvée, Hector s'était élancé avec l'aveugle rapidité du sanglier vers le but magnifique qu'il s'était proposé; mais voilà que, tout à coup, ce plan victorieux se trouvait dérangé par l'indiscrétion d'un maladroit. Léda avait été informée des projets pleins d'habileté de son amant. Elle pouvait les anéantir d'un mot; mais ce mot la perdait, et Hector espérait qu'elle ne le prononcerait pas. Cependant, il n'était pas tranquille; la jalousie ou la douleur de Léda pouvait préférer la mort au triomphe d'une rivale et à son propre abandon. En ce cas, Hector, dont l'esprit obtus avait attaqué cette difficulté de tous côtés sans trouver le moyen de la tourner ni de la vaincre, Hector s'était écrié : « Je la forcerai bien à se taire! »

Lorsque Léda entra dans la Charbonnière, elle était arrivée à ce degré de désespoir qui ne connait plus la peur de certains dangers, tant l'âme est épouvantée d'un autre

péril. Léda, qui tremblait de comparaître en coupable devant son mari, eût abordé sans crainte la mort et le suicide. L'âme qui garde une pareille terreur et qui ressent un pareil courage n'est pas tout à fait perdue. Hector, en voyant entrer Léda, eut un mouvement de satisfaction.

— Enfin, c'est vous, lui dit-il : voilà une heure que je vous attends.

— Je vous ai souvent attendu plus longtemps que cela, lui répondit Léda, lorsqu'un sanglier à reconnaître ou une bouteille de vin à boire vous retenait quelque part.

— Allons-nous disputer, reprit le vicomte, lorsqu'un danger terrible nous menace?

— Quel danger ? dit Léda.

— N'avez-vous pas entendu hier cet imbécile de soldat, et n'avez-vous pas remarqué la figure qu'a faite Bricord ?

— Non, vraiment, répondit Léda, je n'ai remarqué que la vôtre. Je n'ai jamais vu un homme si épouvanté.

Hector se retourna avec l'air de surprise d'un énorme boule-dogue qui se sent mordu par un infime roquet. Le sang lui monta au visage.

— Ecoutez, Léda, reprit-il durement, épargnez-moi les épigrammes et les reproches : je ne suis pas d'humeur à les entendre. D'ailleurs, il faut prendre un parti. Voyons, que comptez-vous faire?

— Moi ? que vous importe, monsieur le vicomte? N'avez-vous pas séparé votre vie de la mienne? En quoi le futur époux de la comtesse de Monrion a-t-il à s'occuper de ce que prétend faire la misérable femme du fermier Bricord?

— Je vous comprends, Léda, voilà ce qui vous blesse, voilà ce qui vous irrite. Mais raisonnons, Léda : je ne puis pas être votre mari; je ne puis pas tuer Bricord... Il faut que je pense à mon avenir, à ma fortune...

— Et à madame de Monrion.

— Elle ! dit Hector, que le diable m'emporte si je m'en soucie ! Ce que je veux, c'est que la fortune des Montaleu ne passe pas dans les mains de cette mijaurée.

— Et pour cela vous l'épouserez. C'est fort adroit. D'autant mieux que personne plus que vous n'est à même d'affirmer qu'elle est innocente du crime qu'on lui impute.

— Vous moquez-vous de moi, Léda ? s'écria violemment Hector. Je vous ai dit qu'il faut que vous preniez un parti.

— Ce parti est tout pris. Vous avez agi à votre guise, j'agirai à la mienne.

— Et comment agirez-vous ?

— M'avez-vous consultée pour aller demander la main de madame de Monrion ?

— Ah! dit Hector, c'est sur ce ton-là que vous le prenez, lorsque je viens ici pour vous sauver, pour vous mettre à l'abri de la colère de Bricord !

— Je ne vous demande pas votre protection.

— Qu'êtes-vous donc venue faire ici ?

— Ne m'avez-vous pas donné le signal qui m'annonçait que vous désiriez me parler ? Je suis venue, qu'avez-vous à me dire ?

Hector ne répondit pas. Sa colère s'allumait peu à peu, et Léda l'agaçait avec cette ténacité et cette imprudence qui rendent les femmes si redoutables.

— Léda, dit Hector d'un air résolu, écoutez-moi bien. J'ai formé un projet, et il faut que ce projet s'accomplisse. Je veux m'assurer la fortune de mon oncle, et mon mariage avec madame de Monrion est le seul moyen qui puisse me faire arriver... Si vous m'aimez, vous devez m'aider à réussir.

Cette dernière parole commença à troubler le calme désespéré qu'affectait Léda. Elle tressaillit de tout son corps, et un sourire plein de mépris et de menace agita ses lèvres.

— Si je vous aime, dites-vous... il faut que je vous aide à épouser... ma rivale... C'est très-bien... Et comment puis-je vous y aider ?

— En vous sauvant vous-même, en niant avec fermeté et constance que vous soyez pour rien dans l'existence de cet enfant.

— Et qu'en résultera-t-il ?

— Que Julie, accusée de toutes parts, sera forcée d'accepter les propositions du seul homme qui veuille et qui puisse la sauver.

A cette réponse, où la brutalité des calculs d'Hector se montra dans tout son jour, Léda laissa échapper un ricanement âcre et insolent.

— Ah ! s'écria-t-elle, l'heureuse femme ! et quel noble mari je lui aurai procuré pour la récompenser d'avoir voulu me sauver !

— Léda, dit Hector d'un ton menaçant, vous vous tairez.

— Sans doute, pour que madame de Monrion ne sache pas que vous vous êtes lâchement servi contre elle de la protection qu'elle a accordée à une malheureuse, et ne vous fasse pas chasser de chez elle.

— Léda, vous vous tairez.

— Oui, reprit la fermière, les dents serrées et l'œil étincelant, pour que mon mari n'apprenne pas que vous avez abusé de l'amitié qu'il vous a montrée, et ne vous soufflette pas après m'avoir tuée.

— Léda !...

— Et ne vous tue pas, tout vicomte que vous êtes...

— Léda, répéta Hector d'une voix terrible, vous vous tairez...

— Et si je ne me taisais pas ? s'écria Léda en mesurant Hector d'un regard étincelant ; si je n'étais pas, moi, assez infâme pour permettre qu'une autre pérît sous le poids de ma faute ; si j'étais lasse de vivre, comme je le fais, dans le mensonge et dans la crainte ; si mon cœur se révoltait enfin à la pensée de tromper l'homme qui a voulu mon bonheur pour celui qui me méprise et m'abandonne ; si j'avouais mon crime et le vôtre ?

Un cri sourd, terrible, furieux, répondit à cette attaque. Hector s'approcha de Léda, et, saisissant ses deux poignets dans ses larges et puissantes mains, il la jeta à genoux devant lui et leva son poing sur elle. Léda baissa la tête. Montaleu se détourna aussitôt et, tout haletant de la fureur qui l'avait emporté, il lui dit en ricanant :

— Mais vous ne le direz pas, Léda ; vous ne le direz pas : Bricord vous tuerait, vous le savez bien.

— Eh bien ! il me tuera ! s'écria Léda dans le dernier transport du désespoir ; il en a le droit, lui.

— Vous êtes folle...

— Non, monsieur, non, mais il ne sera pas dit que vous m'aurez déshonorée pour me jeter ensuite à l'abandon, au jour où votre avarice vous fera préférer votre fortune à

mon amour. Je ne veux pas, entendez-vous, je ne veux pas, moi, toute chargée que je suis par vous de honte et de douleur, y ajouter encore la honte d'avoir perdu celle qui a eu pitié de moi, et la douleur de vous voir rire de mes souffrances...

— Vous êtes folle, Léda, répéta Montaleu, dont le visage s'injecta de sang et devint presque bleu.

— Non, je ne suis pas folle, vous renoncerez à madame de Monrion, ou je dirai tout.

— Léda! s'écria Hector d'une voix étranglée...

— Ah! reprit Léda arrivée à ce paroxysme de colère aveugle qui ne voit plus rien, même la mort qui plane sur sa tête; ah! vous avez marché à votre but sans vous occuper de la pauvre femme qu'il vous fallait écraser en passant! Eh bien! cette femme que vous avez si insolemment dédaignée... elle vous arrêtera, elle dévoilera la basse astuce de votre conduite...

— Léda, répéta encore Hector en pressant sa tête dans ses poings fermés, comme s'il la sentait prête à éclater, Léda, taisez-vous.

— Non, reprit Léda... vous m'avez fait assez trembler, assez souffrir... non... je parlerai... je...

A ce moment, Hector la saisit de ses deux mains de fer; et quelqu'un qui fût passé par là eût pu entendre un cri d'angoisse désespérée, si tout à coup la forêt n'eût retenti du son joyeux des trompes... Un moment après, Hector sortit de la masure. Une pâleur livide avait succédé sur son visage à la teinte rouge et foncée qu'il avait un instant avant. Ses lèvres frémissaient convulsivement; ses yeux hagards roulaient dans leur orbite. Quand il voulut mettre la clef dans la serrure pour refermer la porte, ses mains étaient si tremblantes qu'il fut longtemps sans pouvoir y parvenir. Cependant il ferma la serrure à double tour, alla d'un pas mal assuré chercher son cheval qu'il avait attaché à quelques pas de la Charbonnière, et après l'avoir monté avec peine, le lança de toute sa rapidité à travers le fourré dont les ronces déchiraient le poitrail du noble animal, et dont les branches fouettaient le visage d'Hector. Il eut bientôt gagné une longue allée, et il eût peut-être continué sa

course avec la même frénésie, s'il n'eût aperçu à une assez grande distance un groupe de cavaliers qui s'avançaient au petit pas.

XXX

LA CHASSE

Bricord, en quittant le château de Montéclain, s'était rendu immédiatement à la ferme. Jusqu'à ce jour, nul soupçon n'était entré dans l'esprit du fermier. Plongé dans les ténèbres d'une confiance sans bornes, il avait toujours vécu sans autre préoccupation que le bonheur de sa femme. Bon, parce qu'il était fort; confiant, parce qu'il était incapable de tromper; modeste, parce qu'il n'avait que la grandeur du cœur, jamais il n'avait traduit contre Léda ni ses caprices, ni ses refus, ni ses tristesses; jamais il n'avait expliqué contre elle ni ses absences réitérées, ni l'accueil tantôt trop bienveillant, tantôt trop froid qu'elle faisait à Hector, pour être naturel... Bricord avait une excuse toute prête pour les torts de Léda : c'est qu'il n'était pas digne d'elle, c'est qu'il ne lui avait pas procuré tout le bonheur qu'il lui avait promis. Ce fut au milieu de cette profonde sécurité sur l'honneur de Léda, que se glissa tout à coup le soupçon qu'il était trompé. Bricord n'avait point deviné la machiavélique calomnie qui avait jeté sur madame de Monrion la honte du crime de Léda, mais il avait vu sa terreur : après cette épouvante était venue la colère désespérée que Léda avait montrée à l'annonce que quelqu'un avait demandé la main de madame de Monrion, et cette colère, Bricord l'avait vue se refléter sur le visage bouleversé d'Hector de Montaleu. Alors quelque chose de flamboyant et de douloureux à la fois, comme un fer rouge, avait traversé la nuit où il vivait tranquille, et il lui semblait avoir entrevu autour de lui des fantômes moqueurs qui lui montraient, en ricanant, Léda et Hector. C'était alors que Montéclain était arrivé. Durant la nuit que Bricord passa au château, ce soupçon qui, pareil à

une lumière lointaine, avait d'abord éclairé le passé d'une lueur douteuse, attisé par le souffle patient et acharné de la jalousie, avait fini par resplendir et éclairer d'un jour sinistre ce passé traversé dans l'ombre. Tout ce qui avait été excusé par la bonne foi du mari confiant, devenait une accusation dans l'esprit du mari jaloux. La singulière coïncidence qui faisait que Léda avait été appelée près de madame de Monrion, le même jour où celle-ci était frappée d'une imputation déshonorante, avait d'abord tourné les soupçons de Bricord d'un autre côté. Il s'était dit un moment que Léda était peut-être la confidente de Julie : mais alors Bricord s'était rappelé mieux encore les paroles de Léda ; il s'était souvenu qu'elle avait dit que Julie était victime de sa générosité. Bricord n'avait pas pu percer jusqu'au fond de cet abîme de perfidie, mais son regard s'y était attaché, et il voulait y voir tout à fait clair. Aussi entier dans sa résolution de connaître la vérité qu'il l'avait été dans sa confiance, il était sorti du château de Montéclain pour aller interroger Léda.

En arrivant à la ferme, il rencontra le colonel et Aly-Muley qui en sortaient pour gagner le rendez-vous de chasse. Thomas l'arrêta pour lui demander s'il n'était pas de la partie.

— Tout à l'heure, colonel, repartit Bricord, il est probable que je vous rejoindrai, et vous aurez peut-être une plus belle chasse que vous ne pensez.

Il entra à la ferme.

— Où est Léda ? dit le colonel à Aly.

— On est venu la chercher de la part de madame de Monrion, et elle est partie depuis longtemps.

— Probablement la comtesse a tout préparé pour la fuite de cette malheureuse, dit le colonel à Aly. Marchons doucement, pour voir ce que va faire Bricord.

Le fermier était monté tout droit à la petite chambre qu'occupait Léda. Ne l'ayant pas trouvée, il redescendit, parcourut rapidement les communs, sans adresser une parole aux servantes ou aux valets qui travaillaient dans les cours. Sa recherche fut encore inutile. Alors il regarda autour de lui, de l'air d'un homme qui sent sa raison prête

à lui échapper. Il appela l'une des servantes, mais d'une voix si rauque, si altérée, qu'elle se retourna en riant et en disant :

— Qui donc m'appelle de cette voix de l'autre monde ?

— Moi! répondit Bricord.

La pauvre servante resta muette et confondue en voyant la pâleur de Bricord et le sinistre regard qu'il attacha sur elle.

— Où est ma femme ? lui dit le fermier.

— Dame, monsieur, madame la comtesse de Monrion l'a envoyé chercher, il y a à peu près une heure, et votre femme est partie tout de suite après.

— Bien ! fit Bricord en sortant de la cour.

A l'instant même, un valet à cheval y entrait au galop :

— Hé ! cria-t-il, monsieur Bricord, la servante, où est madame Bricord ?

— Eh bien ! répondit la fille de basse-cour, elle est chez vous.

— Mais non, repartit le valet, je suis déjà venu ce matin, et madame Bricord m'a dit qu'elle allait venir tout de suite, et on ne l'a pas vue. Je ne sais pas ce que lui veut madame la comtesse, mais je ne l'ai jamais vue d'une impatience pareille.

— C'est drôle, reprit la servante ; et monsieur Brias aussi est venu la demander.

Bricord s'était arrêté, il dévorait le valet de ses yeux flamboyants.

— Ah ! lui dit-il, ma femme n'est pas chez vous ?...

— Non, puisque je viens la chercher... Tâchez donc de me dire où elle est, on m'a recommandé de courir après...

Bricord s'appuya contre un poteau qui était près de lui.

— Vous ne savez donc pas où elle est, vous autres ? demanda le valet...

— Je le sais, moi, dit Bricord...

— En ce cas, reprit le valet, envoyez-nous-la tout de suite, il paraît que ça presse.

Bricord le laissa passer sans le voir et resta un moment anéanti... Ses lèvres tremblantes murmuraient des mots sans suite.

— Elle est... elle est avec lui... disait-il... où ça?... où?... Oh! chez lui... Oui... Bien...

Il rentra dans sa maison, prit son fusil, et il allait quitter la ferme, lorsque tout à coup le son des trompes retentit pour lui comme il avait retenti pour Montaleu.

— Oh! s'écria Bricord, s'il est avec elle, il n'aura pas le temps d'être au rendez-vous de chasse.

Aussitôt il court à une écurie, selle et bride un des intrépides coureurs qu'il élevait, et, armé de son fusil et de son couteau de chasse, il s'élance à toute bride dans la direction que venaient de prendre le colonel et Aly-Muley. Il les eut bientôt atteints.

— Où cours tu donc ainsi? lui cria le colonel en lançant son cheval à côté du sien.

— Au rendez-vous de chasse, lui répondit Bricord... et s'il n'y est pas, j'irai jusque chez lui.

— De qui veux-tu parler? dit le colonel.

— Laissez-moi, colonel, fit Bricord, en faisant prendre à son cheval une allure effrayante.

Mais le colonel était monté de manière à tenir tête avec aisance au double poney de Bricord.

— Bricord! lui cria-t-il, Bricord! réponds-moi : à qui en as-tu?... que veux-tu?...

— Vous le verrez...

Ils arrivaient en ce moment à un carrefour où se divisaient les différentes routes qui perçaient la forêt, lorsqu'ils aperçurent tout à coup Hector de Montaleu chevauchant tranquillement à côté de Léona, pendant que madame de Champmortain les précédait d'une centaine de pas avec son mari monsieur Amab. L'air tranquille d'Hector arrêta un moment la fureur de Bricord, qui lui dit cependant d'une voix altérée :

— Comment, monsieur le vicomte, vous n'êtes pas encore au rendez-vous de chasse?...

— C'est ma faute, repartit Léona; monsieur de Montaleu a bien voulu perdre son temps avec moi... Voilà plus d'une heure que je le retiens...

Bricord baissa la tête; son esprit s'était attaché à l'idée qu'Hector était dans sa propre maison, avec Léda, et il le

trouvait en compagnie d'une autre femme, avec laquelle il était depuis plus d'une heure. Cette dernière circonstance dérangeait tous ses soupçons. Mais que pouvait être devenue Léda, puisqu'elle n'était pas chez madame de Monrion? Le malheureux Bricord, se débattant dans ses incertitudes comme un fou dans les liens qui ne lui laisseraient que la faculté de faire quelques pas dans un cercle resserré, piqua droit devant lui, puis s'arrêta tout à coup, revint sur ses pas, alla à droite, puis à gauche, et enfin, ne sachant où prendre voie, il allait retourner chez lui, lorsque parurent tout à coup Montéclain et Brias. L'aspect de celui-ci rappela à Bricord ce qu'avait dit la servante. En effet, Brias avait été demander Léda à la ferme. Cette démarche significative n'excita cependant dans l'esprit du fermier aucun soupçon personnel contre Brias. Seulement, le sentiment qui l'avait empêché de se confier à Montéclain, l'idée que les nobles et les riches se soutenaient et se cachaient entre eux pour le déshonneur d'un homme de rien, lui fit croire un moment que Brias pouvait être le confident de Montaleu. Bricord allait donc lui demander la raison pour laquelle il avait été à la ferme, lorsque Montéclain s'avança rapidement vers lui.

— A la bonne heure, Bricord, lui dit-il gaiement, tu ne m'abandonnes pas. En ce cas, plus de rancune, car je dois te le déclarer, j'avais été si blessé de la façon dont tu m'as voulu quitter, que j'avais envoyé chercher Léda pour m'entendre avec elle pour régler nos affaires de façon à n'avoir plus aucun rapport ensemble. Heureusement, Brias ne l'a pas trouvée, et puisque te voilà, qu'il ne soit plus question de cette mésintelligence. Et maintenant, Bricord, tout à la chasse, et coupons l'herbe sous le pied à Montaleu; je te confie mon honneur.

Bricord, éperdu et ne sachant que devenir, répondit au hasard et promit de faire de son mieux.

La compagnie se trouvant réunie, on prit la route du hallier où l'on devait attaquer l'animal.

— Tirons-nous la bête au sortir de l'enceinte? dit Hector.

— Allons donc! lui répondit Montéclain, j'entends que nous ayons un hallali; il n'y a pas de belle chasse sans cela.

— Il faudrait, reprit Hector, que nous fussions sûrs de détourner la bête, car il est fort possible qu'elle ait délogé en entendant sonner les trompes. Vous savez que les sangliers n'aiment pas ces bruits-là.

— Les vôtres, repartit Montéclain avec une assurance imperturbable; mais les miens sont capables de tenir à la bauge pendant plus d'une heure.

— Auquel cas, dit Hector, il sera prudent de fusiller.

— Non, de par tous les diables, répliqua Montéclain, dût-il charger à fond chiens et chevaux, j'entends le tuer de ma propre main.

— Avec cette aiguille que vous avez au côté? dit Hector en riant.

— Ne vous en alarmez pas, Montaleu, reprit Montéclain avec un sourire dédaigneux, les aiguilles que je manie font des trous que nulle autre aiguille ne pourrait raccommoder.

Bientôt la conversation devint générale, et l'on n'entendit plus que discussions sur les quartans, les pigaches, et les signes auxquels on reconnaît un sanglier, son âge, son sexe, sa trace, tout cela entremêlé des mots particuliers à la vénerie. Cependant on entra en chasse; les limiers furent lancés; Montéclain, s'exposant comme le dernier des piqueurs, les appuyait en criant d'une voix animée et retentissante :

— Hou! hou! valets; hou! hou! là dedans.

Contre sa prévision, ou plutôt contre l'opinion qu'il avait émise, le sanglier prit son parti et piqua une pointe qui devait entraîner toute la chasse bien loin de son point de départ. Montéclain s'élança sur la voie avec tant d'ardeur, d'enthousiasme, de cris et de bravades, qu'Hector se laissa prendre à cette fausse démonstration, se précipita sur ses traces avec rapidité; la haine jalouse qu'il avait pour Montéclain, sa vanité de chasseur, son désir de vaincre dans une lutte quelconque un homme dont la supériorité dédaigneuse le blessait en toute occasion, firent taire dans l'esprit de Montaleu le souvenir de la scène qui venait de se passer à la Charbonnière. De son côté, Bricord, perdu dans ses soupçons, ne sachant plus comment les éclairer, s'attacha instinctivement à la trace d'Hector.

Brias, le colonel, Champmortain, Amab, firent compagnie à Léona et à madame de Champmortain, et toute la compagnie fut bientôt entraînée dans la même direction et comme animée d'une ardeur enthousiaste, quoique assurément il n'y eût pas une seule de ces personnes qui fût réellement préoccupée de la chasse. Brias voulait parler à Sylvie, qui voulait lui parler. Champmortain voulait rester seul avec Léona, qui voulait rester seule avec le colonel. Il n'y avait dans tout ce monde qu'Amab, qui, satisfait de trouver une occasion de se fuir lui-même, n'avait cependant nul désir de s'approcher de personne. Il ne prenait pas même à la chasse ce vulgaire intérêt qui s'excite à l'aspect de la passion des autres... Amab était un pauvre homme perdu, isolé, rongé au plus profond de son âme par un désespoir latent, dont il oubliait quelquefois les angoisses dans l'inspiration de son pinceau, et qui cherchait en ce moment à les étourdir dans le mouvement et le bruit où il s'était jeté. Cependant la cavalcade, commandée par les désirs secrets de chacun, évoluait dans sa rapidité avec une adresse et une lenteur imperceptibles. Peu à peu Léona s'était dégagée de la ligne horizontale qu'on avait d'abord suivie, et avait pris la tête côte à côte avec le colonel. Champmortain, qui prétendait à la faveur d'un entretien, suivait de près; Amab serrait Champmortain, tandis que Sylvie et Brias, dont les chevaux moins solides avaient besoin d'être ménagés, se laissaient abandonner seuls en arrière.

— Eh bien! Thomas, dit Léona au colonel, vous savez les nouvelles?

— Lesquelles? répondit le colonel, que madame de Monrion est innocente du crime qu'on lui impute.

— Bah! fit Léona, vous croyez? J'avoue que, pour ma part, il m'en faudra des preuves bien convaincantes, après l'histoire du village de Saint-Faron.

— Vous savez mieux que moi qu'elle est innocente, dit le colonel sévèrement.

— D'où voulez-vous que je le sache?... Tout ce que je sais, c'est que Montaleu, qui épouserait une chiffonnière, si sa hotte était chargée de bank-notes, épousera la comtesse et prendra le poupon par-dessus le marché.

— Je crois qu'il le peut mieux que personne.

— Oui, il est de carrure à porter tout le ridicule possible; il est vrai que la dot est magnifique.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends... Vous feignez de ne pas me comprendre, Léona! Hector épouse parce qu'il sait à qui appartient cet enfant...

— Ah! il est dans les confidences de madame de Monrion?

— Léona, dit le colonel, parlons-nous sérieusement, ou croyez-vous pouvoir me traiter comme monsieur Amab ou comme un Champmortain?

— Rassurez-vous, colonel, reprit Léona avec un indicible sourire de dédain, c'est un honneur que je n'ai pas envie de vous faire.

Le colonel contint la colère que cette impertinence excita en lui, et il reprit après un moment de silence :

— Comprenez-moi bien, madame, je n'entends pas, je ne veux pas être mêlé dans une affaire où vous prétendez compromettre la réputation d'une femme innocente.

— Monsieur le colonel Thomas Rien, mais qui vous y mêle, si ce n'est vous qui venez me prêcher l'innocence de madame de Monrion?... Eh! mon Dieu, monsieur, prouvez-la, mettez-la en lumière; je ne *veux* pas, je *n'entends* pas vous en empêcher. Faites mieux, épousez la belle protégée du marquis. A votre aise, monsieur, faites.

Le colonel, dont la nature entière et impétueuse s'étonnait et s'irritait à la fois de ce langage dédaigneux, repartit avec un dépit violent :

— Léona, un mot : vous avez juré à ma mère de me servir dans mes projets...

— Et je suis encore prête à le faire.

— Vous savez quel est le but de ma vie?

— Oui, la réhabilitation de l'honneur de votre mère.

— Vous la tenez dans vos mains, vous!

— C'est vrai.

— Quel prix y mettez-vous?

— La ruine et le déshonneur de madame de Monrion, dit Léona en lui jetant ces paroles d'une voix moqueuse.

— Jamais! répondit le colonel avec indignation.

Léona arrêta soudainement son cheval, et se laissant gagner par Champmortain et Amab, elle leur dit joyeusement :

— Allons donc, messieurs, allons donc; faut-il que ce soit moi qui vous donne l'exemple? Une course à fond de train, Victor, et vous aussi, monsieur de Champmortain, et montrons au colonel que les coursiers d'Afrique qui piaffent si superbement sous un magnifique uniforme, ne peuvent nous tenir tête dans ce pays hérissé de difficultés.

Tous les trois partirent au galop, laissant le colonel sombre et mécontent. Il chercha quelqu'un à qui se joindre; mais au moment où il allait s'approcher de Brias et de Sylvie, il les vit tourner avec rapidité d'un autre côté, comme s'ils eussent voulu couper la chasse. Thomas ainsi abandonné allait peut-être se décider à gagner la ferme, lorsqu'il aperçut Montéclain qui venait de son côté à toute course. Thomas le laissa s'approcher, et il allait lui demander pourquoi il paraissait ainsi abandonner la chasse, lorsque Montéclain, l'arrêtant soudainement, lui dit :

— Colonel, voulez-vous sauver la vie à une femme?

— En doutez-vous?

— Eh bien! ne quittez pas cette allée, c'est la seule qui conduise de cette partie de la forêt à Lavordan. Bricord veut y retourner, il vient de le dire à Aly. Retenez-le un quart d'heure, dix minutes.

— Qu'est-il donc arrivé?

— Vous le saurez, colonel; mais, par grâce, retenez Bricord... Je vais à Lavordan... je cacherai Léda qui peut-être y est rentrée... mais le voici... adieu...

Montéclain disparut à toute course et le colonel alla audevant de Bricord.

XXXI

RENCONTRE

La nuit qui venait de s'écouler avait été cruelle pour Julie. D'abord confiante en son innocence, elle s'était presque

étonnée de la maladresse des méchants; mais, en se rappelant par qui cette accusation avait été rapportée à monsieur de Montaleu, elle fut forcée de reconnaître qu'il s'était trouvé des hommes de quelque considération qui avaient foi en cette calomnie; elle dut se souvenir que monsieur de Montaleu y avait cru. Une fois engagée dans cette suite de réflexions et de raisonnements, elle s'était rappelé les circonstances de son voyage à Issoudun et de son retour à Saint-Faron. Les mille précautions qu'elle avait prises, dans un mouvement de pitié, pour cacher à tous les yeux le secret d'une autre, n'eussent pu être mieux combinées s'il eût fallu cacher sa propre faute. On pouvait tourner contre elle-même tout ce qu'elle avait fait pour protéger Léda. Arrivée à ce résultat, une indicible terreur s'était emparée de Julie, et elle avait reconnu qu'elle était, pour ainsi dire, à la merci de la générosité ou des remords de la coupable. Alors, ce ne fut plus, comme elle l'avait fait d'abord, à chercher un moyen de sauver Léda qu'elle appliqua toutes les forces de son esprit, mais à découvrir dans ce qui s'était passé un moyen de se sauver elle-même. Rien ne s'offrait à son imagination troublée. Elle était partie seule, elle était revenue seule. Elle seule avait paru chez Jeanne Dromery... Sa tête s'égara... Elle fut sur le point de courir à monsieur de Montaleu, de tout lui dire, d'implorer son appui, ses conseils; mais le souvenir de la promesse qu'elle avait faite à Léda l'arrêtait. Puis, au milieu de ce flot de craintes, d'incertitudes, de douleurs, le sentiment de son innocence s'élevait comme l'arche protectrice au milieu des tempêtes du déluge. Julie s'y réfugiait, s'y agenouillait, et reprenait un peu de calme... Mais bientôt ses terreurs renaissaient; la solitude, la nuit prêtaient leur secours fatal à l'ardente imagination de Julie; et, plus d'une fois, au moment où elle se rattachait de ses deux mains jointes à cette planche de salut, il lui sembla voir l'ombre fatale et menaçante de Léona y poser son pied insolent et la replonger dans l'abîme où elle devait périr.

Ce fut après les fatigues d'une pareille nuit que Julie, voulant enfin savoir ce qu'elle avait à espérer ou à redou-

ter de Léda, l'envoya chercher. Léda, surprise par l'arrivée matinale de l'envoyé de madame de Monrion, lui fit répondre qu'elle allait immédiatement se rendre près d'elle. Une heure entière s'était écoulée dans une attente inutile, et madame de Monrion, dont l'impatience et l'inquiétude croissaient de minute en minute, avait renvoyé une seconde fois à la ferme.

Le valet que nous y avons vu arriver en même temps que Bricord, et qui cette fois n'avait pas retrouvé Léda, était à peine sorti du château de Montaleu que le vieux marquis entrait dans l'appartement de Julie et s'y établissait avec toutes ces précautions et toutes ces lenteurs solennelles qui annoncent un entretien de longue durée. Presque toujours, au théâtre, le public accueille ces entrées avec un sentiment de malveillance et d'effroi ; à ce moment, et pour des raisons faciles à comprendre, Julie éprouva un sentiment assez analogue à celui des spectateurs, et il lui fallut toute la déférence qu'elle devait à monsieur de Montaleu pour ne pas le prier vivement de remettre à une autre heure cette entrevue. Le marquis, ayant pris place, commença ainsi :

— Julie, des raisons particulières et qui tiennent au souvenir d'une affection trompée, m'ont fait renoncer pour toujours au mariage. Cependant, le besoin d'une affection, le désir de transmettre ma fortune à un homme qui méritât cette faveur, me firent chercher autour de moi quelqu'un à qui donner l'une et l'autre. Mon espérance et mon choix se tournèrent dès l'abord vers Hector de Montaleu. C'est le fils de mon frère, c'est l'héritier de mon nom... Ma tendresse et ma fortune lui furent destinées. Je dois vous le dire, mon cœur fut bientôt rebuté par cette nature grossière et bornée, sous laquelle je ne soupçonnais alors ni le courage ni la générosité. Plus jeune, et tout à la fois beau, spirituel, ardent, plein de grâce et de feu, grandissait près de moi le jeune comte Gustave de Monrion. C'était le fils de ma sœur, mais il ne portait pas mon nom, et je combattis longtemps la séduction qu'il exerçait sur moi avant de me décider à tourner mes espérances de son côté. L'affection que je portais à Gustave était bien puissante, puisqu'elle a résisté à ses torts et à ses folies.

— C'est qu'il y avait un noble cœur sous ces torts, une fierté sincère sous ces folies, dit madame de Monrion.

— Soit, reprit monsieur de Montaleu ; mais veuillez m'écouter. Après la mort de Gustave, je me trouvai seul, et peut-être aurais-je porté mes vues du côté d'Hector, lorsque le malheur qui vous rendit orpheline, en m'imposant le devoir de vous protéger, me donna une consolation et me fit espérer que ma vieillesse aurait une famille. Je vous aime comme un père, Julie; mais vous ne savez peut-être pas qu'un homme d'un nom comme le mien doit écouter d'autres voix que celle de son affection. Bien souvent, j'ai regretté, dans mes réflexions solitaires, qu'Hector de Montaleu ne fût pas tout autre qu'il ne semblait. Il porte mon nom, il héritera de mon titre, et s'il s'était montré digne de devenir votre mari, j'accomplissais, en vous unissant, mes devoirs envers vous, envers lui et envers moi-même, en lui assurant ma fortune.

— Il n'a pas besoin de devenir mon mari, dit Julie doucement, pour que vous lui assuriez votre fortune.

— Julie, continua vivement monsieur de Montaleu, il y a une chose étrange dans votre destinée. Placée par un hasard inouï entre les deux héritiers que m'avait donnés la nature, et qui tous deux s'étaient trop longtemps montrés indignes de ma tendresse, vous avez tour à tour éveillé dans leur âme les nobles instincts qu'ils ont reçus de leurs ancêtres. Le premier a réparé généreusement l'insulte qu'il vous avait faite; le second vous offre de démentir victorieusement la calomnie qui vous poursuit... Julie, vous m'avez demandé quelques heures de recueillement pour répondre à la proposition du vicomte Hector de Montaleu ; cette réponse, je viens la chercher, et j'espère qu'elle sera selon mes vœux et telle que la mérite la noble confiance du vicomte.

A cette conclusion facile à prévoir, Julie cependant tressaillit d'indignation. Elle ne doutait plus en effet de la complicité d'Hector et de Léda. Toutefois elle se contint.

— Je vous remercie, monsieur, répondit-elle d'une voix mesurée. Il y a déjà longtemps que j'ai compris que l'affection que vous me témoignez serait une atteinte portée aux

droits sacrés de votre famille. Rendez à monsieur Hector de Montaleu, je vous en prie encore, comme je vous en ai toujours prié, rendez-lui les espérances légitimes que lui donne sa parenté ; mais permettez-moi de ne pas accepter la proposition qu'il a daigné me faire.

— Quoi ! vous refusez ? s'écria le vieux marquis.

— Oui, monsieur, je refuse...

— Malgré la générosité de cette proposition ?

— Monsieur le marquis, dit Julie avec une fermeté pleine de noblesse, accusée de la façon la plus infâme, je ne veux accuser personne. J'attends ma justification de l'honneur de ceux qui la tiennent dans leurs mains. Si elle ne vient pas, je vous dirai alors ce que signifie la générosité de monsieur Hector de Montaleu.

— Je ne vous comprends pas.

En ce moment on entendit le galop d'un cheval qui entrait dans la cour. Julie vit que c'était le domestique qu'elle avait envoyé à la ferme.

— Peut-être, répondit-elle vivement à monsieur de Montaleu, me comprendrez-vous mieux tout à l'heure.

Le domestique si impatiemment attendu entra.

— Eh bien ! lui dit Julie, madame Bricord ?

— Elle n'est pas à la ferme, madame...

— Comment ! et où est-elle ?

— Tout le monde l'ignore... Il paraît que monsieur de Brias est venu la chercher sans la trouver, et j'ai laissé monsieur Bricord très-inquiet de l'absence de sa femme. On dit qu'elle a disparu...

— Disparu !... s'écria Julie avec un effroi terrible ; c'est impossible. Mais alors... elle m'abandonne !

— Qu'est-ce donc ? fit monsieur de Montaleu, et qu'y a-t-il donc de commun entre vous et cette femme ?

— Ce qu'il y a, monsieur, c'est que... Non, reprit-elle, ce n'est pas possible.

Et s'adressant au valet, qui était demeuré là avec la curiosité méchante de tout ce qui est servile et envieux :

— Elle a dû laisser une lettre pour moi.

— On ne m'en a pas parlé... Mais si madame la comtesse le veut, je vais retourner.

— Non, dit Julie vivement, j'irai moi-même... Ma voiture, je vais sortir.

Le valet se retira.

— Que signifie tout ceci, Julie? dit monsieur de Montaleu. En quoi madame Bricord est-elle initiée aux choses qui vous regardent?

— Monsieur, vous avez le droit de savoir toute la vérité; mais moi, je n'aurai le droit de vous la dire que lorsque l'abandon de cette femme m'aura dégagée de mon serment; alors, monsieur, vous apprendrez si c'est avec raison que j'ai repoussé les indignes propositions de monsieur Hector de Montaleu.

Julie quitta le marquis, et au bout de quelques minutes elle arriva à la ferme de Lavordan. Elle y entrait à peine et elle n'avait pas encore eu le temps de s'informer de Léda, que Montéclain arrivait tout haletant dans la cour.

— Madame Bricord est-elle ici? s'écria-t-il, sans voir Julie, et en sautant de cheval.

— Non, monsieur le marquis, répondit la servante à qui Montéclain s'était adressé; voilà deux fois qu'on vient la demander, et voilà encore madame la comtesse de Monrion...

Montéclain se retourna vivement et salua Julie avec un respect si profond, que, pour la première fois depuis quelques jours, elle se sentit remontée à la place d'où la calomnie avait tenté de la faire descendre. Cependant elle demeura tout interdite en présence de cet homme dont elle avait entendu souvent accuser la légèreté et l'inconduite. Montéclain lui-même fut embarrassé, malgré son assurance; il devinait le motif qui avait amené madame de Monrion, mais il était bien difficile d'aborder un pareil sujet avec une femme qui devait le considérer comme un ennemi. Cependant la pâleur, l'agitation de madame de Monrion le touchèrent vivement.

— Pardon, madame, lui dit-il; vous désirez voir madame Bricord et je le désire autant que vous peut-être, et, veuillez me pardonner cette supposition, peut-être y a-t-il quelque relation entre le motif qui vous a conduite ici et celui qui m'y amène.

Julie, les yeux baissés, le corps tremblant, la voix brisée, lui répondit ces mots entrecoupés :

— Je ne le pense pas, monsieur. Je venais... moi... Mais, qu'importe... elle n'y est pas... il me suffit...

Un profond soupir s'échappa de sa poitrine; elle leva vers le ciel l'azur mouillé de ses beaux yeux, et murmura d'une voix faible :

— Mon Dieu! mon Dieu! que faire à présent?

— Madame, lui dit Montéclain en s'approchant doucement, je n'ai aucun droit que celui d'un profond respect à vous demander un moment d'entretien; mais si la prière d'un homme d'honneur et dont tout le cœur se révolte en pensant qu'on a osé vous outrager, si cette prière peut vous paraître sincère, veuillez m'écouter un moment.

— Mais, monsieur, fit Julie en le regardant avec crainte, mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître; vous ne me connaissez pas...

— Madame de Monrion, reprit Montéclain d'une voix ferme, je vous connais, je sais que vous êtes sainte, je sais que vous êtes pure, je sais que vous êtes bonne et généreuse, et je sais que vous avez été outragée et calomniée. Voulez-vous m'écouter, madame? il le faut, je vous le jure, oui, je vous le jure sur le souvenir de celui dont vous portez le nom.

Julie leva les yeux sur Montéclain qui, debout devant elle, la tête découverte, comme un sujet devant une reine, comme un fidele devant une sainte, lui montrait de la main la salle basse de la ferme. Elle passa, toute confuse et toute tremblante, devant lui; mais au milieu du trouble et de la douleur auxquels elle était en proie, une singulière espérance venait de luire dans son âme. Ce n'était pas seulement l'espérance de son salut, c'était plus qu'une lumière qui lui montrait sa justification prochaine, c'était aussi une tiède chaleur qui calma doucement son âme endolorie. L'astre qu'elle venait de voir se lever à son horizon éclairait et brûlait à la fois. Elle entra; Montéclain la suivit. Elle se laissa aller sur un siége; il s'approcha d'elle et la regarda... Jamais embarras plus charmant, douleur plus touchante, confiance plus naïve n'avaient animé un plus

ravissant visage. Montéclain s'oublia à la regarder ; il sentait ses genoux fléchir sous lui ; il lui semblait qu'il ne pouvait lui parler que pour lui dire : « Madame, je vous aime et j'attends votre arrêt. »

Cependant Julie, embarrassée de ce long silence, se hasarda encore à regarder Montéclain. Les yeux qu'elle rencontra brûlaient de tant d'admiration qu'elle se voila, en rougissant, de ses longues paupières.

— Qu'avez-vous donc à me dire, monsieur? reprit-elle en tremblant.

— Pardon, fit Montéclain, vous devriez le savoir déjà. Une minute de douleur laissée à votre cœur est un crime. Madame de Mourion, je sais toute la vérité sur ce qui s'est passé à Issoudun.

— Vous, monsieur! dit Julie avec un vif mouvement de surprise.

— Oui, madame, je sais par quel admirable subterfuge vous avez trompé le malheur de Bricord, je sais avec quel saint dévouement vous avez essayé de réparer la faute d'une pauvre femme... Vous comprenez maintenant pourquoi je vous admirais tout à l'heure en silence, pourquoi j'eusse voulu m'agenouiller devant vous pour vous demander votre pardon.

— Mon pardon, monsieur... pour qui donc?

— Pour moi qui, pouvant vous justifier depuis deux jours, vous ai laissée souffrir.

— Je n'avais aucun droit à votre bienveillance.

— La vertu calomniée a droit au témoignage de tout homme d'honneur, madame, et je tiens trop à votre estime pour ne pas essayer de me justifier à vos yeux.

Julie s'inclina doucement, mais déjà elle écoutait avec une joie secrète cette voix grave et pénétrante qui lui parlait avec le langage qu'elle voulait, avec l'accent qu'elle avait rêvé.

— Instruit comme vous de la fuite de Léda, continua Montéclain, je m'étais en secret associé à votre bonne action. Au moment où vous en êtes devenue la victime, madame, quelque chose d'heureux, je dois vous le dire, s'est mêlé à l'indignation que j'ai éprouvée.

— Monsieur de Montaleu s'est montré votre ennemi, monsieur, répondit Julie en hésitant, et je comprends que vous ayez espéré une vengeance dans l'humiliation qu'il recevait à cause de moi.

— Oh! madame! reprit Montéclain d'un ton de reproche si profond que Julie en fut émue, la calomnie n'est pas toute pour vous, et celui qui vous a donné de moi une idée assez infâme pour que vous prêtiez un pareil sens à mes paroles, est un ennemi auquel je ne pardonne pas... Et cependant c'est vrai, votre malheur m'a donné la seule vengeance que je veuille tirer de cet homme qui a cru à votre déshonneur, et qui depuis deux jours n'a trouvé d'autre protection à vous offrir que la basse et insultante alliance de monsieur Hector de Montaleu.

— Oh! je l'ai refusée, monsieur.

— Eh bien! madame, cette joie, que vous avez si mal interprétée, venait de ce que le hasard me donnait le droit de vous dire : — Madame, il y a un homme que vous ne connaissez que par le mal qu'on vous en a dit; eh bien, madame, pour confondre vos calomniateurs, pour écraser vos ennemis, cet homme vous offre son appui... cet homme vous appartient.

— Monsieur, reprit Julie troublée jusqu'au fond de l'âme, il suffira de quelques paroles pour ma justification, je les attends de votre justice.

— Vous avez raison, madame, dit Montéclain, ce que je puis faire pour vous ne demande ni courage, ni dévouement; vous avez raison, il n'y a pas là de quoi vous persuader que je donnerais ma vie pour vous épargner une larme.

— Monsieur!... fit Julie dont le cœur battait d'un trouble indicible.

— Je dois tout vous dire, madame, reprit vivement Monéclain. Si j'ai tardé à proclamer la vérité, c'est que j'espérais pouvoir aussi sauver la pauvre femme que nous sommes venus chercher ici tous les deux.

— Et s'il est possible de la sauver, monsieur, je vous demande de le faire.

— Son absence, je vous l'avoue, me laisse dans l'incer-

titude la plus cruelle. Cependant, en retardant votre justification jusqu'à demain, il serait possible...

— Ah! monsieur, s'écria vivement Julie, j'attendrai maintenant, je sais qu'il y a quelqu'un qui me défendra.

Elle s'arrêta toute confuse de ce vif mouvement de confiance.

— Ah! merci, merci, madame! merci! lui dit Montéclain avec une effusion pleine de fierté. Vous me confiez votre honneur, vous remettez à ma foi ce trésor de pureté et d'innocence, merci! je l'emporte dans mon cœur comme un dépôt chaste et sacré, comme j'emporterais l'honneur de ma sœur si j'en avais une, l'honneur de ma mère si elle vivait encore. Je vous le rendrai, madame, intact et brillant, et digne de vous. Mais ajoutez encore à cette confiance et permettez-moi de vous sauver tout à fait.

— N'est-ce pas assez que vous détruisiez la calomnie qui me poursuit?

— Non, madame, cette calomnie a été trop habilement tramée pour qu'il ne faille pas remonter jusqu'au calomniateur, et le flétrir de son infamie! Permettez-moi de vous parler à cœur ouvert comme un homme d'honneur à une femme qu'il respecte, et dont l'avenir doit être débarrassé de ces reptiles que vous n'écraserez peut-être pas toujours avec la même facilité. Il y a une femme, madame, qui déteste en vous la beauté, l'esprit, la vertu; une femme qui, peut-être, a le droit de vouloir vous punir d'une injure que vous ignorez.

— Moi?

— Oui, vous, madame, permettez-moi de vous taire cette injure, vous ne la comprendriez pas... Sachez seulement que des deux coupables l'un était monsieur Amab, l'autre votre frère; elle a puni le premier, car elle fait d'un nom honorable un nom méprisé; elle veut punir en vous le second de ses insulteurs. Le bruit qu'elle a répandu est sa première tentative; mais ce n'est pas assez de déjouer ses projets, il faut qu'elle en subisse la honte. Je produirais demain les preuves qui vous justifient, qu'il lui suffirait de dire, pour s'excuser, qu'elle a cru aux apparences qui ont trompé tout le monde; et pour qui ne la connaît pas,

cette excuse serait suffisante. Cette tentative avortée en ferait naître une autre... Elle ne se reposera que dans votre perte ou dans la sienne.

— Mais, monsieur, reprit Julie tremblante, que peut-elle inventer de plus infâme?...

— Madame, dit Montéclain, par une habileté que vous ne soupçonnez pas, elle a enchaîné à sa cause Champmortain, Brias, deux hommes d'honneur dont elle tient la vie et le repos entre ses mains; elle y a enchaîné la malheureuse Sylvie, qu'elle veut perdre pour s'en faire une complice; elle peut exciter contre vous les brutales jalousies d'Hector de Montaleu. Enfin, la trame où elle espère vous prendre est si bien ourdie, qu'elle fera peut-être votre ennemi d'un homme que vous ne connaissez pas, qui ne vous a vue qu'une fois, et qui, plus que tous ceux qui vous entourent, a besoin de votre déshonneur pour arriver à son but.

— Mais qui donc, monsieur ? qui donc?... s'écria Julie épouvantée.

— Le colonel Thomas Rien, madame.

— Lui ! cet étranger arrivé d'hier?

— Lui, madame, à qui elle peut donner à choisir entre votre perte et celle de l'espérance de toute sa vie, et qui, malgré l'honneur, choisira peut-être contre vous.

— Mais que deviendrai-je alors, monsieur? qui me protégera? dit Julie avec des larmes.

— J'ai été l'ami de Monrion, madame; donnez-moi votre main comme à un frère, et, sur Dieu! je vous jure que cette femme eût-elle ameuté tous les intérêts, toutes les haines de l'univers, je briserai ses projets, et je vous replacerai resplendissante et honorée à la place dont elle veut vous faire tomber.

— Ah! monsieur, tant d'intérêt de la part d'un homme qui ne me connaît pas me touche, m'étonne et me rendrait presque fière; mais je ne sais si, dans ma position, je puis accepter une protection comme la vôtre.

— Vous le pouvez, madame, je le mérite. Une vie marquée par trop de folies, peut-être, pourrait autoriser une âme comme la vôtre à se défier d'un dévouement qui se dirait inspiré par l'amour qui naît sous vos regards comme

les fleurs sous le soleil; mais si le marquis de Montéclain a perdu le droit de faire croire à une passion trop tendre, il a gardé celui d'être du moins un honnête homme, il mérite d'être l'ami de tout le monde, et c'est à ce titre qu'il vous dit : Confiez-vous à lui.

— Eh bien! soit, monsieur, dit Julie en se levant avec assurance. Je me confie à vous. J'accepte le secours que vous m'offrez, et... je vous le dis sans crainte, je serai heureuse de la reconnaissance que je vous devrai... Déjà, monsieur, vous avez rendu la force et la confiance à mon âme... Il est si bon de croire qu'il y a des cœurs généreux et désintéressés, que vous m'avez presque consolée du malheur qui me frappe. Je ne suis qu'une pauvre enfant, orpheline... mais les prières de l'innocence sont précieuses devant Dieu, et je prierai pour vous, moi qui ne peux rien pour vous remercier.

Montéclain fit un mouvement comme pour parler; mais il s'arrêta aussitôt et se mit à regarder Julie; puis, après un moment de contemplation silencieuse, il s'écria :

— Oh! madame, vous donneriez de l'honneur au plus infâme, du courage au plus lâche; madame, allez en paix et comptez sur moi.

Comme il s'inclinait pour la saluer, Julie lui tendit la main; il la tenait encore lorsque la porte s'ouvrit, et le colonel parut avec Bricord. Ils semblèrent fort surpris de cette rencontre.

— Pardon, dit le colonel, j'avais accompagné Bricord, qui était revenu ici pour savoir si sa femme n'était pas rentrée.

— Tu ne l'as donc pas retrouvée? repartit Montéclain.

— Non, monsieur le marquis, répondit Bricord, pas plus que madame la comtesse, qui a besoin de lui parler, à ce qu'il paraît, puisqu'elle est venue jusque chez nous.

— Eh bien! reprit Montéclain, puisque toutes nos recherches ont été inutiles, regagnons la chasse.

— Attendons-la plutôt, dit le colonel dont le regard ardent examinait alternativement le trouble de Julie et l'indifférence affectée de Montéclain... Il me semble qu'elle ne doit pas être loin.

— Vous avez raison... En effet, fit le marquis, pour une chasse au sanglier, elle a été menée bien silencieusement, ce me semble.

— C'est possible, monsieur le marquis, reprit Bricord; peut-être y a-t-il quelqu'un qui voulait surprendre ici des personnes qui n'y sont pas.

— Adieu, monsieur Bricord, dit Julie : je voulais parler à votre femme, mais je crois que maintenant c'est inutile.

Elle salua le colonel et Montéclain. Celui-ci lui offrit la main et lui dit en la reconduisant jusqu'à sa voiture :

— Je dois vous avertir de tout, madame : notre rencontre peut être calomniée comme votre bonne action.

— En quoi, monsieur?

— On peut y voir un rendez-vous convenu entre nous...

— Et quand cela serait, monsieur, où serait le mal?

Montéclain n'osa pas lui répondre. Il craignit de toucher à la candeur de cette âme, en lui disant ce qu'on pouvait supposer.

Madame de Monrion avait gagné la porte de la ferme, où se trouvait sa voiture; son domestique lui en ouvrait la portière, lorsque tout à coup débouchèrent sur la route Brias, Amab, Champmortain, Hector, Léona et madame de Champmortain. A l'aspect de Julie et de Montéclain, tous s'arrêtèrent; des regards étonnés et furtifs furent échangés, et par une incroyable lâcheté de tous ces hommes, un seul osa saluer madame de Monrion : ce fut Hector. Mais le regard glacé et le salut hautain que lui jeta Julie le récompensèrent mal de cette déférence intéressée.

— Ah! je vous comprends maintenant, dit-elle à Montéclain en montant dans sa voiture.

— Et vous n'avez pas peur d'une calomnie nouvelle?

— Maintenant plus que jamais ma vie et mon honneur sont entre vos mains, dit Julie; monsieur, je n'ai pas peur.

Elle remonta dans sa voiture, et fut obligée de passer devant toute la cavalcade qui s'était rangée sur le bord de la route. Léona riait aux éclats, Sylvie essayait de l'imiter, tandis que tous les hommes tenaient les yeux baissés, tant ils sentaient qu'ils prêtaient leur silence à une infamie. A peine Julie eut-elle disparu, que Montéclain, comme s'il

n'eût point vu les ricanements échangés entre Léona et madame de Champmortain, se mit à crier joyeusement :

— En chasse, messieurs ! en chasse !

XXXII

SOUPER

La salle à manger du château de Montéclain étincelait de lumières se reflétant sur les dorures d'un magnifique surtout, jaillissant en rayons d'émeraude et de rubis à travers les verres de Bohême qui encombraient la table. Les vins étaient nombreux et choisis, le service aussi exquis qu'abondant; dix laquais empressés, avertis incessamment par le regard de leur maître, sollicitaient sans cesse l'appétit et la soif des convives avec les vins et les mets. La joie courait autour de la table. La chasse avait été couronnée par un magnifique hallali où Montéclain avait tenu la parole qu'il avait donnée le matin à Hector de Montaleu : il avait abattu le sanglier de sa propre main. A ceux qui avaient suivi la chasse s'étaient joints, pour le dîner, monsieur et madame de Rudesgéns. Toute la vallée de Lavordan était réunie, moins le marquis de Montaleu et madame de Monrion. On en était au second service, à ce moment du repas où l'appétit, surexcité par un exercice violent, commençait à se calmer, où les meilleurs morceaux font place à un bon mot dans la bouche des convives.

On avait causé, on commençait à rire, et l'entrain du maître de la maison, l'excellence des vins, la liberté de la campagne, donnaient à la gaieté générale quelque chose de bruyant et de fiévreux qui pouvait faire penser que, sans la présence de madame de Rudesgens et de madame de Champmortain, il eût été facile de passer d'un joyeux festin à une orgie. Déjà même Hector commençait à crier. Monsieur de Rudesgens, pimpant, batifolant, à demi renversé sur sa chaise, jetait de son plus aigre fausset mille souvenirs délicieux à travers la conversation générale, et de sa voix la plus basse et la plus intime glissait les décla-

rations les plus sataniques dans l'oreille de Léona. Celle-ci faisait bouillonner le vieil Annibal par de charmants embarras, pendant qu'elle endormait la surveillance de Champmortain par des regards tièdes et doux qui semblaient lui dédier tout le bonheur qu'elle éprouvait d'être trouvée si belle. Sylvie rayonnait d'un bonheur inconnu et transcendant, et dont Brias seul avait sans doute la confidence, car il y avait, dans leur langage, mille de ces mots indifférents à tous et qu'ils se renvoyaient par de fins sourires. Amab lui-même se laissait aller à l'entraînement général comme un homme décidé à prendre de la vie ce qu'elle pouvait lui donner encore d'amusant; il était près de madame de Rudesgens, à qui sa politesse empressée donnait de si douces crispations qu'elle oubliait de surveiller monsieur de Rudesgens. D'ailleurs Léona ne lui avait-elle pas dit que si elle s'avisait de séduire Amab, il faudrait qu'elle-même se vengeât sur le charmant Annibal? La vieille Arthémise marchait donc de pair avec une des beautés les plus renommées de Paris. Le colonel seul semblait ne pas vouloir se livrer, quoiqu'il fût toujours prêt à la réplique. Quant à Montéclain, il attisait avec une activité soutenue le feu de la conversation, tout à tous et à chacun. C'était un de ces ravissants festins dont on emporte un charmant souvenir de plaisir sans pouvoir dire précisément où il s'est trouvé.

Cependant, par un étrange accord, un nom connu de tous les convives, une aventure où ils étaient tous intéressés, avaient été écartés de ces mille propos qui couraient sur toutes choses; il semblait que chacun hésitât à mettre le premier le pied sur ce terrain brûlant et plein de précipices. Ce fut, comme cela devait être, le lourd et majuscule Hector qui alla le premier cogner rudement du front contre la barrière qui semblait protéger ce sol dangereux. On en était revenu au triomphe de Montéclain, et l'on n'épargnait pas Hector sur sa déconvenue.

— Bah! s'écria-t-il, il en est souvent de la chasse comme des cartes : aux innocents les mains pleines. Selon toutes les règles, la bête eût dû poursuivre sa pointe du côté de Saint-Faron; mais pas du tout : pendant que j'éventrais mon cheval à suivre la trace, le sanglier change de direc-

tion, nous ramène à notre point de départ après trois lieues de course inutile, et rabat tout à coup sur la ferme de Lavordan, où le cheval de Montéclain se reposait tranquillement, tandis que son maître causait avec madame de Monrion.

Cette circonstance et ce nom arrêtèrent la parole dans toutes les bouches; tous les regards se tournèrent du côté de Montéclain. Il y eut un singulier moment de silence. Chacun eût voulu interroger le maître de la maison sur le mystère de cette rencontre, mais aucun ne l'osait. Montéclain parut ne point prendre garde à cet incident.

— Je l'avoue, dit-il du ton le plus dégagé, le hasard m'a fait la partie belle.

— Et, reprit Léona, il vous a favorisé de toutes façons en vous faisant rencontrer la charmante comtesse. Comment se porte l'enfant? On m'a dit que vous étiez allé hier savoir de ses nouvelles.

— L'enfant se porte bien, répondit Montéclain comme si on lui eût parlé d'une chose fort indifférente.

— Et la mère, dit madame de Rudesgens d'un ton aigre, se porte aussi à merveille, à ce qu'il paraît?

— Je ne puis pas vous donner de ses nouvelles, répondit encore Montéclain, je ne sais où elle est...

Hector pâlit, et Sylvie continua :

— Elle avait cependant son air rayonnant en quittant la ferme de Lavordan.

A cette parole, Montéclain partit d'un éclat de rire si joyeux, si prolongé, si ébouriffant, que tout le monde en resta muet.

— Comment! madame, dit-il à Sylvie, comment, une femme comme vous, d'un esprit si juste, vous avez pu croire un moment à cette fable, qui n'est même pas malveillante, tant elle est grossière et maladroite. Qui diable a donc inventé cette sottise? reprit-il en continuant à rire; c'est pitoyable... Je pardonne une méchanceté, mais pas la niaiserie. En vérité, veuillez me passer le mot... mais c'est... si bête...

A son tour, Léona avait pâli.

— Et comment expliquez-vous cet étrange concours de

circonstances? dit Léona... cette fuite à Issoudun, ce retour, cet enfant rapporté par madame de Monrion? Vous pourriez peut-être nous donner à ce sujet d'excellents renseignements; car vous connaissez la nourrice...

— Et vous avez des entretiens particuliers avec madame de Monrion, s'écria monsieur de Rudesgens, heureux mortel que vous êtes!

— Ah! ceci est merveilleux, repartit Montéclain, en riant avec plus d'entrain et de gaieté, est-ce que par hasard, après avoir accusé le vénérable oncle de notre héroïque Hector, vous auriez envie de me mettre aussi de la partie? Ah! pauvre madame de Monrion!...

— Ceci est cependant une affaire sérieuse, dit Thomas.

— Ridicule, cher colonel, ridicule, voilà tout.

— Vous êtes donc bien sûr de l'innocence de madame la comtesse? dit Léona.

— Mais nous le sommes tous, répondit Montéclain, vous toute la première... Hector autant que vous, et la preuve, c'est qu'il a été hier demander sa main... Et vous aussi, colonel, vous savez qu'elle est innocente.

— Mais alors, reprit Brias, une fois encore, comment expliquez-vous ce départ, ce retour, cet enfant?

— Tenez, continua Montéclain, ceci me rappelle une histoire assez bizarre qui m'a été contée, je crois, en Allemagne, et qui ressemble beaucoup à celle-ci.

— Voyons, dit monsieur de Rudesgens, une histoire scandaleuse... bravo!

— Cependant, fit madame de Rudesgens, j'espère que monsieur de Montéclain...

— Oh! madame, reprit celui-ci d'un air particulier, rassurez-vous, je serai discret et prudent.

— Nous attendons, dit monsieur de Rudesgens.

— Eh bien! reprit Montéclain, c'était en 1811 ou 12, à Cologne...

A ce nom, à cette date, Léona et le colonel restèrent interdits; monsieur de Rudesgens releva le nez et madame de Rudesgens ouvrit les yeux avec un indicible effroi.

— Deux jeunes filles de cette ville étaient courtisées par deux gentilshommes français...

— Ta ta ta! fit monsieur de Rudesgens: c'était de notre temps, Arthémise... nous devons avoir quelque idée de cela...

— L'une était fort riche et l'autre très-pauvre... continua Montéclain, et, par une juste compensation, la demoiselle riche était courtisée par le gentilhomme pauvre, et la fille pauvre par le gentilhomme riche...

— Ah! mais... mais... mais... voilà qui est bizarre, fit monsieur de Rudesgens, pendant que sa femme, l'œil éperdu, le corps tremblant, semblait prête à perdre contenance... Qu'en dites-vous, Arthémise?

— Je dis, répliqua madame de Rudesgens d'une voix presque éteinte, que monsieur de Montéclain a sans doute d'excellentes raisons pour croire à l'innocence de madame de Monrion, et que, pour ma part, je suis tout à fait de son avis. Il y a eu une méprise... ou une calomnie.

Léona attacha un regard de vipère sur madame de Rudesgens, en lui disant d'une voix âcre :

— Vous croyez, madame?

Le colonel, de son côté, mesurait la pauvre femme d'un œil menaçant, et ajoutait, d'une voix altérée:

— Vous croyez que madame de Monrion porte la peine de la faute d'une autre? vous croyez que, comme la malheureuse Sophie Muller...

A ce nom, madame de Rudesgens regarda le colonel avec effroi; il sembla que ce visage s'éclairait pour elle d'une soudaine lumière, car elle poussa un cri et tomba évanouie. Sylvie, tout épouvantée, courut vers sa mère, pendant que Léona la regardait avec une curiosité joyeuse et menaçante. Le colonel restait abîmé dans ses réflexions; Brias et Champmortain paraissaient rêver, tandis que monsieur de Rudesgens s'en allait de tous côtés en criant :

— Mais qu'est-ce que cela veut dire? qu'a donc Arthémise!... Voyons, Montéclain, que diable s'est-il passé à Cologne?

— Il fait horriblement chaud dans cette salle à manger, dit Montéclain, ouvrez les fenêtres.

— Mais je veux savoir... fit monsieur de Rudesgens.

— Quoi?

— Cette histoire de Cologne.

— Ce ne serait pas assez fort, dit Montéclain avec un imperturbable sang-froid... Des sels, apportez des sels.

— Mais, reprit monsieur de Rudesgens, je ne vous parle pas d'eau de Cologne... je vous parle de l'histoire...

— Bon! dit celui-ci, c'est une invention... je n'aurais pu aller plus loin.

Cependant, madame de Rudesgens revenait à elle, et Montéclain s'approcha et lui dit doucement :

— Pardon, mille pardons, je défends toujours à mes gens de mettre des fleurs dans cette pièce... Cela vous a rendue malade... Mais cela va mieux, n'est-ce pas?

Puis, comme madame de Rudesgens attachait sur lui un regard épouvanté :

— Ne craignez rien, lui dit-il tout bas.

Cet incident avait interrompu le festin. Madame de Rudesgens demanda à se retirer.

— Colonel, dit Léona en s'approchant de Thomas, ne voulez-vous pas que nous vous reconduisions?

— Non, répondit Thomas, qui paraissait aussi préoccupé que les autres, je reste...

— Il faut cependant que je vous voie.

— Demain...

— Non, cette nuit...

— Où cela?

— A la Charbonnière, dans deux heures.

— J'y serai.

Amab avait tout écouté, tout observé. Pendant ce temps, Montéclain, aidé de Sylvie, reconduisait monsieur et madame de Rudesgens.

— Accompagnez votre mère, dit-il à Sylvie, et rassurez-la.

Un moment après, il rentra avec Amab, Brias, Champmortain, le colonel et Hector de Montaleu.

— Monsieur de Montéclain, lui dit le colonel, j'ai à vous demander un entretien particulier.

— A moi? reprit Montéclain; je serai à vos ordres quand il vous plaira.

— Sur-le-champ!

— Impossible, dit Montéclain, j'ai à m'occuper d'une affaire pressante.

Il sonna vivement.

— Eh bien! demanda-t-il au domestique qui entra tout aussitôt, que savez-vous de la ferme?

— Rien, sinon que Bricord a battu tous les environs sans avoir pu retrouver sa femme.

Le domestique sortit.

— Savez-vous ce qu'elle peut être devenue, Champmortain? dit Montéclain en se dandinant.

— Moi, j'ignorais même qu'elle eût disparu.

— Et vous, Brias?

— Je n'y conçois rien.

— Et vous, Hector de Montaleu, vous n'avez pas quelque idée de ce qu'a pu devenir madame Bricord?

— Moi! moi, dit Hector, je n'ai pas quitté la chasse de la journée.

— Monsieur de Montéclain, reprit le colonel avec impatience, les intérêts dont j'ai à vous parler sont peut-être plus pressants que la recherche de cette malheureuse!

— Je ne crois pas, dit Montéclain en examinant d'un regard perçant le trouble de Montaleu. Messieurs, ajouta-t-il, il faut que nous retrouvions la pauvre Léda; il le faut, et je vous prie de vouloir bien m'y aider.

— Quel intérêt si pressant y mettez-vous donc? dit Champmortain.

— Je puis vous le dire, reprit Montéclain; écoutez-moi bien. L'histoire que j'ai commencée à table et que l'évanouissement de madame de Rudesgens a interrompue, vous eût fait comprendre, sous d'autres noms, le malheur qui frappe madame de Monrion. La pauvre enfant porte la peine de la faute d'une autre.

— Et quelle est la femme assez indigne, s'écria le colonel, pour laisser calomnier une femme à sa place?

— Il s'est trouvé une femme assez craintive et assez abandonnée pour le faire autrefois, répondit Montéclain; mais il ne faut pas accuser la malheureuse qui en est cause aujourd'hui; ce n'est pas elle qu'elle a voulu sauver en se taisant, c'est son complice.

— Ne le connaissez-vous pas et ne pouvez-vous le nommer? dit Brias en regardant Hector de Montaleu avec mépris.

— Non, repartit Montéclain dédaigneusement. Toutes les fois qu'il s'agit d'une lâcheté, il me faut des preuves certaines, irrécusables.

— Comment se fait-il, dit Champmortain, que sachant le nom de la mère de cet enfant, vous ignoriez celui de son père?

— Voici comment, répliqua Montéclain. Voici ce qui s'est passé, il y a six mois, dans ce pays.

Aussitôt il leur raconta l'histoire de cette lettre dont madame de Monrion avait caché si généreusement le contenu à Bricord. Il ajouta comment cette lettre lui avait été présentée à lire par le fermier, et comment lui-même s'était associé à ce noble subterfuge.

— Et, s'écria Brias, vous possédez cette lettre?

— Oui.

— Et tenant dans vos mains la justification de madame de Monrion, vous ne l'avez pas produite? dit Amab.

— Non, messieurs, non, et je vous demande votre parole d'honneur à tous de ne révéler cette justification qu'au moment où je vous le dirai.

— Soit! répondirent-ils.

— Veuillez écouter cette lettre, et vous comprendrez mes motifs.

Montéclain tira un papier de sa poche et lut ce qui suit :

« Lorsque vous lirez cette lettre, Pierre, vous n'aurez plus de femme.

» Ne vous affligez pas, car je vous délivre d'une épouse indigne de vous. J'ai cédé en votre absence aux séductions d'un homme qui m'en punit en m'abandonnant lâchement.

» Le jour est venu où mon crime ne pouvait plus rester caché; peut-être m'eussiez-vous pardonné, car vous êtes bon et grand; mais vous n'eussiez point pardonné à celui qui m'a déshonorée, et si j'avais vécu, vous eussiez fini par m'arracher le secret de son nom.

» Tout infâme qu'il est (et Montéclain appuya sur ces

paroles), tout infâme qu'il est, je l'aime encore trop pour vouloir le livrer à votre vengeance, et je préfère emporter dans ma tombe son nom et la preuve bientôt vivante de mon adultère.

» Adieu. »

Montéclain s'arrêta et regarda ses auditeurs, qui l'écoutaient dans un étonnement profond.

— Cette lettre, ajouta-t-il d'une voix émue, porte la date du 21 octobre de l'année dernière... C'est le jour où elle fut trouvée par le mari, le jour où on la remit à madame de Monrion, le jour où on me l'apporta. Le soir même, la femme que vous avez laissé chasser de chez vous, Champmortain, partait seule à la poursuite de l'infortunée qui voulait se tuer, la consolait, rapportait cet enfant, le nourrissait, imposait silence à la mère et la rendait à son mari.

— Mais elle doit savoir l'accusation qui pèse sur sa bienfaitrice? dit Brias.

— Oui, reprit Montéclain, et c'est pour cela qu'elle a fui, sans doute; c'est pour cela qu'elle se cache; car elle sait bien que c'est la mort pour elle... A moins, ajouta-t-il en regardant Montaleu, qu'elle n'ait prévenu la vengeance de son mari en accomplissant aujourd'hui le funeste dessein qu'elle annonçait, il y a six mois, dans cette lettre.

— Le craignez-vous donc? dit le colonel.

— Je ne sais plus que penser de la malheureuse. Mais que pensez-vous, messieurs, de celui qu'elle ne nomme pas, et qui, sachant qu'une femme innocente est victime d'un crime qui lui appartient aussi, ne l'a pas justifiée?

Montéclain promena ses regards sur tous ses auditeurs et les arrêta un moment sur Montaleu, qui s'était fait un visage impassible.

— Je pense que c'est un lâche! dit Brias.

— Et moi aussi, reprit le colonel.

— Permettez, dit Champmortain : il y a peut-être une excuse à sa conduite; n'oubliez pas qu'il ne pouvait peut-être justifier madame de Monrion qu'en perdant la femme qui s'était donnée à lui.

— Ah! repartit amèrement Montéclain, vous voyez donc,

messieurs, que c'est une chose dangereuse et qui peut conduire aux dernières lâchetés que de séduire la femme d'un autre; qu'il peut arriver une heure où, pour garder le secret de l'imprudente qui s'est livrée à vous, on est réduit à être infâme.

— Et que feriez-vous à la place de celui dont vous parlez avec tant de mépris? dit alors Hector de Montaleu, les dents serrées.

— Je n'aurais pas fait ce que vous avez fait, vicomte, repartit Montéclain en le regardant en face; je n'aurais pas été demander la main de la victime.

— Ainsi donc, ce serait, dit Champmortain, ce serait vous, Montaleu?...

Hector fut sur le point de répondre; mais il s'arrêta soudainement, une pâleur livide couvrit son visage, et il repartit après un moment de silence :

— Mais Montéclain est fou... C'est à peine si je connais cette Léda, et je ne sais ce qu'elle est devenue.

— Vraiment! fit Montéclain en attachant sur Hector un regard inquiet et épouvanté.

Puis il sembla repousser l'idée qui lui était venue, et il reprit d'un ton ferme, mais plus cordial :

— Vicomte, personne ici ne doute de votre courage. Je ne pense donc pas que ce soit la crainte qui puisse vous faire taire; mais il faut que vous preniez un parti. Vous avez voulu sauver Léda, je l'ai voulu aussi : c'est pour cela qu'hier soir j'ai emmené Bricord, c'est pour cela que j'ai envoyé chercher si souvent sa femme à la ferme, c'est pour cela que j'y suis allé moi-même. Plus intéressé que moi à son salut, vous m'avez prévenu, vous avez caché Léda quelque part... C'est bien... mais vous ne devez pas en rester là : il faut que vous acheviez la justification de madame de Monrion en déclarant et en signant devant nous tous la vérité. Vous quitterez ce pays, vous emmènerez Léda à Paris, à l'étranger, où vous voudrez; et si vous laissez le malheur à un homme qui en mourra peut-être, du moins n'aurez-vous pas fait une victime de plus.

— Monsieur de Montéclain, dit Hector, dont le visage avait une affreuse expression de férocité, je vous remercie

de vos conseils; mais je ne les accepte pas... Je n'ai rien à dire, je n'ai rien à déclarer. J'ai demandé la main de madame de Monrion, parce que pour moi elle est au-dessus d'une calomnie... Mais je ne déshonorerai pas une autre femme en me vantant de faveurs que je n'ai jamais obtenues. Qui de vous ose dire que c'est moi qui suis l'amant de madame Bricord?

Le colonel et Brias firent ensemble un mouvement. Mais Montéclain les devança en s'écriant :

— Moi, je le dis...

— Et je vous réponds que vous en avez menti! répliqua Hector avec rage.

Montéclain resta tellement confondu, qu'il ne répondit pas sur-le-champ à cette grossière insulte. Il demeura d'abord immobile, puis après il plia tranquillement la lettre qu'il tenait à la main, fit un tour dans son salon, tira une sonnette, puis s'approcha de Thomas.

— Colonel, lui dit-il, vous êtes l'ami de Bricord, je vous confie cette lettre, elle lui appartient... Je laisse à votre prudence de choisir le moment de la remettre à ce malheureux, quoique j'aie lieu de penser que l'infortunée Léda n'ait plus à craindre les dangers de cette révélation.

Comme Montéclain achevait ces paroles, le domestique qu'il avait sonné parut.

— Eclairez monsieur de Montaleu, lui dit Montéclain, sans même se tourner vers Hector.

— Monsieur de Montéclain, je serai à vos ordres quand vous voudrez.

— Jean, dit Montéclain en s'adressant encore à son domestique, allez chercher du monde et emmenez monsieur.

— Montéclain, s'écria Hector, le sang dans les yeux, l'écume dans la bouche et en s'avançant sur lui le poing levé, vous n'êtes qu'un misérable, et je vous punirai...

— Allons donc, lui dit Montéclain à voix basse, vous croyez avoir affaire à la pauvre Léda.

Montaleu recula avec terreur, il jeta sur tous ceux qui l'entouraient un regard plein de rage et de menace, pendant que Montéclain lui montrait la porte du doigt. Un sourd et profond rugissement s'échappa de la poitrine du colosse;

il essaya de parler, mais il ne put faire entendre que des sons inarticulés et il s'élança hors de l'appartement. Les spectateurs de cette scène étaient restés confondus de son issue. Brias fut le premier qui témoigna de son étonnement.

— Quoi! lui dit-il, vous, Montéclain, vous avez accepté le démenti de ce manant... Vous vous êtes contenté de le faire chasser comme eût fait le vieux Montaleu!

— Brias, repartit Montéclain d'une voix triste, je ne veux pas usurper les droits du bourreau.

Un cri général d'horreur répondit à cette parole.

— Que voulez-vous dire? s'écria Champmortain.

— Je veux dire que pour être si sûr du silence de Léda, il faut que Montaleu l'ait assassinée.

On se récria.

— Pas un mot de tout ceci, messieurs, la nuit porte conseil: nous nous reverrons demain. Mais je suppose qu'il n'y a pas un de vous qui ne soit maintenant convaincu de l'innocence de madame de Monrion; je ne vous demande rien, mais vous lui devez une réparation.

— Et elle l'aura, dit Champmortain.

— Je le jure, dit Brias.

— Demain, reprit Champmortain, moi et ceux des miens qui l'ont offensée, nous irons lui porter nos respects. Et quant à ce misérable Hector...

— Vous vous tairez, répliqua Montéclain. Nous n'avons pas encore de preuves... Colonel, vous ne remettrez pas cette lettre à Bricord avant de l'avoir montrée à monsieur de Montaleu. Si j'avais pu la porter moi-même et accompagner ces messieurs, je n'eusse cédé à personne le droit de venger madame de Monrion d'une indigne calomnie; mais vous savez que mes rapports avec monsieur de Montaleu...

— C'est juste, dit Brias. A quelle heure le colonel veut-il que nous allions le prendre...

— Vous me trouverez chez monsieur de Montaleu, sans doute, répondit le colonel. J'ai une visite à lui faire...

— A demain donc.

— Maintenant, colonel, dit Montéclain, je suis à vos ordres.

Amab, Champmortain et Brias se retirèrent ; le colonel et Montéclain demeurèrent seuls.

XXXIII

JUSQU'AU CRIME

La nuit était sombre, triste, un vent assez violent agitait les arbres de la forêt et leur faisait rendre un murmure plaintif qu'un firmament lumineux eût fait peut-être écouter comme une douce chanson, mais qui, sous le ciel noir et lugubre qui enveloppait la nature, semblait un gémissement désolé. Léona venait d'arriver aux abords de la cabane désignée sous le nom de la Charbonnière. Elle s'en était approchée avec précaution et avait écouté longtemps, l'oreille collée à la porte. Plusieurs fois elle avait cru entendre des soupirs douloureux ; mais le bruissement continuel des arbres ne lui laissait pas distinguer si ces plaintes venaient de l'intérieur ou de l'extérieur. Pour s'assurer qu'elle ne se trompait point, elle frappa vivement à la porte, et à l'instant même un cri plus accusé lui apprit qu'il y avait quelqu'un dans la cabane. Alors elle colla ses lèvres aux joints de la porte et appela doucement :

— Léda ! Léda !

On ne répondit pas.

— Léda, reprit Léona, c'est une amie, c'est quelqu'un qui veut vous sauver.

Ce fut encore le même silence.

— Ouvrez-moi, reprit Léona, je suis une femme, ne craignez rien.

Tout resta silencieux. Léona crut s'être trompée ; mais, à l'instant même, la chute d'un meuble retentissant à l'intérieur lui prouva que la cabane renfermait quelqu'un. Elle écouta plus attentivement. Un profond gémissement vint jusqu'à son oreille. Léona frémit. En effet, le matin même, en rencontrant Hector aux environs de la Charbonnière, elle avait deviné qu'il quittait Léda. Le trouble de Montaleu lui avait fait penser aussi qu'il s'était passé quelque

scène violente entre Léda et lui. Elle avait appris encore, pendant la chasse, la disparition de Léda, et elle ne doutait pas que la pauvre femme ne fût restée cachée dans la Charbonnière ; mais l'idée d'un crime ne s'était point présentée à son esprit. Elle chercha donc de tous côtés quelque endroit par où elle pût mieux se faire entendre; mais, comme nous l'avons dit, cette cabane n'avait d'autre ouverture abordable que la porte, et les jours pratiqués dans le comble étaient beaucoup trop élevés pour que Léona pût y atteindre. Elle parut hésiter un moment, mais sa résolution fut bientôt prise: elle alla jusqu'à sa voiture, qui était restée cachée à quelque distance de la Charbonnière, et un instant après, le cocher sourd-muet qui la conduisait d'ordinaire revint avec elle. Un signe suffit à Léona pour lui expliquer qu'elle voulait pénétrer dans la maison. Le sourd-muet en fit rapidement le tour, il secoua violemment la porte, et ayant compris qu'elle était de force à résister aux plus rudes attaques, il s'aida des aspérités des branchages qui revêtaient la cabane, et en un instant il fut sur le toit. Il eut bientôt découvert et brisé l'un des carreaux en tabatière pratiqués dans le comble, et il disparut par cette ouverture.

Presque aussitôt un cri sauvage et rauque avertit Léona que le sourd-muet avait découvert quelque chose d'extraordinaire. Il reparut un moment après, et s'élança jusqu'à terre avec les signes de la plus vive terreur. Léona ne lui laissa pas le temps d'expliquer ce qui l'avait si fort épouvanté ; elle l'avait compris. Elle lui fit entendre qu'il fallait qu'il forçât la porte ou qu'il trouvât un moyen quelconque de tirer de la cabane la malheureuse qu'il y avait trouvée. Le muet, après avoir été jusqu'à sa voiture, d'où il rapporta une clef, un tourne-vis, tout ce qui d'ordinaire sert à réparer un accident arrivé en route, rentra encore dans la Charbonnière par le carreau brisé. Léona l'entendit bientôt travailler avec activité, et un quart d'heure ne s'était pas écoulé que la porte s'ouvrit. Léona entra rapidement, et se heurta à un corps gisant par terre ; elle le souleva, la vie ne l'avait pas quitté; elle fit respirer des sels à la pauvre blessée; car c'était Léda qu'elle retrouvait ainsi. Presque

aussitôt la malheureuse poussa un profond soupir et quelques mots confus parmi lesquels Léona n'entendit que celui de :

— Grâce! grâce!

A qui s'adressait-il? était-ce à son terrible amant qu'elle croyait avoir entendu venir achever son crime? était-ce à son mari dont la vengeance l'avait découverte? Il importait peu à Léona. Sur un nouveau signe d'elle, le sourd-muet enleva la pauvre Léda et la transporta dans la voiture. Léona prit place à ses côtés, et l'équipage se dirigea en toute hâte du côté de la demeure de madame Amab. Mais au lieu d'entrer directement dans le château, l'on s'arrêta à une petite porte ouvrant sur la forêt. Le sourd-muet reprit Léda dans ses bras et la porta jusqu'à un escalier dérobé qui montait dans l'appartement de Léona. On y déposa la blessée, qui fut reçue par Dorothée, la fidèle chambrière de madame Amab, et l'on put juger alors de l'état où elle se trouvait : le visage, les bras étaient couverts de meurtrissures. La tête était enflée, les yeux presque sortis de leur orbite. Pauvre femme! elle avait rêvé longtemps l'amour sous ses formes les plus romanesques; souvent elle avait prévu que la mort pouvait lui venir comme vengeance ou comme châtiment, et dans ce cas, son imagination lui avait montré souvent le poignard ou le poison comme l'agent de cette mort méritée. Hélas! cette illusion même ne s'était pas réalisée, et le rustre grossier à qui elle avait donné toutes les tendresses de son âme l'avait brutalement broyée sous son poing de fer.

— Dorothée, dit Léona, mets cette malheureuse dans mon boudoir. C'est te dire assez que personne ne doit connaître sa présence ici. Il doit y avoir au château tout ce qu'il faut pour la soigner... Je suppose que des sangsues suffiront. Quand elle reprendra tout à fait connaissance, rassure-la; dis-lui qu'elle n'a plus rien à craindre de personne, mais ne lui apprends pas chez qui elle est. Je l'interrogerai à mon tour.

— Madame va donc ressortir...

— Oui, il faut que je voie le colonel cette nuit même. Oh! c'est étrange, ajouta-t-elle... tout se découvrirait donc enfin.

La chambrière regardait sa maîtresse avec un étonnement qui disait assez qu'elle ne l'avait jamais vue si troublée...

— Ah! reprit Léona en levant au ciel ses yeux flamboyants, c'est maintenant que je me vengerai.

Elle passa dans sa chambre, prit dans une cassette un poignard et une paire de petits pistolets qu'elle examina soigneusement.

— Quand monsieur arrivera, que lui dirai-je? demanda la chambrière.

— Comme à l'ordinaire, que je dors...

— Mais on ne vous a pas vue rentrer...

— C'est juste.

Elle sonna : un domestique entra. Elle lui ordonna d'appeler le cuisinier. Celui-ci vint. Elle lui donna quelques ordres insignifiants, et lorsqu'il fut bien constaté pour sa maison qu'elle était rentrée, elle dit à la chambrière :

— Quant à la voiture, tu diras que je l'ai renvoyée chez monsieur de Montéclain pour prendre mon mari. Lutz se sera égaré dans la forêt... Je lui ferai sa leçon.

Pendant qu'elle parlait ainsi, elle avait revêtu des habits d'homme avec cette rapidité merveilleuse qu'elle portait dans ses moindres actions comme dans ses résolutions les plus importantes. Quelques minutes après, elle remontait dans sa voiture, et reprenait la route de la Charbonnière. Comme la première fois, sa voiture s'arrêta à quelque distance : elle en descendit seule et armée, et se dirigea vers la cabane qu'elle venait de quitter. Peu d'hommes parmi les plus braves eussent accepté la position de Léona, car elle avait prévu que Montaleu profiterait de la nuit pour revenir à la Charbonnière, et c'était lui qu'elle cherchait à ce moment. En effet, l'heure où le colonel pouvait venir était encore loin. Arrivée à quelques pas de la cabane, elle tira son poignard, arma un de ses pistolets, et s'adossant à un arbre, elle appela d'une voix claire :

— Monsieur Hector de Montaleu!

Elle avait à peine prononcé cette parole qu'Hector sortit de la cabane, et se présenta du côté où son nom avait été prononcé.

— Par ici, reprit Léona... C'est moi, madame Amab.

— Vous, dit Montaleu... vous... Et comment êtes-vous ici? Oh! si je savais... ajouta-t-il en s'avançant vers elle.

— Monsieur Hector de Montaleu, reprit Léona, prenez garde; je suis en mesure de vous faire sauter le crâne, si dur qu'il soit.

— Qu'êtes-vous venue faire ici? dit Hector, que cette menace n'effraya point.

— Je suis venue pour vous proposer un traité d'alliance. Ainsi, expliquons-nous en amis.

Hector parut hésiter.

— Eh bien! lui dit-il, voulez-vous entrer dans cette cabane?...

— Pourquoi pas? répondit Léona; elle ne garde pas trop bien les prisonniers qu'on lui confie.

— Vous savez donc où est Léda? lui dit Hector avec épouvante.

— Chez moi, toute prête à vous dénoncer si je ne suis pas rentrée dans deux heures; toute prête à se taire si je lui dis que vous consentez à ce qu'elle attend de vous.

— Comment l'avez-vous donc découverte?

— Nous n'avons pas assez de temps pour entrer dans toutes ces explications. Léda est en mon pouvoir; voilà tout. Je puis vous perdre ou vous sauver. C'est à vous de savoir si vous voulez me servir ou être mon ennemi.

— Vous servir à quoi? dit Montaleu, que puis-je maintenant? Je vais être accusé...

— Par qui? par Léda? Elle ne le fera pas.

— Non, mais par Montéclain, qui me soupçonne, qui dira...

— Que dira-t-il contre le témoignage de Léda elle-même?

— Elle me pardonnera donc?...

— Elle vous pardonnera si je le veux, dit Léona.

— Et que faut-il faire alors pour que vous la fassiez taire?

— Il faut perdre madame de Monrion.

— Elle dont j'ai demandé la main?

— Elle qui sait que cet enfant vous appartient et dont

le regard eût dû vous avertir ce matin du refus insultant qu'elle vous prépare.

— Mais alors, si elle le sait, elle le dira.

— Il faudra qu'elle le prouve, et lorsque Léda ne sera plus là pour faire des aveux, lorsque vous repousserez avec fermeté cette accusation, elle retombera sur elle et ajoutera à la honte d'avoir failli celle d'avoir accusé les innocents.

— Vous vous trompez, reprit Hector, il y a une lettre qui justifie madame de Monrion.

— Quelle lettre? dit Léona d'une voix altérée.

— La lettre que cette folle de Léda écrivit à son mari le jour où elle quitta la ferme pour se tuer et où elle fut si charitablement secourue par madame de Monrion... Car, fit Hector d'une voix presque émue, la pauvre femme paye bien cher sa généreuse action.

— Mais la lettre, la lettre? reprit Léona avec impatience.

— Eh bien! c'est cette lettre que Bricord se fit lire par madame de Monrion, et où Léda déclare qu'elle sera bientôt mère.

— Je ne vous comprends pas. Cette lettre, Julie ne l'a donc pas lue au fermier?

— Non. Prise de pitié pour Léda, elle dit à Bricord que sa femme l'avertissait qu'elle allait voir sa mère malade. C'est alors qu'elle courut après elle et que...

— Ah! je comprends maintenant... Mais Julie possède donc cette lettre?...

— Non; car Bricord, ne se fiant pas à madame de Monrion, la porta à Montéclain, qui mentit comme Julie.

— Et c'est lui qui la possède! s'écria Léona avec un accent de colère désespérée. Ah! cet homme... cet homme... je le trouverai donc toujours sur mes pas!

— Oh! celui-là, repartit Hector, j'en fais mon affaire. Assurez-moi que je ne serai pas recherché pour ce mouvement de colère qui a fait que j'ai maltraité Léda.

— Allons donc, dit Léona, ne tergiversez pas avec la vérité; il faut dire : « Qui a fait que j'ai voulu la tuer... » Eh bien! je vous sauverai de ce danger, moi; et à votre tour, que ferez-vous à Montéclain?

— Oh! celui-là, je le tuerai tout à fait, dit Hector avec rage.

— C'est possible; mais en attendant il sauvera madame de Monrion, grâce à cette lettre.

— Il ne l'a plus.

— Il ne l'a plus! s'écria Léona avec joie; mais qui donc?...

— Il l'a donnée au colonel Thomas Rien, pour que celui-ci la remette à Bricord.

— A Thomas, dit Léona à voix basse... à lui...

— Oui. Mais cette lettre, je ne m'en soucie guère, car après tout, si elle justifie madame de Monrion en disant à qui appartient cet enfant, elle ne m'accuse pas.

— Mais elle la sauve, reprit Léona, et cette lettre je veux l'avoir, je l'aurai!

— Et par quel moyen?

— Le colonel va venir ici tout à l'heure... je la lui demanderai.

— Et s'il vous la refuse?

— Il ne me la refusera pas.

— Mais si le cas arrivait?

— Il ne me la refusera pas, vous dis-je... Ah! s'il l'osait, s'il préférait l'honneur de cette Julie à celui... Oh! non, non, qu'il ne me la refuse pas; car alors ce serait de tous mes ennemis le plus mortel.

— Et alors votre vengeance vous échapperait?

— Oui, dit Léona, elle m'échapperait, et ce n'est pas pour vous sauver, je vous en préviens, que je ferais taire Léda.

— Quoi! dit Hector, vous la laisserez m'accuser?

— Pourquoi l'en empêcherais-je? Que m'importe tout ceci, du moment que ma vengeance m'échappe avec cette lettre?

Hector fit quelques pas dans le bois; il revint, s'éloigna encore, et finit par dire :

— Vous aurez la lettre, vous l'aurez.

Léona ne répondit pas; la brutale férocité de Montaleu épouvanta cette âme que n'épouvantait pas le crime lui-même.

— Il me la donnera! reprit-elle après un moment de silence. Oui! oui! il a trop soif de sa propre vengeance pour me la refuser.

— Nous verrons, dit Montaleu.

— Silence! fit Léona. N'entendez-vous pas le bruit d'un cheval?

— Oui, dit Hector, c'est lui.

— Rentrez dans la cabane et n'en sortez que lorsque j'appellerai.

— Comment appellerez-vous?

— Je crierai : Adieu, colonel!

— C'est bien.

Montaleu rentra dans la Charbonnière. Léona se dirigea du côté de l'allée; mais elle put entendre derrière elle le bruit sec d'un fusil dont on faisait jouer les batteries. Elle eut peur et elle fut prête à retourner sur ses pas; mais il n'était plus temps : le colonel venait de s'arrêter et descendait de cheval. En un instant Léona fut près de lui.

XXXIV

UNE VIEILLE HISTOIRE

Deux heures à peu près avant cette rencontre, le colonel Thomas Rien était demeuré seul avec Montéclain; le colonel sombre, pensif, préoccupé; Montéclain insouciant, dégagé et admirablement à son aise.

— Monsieur de Montéclain, dit le colonel, vous devez comprendre l'explication que j'attends de vous.

Montéclain ne répondit que par un signe de tête affirmatif. Il sonna.

— Du thé et des pipes, dit-il, et qu'on ne vienne nous interrompre sous aucun prétexte.

— Le spahi de monsieur le colonel est en bas, fit le domestique, et il fait demander s'il doit attendre, ou s'il faut qu'il aille se promener...

— Se promener, dit Montéclain en regardant le colonel qui fut embarrassé, car Aly-Muley faisait demander de cette

façon s'il devait se mettre à la poursuite d'Hector de Montaleu.

— Dis-lui qu'il m'attende, repartit brusquement le colonel, trop préoccupé de l'explication qu'il attendait de Montéclain pour songer à Hector...

Montéclain fit un signe à son domestique, les pipes et le thé qu'il avait demandés furent immédiatement apportés. Montéclain en prit une, et, se jetant négligemment sur un divan, il dit à Thomas :

— Donc, colonel, vous voulez savoir ce que signifie cette histoire de Cologne dont j'ai jeté si savamment les premières lignes du premier chapitre à travers la gaieté fausse de notre souper, et dont vous avez si intempestivement nommé le principal personnage ?

— Oui, je désire savoir qui vous a instruit de cette fatale aventure arrivée il y a trente ans.

— Et dont vous venez faire aujourd'hui le dénoûment ? Il importe peu que vous sachiez de qui je la tiens, pourvu que vous soyez certain que je n'en ignore aucun détail.

— Vraiment ? dit le colonel en rougissant.

— Jugez-en... C'était en 1812. Monsieur de Montaleu, alors tout au service de Napoléon, comme depuis il a été tout au service de Louis XVIII et de Charles X, et comme il est maintenant tout au service de Louis-Philippe, était quelque chose comme préfet à Cologne. Il y rencontra deux personnes qui l'intéressèrent à des titres différents : une vieille amitié et un jeune amour. La vieille amitié, c'était le seigneur Annibal de Rudesgens ; le jeune amour, c'était mademoiselle Sophie Muller.

A ce nom, le colonel poussa un profond soupir.

— A ce moment, la vieille amitié était dans une assez belle passe ; elle s'était éprise des millions douteux de mademoiselle Arthémise Van Marken, fille d'un fournisseur, prodigieusement soupçonné d'avoir vendu d'immenses quantités de marchandises qu'il n'avait jamais livrées. L'empereur Napoléon, soit dit en passant, avait une politique à ce sujet que les puristes en saine morale doivent trouver détestable, et que, pour ma part, j'admire du fond de mon âme. Permettez-moi d'insister à ce sujet, parce

que cette façon de voir, vis-à-vis du grand homme, est celle qui a dicté ma règle de conduite jusqu'à ce jour, et qui la dictera dans l'affaire qui va se dénouer ici. Comprenez-moi donc bien. Il était impossible que les Van Marken, quels qu'ils fussent, pussent procéder au vol par cent mille francs et par millions sans qu'ils eussent des complices parmi les généraux des armées dont ils pillaient si magnifiquement la substance. Napoléon le savait. Mais, pareil à ce précepteur de Louis XV qui fouettait impitoyablement un pauvre malheureux enfant pour les fautes de son royal élève, l'empereur punissait avec excès messieurs les voleurs civils, pour les exactions commises par messieurs les voleurs militaires. De même qu'il eût paru indigne aux adorateurs de la monarchie de soumettre le royal bambin au régime du fouet, dans la partie sacrée qui devait s'asseoir sur le trône, de même Napoléon pensait qu'il ne lui était pas convenable de déshonorer européennement les planètes étincelantes qu'il entraînait dans le système solaire dont il était le centre.

— C'est vrai, dit le colonel, et c'est là une des taches de la gloire éclatante de cet homme dont le génie avait tant de justice.

— Et encore plus de bon sens, croyez-moi. Le mal, il faut bien le reconnaître, est un hôte qu'on trouve si souvent dans les maisons les mieux famées, que je crois qu'il y aurait un mal encore plus grand pour la société à le dévoiler, partout et toujours, qu'à le cacher souvent et dans certains endroits. La publicité des grands scandales est un principe de désorganisation sociale auquel il faudra qu'on renonce forcément, à moins qu'on ne veuille voir la société tomber en pourriture avant un demi-siècle. Si Napoléon eût flétri publiquement tous les hommes de son armée et de son administration qui méritaient de l'être, la puissance colossale qu'il avait constituée n'eût pas duré six mois. D'ailleurs, colonel, on a beau dire et beau faire, les grandes qualités d'un homme lui sont comptées en compensation de ses défauts et de ses vices. Il y a pour moi et pour nous tous une immense différence entre le général qui avait gagné une bataille, entre l'administrateur qui avait orga-

nisé une province, entre le savant qui a doté le monde d'une découverte utile, et qui abusent, soit l'un de sa victoire, soit l'autre de son pouvoir, soit le dernier de sa science, pour s'enrichir déshonnêtement : il y a, dis-je, une immense différence entre ces gens-là et un drôle, comme ce Van Marken, qui, n'ayant jamais rien fait ni d'illustre ni de bon, se permet de voler sans que rien l'y autorise. Ceci vous paraît d'une morale bien relâchée sans doute; mais je la crois plus utile que cette morale étroite dans sa misérable généralité, et qui fait abstraction de la valeur et de la position de l'individu pour condamner l'action isolée. Pour en finir avec toute cette métaphysique, j'entre dans l'affaire qui nous occupe, et je vous dis : Il y a ici plusieurs femmes gravement compromises. Madame de Rudesgens, jadis très-coupable; Sylvie, prête à le devenir; Léda, dont la faute palpite, et enfin Léona. Madame de Rudesgens a pour elle la prescription, et c'est à mes yeux un titre comme elle l'est aux yeux de la loi; Sylvie a pour elle l'inconduite de son mari; Léda a son malheur; mais Léona, la féroce Léona, n'a rien. Je sauverai les autres si je puis, et je perdrai celle-là, s'il le faut. Je respecterai la position de l'une, l'entraînement de l'autre, les douleurs de la dernière; mais je serai impitoyable pour celle qui n'a pas à jeter dans la balance une heure de bonté ni même d'amour, une seule action charitable, rien, pas même un grand talent. C'est la méchanceté et l'adultère nus et hideux, comme était le vol chez monsieur Van Marken. Ceci posé, colonel, je reprends mon récit.

XXXV

UNE VIEILLE HISTOIRE

(Suite.)

Thomas avait écouté avec une attention mécontente la bizarre déclaration des principes de Montéclain, et son visage s'était encore plus assombri lorsqu'il lui avait si

nettement dit sa haine pour Léona et ses projets contre elle.

— Je vous écoute, dit-il froidement à Montéclain.

— Voici donc ce qui arriva.

L'empereur nomma une commission pour examiner les comptes de monsieur Van Marken, et il fut glissé dans l'oreille du président de cette commission que s'il était fort nécessaire de voir dans les affaires du fournisseur, on devait être très-myope pour les officiers complices. Il résulta de cette justice mixte que rien ne dut être examiné à fond, et que le président de ladite commission, le vertueux Montaleu, put marcher à son aise dans toutes ces fanges d'écus qu'il avait à remuer.

— Pensez-vous qu'il en profita ?

— Personnellement, non ; mais il en fit profiter la vieille amitié qu'il avait retrouvée à Cologne. Monseigneur Annibal de Rudesgens, amoureux de la fille Arthémise Van Marken, voyait avec désespoir la ruine de ses amours dans la ruine du fournisseur. Le marquis ruiné voulait redevenir riche; la fille riche voulait devenir marquise. Montaleu, qui était le président de cette commission nommée pour purger Van Marken de ses trésors, s'ingénia si bien, qu'il trouva des contrats de mariage inconnus, des apports imaginaires venant de l'épouse décédée de Van Marken, et constituant à la fille une fortune indépendante des richesses volées par monsieur son père, de façon que le fournisseur, dépouillé jusqu'aux os, disparut dans un terrier des prisons de Cologne, tandis que la belle Arthémise demeurait à la surface du sol toute rayonnante de ses millions volés et légitimés à la fois. L'empereur eut bien quelque idée de cette transaction, mais monsieur le marquis de Rudesgens épousait, il reconnaissait l'empire, il prêtait serment à la majesté illégitime. On persuada à l'empereur que cet Annibal valait cela : l'aigle abaissa ses paupières sur la foudre de son regard, et ce fut une affaire conclue. Saviez-vous tout cela, colonel ?

— Ce n'est pas cela qui m'intéresse dans cette affaire, vous devez le savoir. L'origine de la fortune de monsieur de Rudesgens importe peu à ce qui me concerne.

— Erreur énorme! colonel, erreur que vous reconnaîtrez tout à l'heure, et qui vous pousserait à faire fausse route, si je ne vous éclairais sur les défilés très-compliqués de cette très-simple histoire.

— Je vous écoute, reprit le colonel.

— Remarquez bien, dit Montéclain en goûtant du bout des lèvres une tasse de thé, que je raconte dans ce moment l'extérieur des choses, je vous montre la façade du monument, nous y pénétrerons plus tard. Or, pendant que l'honorable monsieur de Montaleu accommodait un si riche mariage à son ami Rudesgens, il cultivait, pour son propre compte, une passion amoureuse de premier ordre. Il avait rencontré, de l'autre côté du Rhin, une jeune belle fille, fort enthousiaste, très-rêveuse...

— Prenez garde, dit Thomas d'un ton ferme et grave, prenez garde, vous parlez de ma mère!

— J'attendais cette observation, repartit Montéclain avec un sourire ironique, et je l'accepte; seulement, colonel, ne l'oubliez pas, à la fin de notre conversation. Dans toute explication, j'accepte les limites qu'on me propose, comme dans tout duel les armes qu'il plaît à mon adversaire de choisir. En m'avertissant d'être circonspect envers vous, vous vous obligez à l'être envers moi. Ne l'oubliez pas...

— A quoi tend cette recommandation?

— Vous le verrez, dit Montéclain; je vous l'ai dit, vous ne pourrez sortir de chez moi que comme un frère ou un ennemi.

Thomas parut surpris et répéta encore une fois:

— Je vous écoute.

— Monsieur de Montaleu rencontra donc mademoiselle Sophie Muller, belle, pauvre, et assez peu protégée par un père plongé dans la plus honteuse débauche. Monsieur de Montaleu séduisit mademoiselle Sophie Muller, et...

— En lui promettant de l'épouser, reprit le colonel d'une voix tremblante de colère, car sans cette parole à laquelle il a manqué, l'infâme, jamais ma mère, ma pauvre et noble mère, n'eût cédé à ce misérable! Mais continuez, monsieur, continuez!

— Non, non, dit Montéclain, achevez l'histoire, vous

la savez d'une autre façon que moi... c'est à vous à m'éclairer.

— Oseriez-vous nier que monsieur de Montaleu eût promis à ma mère de l'épouser?

— Je ne dis pas cela... vous le savez. Je ne conteste rien...

— Mais enfin pourquoi ce silence maintenant?

— Parce que vous n'êtes pas calme, colonel, parce que si nous discutons encore cinq minutes sur ce ton, il faudra nous couper la gorge dans quelques heures... parce que je ne veux pas livrer, moi, ajouta-t-il en accentuant ses paroles, ce qui peut me compromettre dans ce secret à un homme que je ne vois pas disposé à faire une légitime compensation de tous les torts de chacun.

— Vous faites-vous le défenseur de monsieur de Montaleu?

— Dieu m'en garde; mais qui sait si tout à l'heure je n'aurai pas à vous parler de quelqu'un qui peut-être aussi a eu des tort graves dans cette affaire et à qui je ne permettrai pas qu'on applique les épithètes d'infâme et de misérable?

— Parlez donc, monsieur, dit le colonel, je serai calme.

— Il est probable, comme vous le dites, que monsieur de Montaleu employa dans la séduction cette banale promesse de mariage que celles qui l'écoutent acceptent trop souvent comme une excuse à leur propre faiblesse, plutôt que comme une espérance sérieuse. — Ne frémissez pas d'impatience, colonel; il faut, pour que justice soit faite, que toutes choses soient mises à leur véritable place.

— Continuez donc, dit Thomas, et ne vous arrêtez plus. S'il faut que je boive le calice jusqu'à la lie, ne me le distillez pas goutte à goute dans le cœur.

— Soit et finissons-en avec les faits. Au bout de quelques mois, Sophie Muller portait la peine de sa confiance dans monsieur de Montaleu, et elle allait apprendre à son séducteur qu'elle était destinée à devenir mère, lorsque celui-ci l'abandonna brusquement sans daigner lui apprendre autre chose que ceci : c'est-à-dire qu'il savait l'indignité de sa conduite, et qu'il ne voulait pas des faveurs qu'on

avait prodiguées à d'autres, et qu'on partageait encore entre plusieurs.

— Oui, c'est vrai, reprit le colonel avec une sourde colère, il lui écrivit cela, le misérable, et il abandonna ma mère.

— Il fit plus, il quitta le pays ; l'empereur venait de l'appeler au conseil d'Etat, et il partit.

— Laissant derrière lui une pauvre femme dans la misère et le déshonneur.

— Tout cela est très-vrai, colonel ; mais vous savez quelle fut la cause de cet abandon.

— Oui, je le sais. Un jour, avant qu'elle connût monsieur de Montaleu, un jour où l'inconduite du père de ma pauvre mère l'avait réduite à la dernière extrémité, à un moment où cet homme lui prenait le fruit du travail de ses jours et de ses nuits pour le dévorer en débauches honteuses, un homme inconnu se présenta chez elle et lui proposa, ce qu'elle devait considérer comme une fortune, dix mille francs, si elle voulait se prêter au salut d'une autre femme cruellement compromise. Ma mère accepta ; elle fut conduite dans une maison obscure où se trouvait une femme qui venait de mettre au jour un enfant, une fille. La récompense proposée ne devait lui appartenir qu'à la condition qu'elle prendrait cette fille, et que pour écarter toute espèce de soupçon, elle la présenterait au magistrat comme née d'elle-même et d'un valet appelé Joseph Miras.

— C'est bien cela, colonel, vous êtes bien informé, et l'acte de naissance de cette fille, nommée Gertrude, porte bien qu'elle est née de Sophie Muller et de Joseph Miras. Toutes les précautions furent prises pour assurer l'authenticité de cet acte.

— Ce fut la misère, monsieur, la misère la plus affreuse qui poussa ma mère à cette action désespérée où elle vendait son honneur pour un morceau de pain.

— Je n'accuse ni ne blâme, colonel, dit Montéclain avec une certaine émotion; je vous rappelle les faits, attendu qu'ils doivent être parfaitement établis entre nous avant que nous discutions ce que nous devons être l'un pour l'autre.

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous apprendre.

— Pardon, colonel, plus que vous ne le pensez. Monsieur de Montaleu fut, à ce que vous dites, bien coupable vis-à-vis de votre mère; mais il est juste de reconnaître qu'il était difficile de ne pas croire à de pareilles preuves, à de tels témoignages de culpabilité.

— Ma mère était innocente, monsieur, fit le colonel.

— Oui, colonel, elle était plus qu'innocente; car elle exécutait fidèlement le pacte pour lequel on l'avait achetée. Elle faisait élever cette Gertrude, et cette prétendue mère rencontrait souvent chez la nourrice, où elle l'avait déposée, le prétendu père de cette orpheline. Maintenant, comprenez-vous que monsieur de Montaleu ayant connu cet acte de naissance, ayant appris les assiduités de mademoiselle Muller chez la nourrice, ses rencontres fréquentes avec l'homme dont elle avait attesté et signé les titres à son intimité, n'eût pas lieu de croire qu'il avait été trompé par une habile intrigante, et ne se crût pas autorisé à rejeter sur un premier amant la paternité nouvelle qu'on lui attribuait?

— Mais ma mère lui a écrit tout cela, monsieur, il le sait.

— L'auriez-vous cru à sa place? Et si à l'heure où nous sommes, vous ne saviez pas la faute de Léda, la complicité d'Hector de Montaleu; si vous ne saviez pas surtout quelle main implacable, perfide, acharnée, a dirigé l'accusation portée contre madame de Monrion; si vous aviez été épris d'elle; si elle n'était pas protégée par sa vertu passée, par sa position, par sa liberté même; si enfin, en vous cédant, elle vous eût donné le droit de croire qu'elle n'était pas au-dessus d'une faiblesse, dites-moi, ne l'auriez-vous pas crue coupable et ne vous fussiez-vous pas détourné d'elle avec mépris.

— Mais ma mère s'est justifiée, monsieur.

— Sans preuves, en disant ce qui était vrai et ce qui n'était pas croyable... Mais il y a une autre chose qui aujourd'hui est de toutes la plus importante. Lorsque mademoiselle Muller vous eut donné le jour, le véritable père de l'enfant qui lui avait été confiée, craignant qu'elle ne l'abandonnât

pour ne penser qu'à son fils, voulut constituer une fortune à cette enfant; un acte fut dressé à cet effet; une somme de cinquante mille francs fut destinée à lui servir de dot le jour où elle serait mariable. C'est avec le produit de cette somme que vous fûtes élevé, ainsi que celle qui s'appelait alors Gertrude, jusqu'au jour où commençait pour vous et pour elle une carrière nouvelle.

Montéclain s'arrêta, et regardant le colonel, il lui dit :

— Eh bien, colonel, suis-je parfaitement informé? y a-t-il quelque circonstance que j'ignore?

Thomas, qui, tout en écoutant, avait eu le temps de contenir ses émotions, de maîtriser ses impatiences, de préparer ses réponses, se détourna du regard inquisiteur de Montéclain, et lui dit :

— Tout ce que vous venez de raconter est exact, il me reste à savoir quel intérêt vous a poussé à découvrir de pareils secrets, et pourquoi vous paraissez disposé à vous en servir contre quelques-uns de ceux qu'ils concernent.

— Colonel, dit Montéclain, nous ne jouons pas de la même manière, je vous montre tout ce que j'ai en main ou à peu près; vous ne m'avez pas encore dit un mot de ce que vous savez ou de ce que vous comptez faire.

— Monsieur de Montéclain, repartit le colonel avec hauteur, puisque vous en savez tant, vous devez comprendre que je viens ici pour venger l'honneur de ma mère, et que j'ai le droit de le faire.

— Sans doute, mais je vous demande, moi, comment vous prétendez le faire?

— C'est mon secret.

Un mouvement de colère brilla dans les yeux de Montéclain.

— Regardez bien ce salon, colonel, lui dit-il, et sachez une chose : c'est qu'à cette même place, entre ces quatre murs qui entendent la confidence que je viens de vous faire, je suis homme à vous déclarer en face que j'ignore parfaitement qui vous êtes, que je suis homme à détruire d'un mot les preuves de l'innocence de votre mère, preuves que vous êtes venu chercher dans ce pays.

— Est-ce bien monsieur de Montéclain qui me parle ainsi?

— Lui-même qui parle ainsi à l'homme qui lui a laissé dire tous ses secrets et qui garde si soigneusement les siens.

Le colonel rougit; mais il répliqua aussitôt :

— Notre position est-elle pareille, monsieur?

— Quand votre confiance aura été pareille à la mienne, je répondrai à cette question.

— Puisque vous savez tant de choses, vous savez aussi sans doute sur quoi se fonde mon espérance?

— Eh bien, oui, colonel, je le sais. L'acte qui constituait une fortune à cette Gertrude renfermait un papier scellé qui devait lui être remis le jour de son mariage ou de sa majorité. Ce papier, quoiqu'il ne fût pas destiné à cela, renferme la justification complète de votre mère. Vous voyez que je sais tout.

— C'est vrai, monsieur, et vous savez par conséquent, je le suppose, que cette Gertrude...

— N'est autre que Léona... qui, possédant cette déclaration depuis plus de dix ans, ne vous a averti de son existence que depuis quelques mois.

— En vérité, monsieur, dit Thomas, ceci me passe; comment se fait-il que vous puissiez être si instruit?

— C'est mon secret... Mais ce papier, vous, monsieur, le connaissez-vous? l'avez-vous vu?

— Jamais...

— Savez-vous ce qu'il contient?

— Non.

— Savez-vous comment et par qui il peut être expliqué?

— Ce sont là des renseignements que j'attends de Léona et qu'elle seule peut me donner, sans doute.

— Peut-être, colonel... Mais vous saviez quelque chose qu'elle ignorait et que vous ne me dites pas.

Le colonel se mit à marcher avec impatience dans le salon, puis, après un moment de réflexion, il revint à Montéclain :

— Sommes-nous amis ou ennemis, monsieur? lui dit-il en lui tendant la main.

— Je vous ai dit, colonel, que c'est là une question que

nous ne pourrions décider l'un et l'autre que lorsque nous nous serions tout dit. J'ai commencé; j'attends que vous imitiez mon exemple.

— Que désirez-vous donc savoir?

— En vous le demandant, colonel, ce serait vous ôter le mérite de votre franchise.

— Eh bien donc, reprit Thomas, j'ignore ce qu'il en arrivera, mais je vous préviens que si vous êtes homme à nier ce que vous m'avez dit, je ne suis pas homme à laisser la vie à celui qui aurait surpris un secret pour en abuser.

— En vous demandant, il y a quelques jours, un service qui vous acquittait envers moi de celui que je vous avais rendu à Constantine, j'ai prévenu vos vœux... j'ai voulu vous rendre libre envers moi comme je le suis envers vous... Parlez donc.

Le colonel avait pris haleine comme quelqu'un qui va avancer une énormité, et il dit en regardant Montéclain d'un air inquiet :

— Je soupçonne madame de Rudesgens de ne pas être étrangère à la naissance de Léona.

— J'ai aussi cette pensée, repartit Montéclain en souriant. Mais, dites-moi, comment vous est-elle venue?

— D'un mot jeté dans une conversation, d'une de ces histoires qu'on répète dans le monde, et qui y passent durant dix ans sans éveiller l'attention de personne, jusqu'au jour où quelqu'un devine sous des paroles frivoles le terrible secret qu'elles enferment.

— Voyons, dit Montéclain.

— Je vais vous répéter la chose comme elle s'est passée, et vous comprendrez aisément que cette anecdote soit devenue pour moi le commencement d'un soupçon, que le trouble de madame de Rudesgens a changé aujourd'hui en certitude. C'était, il y a peu de temps, en Afrique; je dînais avec quelques officiers et Brias...

— Bien, dit Montéclain; je ne connais pas d'envieux et de méchants qui aient jamais fait tant de mal avec les calculs les plus habiles que ce garçon avec son indiscrétion.

— On causait comme d'habitude, et la conversation courait sur mille de ces aventures sans nom dont la plupart

arrivent à la célébrité, arrangées et embellies par l'esprit du conteur, lorsque Brias nous en annonça une toute neuve, toute récente et d'une vérité toute naïve : « Je dînais, nous dit-il, chez Champmortain avec le nonce du pape, l'ambassadeur de Prusse, celui d'Espagne et quelques autres. Nous avions pour convive le cardinal de Lampierri, l'un des hommes les plus éminents de Rome, que l'empereur avait particulièrement distingué, et auquel, quoique tout jeune alors, il avait donné en 1811 une cure à Cologne. Malgré la présence des deux Eminences, on racontait, comme aujourd'hui, beaucoup de scandales secrets, lorsque Champmortain se prit à dire :

« — Je suis sûr que malgré toute notre prétendue science du cœur, des choses, des hommes et de la société, ces messieurs (il parlait du nonce et du cardinal) doivent sourire de pitié. Que de secrets, que de fautes, que de crimes même dont eux seuls ont reçu la confidence dans le confessionnal ! Le cardinal sourit.

» — Mais, m'écriai-je (c'est toujours Brias qui parle), comment faites-vous pour vivre avec cette funeste et désolante connaissance du monde et de l'homme ? Il y a de quoi désoler le cœur le plus ferme.

» — Nous oublions beaucoup, me répondit le cardinal, et de toutes les confidences que j'ai reçues durant un long ministère, c'est à peine si je pourrais en dire quelques-unes, si toutefois raconter nous était permis. Une seule, ajouta-t-il, m'a laissé dans la mémoire un souvenir ineffaçable, parce que d'abord c'était la première fois que je m'asseyais au tribunal de la pénitence et qu'elle surprit étrangement ma jeunesse et cette ignorance où j'étais des crimes et des fautes que renferme le monde sous ses brillantes apparences.

» — Qu'était-ce donc ? reprit toute la table.

» — Ah ! mon Dieu, fit le cardinal avec une certaine négligence, un aveu qui m'a tant de fois été répété que maintenant je le trouve fort ordinaire... C'était tout simplement une jeune fille qui, sur le point de se marier, m'avoua qu'elle n'avait plus le droit de porter à l'autel le bandeau virginal si cher à son futur, et qu'elle avait su cacher, avec

une habileté qui m'épouvanta, le fruit d'une faiblesse coupable.

» Cette révélation fort insignifiante, dit Brias, fut bien vite oubliée, et certes ce n'est pas là qu'est le piquant de l'aventure. »

— Cette révélation racontée par Brias, reprit le colonel, en interrompant le récit qu'il faisait de celui de Brias, cette révélation, dis-je, m'avait frappé, moi. Le cardinal Lampierri avait été curé à Cologne sous l'Empire, et vous devez comprendre quel intérêt prenait pour moi une anecdote où je croyais déjà entrevoir quelque ressemblance avec celle qui m'avait fait une si misérable position. Je suppliai Brias de poursuivre, et il continua ainsi :

XXXVI

UNE VIEILLE HISTOIRE

(Suite.)

« Le dîner était fini, les paroles du cardinal complétement oubliées, et déjà les salons de Champmortain se remplissaient, lorsque apparut une auguste dame, très-dévote, horriblement guimpée dans sa vertu, et qui, en apprenant la présence du cardinal Lampierri, se mit à minauder de toutes façons jusqu'à ce qu'on le lui présentât. Il était assis près d'elle, tandis que moi, Champmortain et un autre, nous étions à causer derrière son siége. Tout à coup, à travers mille propos agaçants de la dame au cardinal, sur son mérite, ses succès, sa grande fortune, ses débuts, nous entendîmes les deux répliques suivantes :

» — Vous me connaissez donc, madame, car vous me rappelez un passé que je croyais bien ignoré ?

» — Oui, répondit la vieille dame en minaudant; vous ne vous doutez pas que vous parlez à votre première pénitente.

» Ce fut, continua Brias, un coup de théâtre merveil-

leux.. Le cardinal faillit tomber à la renverse... Je me sauvai pour rire tout à mon aise avec... »

— Avec moi, dit Montéclain; j'étais le troisième auditeur de cette singulière révélation.

— Quoi! vous saviez...

— Oui, colonel, et l'aventure est assez plaisante pour que je comprenne que Brias l'ait racontée; mais ce qui me paraît impardonnable, c'est qu'il y eût mis les véritables noms.

— C'est qu'il avait besoin d'ajouter un dernier trait à l'aventure en disant que le gendre de ladite dame avait entendu le propos, et que, depuis ce temps, il s'en servait pour vaincre toutes les résistances de sa vertueuse belle-mère, désarmée, dès ce moment, de l'investigation malveillante avec laquelle elle troublait le ménage de son gendre.

— Ainsi il ne nomma point madame de Rudesgens?

— Non, mais deux heures après, en interrogeant Brias sur le compte de Champmortain, je savais qu'il était le gendre de monsieur de Rudesgens, lequel s'était marié à Cologne avec une demoiselle de Van Marken. Quelques jours après, j'écrivais à ma mère pour qu'elle eût à s'informer de cette demoiselle de Van Marken, et j'apprenais d'elle que cette dame habitait réellement Cologne en 1812, que son mariage avec monsieur de Rudesgens avait été célébré deux mois environ après la naissance de Léona, et de tous ces faits, de toutes ces dates rapprochées l'une de l'autre, j'avais conclu que madame de Rudesgens était peut-être la femme qui tenait dans ses mains le secret de l'honneur de ma mère, et, après ce qui s'est passé ce soir... je vous avoue que je n'en doute plus.

— Et vous avez raison, colonel. Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas averti Léona d'un soupçon qui devait l'intéresser bien plus vivement que vous-même, puisqu'il pouvait lui faire découvrir quelle était sa mère?

— C'est qu'il est une heure fatale où il semble que les intérêts et les circonstances soient poussés par une main invisible et toute-puissante vers un même but. Au moment où l'indiscrétion frivole de Brias me donnait en Afrique cette première lueur, une lettre de Léona m'avertissait que,

depuis près de dix ans, elle possédait un écrit qui attestait l'innocence de ma mère. En présence d'un silence si longuement gardé, je me suis cru autoriser à garder cette part d'un secret qui nous est commun, afin de pouvoir discuter les conditions qu'elle entend mettre à la remise de cet écrit.

— Et vous ne soupçonnez pas ce qu'il peut renfermer?

— Non; je sais seulement qu'il est adressé à monsieur de Montaleu.

Montéclain réfléchit longtemps. A son tour, il paraissait hésiter à livrer au colonel la dernière partie de son secret.

Cependant il allait tout lui dire, lorsque, malgré l'ordre formel qu'il avait donné, ils furent interrompus par l'entrée d'un domestique, qui annonça que Bricord voulait absolument parler à son maître. Montéclain se fâcha, mais le domestique répondit que Bricord semblait être fou et qu'il menaçait de faire un malheur.

— Ne voulez-vous pas lui remettre la lettre dont vous m'avez fait le dépositaire? lui dit le colonel.

— Non, tant que je ne serai pas sûr que Léda est en sûreté. D'ailleurs, il faut que vous la montriez demain à monsieur de Montaleu.

— Qu'allez-vous donc dire à Bricord?

— Que je vous ai remis cette lettre pour que vous la lui lisiez...

— Mais il doit me savoir ici.

— Eh bien! dit Montéclain, partez pendant que je vais le recevoir. Il est assez simple que j'ignore ce qu'il est venu me demander.

— Mais aussitôt mon retour à la ferme, il m'interrogera; que lui dirai-je?

— La vérité, il le faut; seulement, je l'aurai préparé à l'entendre. Cependant, si vous le préférez, restez.

— C'est que, dit le colonel, je dois voir Léona cette nuit... Elle doit me faire ses conditions définitives...

— Ceci nous sert à ravir... Allez, colonel, et prenez ma

parole de gentilhomme que si Léona vous refuse l'écrit qui renferme la justification de votre mère, moi, je m'engage sur l'honneur à vous fournir le moyen certain d'arriver à cette justification.

— Je prends cette parole et je pars, quoique j'ignore comment vous parviendrez à la tenir; mais vous savez trop bien les détails de cette histoire déplorable, pour que je ne sois pas convaincu que vous pourrez faire ce que vous promettez. Je laisse le reste à votre honneur. Quand vous verrai-je ?

— Je retiendrai Bricord assez longtemps pour que vous puissiez voir Léona ; car, une fois averti que vous possédez cette lettre, il serait homme à vous poursuivre dans la forêt et à vous surprendre jusque chez madame Amab.

— A ce propos, dit le colonel, je vous prierai encore d'une chose : je vous laisse Aly-Muley...

— Oui, je sais qu'il est fort curieux... Nous serons tous les trois chez Bricord d'ici à deux heures. Ce temps vous suffit-il ?

— Parfaitement.

— Voyez donc Léona, jugez-la, et j'espère que la conversation que vous allez avoir avec elle vous fera répudier une alliée pareille et vous mettra de notre parti. Du reste, colonel, voici ma condition formelle : je ne veux pas que madame de Rudesgens, je ne veux pas que Sylvie aient à souffrir de ce qui peut se passer ici. Je sauverai Léda, si je puis; je ne parle pas de madame de Monrion ; elle n'a besoin d'être protégée par personne ; et maintenant à bientôt.

— A bientôt, reprit le colonel.

— Il sortit, et Bricord fut presque aussitôt introduit chez Montéclain.

XXXVII

LA LETTRE

Lorsque Léona et Thomas se trouvèrent en présence, ils restèrent un moment silencieux.

— C'est vous, Léona? dit le colonel.

— C'est moi, répondit-elle. Eh bien! avez-vous réfléchi?

— Oui, repartit Thomas, et mes réflexions m'ont fait persévérer dans la résolution que je vous ai manifestée lors de l'entretien que nous avons eu à cette même place.

— Vraiment, reprit Léona d'un ton ironique. Ainsi, le doux rayon des beaux yeux de la chaste Julie a fondu en quelques jours ces ressentiments de fer qui devaient tout anéantir, tout briser autour de celui qui a perdu votre mère?

— Non, Léona, non; mais ce n'est pas en vous aidant à perdre une femme par la calomnie que je prétends venger ma mère que la calomnie a perdue.

— Ceci est une sorte d'antithèse bonne pour un cours de rhétorique, mais passablement inutile au but que vous voulez atteindre.

— Je préférerais y renoncer que d'y arriver par des moyens indignes.

— Avez-vous de la mémoire, colonel?

— Pourquoi cette question?

— C'est que lorsque je vous écrivis en Afrique pour vous apprendre que j'avais en mes mains un écrit qui prouvait l'innocence de votre mère, vous me répondîtes une lettre où il me sembla voir bondir toute la passion, toute la colère des lions du désert.

« Ah! me disiez-vous, l'homme qui a séduit ma mère, l'homme qui l'a abandonnée à sa misère et à son désespoir, l'homme que j'ai été implorer et qui m'a repoussé d'un pied dédaigneux, je peux donc enfin lui prouver qu'il a été ingrat, infâme et lâche. Oh! cette preuve, que je la possède un jour, une heure, et quand j'aurai acquis le droit de lui jeter toutes ces épithètes à la face, je l'insulterai partout. Je traînerai dans la boue l'insultante hypocrisie de sa fausse vertu; je donnerai au peu de jours qui lui restent à vivre toutes les douleurs souffertes par ma mère durant trente ans. »

Voilà ce que vous m'écriviez, Thomas; car si vous manquez de mémoire, vous voyez que j'en ai pour nous deux; voilà ce que vous m'écriviez. Je vous ai dit alors de venir;

je vous attendais comme un compagnon de vengeance, vous qui avez été mon compagnon de misère et d'abandon ; vous êtes arrivé, et au lieu de ce vengeur terrible, de ce fils armé pour le châtiment, je vois un homme qui discute jusqu'où peut aller son droit, qui recule devant la tâche qu'il s'était promise. Que s'est-il donc passé, Thomas, pour que vous soyez ainsi changé, si toutefois vous avez été jamais ce que vous vous vantiez d'être ?

Le colonel ne répondit pas, Léona reprit :

— Qui donc a détruit ces espérances menaçantes et brisé ces furieuses résolutions.

— Vous, Léona, lui dit sévèrement le colonel, vous seule, en mettant pour condition à l'appui que vous m'apportiez mon aide pour perdre madame de Monrion.

— Ne me demandez-vous pas le mien pour perdre monsieur de Montaleu ?

— Il est coupable, lui.

— Selon vous.

— Ne m'a-t-il pas voué à l'abandon ?...

— Madame de Monrion, ou l'un des siens, m'a fait plus de mal que vous n'en avez jamais souffert.

— Je ne me fais pas le juge de vos griefs.

— En ce cas, je prétends ignorer les vôtres...

— Sachez bien une chose, Léona, c'est que je ne vous prêterai aucun appui contre madame de Monrion.

— Soyez sûr de votre côté que je ne vous fournirai aucune arme contre monsieur de Montaleu.

— Léona, dit le colonel avec colère, n'oubliez pas que ma mère vous a élevée et protégée.

— N'oubliez pas, colonel, qu'elle a été payée pour cela, et que c'est à la fortune qu'on m'avait assurée que vous devez l'éducation qui a fait de vous ce que vous êtes.

— Vous m'insultez, Léona...

— Je réponds à qui me provoque.

— Il suffit, dit le colonel ; je trouverai peut-être d'autres secours qui ne me coûteront pas si cher.

— Chez Montéclain, sans doute?...

— Peut-être.

— Ah ! tenez, dit Léona avec une pitié dédaigneuse, re-

tournez en Afrique, colonel, reprenez votre carrière de soldat; les champs de bataille tourbillonnant de cavaliers, les marches semées de trahisons et de dangers, les mêlées furieuses, les combats acharnés, les fières victoires, voilà votre partage... Vous êtes jeune, vous êtes brave, vous avez au front et à la poitrine la pensée brûlante et le courage impassible qui font les grands capitaines; allez, et vous serez un héros; mais ne venez pas risquer votre fortune dans notre monde, ne tournez pas vos espérances vers ces labyrinthes inconnus où nous marchons; vous y seriez plus maladroit que le plus obscur et le plus dédaigné de ceux que vous méprisez. Un sot d'esprit comme Brias vous étourdirait de sa parole vide et fanfaronne; une petite fille blonde et languissante vous mettrait en adoration à ses genoux; et, pour comble de misère, un Montéclain, la nullité drapée d'insolence, le mensonge habillé de franchise, l'astuce toujours présente vêtue de nonchalance, vous ferait trahir l'amie de votre enfance, la compagne de vos misères; il vous ferait renier la vengeance promise à votre mère... Allez, allez, colonel, vous n'êtes pas assez fort pour la lutte où vous vous êtes engagé. Abandonnez-la avant d'être vaincu, épargnez une honte à votre orgueil, et à mon amitié le regret de vous l'avoir attirée.

— Qu'est-ce à dire, Léona, et quel intérêt Montéclain a-t-il à me tromper?

— Vous avez causé une heure avec lui, et vous me le demandez!... Quoi! il a pu vous promettre de vous servir mieux que je ne puis le faire, et il ne vous a pas dit comment il le pourrait?

— Non, repartit Thomas, dont les sarcasmes de Léona commençaient à ébranler la foi qu'il avait en Montéclain.

— En ce cas, reprit Léona, que vous a-t-il donné pour tous vos secrets, que vous lui avez sans doute livrés?

Le colonel ne répondit pas. Un doute cruel s'éleva dans son esprit. En effet, il n'avait rien appris des projets de Montéclain, tandis que cet homme lui avait arraché tous les siens.

— Encore une fois, s'écria-t-il enfin, quel intérêt a-t-il à me tromper?

Léona laissa entendre un ricanement dédaigneux. Après un moment de silence, Léona reprit :

— Montéclain vous a dit beaucoup de mal de moi, je le sais ; mais je suis convaincue qu'il ne vous a pas dit que je fusse assez maladroite pour livrer mes secrets à qui se pose comme mon ennemi ?

— Votre ennemi, parce que je ne veux pas aider à une calomnie inutile, d'ailleurs ; car, je vous en préviens, personne ne croit plus à cette prétendue faute de madame de Monrion.

— Et vous êtes de ceux qui sont convaincus de son innocence ?

— Hier, j'en étais convaincu, vous le savez, et la discussion que nous avons eue ensemble vous l'a prouvé ; aujourd'hui, j'en suis certain.

— Je le crois sans peine, car je sais que vous en avez la preuve.

— Vous le savez ?...

— Preuve qui vous a été remise devant Champmortain, mon mari, Hector et Brias.

— Et lequel de ces messieurs vous a si bien informée ?

— Mon mari peut-être, qui a voulu m'humilier du triomphe de celle qu'il a aimée, et pour laquelle il garde au fond de son âme un culte peu flatteur pour moi.

— Ah ! c'est monsieur Amab ?

— Ou peut-être Hector de Montaleu, dont je protége les prétentions à la main de la belle Julie.

— C'est une lâcheté dont il est capable.

— A moins que ce ne soit Brias, qui a peur que je ne raconte à Champmortain les rendez-vous secrets qu'il obtient de sa femme.

— Il est bien assez indiscret pour cela. Mais il m'importe peu de savoir qui vous l'a appris, dit froidement le colonel. Seulement, vous devez comprendre que si hier j'ai refusé de me prêter à une machination dont j'avais deviné l'atrocité, malgré tout ce que vous m'avez dit pour me faire croire à la vérité de vos calomnies, vous devez comprendre, dis-je, qu'aujourd'hui je suis encore moins disposé à vous prêter les mains.

— Qu'étiez-vous donc venu faire ici ?

— Vous demander cet écrit que vous m'avez promis.

— A certaines conditions.

— Eh bien donc, dites-les-moi.

— Elles sont faciles à accomplir : donnez-moi la lettre que vous a remise Montéclain, et je vous donnerai celle que vous demandez.

— Vous donner cette lettre ! s'écria le colonel... cette lettre de laquelle dépend l'honneur de madame de Monrion...

— En échange de celle de laquelle dépend l'honneur de votre mère... ce doit être le désir d'un bon fils.

— Ce serait une lâcheté, dit Thomas avec une indignation qu'il eut peine à contenir.

— La lâcheté serait peut-être à sacrifier l'honneur de votre mère à l'honneur d'une femme que vous ne connaissez pas.

— Madame... madame, reprit le colonel d'une voix si altérée que Léona s'écarta doucement de lui... vous avez entre vos mains un écrit qui m'appartient... Je le veux... entendez-vous... je le veux...

— Un écrit qui n'appartient qu'à moi, dit Léona railleusement... et vous le voulez?... Vous êtes fou, Thomas...

— Je le veux... Je l'aurai, reprit celui-ci exaspéré.

— Colonel, reprit Léona avec insolence, avez-vous eu jamais d'autres maitresses que les misérables Moresques d'Alger, pauvres femmes rompues au bâton et à l'esclavage ? Si cela vous est arrivé, Thomas, vous avez dû en rencontrer quelques-unes qui vous ont appris qu'une femme se relève et grandit sous la menace et meurt plutôt que de céder. C'est par là, monsieur, que les plus faibles sont puissantes... et je ne suis pas, ajouta-t-elle avec hauteur, de celles qui n'ont de force que pour résister.

— Et, reprit Thomas dont la colère faisait vibrer la voix, il y a des femmes qui se plaignent de leur faiblesse ! ah ! elles en ont fait un bouclier qui les protége mieux que le courage le plus résolu.

— Et c'est juste, colonel. Il faut qu'il y ait dans ce monde des êtres assez protégés par le respect humain pour qu'il

ne soit pas permis à des spadassins habiles, à d'insolents agresseurs, de les soumettre par la crainte à l'obéissance et au mépris. Si au lieu d'être une femme j'étais un homme, vous m'auriez souffletée, et je sortirais de cet entretien pour être tuée ou déshonorée. Trouvez-vous cela juste ?

— Je trouve juste le droit qui permet à un homme d'honneur d'avoir raison de l'infamie que la loi ne peut punir.

— Mais ce droit appartient au dernier goujat comme à l'homme d'honneur. Vous voulez obtenir de moi la remise d'un écrit pour un but honorable, à ce que vous dites, et vous me menacez parce que je le refuse ; un misérable pourrait vouloir l'obtenir par un crime, il n'agirait pas autrement... Calmez donc ces fureurs inutiles et ridicules. Vous êtes venu ici pour venger votre mère ; je vous ai appelé, moi, pour aider à ma vengeance. Vous avez déjà déserté ma cause. Je ne vous en veux point, mais je vous plains. Il peut vous convenir peut-être de déserter la cause de votre mère pour celle de madame de Monrion, faites-le ; mais ne me demandez pas quel sentiment remplacera dans mon cœur la pitié que vous m'inspirez.

— Ainsi, dit le colonel, vous me refusez cet écrit?

— Il est à vous en échange de la lettre que vous a confiée Montéclain.

— Jamais... jamais... dit le colonel; il en arrivera ce qui pourra... adieu.

— Il en arrivera, reprit Léona avec colère, que Montéclain épousera madame de Monrion et recueillera pour elle la fortune qui vous appartient, et que vous étiez venu chercher ici...

— Quoi ! dit le colonel, c'est le but de Montéclain ?

— Voulez-vous me donner cette lettre? reprit Léona sans lui répondre.

— Il m'aurait joué à ce point...

— Cette lettre, cette lettre, dit Léona.

— Lui qui sait tous mes secrets oserait s'en servir?...

— Pour vous faire chasser par le marquis de Montaleu comme un intrigant subalterne... pour vous faire chasser par votre père comme un bâtard qu'il renie.

— Ah ! si je le croyais...

— Cette lettre, Thomas... cette lettre.

— Jamais... jamais... Ah ! je veux savoir jusqu'où peut aller la bassesse et la perfidie de ce monde ; mais je ne veux pas la partager. Adieu, Léona, adieu.

— Colonel, lui cria-t-elle pendant qu'il s'éloignait ; colonel, reprit-elle sans qu'il daignât lui répondre... Ah ! murmura-t-elle pendant que Thomas Rien reprenait son cheval et s'élançait au loin... Ah ! que Dieu le sauve, car il vient de se condamner.

Puis elle reprit d'une voix éclatante :

— Adieu, colonel, adieu !

Léona avait à peine prononcé ces paroles, qu'Hector de Montaleu était près d'elle.

— Quoi ! lui dit-il d'une voix âcre et sifflante, cet homme est un fils de mon oncle?

— Oui, et qui a droit à cet héritage que vous croyez vous appartenir...

— Et qu'il vient chercher ici?...

— Et qu'il enlèvera à l'héritier légitime le jour où l'on saura que celui-ci a laissé planer sur madame de Monrion une accusation qu'il pouvait détruire d'un mot, car il a gardé la lettre de Léda...

Hector poussa un cri sourd et terrible.

— Dans une heure, il l'aura remise à Bricord.

La respiration d'Hector devint oppressée et sifflante.

— Et une fois Léda convaincue du crime qui la perd, elle n'hésitera plus à nommer son complice.

— Ah ! fit Hector d'une voix qui n'avait plus rien d'humain, j'aurai la lettre.

Aussitôt il s'élança à la poursuite du colonel. Léona, immobile, l'oreille tendue, écouta le bruit de la course d'Hector qui avait pris un sentier différent de la route que suivait Thomas. Un moment, elle entendit à la fois le bruit sonore de la marche du cheval du colonel et le bruit sourd de la marche d'Hector ; puis, peu à peu, ces bruits s'affaiblirent et ne revinrent que par intervalles à son oreille, puis ils se perdirent l'un et l'autre dans le silence lugubre et solennel de la nuit. Léona écoutait toujours.

XXXVIII

CORRESPONDANCE

DE MONTÉCLAIN A LOUIS VILLON

« Ami Villon,

» Dans une de mes précédentes lettres, je vous disais que nous allions tous entrer incessamment dans une mêlée abominable, où il y aurait probablement du sang versé.

» Toutefois, à ce moment je ne prévoyais que quelques coups d'épée honnêtement, sinon honorablement échangés en duel. Mes prévisions ont été dépassées : le sang a coulé; mais nous sommes en plein procureur du roi.

» Voici le fait.

» Hier, Bricord est venu chez moi pour me redemander la fameuse lettre de sa femme. Je l'avais remise au colonel Thomas, qui avait un rendez-vous avec la Léona. Je voulais préparer Bricord à son malheur, et je comptais être présent à la lecture de cette fatâle missive; car, je vous l'avoue, je craignais tout de la colère et du désespoir de Bricord. Si quelque chose m'eût permis de lui dire le nom de l'homme qui l'a déshonoré, je n'eusse pas hésité à tout lui avouer... car cette colère et ce désespoir eussent eu un but. Bricord eût tué Montaleu, et je crois que c'eût été un très-grand bienfait pour ce misérable; car Léda a disparu... Qu'en a-t-il fait?... L'a-t-il cachée ou tuée?... Je ne sais plus que penser. N'importe, Bricord eût attaqué Montaleu, comme un brave soldat qu'il est, et sur mon âme, Villon, il eût bien fallu que le vicomte rendît raison au paysan, ou nous sommes ici quelques-uns qui lui eussions craché au visage jusqu'à la mort. Mais on ne joue pas un jeu pareil sans preuves éclatantes; et je prévoyais que Bricord, se trouvant seul en face de son déshonneur et de son désespoir, assouvirait peut-être sur lui-même la fureur qui le dévore.

» Je voulais donc, puisqu'il fallait lui apprendre cette

affreuse nouvelle, qu'elle lui fût révélée en présence de Thomas qu'il aime et d'un de ses camarades dont l'autorité et les conseils eussent prévenu un suicide que je lisais dans l'égarement de ce malheureux. Durant une heure entière je le retins en discutant de mauvaise foi contre cet instinct jaloux et clairvoyant qui lui avait tout fait deviner. Seulement, je l'avais laissé s'accoutumer à l'idée que sa femme avait commis quelque grave imprudence; mais je lui avais aussi versé dans le cœur la possibilité d'un pardon... Je lui avais tant dit que Léda avait dû être entraînée par un moment de folie ou peut-être par une violence, que la colère de Bricord se tournait déjà presque tout entière du côté du séducteur. Lorsqu'il en fut là, je pensai qu'il était temps d'aller à la ferme, où nous devions rejoindre le colonel.

» — Je te dirai tout devant lui, avais-je dit à Bricord, et lui-même te dira ce qu'il y a à faire.

» — Oui, m'avait-il répondu... Je le croirai, lui, car il n'est ni noble ni riche, et il ne se mettra pas de moitié dans la trahison que tout le monde conspire ici contre moi.

» Nous partîmes avec Aly-Muley, et nous gagnâmes la ferme. Thomas n'était pas rentré. Je le savais aux prises avec la Léona, et je ne m'étonnai point de ce retard; car elle sait prendre son temps pour égarer la raison des plus sages par ses théories astucieuses. Nous attendîmes une heure; l'absence de Thomas commença à nous inquiéter. Il me vint un doute sur son honneur. Léona l'avait-elle amené à se mettre de son parti? Je ne savais que penser. Bricord, de son côté, soupçonnait le colonel; il l'accusait de vouloir, comme moi, protéger les coupables par son silence. Aly-Muley, lui seul, avait l'instinct de la vérité; il prétendait que Thomas devait être en danger, il jurait et sacrait, et voulait aller à sa recherche. Je combattais ses craintes, mais il fallut bien enfin y céder, lorsque près d'une heure se passa encore sans que Thomas reparût. Moi-même je commençais à m'étonner, mais je n'osais prévoir un crime; enfin nous partîmes et nous entrâmes dans la forêt.

» Aly-Muley, avec une adresse incroyable, nous con-

duisit dans les ténèbres jusqu'à la masure qu'on appelle la Charbonnière. Cette cabane, que personne n'avait jamais vue ouverte, paraissait avoir été le théâtre de quelque événement : la porte en était brisée. Nous y entrâmes. Aly avait un briquet et une bougie, il alluma du feu, nous la visitâmes exactement ; Bricord découvrit sur le plancher quelques gouttes de sang.

» — C'est ici qu'on a tué le colonel ! s'écria-t-il.

» Aly-Muley secoua la tête, et, avec une expression qui me fit frémir, il murmura :

» — Non... non... c'est du sang de femme...

» — De femme ! s'écria Bricord... que veux-tu dire ?

» — Ah ! reprit Aly-Muley, que j'avais trop bien compris... Mon colonel ! mon colonel !... qu'est-ce qu'ils en ont fait !... Oh ! je jure mon âme et ma vie que je tuerai celui qui l'a touché ; homme ou femme, noble ou vilain, je le brûlerai dans son château, si je ne puis l'atteindre...

» Nous continuâmes nos recherches, nous interrogeâmes le sol. Des pas de différentes grandeurs se mêlaient autour de la cabane... des pieds d'homme et de femme avaient passé par là et s'éloignaient dans diverses directions.

» Nous arrivâmes enfin à un endroit où le sol était fraîchement creusé par le piétinement d'un cheval.

» — Le colonel est venu là ! dit Aly-Muley. C'est là qu'il a attaché Mogador... Il n'y a pas un second cheval au monde qui ait un sabot aussi fin.

» Aly consulta la trace, et reconnut qu'elle se dirigeai du côté qui menait chez Bricord.

» — Tu vois, lui dis-je, il sera reparti d'ici, pendant que nous venions le chercher...

» — C'est possible, me répondit-il ; retournons à la ferme.

» — Ah çà ! reprit Bricord, qui, partagé entre les craintes que lui avait inspirées Aly-Muley sur Thomas et toutes les colères qui murmuraient en lui, revenait à ses pro pres soupçons, qu'as-tu voulu dire quand, tout à l'heure, tu m'as répondu : C'est du sang de femme ?...

» — Ecoute, Bricord, lui répondit le spahi, je suis ici pour obéir au colonel ; nous allons le voir, il te dira to

affaire. Mais si un malheur était arrivé, si ceux qui lui en veulent avaient osé... Mais ce n'est pas possible... il est à la ferme... Mais s'il n'y était pas, je te dirais mon idée à moi... et alors, Bricord, tu me comprends... ce serait à nous deux à faire justice. .

» — Ne comptez-vous pas sur moi ? dis-je à Aly.

» — Pardon, monsieur le marquis, me répondit Aly, mais vous n'êtes pas des nôtres, vous... Il est possible que le colonel soit, comme vous, un fils de bonne maison... mais ce n'est pas ça qui lui a servi; ce qui l'a fait ce qu'il est, c'est d'avoir tiré le meilleur de son sang au service de la France, c'est d'avoir été le camarade du soldat, de s'être battu en avant de nous, c'est de s'être couché sous la pluie en prêtant son manteau aux malades... c'est d'avoir été un lion en se battant, et bon comme une mère pour le soldat... C'est... Ah ! tonnerre ! reprit-il avec un accent déchirant, mon colonel ! mon colonel ! où est-il à présent, mon pauvre colonel ?

» Aly-Muley pleurait en parlant ainsi, et moi-même je sentais mes yeux se mouiller, lorsque tout à coup il nous sembla entendre un bruit lointain répondre à la douloureuse exclamation d'Aly.

» Il poussa un cri qui me fit tressaillir.

» — C'est Mogador!... s'écria-t-il.

» — Mogador ?...

» — Oui... c'est lui...

» Nous écoutâmes encore, et cette fois nous distinguâmes parfaitement le hennissement d'un cheval.

» — Ah ! fit Aly-Muley, la pauvre bête se plaint, le colonel est mort...

» — Tu es fou, lui dit Bricord.

» — Ah ! je l'ai entendu déjà... moi... un jour qu'il était par terre et que les Arabes l'enveloppaient pour lui couper la tête... Mogador a crié comme ça... Mais tu le sais bien, Bricord, tu l'as entendu, toi qui l'as sauvé... Colonel ! colonel ! se prit-il à crier avec un accent déchirant.

» Le cheval répondit encore à cette voix désolée. Nous nous dirigeâmes de ce côté, conduits par cet appel qui nous attirait vers l'endroit où était le noble animal. Nous arri-

vâmes enfin. A la clarté du jour qui commençait à poindre, nous vîmes de loin Mogador, la tête basse et penchée dans un fossé de la route; il battait la terre du pied et hennissait en balançant sa tête : la noble bête semblait parler à quelqu'un. Nous courûmes, et au fond du fossé nous vîmes le colonel étendu par terre et la poitrine ensanglantée.

» Non, Villon, non, sur mon âme, je n'ai jamais rien vu de pareil au désespoir d'Aly-Muley; il tomba à genoux à côté de ce cadavre immobile, pleurant et sanglotant comme un enfant ou comme une mère. Sainte douleur dont je n'avais pas d'idée, que celle de ce soldat dont les larmes coulaient sur sa mâle figure brunie au soleil d'Afrique, pendant qu'il priait les mains jointes et les yeux tournés au ciel! Quant à Bricord, il s'arrachait les cheveux, il s'accusait de la mort du colonel; il disait que si Thomas n'était pas venu dans ce pays maudit pour voir son vieux soldat, il n'eût pas été ainsi lâchement assassiné. Heureusement j'avais gardé plus de sang-froid.

» Une simple observation m'avait dit, sinon le nom du meurtrier, du moins l'intention qui avait fait commettre le crime. L'habitude du colonel, comme celle de beaucoup de militaires, est de garder leurs habits exactement boutonnés... L'habit du colonel était défait : on avait dû fouiller dans la poche de côté où l'on place d'ordinaire les papiers que l'on porte sur soi. J'examinai cette poche, elle était vide. On avait soustrait la lettre de Léda que je lui avais remise. Deux misérables seuls avaient intérêt à la suppression de cette lettre : Léona ou Hector. C'était affreux à penser; mais je n'eus pas le temps de m'arrêter à ces réflexions. Pendant que je cherchais à m'assurer de cette disparition, il me sembla sentir un léger tressaillement... J'écoutai le cœur, je me penchai sur les lèvres du colonel.

» — Il n'est pas mort! m'écriai-je.

» Ah! Villon, mon cher Villon, qu'il est bon et honorable d'être aimé ainsi. Aux cris que poussaient ces deux rudes soldats, aux larmes qui inondaient leurs visages hâlés succéda un moment de muette surprise, puis une joie folle, incroyable... Bricord tomba à genoux en criant :

» — Mon Dieu, mon Dieu, faites que cela soit vrai, et je pardonnerai à tout le monde !

» Aly-Muley m'embrassait... Les pauvres gens, ils auraient laissé mourir le colonel, tant ils étaient heureux qu'il ne fût pas mort. Je leur en fis l'observation... Alors nous le soulevâmes, nous le mîmes sur son séant. La balle l'avait frappé en pleine poitrine. Cependant un long soupir m'apprit que les organes de la respiration agissaient encore. Il y eut alors un moment de débat. Bricord voulait le porter à la ferme, et Aly-Muley était de cet avis; mais nous étions plus près de chez moi que de la ferme, cette considération décida la question en ma faveur. Le pauvre Aly-Muley était si brisé par sa douleur et son espérance qu'il ne pouvait soulever le colonel; je le pris avec Bricord pendant que le spahi montait Mogador et courait au château pour ramener un brancard. En attendant, nous nous mîmes en marche avec Bricord.

» Ah ! mon ami, que la mort a de saisissants aspects! J'ai vu des champs de bataille, j'ai assisté à des duels désastreux, j'ai vu les victimes sanglantes et déchirées d'horribles assassinats, et les cadavres blancs et calmes de gens morts dans leur lit, mais, à vrai dire, je n'avais jamais touché la mort. J'avais pris les bras du colonel et je le soutenais, les miens passés sous ses épaules. Je ne puis vous dire quel frisson m'a saisi en sentant cette tête forte, intelligente, ambitieuse, promise à l'avenir, à la gloire, rouler inerte et abandonnée sur ma poitrine. Alors j'ai pensé que, moi aussi, j'étais pour quelque chose dans la mort de ce noble soldat dans le malheur duquel mon père est pour une si large part, car... Mais, Villon, l'heure des confidences n'est pas arrivée... laissez-moi finir cet affreux récit. Nous poursuivions lentement et paisiblement notre route, lorsque tout à coup, au détour d'une allée, nous fûmes coupés par une voiture; elle allait nous dépasser, mais elle s'arrêta soudainement à un cri parti de l'intérieur; la portière s'ouvrit, et je reconnus madame de Mourion. C'était elle!

» Villon, cette femme est venue du ciel, elle a des allures qui ne touchent point à la terre ; elle vole quand elle court ; elle plane quand elle marche, son regard est un

rayon, sa voix une musique, sa parole une autorité. Elle s'est approchée, pâle, alarmée, tout inspirée de cette charité chrétienne, de cette charité sainte qui s'oublie à toute heure pour les autres.

» Je ne vous dirai point comment elle s'est informée, comment je lui ai répondu ; mais pendant que Bricord et moi nous hésitions, elle avait couvert la blessure du colonel du mouchoir avec lequel elle venait d'essuyer ses larmes, car elle avait longtemps pleuré, la pauvre âme blessée. Et je lui expliquais encore que nous attendions un brancard et des hommes, que déjà elle avait fait placer le colonel dans sa voiture ; et tout cela, Villon, elle l'avait fait et ordonné avec cette chaste simplicité d'un cœur à qui le bien, la pitié, le dévouement sont naturels comme la lumière aux yeux, comme l'air à la poitrine. Et puis, pendant que son cocher conduisait au pas la voiture dans laquelle était monté Bricord près du colonel, elle se mit à marcher près de moi, qui suivais à pied, et elle me demanda seulement alors la cause de cette blessure. Etait-ce un duel? était-ce un accident?

» — Non, madame, lui dis-je tristement, c'est un assassinat.

» — Un assassinat! répéta-t-elle avec effroi. Dans ce pays... et pour quelque misérable somme d'argent...

» — Non, madame, une vengeance... ou une précaution.

» Elle attacha sur moi un regard indicible d'étonnement, de curiosité et de douleur. Je ne sais quoi d'inouï qui tient de la prévision divine semblait lui avoir fait comprendre qu'elle n'était pas tout à fait étrangère à ce malheur.

» — Assassiné ! me dit-elle d'une voix qui me remua comme celle d'une mère qui s'inquiète de son enfant.

» — Oui, lui répondis-je, pour n'avoir pas, sans doute, voulu s'associer à un crime.

» Ce calme et saint courage, qui animait un instant avant cette douce et blanche créature de Dieu, se fondit à ce mot de crime ; elle pâlit et frissonna.

» — Quel crime, me dit-elle, et contre qui voulait-on le commettre ?

» — Vous le saurez un jour, madame; mais permettez-moi une question : où alliez-vous ainsi à cette heure?

» Elle rougit, mais elle ne fut point offensée ; cependant, elle me répondit d'une voix tremblante :

» — J'allais au village de Saint-Faron... Oh ! reprit-elle avec une indignation fébrile, je n'abandonnerai pas l'orphelin... Je lutterai... J'irai tous les jours...

» — C'est inutile, lui dis-je ; Jeanne Dromery n'est plus à Saint-Faron ; l'enfant que vous protégez est parti avec elle...

» — On les a chassés ? s'écria-t-elle.

» — Non, madame, on les a recueillis ; on a voulu soustraire cette femme à des influences perfides, et cet enfant aux dangers dont peuvent le menacer la colère d'un mari trompé et la férocité d'un père coupable.

» — Je vous remercie, monsieur, me répondit-elle doucement.

» Oh ! Villon, Villon, j'ai éprouvé dans ma vie de bien brûlantes passions, que j'ai crues heureuses ; j'ai eu des désirs immodérés que j'ai satisfaits ; j'ai vu, après des mois entiers de torture et d'attente, des femmes baisser la tête sous mon regard et laisser tomber de leurs lèvres tremblantes l'aveu de leur amour... eh bien ! jamais, sur mon âme ! jamais rien, rien au monde ne m'a jeté au cœur une joie plus douce, plus puissante, plus étrange à la fois que ce mot si simple : « Je vous remercie. » Elle a donc compris tout de suite que c'était moi ; elle m'a donc cru capable d'un peu de bien... Villon, je me suis senti les yeux humides ; je... Mais le vieil homme murmure encore en moi, car j'ai résisté à je ne sais quoi qui me poussait à tomber à genoux devant elle. Et cependant qui doit-on adorer, dites-moi, si ce n'est l'être qui porte en soi le don de faire tant de bien avec un mot ? Ah ! mon ami Villon, que je me suis senti humilié, moi qui me crois un homme fort, moi qui, quelquefois, ai fait reculer le crime, ai démasqué l'hypocrisie, moi qui ai accepté le cartel de tout méchant et qui l'ai souvent vaincu, moi enfin qui pourrais au besoin punir impitoyablement et me venger avec éclat, que je me suis senti pauvre et petit devant cette femme ! J'emploierais ma vie, ma fortune, mes soins à vouloir être bon, que

jamais je ne donnerais à personne la millième partie de la joie céleste dont elle m'a rempli. Oh! la puissance du bien est la seule vraie, car il faut que vous me compreniez, Villon, ce n'est pas du bonheur qu'elle m'a donné, c'est du bien qu'elle m'a fait! Mais il faut que j'achève.

» Quelques pas plus loin, nous rencontrâmes Aly-Muley avec mes gens; il regarda dans la voiture, il s'assura que le colonel était aussi bien qu'il pouvait l'être, il parla à Bricord, il recommanda au cocher d'éviter les ornières, et ce ne fut que lorsqu'il eut pris tous ces soins qu'il s'approcha de madame de Monrion pour la remercier, car Bricord lui avait dit ce qui venait de se passer.

» Alors Aly-Muley s'arrêta devant elle; il se découvrit la tête, parut hésiter sur ce qu'il avait à faire et à dire, puis, attachant sur Julie un regard humide, et balbutiant comme un homme à qui l'expression manque et qui parle au hasard, il lui dit tout à coup :

» — Madame... oui, madame, c'est vrai... si vous étiez née autrefois, vous auriez été la sainte Vierge.

» Est-ce parce qu'il s'adressait à elle? est-ce parce qu'il venait d'être dit par ce rude soldat dont j'avais vu le désespoir? mais je trouvai ce mot sublime et touchant... Je pris les deux mains d'Aly-Muley et je les pressai sans pouvoir prononcer une parole.

» — Eh bien ! oui, me dit-il en sanglotant, c'est vrai... c'est...

» Puis, comme il pleurait, il m'a brusquement tourné le dos.

» Julie s'était arrêtée, je me tournai vers elle. Le mot d'Aly-Muley avait été plus puissant que tout ce que j'aurais pu lui dire ; elle me parut heureuse et consolée. C'est que les cœurs naïfs ont le secret des âmes célestes.

» — Je suis déjà bien loin de chez moi, me dit-elle, permettez que je m'éloigne.

» — Seule? lui dis-je.

» — Je n'ai pas peur.

» — Permettez que quelques-uns de mes gens vous suivent jusqu'à votre demeure.

» — Si l'un d'eux veut conduire ma voiture, mon cocher m'accompagnera.

» Elle s'inclina et allait me quitter.

» — Madame, lui dis-je, trois hommes devaient se rendre ce matin chez vous pour vous saluer avec respect et vous demander pardon, au nom de tout ce qui a de l'honneur, de ce que vous avez souffert depuis quelques jours. Ils ne seront plus que deux, le troisième est dans cette voiture. Un autre eût voulu se joindre à eux; mais la haine de monsieur de Montaleu lui interdit tout accès près de vous... Laissez-le profiter du hasard de cette rencontre pour vous dire...

» Comment se fait-il que la voix me manqua? C'est que le mot qui me venait aux lèvres, je ne devais pas le prononcer. C'est que je voulais parler de respect et mon cœur débordait d'adoration. Julie était devant moi, les yeux baissés, heureuse, je le crois, non pas de mon trouble qu'elle ne comprenait pas, mais de la joie que donne la considération reconquise... Elle attendait la fin de ma phrase; je ne pus la trouver, et je lui dis, tant j'étais absent de cette science du monde que je croyais si bien posséder :

» — Adieu, madame... Permettez-moi de penser à vous, comme je pense quelquefois à ma mère, qui était belle, qui était sainte et qui est au ciel.

» Elle s'éloigna enfin, et nous arrivâmes bientôt au château.

» Déjà le médecin du pays nous attendait; un de mes gens était parti pour Nevers, afin d'en amener un autre. Le colonel a été saigné, mais la balle n'est pas extraite de la blessure. Cependant il a prononcé quelques mots, et ces mots ont été :

» — Ma mère... ma mère !

» Un moment après il a rouvert les yeux, et sa bouche a murmuré encore :

» — Ma mère... ma mère !

» Villon, au reçu de cette lettre, vous courrez chez moi. Avec la clef que renferme ce paquet vous ouvrirez un secrétaire en bois de rose placé dans ma chambre à coucher, à gauche de ma cheminée. Vous presserez la tablette du fond, vous trouverez une cave; dans cette cave, vous ver-

rez, entre autres papiers, un paquet avec cette suscription :

A MON FILS.

» Vous le prendrez, et tout aussitôt, sans perdre une minute, vous monterez en voiture et vous viendrez. Crevez les chevaux, brisez la voiture, mais venez... venez.

» On m'annonce que le colonel a encore appelé sa mère. Hâtez-vous, Villon... et pardonnez-moi. Oui, pardonnez-moi, car... oui, c'est vrai ! je vous ai promis de la protéger... et je l'aime !

» MONTÉCLAIN. »

XXXIX

LES INTERPRÉTATIONS

Le matin même de ce jour, madame de Rudesgens avait fait appeler sa fille près d'elle. L'acariâtre et fière Arthémise était tout à fait revenue de son émotion et de sa terreur de la veille. Sylvie, qui l'avait quittée si abattue et si souffrante qu'elle n'avait pas osé lui parler de l'incident du souper, la retrouva plus roide et plus sèche qu'à l'ordinaire. Ses lèvres étaient plus pincées, son nez plus crochu, sa parole plus brève. Il y avait eu conseil, durant cette nuit, dans l'alcôve solitaire de madame de Rudesgens ; elle avait envisagé en face un grand danger, et elle s'était résolue à le détourner de sa tête pour le faire éclater sur celle d'un autre. Madame de Rudesgens connaissait le grand art des diversions, comme on pourra le voir.

— Ma fille, dit-elle à Sylvie, nous avons à causer sérieusement, mais notre entretien doit avoir lieu en présence de votre père. Je vais le faire avertir.

Il convenait aux projets de madame de Rudesgens de ne voir son mari qu'avec Sylvie à ses côtés; donc, aussitôt qu'elle fut garantie par la présence de Sylvie, elle envoya chercher le victorieux Annibal. Celui-ci avait également réfléchi beaucoup durant cette nuit. L'évanouissement de

sa femme l'avait vivement chiffonné. Des doutes enfouis sous une possession de trente ans, et qui remontaient à l'époque de son mariage, s'étaient réveillés dans le plus profond de ses souvenirs. Peut-être à cette époque les millions de mademoiselle Van Marken avaient-ils fait taire, dans l'âme de monsieur de Rudesgens, certains étonnements peu flatteurs pour la vertu d'Arthémise. Quoi qu'il en soit, il avait gardé le silence au moment important. Les millions étaient tout frais reçus, et couvraient d'un bouclier d'or les plis fâcheux qui eussent pu rider le cristal de la vertu d'Arthémise. Il se tut. Récriminer plus tard, et lorsque l'acariâtre sévérité de madame de Rudesgens tourmentait les projets séducteurs de son Annibal, c'eût été faire l'aveu de sa sottise ou de sa complaisance : il garda donc toujours un silence digne et prudent. Une des raisons qui étaient aussi venues en aide à la philosophie de monsieur de Rudesgens, c'était la conviction profonde où il était que les soupçons qu'il avait conçus n'étaient jamais entrés dans l'esprit de personne. Un seul de ses amis l'avait, dit-on, averti ; mais cet ami avait quitté la France à l'époque du mariage de monsieur de Rudesgens avec Arthémise, et il était mort en pays étranger. Personne n'avait donc une ombre de soupçon. Trente ans de quiétude à ce sujet avaient enraciné cette foi dans l'âme de monsieur de Rudesgens. Il lui arrivait même de se persuader qu'il s'était trompé, tout connaisseur qu'il fût en ces sortes de choses ; et, en définitive, il faisait encore mieux que de raisonner et de s'abuser par ses raisonnements : il n'y pensait plus. Mais voilà tout à coup que ce secret, enterré si profondément, et sur lequel des forêts avaient eu le temps de pousser, voilà, disons-nous, que ce secret est signalé et qu'on menace de l'exhumer ; voilà quelqu'un qui paraît et qui dit en frappant du pied sur le sol : « Il y a ici la trace d'une faute. » Monsieur de Rudesgens avait frémi jusque dans la moelle de sa vanité. Être montré au doigt après trente ans de glorification sur la vertu de sa femme, avoir souffert toutes les acrimonies de ce bonheur vertueux, s'être vu réprimandé avec furie pour la moindre incartade, et cela pour n'être en définitive qu'un mari trompé avant

et peut-être après: c'était pour la colossale vanité du petit marquis un chagrin furieux, et dont il voulait se garer à tout prix. Ce fut donc avec un vif empressement qu'il se rendit auprès de l'auguste pécheresse qui lui avait fait payer si cher son repentir. Dans la pensée où il était qu'une explication allait avoir lieu au sujet de l'évanouissement de la veille, il fut surpris de trouver là madame de Champmortain. Il examina sa noble épouse : jamais elle ne lui avait paru si montée en vinaigre; il comprit sur-le-champ que la querelle serait terrible, et que madame de Rudesgens s'était prudemment abritée derrière Sylvie, bien convaincue qu'il n'oserait, en sa présence, élever certaines récriminations qu'une fille ne doit jamais entendre. Cependant, il garda son petit air pincé, bien résolu à saisir cette fois une partie de l'empire qu'il avait toujours convoité.

— Vous m'avez fait appeler? dit-il en prenant un siége. Il me semble que Sylvie...

— Je l'ai fait appeler aussi : car ce que j'ai à vous dire concerne la famille entière.

— Mais moi, dit sèchement l'époux, j'ai à vous dire des choses que Sylvie...

— Sylvie doit tout entendre, repartit encore plus sèchement l'épouse.

— Permettez, fit monsieur de Rudesgens, je prétends, avant tout, avoir une explication qui...

— Prétendez-vous, dit en l'interrompant encore Arthémise, prétendez-vous supporter longtemps encore les scandales qui se passent dans votre maison?

— Des scandales! s'écria monsieur de Rudesgens, quels scandales? Madame, s'il y a eu matière à scandale, ou s'il y en a encore, vous savez de qui ils peuvent venir.

L'héroïque Annibal jeta cette phrase à la tête de son épouse avec une verdeur qu'il croyait irrésistible. Mais au lieu de voir se courber sous cette terrible insinuation le front coupable de son épouse, le vieux Céladon la vit se tourner vers lui, pareille à une perruche qui hérisse ses plumes.

— Monsieur de Rudesgens, lui dit-elle d'une voix étranglée, que voulez-vous dire? Vous allez me l'expliquer tout

de suite, à l'instant, je le veux... Parlez... parlez donc, Annibal! quand on est sans reproche, on doit oser tout dire.

Le vieux marquis fut pris d'une furieuse envie de rabattre l'insolente criaillerie de sa femme; mais il s'arrêta en pensant que Sylvie était là. Il s'étendit nonchalamment dans un fauteuil et repartit de son air le plus dédaigneux :

— Nous parlerons de cela plus tard; commençons par ce qui doit être dit en présence de notre fille.

— Ah! fit Arthémise, vous vous taisez à présent comme toujours, parce que vous savez ce que vous m'avez fait souffrir par votre inconduite.

— Ma mère, vous vouliez me parler? dit Sylvie, qui avait été trop souvent témoin de pareilles scènes pour en être touchée.

— Ah! reprit madame de Rudesgens en s'essuyant les yeux, c'est que tu ne sais pas combien j'ai souffert... et c'est pour que tu n'aies pas à subir les mêmes douleurs et les mêmes humiliations que je veux mettre un terme à ce qui se passe de scandaleux dans notre maison.

— Et que se passe-t-il?

— Vous le savez bien, Annibal, et vous fermez les yeux pour ne point le voir; qui sait même si vous n'y prêtez pas les mains! Qui se ressemble s'assemble. D'ailleurs, qui sait si vous n'êtes pas deux au lieu d'un?

— A quoi faire? dit monsieur de Rudesgens, en prenant son peigne d'écaille et en rajustant sa chevelure d'un air indolent.

— Vous me comprenez très-bien, monsieur; vous savez tout... et vous le souffrez.

— Qu'est-ce?

— Veuillez me dire, je vous prie, si vous approuvez la conduite de monsieur de Champmortain vis-à-vis de notre fille chérie et adorée, vis-à-vis de cette pauvre enfant délaissée?

A cette parole, madame de Champmortain baissa la tête et rougit. En effet, elle ne se sentait plus le droit de se plaindre de l'infidélité de monsieur de Champmortain, et se trouvait horriblement embarrassée de l'obligation où on la mettait de connaître cette inconduite, et par conséquent

de la lui reprocher. Monsieur de Rudesgens se retourna à cette attaque de sa femme contre son gendre ; il se leva, furieux, l'œil en feu, grandi de dix pieds, et s'approchant de madame de Rudesgens, il lui dit avec un accent que jamais elle n'avait entendu :

— Madame, vous êtes une mauvaise mère !

Soit que cette accusation s'appliquât, dans la pensée de madame de Rudesgens, à un souvenir lointain, soit qu'elle la prît pour un reproche qui ne s'adressait qu'à l'action présente, toute son audace parut fléchir devant cette parole.

— Moi, murmura-t-elle avec effort, une mauvaise mère !

— Ma fille, dit monsieur de Rudesgens, sortez...

— Mais je ne le veux pas, moi. Il faut qu'elle sache enfin... s'écria l'épouse.

— Sortez, Sylvie, dit monsieur de Rudesgens avec une colère qui ne s'adressait pas à sa fille... Va, mon enfant, va...

Mais madame de Rudesgens, dont l'absence de Sylvie dérangeait tout le plan de campagne qu'elle avait formé, s'élança d'un air furibond au-devant d'elle.

— Restez, Sylvie, restez, s'écria-t-elle, ou si vous obéissez à votre père, préparez-vous à ne plus me revoir jamais.

Sylvie hésita un moment.

— Restez, Sylvie, lui dit tristement monsieur de Rudesgens ; je ne vous mettrai jamais dans l'affreuse obligation de choisir entre nous. Restez avec votre mère ; mais croyez-moi, mon enfant, ne vous laissez pas égarer par les soupçons qu'on veut faire naître dans votre esprit. Si le mal qu'on va vous apprendre existe, ce que je ne crois pas, une mère prudente eût mis tous ses soins à vous le cacher. Une mère qui eût pensé à votre bonheur eût fait cesser ce mal par de sages représentations, et vous eût laissée dans votre ignorance... Mais, quoi qu'on vous dise, comptez sur moi pour vous consoler et pour vous protéger...

— Après avoir protégé les débordements de monsieur de Champmortain...

— Allez, madame, allez, dit monsieur de Rudesgens... Mais je vous préviens que si vous avez compté sur le désordre que vous allez jeter dans le ménage de votre fille

pour me faire oublier certaines choses... vous vous êtes trompée.

Monsieur de Rudesgens venait de trouver enfin le but secret de l'entreprise de sa femme. Aussi, atteinte à l'endroit sensible, se prit-elle à se récrier de toutes les forces de sa colère :

— Qu'est-ce à dire, et qu'ai-je à faire oublier, monsieur? que signifient ces accusations, ces paroles à double entente? Monsieur, je veux une explication, je la veux; sinon, monsieur, je n'oublierai pas que si nous ne pouvons rompre notre union, nous pouvons du moins séparer nos existences et nos fortunes.

Monsieur de Rudesgens se redressa, et peut-être allait-il se laisser emporter au delà de ce qu'il voulait dire devant Sylvie, quand celle-ci, prenant vivement la parole, s'écria :

— Ma mère, mon père, je vous en supplie, veuillez m'écouter ; par grâce, calmez-vous l'un et l'autre... C'est pour moi que s'est élevée cette discussion, c'est pour mon bonheur que ma mère voit d'une façon, et que vous, mon père, vous voyez d'une autre. Eh bien! je dois vous le dire, vous vous trompez tous les deux.

— Comment! s'écria aigrement la fière Arthémise.

— Que dis-tu, Sylvie? lui dit monsieur de Rudesgens.

— Mon père, reprit Sylvie avec un trouble et une agitation extrêmes, je sais tout ce que ma mère croit m'apprendre.

— Quoi! tu sais que ton mari est l'amant de... fit madame de Rudesgens.

— Oui, ma mère, je le sais, et je ne veux ni ne peux lui en faire un reproche.

— Quoi! reprit monsieur de Rudesgens, tu crois aux infidélités de ton mari, et tu es aussi calme ?

Sylvie baissa les yeux et des larmes coulèrent sur son visage.

— Pauvre enfant! dit madame de Rudesgens, elle a appris la douleur et la patience en voyant souffrir sa mère infortunée... Viens, ma fille... viens dans les bras de ta mère, nous pleurerons ensemble.

Sylvie continuait à pleurer sincèrement pendant que monsieur de Rudesgens l'examinait avec attention. Il cherchait à s'expliquer cette résolution calme et si peu d'accord avec ce qu'il avait eu lui-même à supporter, et qui ne lui semblait pas pouvoir être le résultat d'une sainte résignation. Il était trop expert en pareille matière pour ne pas lui supposer une autre cause; cependant il jugea prudent de l'accepter à ce point de vue, et dit doucement à sa fille :

— Sylvie, vous avez raison ; ce n'est point par de vaines récriminations, par des scènes furibondes, par des reproches acrimonieux que l'on ramène un époux égaré.

A cette énumération, madame de Rudesgens releva un nez irrité et darda des yeux flamboyants sur son époux; celui-ci n'en tint pas compte et continua :

— Mais si j'approuve l'indulgence, Sylvie, ajouta-t-il en la prenant dans ses bras, c'est parce que je la crois la plus noble vertu d'un cœur pur.

Sylvie baissa la tête et ses larmes redoublèrent.

— Oui, reprit madame de Rudesgens, elle lui pardonne, la pauvre enfant, parce qu'elle n'a ni fiel ni ressentiment... Va, Sylvie, tu es un ange...

Les larmes de Sylvie redoublèrent.

— Hélas! dit-elle en balbutiant... je n'ai plus droit de...

— Sylvie, s'écria brusquement monsieur de Rudesgens en l'interrompant, vous pardonnez parce que vous êtes bonne, voilà tout...

— Oh ! non, non, dit Sylvie avec désespoir en se tournant vers son père... c'est qu'il ne m'appartient plus...

— Oh ! tais-toi, lui dit tout bas son père; pas devant ta mère... ajouta-t-il en l'attirant sur son cœur.

Il avait raison. A peine Sylvie avait-elle laissé échapper un mot qui pouvait faire croire qu'elle avait perdu le droit de se plaindre de son mari, que sa mère avait attaché sur elle un regard curieux et presque cruel. En effet, la faute de Sylvie, mieux encore que celle de Champmortain, pouvait détourner d'elle l'orage dont la menaçaient les soupçons de son mari.

— Que lui dites-vous ? s'écria madame de Rudesgens en

interpellant aigrement son époux; laissez-la parler, laissez-la confier à sa mère, qui la comprendra, toutes les douleurs qu'elle souffre.

— Ses douleurs, dit monsieur de Rudesgens, elle n'en a pas d'autres que celle que vous lui causez par vos sottes suppositions.

Ce mot allait devenir le signal d'une explosion terrible, lorsque monsieur de Champmortain entra tout à coup sans se faire annoncer; il était accompagné de Brias. L'effroi qui se peignit sur le visage de Sylvie et l'aspect de ce dernier furent à la fois un trait de lumière pour monsieur et madame de Rudesgens.

— Pardon, dit Champmortain; si j'avais su que vous fussiez déjà visibles, je serais entré plus tôt pour vous annoncer une nouvelle qui vous charmera tous, j'en suis assuré.

— Qu'est-ce donc ? fit monsieur de Rudesgens.

— Hier, après votre départ, Montéclain nous a montré une lettre qui prouve d'une manière éclatante l'innocence de madame de Monrion.

— En vérité? dit Sylvie.

— Oui, madame, lui répondit Brias, à qui son regard avait adressé cette question.

Sylvie sourit amèrement.

— Et que dit cette lettre? fit aigrement madame de Rudesgens.

— Vous le saurez plus tard, reprit Champmortain; car elle renferme un secret qui ne nous appartient pas encore.

— Ainsi, cette adorable créature est innocente! s'écria joyeusement le vieux Rudesgens; j'en étais sûr.

— Voilà une joie étrange, dit l'aigre Arthémise.

— C'est une joie que doit éprouver tout homme d'honneur, repartit sévèrement Champmortain; et monsieur Amab, le colonel, Brias et moi, nous avons été charmés de la justification de madame de Monrion. N'est-ce pas, Brias?

— Sans doute, dit celui-ci, que Sylvie observait avec ténacité.

— Ah! fit-elle en ricanant.

— Mais le plaisir que peut nous faire cette justification importe peu, dit Champmortain; il s'agit de ce que nous

devons à madame de Monrion, à monsieur de Montaleu, et surtout à nous-mêmes. Je suis donc venu vous prier, vous, mesdames, et vous, monsieur de Rudesgens, de vous joindre à Brias et à moi, de nous accompagner chez monsieur de Montaleu où nous trouverons le colonel, afin de nous rendre de là chez madame de Monrion, à qui nous devons une réparation pour l'insulte qu'elle a reçue dans notre maison.

— Une réparation, dit Sylvie, en qui la jalousie s'éveilla soudainement en voyant la mine confuse de Brias, c'est-à-dire une humiliation pour notre maison.

— Sylvie, lui dit son mari d'un ton doux mais ferme, je comprends que des rapports mensongers aient pu vous tromper assez pour que vous paraissiez très-excusable d'avoir si cruellement insulté madame de Monrion. Cette insulte, je l'ai blâmée, vous le savez, à l'instant même où j'en ai connu le motif. C'est une grande responsabilité que vous avez prise, c'est une faute grave pour une jeune femme de s'être faite l'exécuteur d'un jugement si sévère, rendu sur des apparences aussi complétement fausses.

Madame de Champmortain pâlit de colère et répliqua avec amertume :

— Il m'était permis de croire à ces apparences, lorsqu'elles m'étaient dénoncées par une personne en qui vous avez, je le sais, une absolue confiance.

— De qui voulez-vous parler? dit Champmortain avec humeur.

— De madame Amab, monsieur, qui, je crois, est plus de vos amies que des miennes.

— Aussi, reprit Champmortain après un moment d'hésitation, aussi vous ai-je dit que j'excusais votre conduite tout imprudente qu'elle ait été; mais ce qui m'étonne, c'est que vous ne soyez pas heureuse d'apprendre que vous avez été trompée, comme madame Amab l'a été sans doute.

— Vous avez raison, dit Sylvie; je suis parfaitement heureuse, comme vous, comme monsieur de Brias, à qui la justification de madame de Monrion va permettre de reprendre ses projets de mariage.

La jalousie de Sylvie venait de l'emporter sur toute pru-

dence; Brias pâlit, madame de Rudesgens prit un air menaçant; quant à Champmortain, il jeta sur sa femme un regard si étonné qu'elle commença à avoir peur. Il allait parler, lorsque monsieur de Rudesgens s'écria vivement :

— Les projets de mariage de monsieur de Brias n'ont rien à faire ici. Ce qui est important, c'est que nous avons fait une injure à une femme qui ne le méritait pas, et il faut lui donner une réparation.

— Oui, dit Champmortain, qui avait repris tout son empire sur lui-même, et c'était pour cela que j'étais venu prier madame de Rudesgens de vouloir bien nous accompagner.

— Moi! s'écria aigrement la vieille, aller faire des excuses à une petite mijaurée...

— On se passera de vous, dit Champmortain assez rudement; mais j'espère que Sylvie voudra bien me suivre...

A cette parole, Sylvie se recula; elle se vit humiliée et repentante en face de cette femme à laquelle elle avait fait l'aveu de son amour et qu'elle avait si outrageusement chassée.

— Moi, monsieur! fit-elle d'une voix altérée par la colère; moi, aller porter des excuses à madame de Monrion... jamais!

— Sylvie, reprit sévèrement Champmortain, que veut dire cette résistance à l'accomplissement d'un devoir sacré pour toute femme d'honneur?... Vous viendrez, Sylvie.

— Jamais, monsieur.

— Et elle fera bien, dit sa mère.

— Et elle fera mal, fit monsieur de Rudesgens... il faut qu'elle vienne.

— Jamais! répliqua Sylvie en s'obstinant dans sa résolution.

— Et quel motif faut-il que je donne à ce refus? dit Champmortain avec colère. L'innocence de madame de Monrion vous est donc bien odieuse; elle gêne sans doute vos projets... vos affections...

— Monsieur de Champmortain, fit monsieur de Rudesgens, vous oubliez que vous parlez devant quelqu'un qui n'appartient pas à votre famille.

— Monsieur de Brias, en effet, dit Champmortain ironiquement : mais il y a des amis qui valent des parents, n'est-ce pas, Brias?

Celui-ci, malencontreusement mis en scène, essaya de se retirer dans cette neutralité si difficile pour un amant placé entre le mari et la femme. En effet, il ne peut, d'un côté, blâmer le mari sans courir risque d'être exilé par lui de la demeure où l'appelle son amour, et, de l'autre, il sait de quel châtiment il serait puni si, par hasard, il s'avisait de prendre parti pour l'époux contre l'épouse. Brias était un habile diplomate, et c'était le cas de montrer son talent; mais la position était trop pressante, et il ne put que balbutier les paroles suivantes :

— J'avoue que, pour ma part, je ne comprends pas les raisons qui peuvent empêcher madame de Champmortain de faire une démarche de pure convenance, et qui n'aura pour elle que les suites qu'elle voudra.

Brias, en voulant calmer les soupçons de Sylvie, ne fit qu'accroître ceux de Champmortain, qui reprit d'un ton sardonique en s'adressant à sa femme :

— Eh bien! madame, qu'en pensez-vous? Les conseils de monsieur de Brias vous ont-ils démontré la folie de votre résistance?

Heureusement que Sylvie s'aperçut de l'imprudence à laquelle elle s'était laissé entraîner, et elle repartit :

— Les conseils et l'opinion de monsieur de Brias doivent rester tout à fait étrangers à ma conduite. Mais comprenez, monsieur, ajouta-t-elle en regardant fixement son mari, qu'il m'est souverainement déplaisant d'aller faire amende honorable devant une femme qui est innocente, à ce que vous dites, parce que j'ai peut-être trop aisément écouté les confidences d'une autre femme que vous m'avez forcée à recevoir, monsieur.

Champmortain changea de figure. Sylvie comprit son avantage et continua :

— Si vous n'aviez impérieusement exigé de moi et de ma mère que madame Amab fût reçue dans votre maison, je n'aurais rien su de ces prétendues calomnies, je ne m'en serais armée contre personne, et rien de ce qui s'est passé

ne serait arrivé. C'est donc à celui qui a été la cause de tant de mal, si mal il y a, qu'il convient d'aller faire une réparation. Quant à moi, monsieur, je vous le déclare formellement une dernière fois, je n'irai pas.

La discussion avait déjà été poussée trop loin.

Champmortain dévora en silence la leçon cruelle qu'il venait de recevoir. Il se tourna alors vers Brias, et lui dit :

— Nous irons donc ensemble, monsieur, et ce devoir d'honneur une fois rempli par nous, je reviendrai, ajouta-t-il en se tournant vers Sylvie, et j'espère apprendre les motifs sérieux d'un refus qui m'étonne étrangement, je vous en avertis.

— Je suis des vôtres, s'écria monsieur de Rudesgens; car c'est moi qui ai été porter à monsieur de Montaleu l'explication malheureuse de la conduite de Sylvie. Il est juste que je lui témoigne le regret que j'éprouve du chagrin que nous lui avons fait. Je ne vous demande pas de m'accompagner, ajouta-t-il en se tournant vers madame de Rudesgens; je vous laisse avec votre fille.

Puis il ajouta encore plus bas :

— A moi aussi, il me faut une explication.

— Il vous faut, répliqua aigrement madame de Rudesgens, aller papillonner devant cette intéressante victime.

— Il me faut, répondit son mari en l'entraînant rapidement dans un coin, il me faut prévenir entre Champmortain et Brias une explication qui peut devenir mortelle; il me faut sauver l'honneur et l'avenir de notre enfant, madame; songez-y. Et pour cela, comprenez-moi bien, je consentirai à ne rien savoir de ce qui vous regarde, j'oublierai les droits que j'ai à une explication personnelle.

— Monsieur, fit sa femme d'un ton arrogant, je ne sais ce que vous voulez dire.

— Ah! reprit monsieur de Rudesgens avec un accent qui finit par faire peur à sa femme, faites en sorte que Sylvie soit sauvée, ou, je vous en donne ma parole de gentilhomme, c'est vous qui souffrirez du malheur que vous n'aurez pas su lui épargner. Allons, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à Champmortain et à Brias qui l'observaient avec anxiété, il est temps d'aller chez madame de Monrion.

Les trois hommes sortirent, et la fille et la mère restèrent ensemble.

XL

LA LEÇON

Léona était retirée dans son boudoir. Elle était assise au pied du lit de Léda. Les soins que Dorothée avaient prodigués à la malheureuse victime de la brutalité d'Hector avaient fait disparaître, en partie, les traces de l'horrible violence exercée contre elle : Léda paraissait calme. Léona, au contraire, était pâle, défaite ; son œil, tantôt immobile, tantôt hagard, annonçait une agitation excessive. Ses yeux étaient cernés par l'insomnie, son front crispé par des pensées terribles, et elle murmurait à voix basse des phrases entrecoupées. Plusieurs fois elle se leva avec impatience, alla entr'ouvrir les rideaux roses d'une fenêtre, et revint prendre sa place en disant :

— Ne viendra-t-il pas ?

Puis elle se replaça en face de Léda, et l'examina curieusement. Celle-ci, le sourire aux lèvres, l'œil brillant et joyeux, s'était prise à dire doucement, et d'une voix presque insaisissable, une chanson mélancolique. Léona la regardait, et elle allait peut-être l'interrompre, lorsque le bruit imperceptible d'une porte qui s'ouvrit l'arrêta. Dorothée entra et lui fit un signe.

— C'est lui ! dit Léona. Dorothée, veille sur cette femme.

Léona passa dans sa chambre, où elle trouva Hector de Montaleu. De même que Léona, il paraissait avoir subi une nuit d'angoisses et de terreur. Son œil était éteint, son visage pâle et avachi ; jamais ses plus rudes journées de chasse et ses nuits les plus frénétiques de débauche n'avaient brisé à ce point la force herculéenne du colosse. Léona sourit en le voyant ainsi. Cette prostration lui promettait un esclave docile. Hector trembla et baissa les yeux en apercevant Léona.

— Vous avez la lettre ? lui dit madame Amab.

Un signe de tête affirmatif fut la seule réponse d'Hector.

— Qu'avez-vous fait depuis ce matin?

Hector regarda Léona avec un étonnement stupide; il semblait lui demander comment elle supposait qu'il eût pu faire quelque chose.

— Je vous demande, reprit Léona avec impatience, ce que vous avez fait depuis ce matin?

— Mais, reprit Hector d'un air presque hébété, rien... Que pouvais-je faire?

— Ce que vous eussiez fait, si ce qui s'est passé cette nuit n'eût pas eu lieu.

— Et qu'aurais-je fait? dit Montaleu avec un sourire dégradé.

Léona, qui avait vu avec joie l'abattement de Montaleu, trembla en pensant que toute l'énergie de ce caractère farouche était peut-être brisée. Elle l'examina attentivement, pendant que, la tête basse et les yeux fixés sur la terre, il semblait absorbé dans une profonde atonie. Alors, d'une voix douce et âcre à la fois, avec une souplesse de serpent, un regard de basilic, elle reprit :

— Comment! le vicomte Hector de Montaleu a été chassé de chez monsieur le marquis de Montéclain, et il ne lui en a pas encore demandé raison?

— Il me refusera, repartit Hector d'un ton abattu.

— Et pourquoi?...

— Pourquoi? fit Hector en tressaillant; pourquoi! répéta-t-il... ne savez-vous pas qu'on a retrouvé le corps de...

— Je le sais, et je sais aussi qu'on espère le sauver.

Hector se recula avec effroi.

— Le sauver, répéta-t-il; alors il parlera, alors...

— Que dira-t-il? fit Léona avec anxiété.

Hector parut chercher une réponse, mais ne la trouva point.

— Je ne sais, dit-il.

— Il dira, reprit Léona, qu'il avait un rendez-vous avec moi dans la forêt; qu'après m'avoir quittée, un coup de fusil tiré d'un fourré l'a frappé en pleine poitrine, qu'alors il est tombé de cheval, et puis... qu'il ne se souvient plus

de rien; car il était si complétement évanoui que vous l'avez cru mort.

Hector releva la tête comme un homme qui voit poindre une lueur lointaine dans les ténèbres où il est perdu.

— Ah ! oui, dit-il avec un profond soupir, c'est vrai ; il ne peut pas dire autre chose...

— Qui savait que vous étiez dans la forêt à cette heure ? Personne, excepté moi.

— Et vous vous tairez ?

— Oui, mais à une condition... c'est que vous ferez tout ce que je vais vous prescrire.

La force manqua au coupable, et il répondit en baissant la tête et sans même savoir ce qu'on allait lui demander :

— Je ne pourrai pas.

Léona frappa la terre du pied avec colère; mais presque aussitôt elle redevint plus calme. Elle voulait relever cette énergie brisée, et pour cela elle sentait qu'il fallait faire comprendre à Hector les moyens de salut qui lui restaient avec la patience que met une mère attentive à faire pénétrer des pensées compliquées dans l'intelligence paresseuse d'un enfant.

— Voyons, lui dit-elle, si vous ne m'aviez pas rencontrée dans la forêt, si rien de ce qui s'est passé ne fût arrivé, n'auriez-vous pas, dès ce matin, envoyé une provocation à monsieur de Montéclain qui vous a chassé comme un laquais?...

— C'est vrai, dit Hector ; mais je l'ai oublié, je ne l'ai pas fait.

— Eh bien ! puisque vous reconnaissez maintenant que vous eussiez dû agir ainsi, il faut le faire.

— Mais, reprit Hector dont l'accablement ne lui permettait qu'à peine de comprendre le sens des paroles de Léona, s'il me refuse?...

— Alors vous le traiterez devant tous de lâche et de calomniateur.

— De lâche!... dit Hector. Oh! non... non... On ne le croira pas! Le traiter de calomniateur : pourquoi?

— Pour avoir voulu faire croire que vous étiez le père de cet enfant...

— Ah! fit Hector avec désespoir, l'appeler calomniateur... quand c'est la vérité... On ne me croira pas...

— Mais, reprit Léona en l'interrompant, n'avez-vous pas déjà dit en face à Montéclain qu'il en avait menti?

— Oh! oui, c'est vrai.

— C'est alors qu'il vous a chassé, et que vous lui avez juré de tirer raison de cet outrage?

— Oui, c'est encore vrai...

— Eh bien! maintenant, ne devez-vous pas soutenir ce que vous avez dit?

— Oui, répondit Hector, que rien ne semblait pouvoir arracher à son accablement, oui, je devrais le faire.

— N'avez-vous pas tout à craindre, si vous ne le faites pas? Ne dira-t-on pas que vous reconnaissez comme vraie l'accusation de Montéclain?

— Oui.

— Tandis que si vous persistez à nier, c'est Montéclain qui aura menti.

— Ah! oui, repartit Hector toujours sous le poids de la même pensée, c'eût été possible si je ne vous eusse pas trouvée; si, pour avoir cette lettre...

— Cette lettre n'existe plus, ou bien elle est entre vos mains.

— Oui, reprit-il avec le ton désolé d'un misérable qui, enfermé dans son crime, n'y voit aucune issue; mais on voudra savoir pourquoi on a fait disparaître cette lettre.

— Qui peut dire que c'est vous, et pourquoi vous en accuserait-on?... Cette lettre ne vous compromet pas, et vous n'avez aucun intérêt à vous en emparer.

— C'est possible, dit Hector, chez qui le remords se plaçait incessamment entre son intelligence et les raisonnements de Léona; mais elle vous intéressait, vous, et alors...

— Moi! fit Léona avec dédain, ne vous occupez pas de moi... je saurai me défendre si on m'accuse... Mais vous, si vous voulez vous sauver, il ne suffit pas de vous défendre, il faut accuser!

— Accuser... qui?... demanda Hector en regardant Léona avec stupéfaction.

— Ecoutez, reprit-elle, et comprenez-moi bien si vous pouvez.

Elle se plaça près d'Hector, lui prit la main, et lui dit, comme si elle eût eu besoin de toutes les puissances de la persuasion pour arriver jusqu'à cet esprit frappé d'obscurité :

— Regardez-moi et écoutez-moi. Hier, en quittant le château de Montéclain, vous êtes rentré chez vous indigné de l'odieuse accusation qu'il avait osé porter contre vous, et résolu à la venger ?

— Oui, oui, fit Hector en hésitant, et... et après?...

— Ce matin, vous allez chercher des témoins pour demander raison à Montéclain de son insulte...

— Et qui voulez-vous que j'aille chercher?... Brias et Champmortain, qui étaient présents à l'insulte?...

— Brias et Champmortain, précisément, dit Léona d'un ton affirmatif.

— Ceux qui ont vu la lettre de Léda?...

— Mais, reprit Léona avec une patience obstinée, cette lettre ne vous nomme pas, et Léda se taira maintenant...

— Qu'est-ce que cela fait? dit Hector; ils ont vu la lettre; ils savent que Léda est la mère de ce misérable enfant recueilli par madame de Monrion; ils demanderont quel est le père de cet enfant...

— Très-bien. Mais, repartit Léona en pesant ses paroles, si Léda n'était pas coupable... si elle n'était pas la mère de l'enfant...

— Mais, dit Hector avec désespoir, la lettre... la lettre...

— Si la lettre était fausse...

Hector attacha sur Léona des yeux épouvantés.

— Si cette lettre, continua Léona, en faisant à la fois pénétrer son regard et sa parole dans l'esprit troublé d'Hector, si cette lettre, confiée d'abord à madame de Monrion, et si longtemps conservée par Montéclain, était une invention pour faire retomber sur des innocents la faute dont ils sont coupables...

— Montéclain et Julie?... fit Hector en regardant Léona d'un œil fixe.

Il crut avoir compris, mais presque aussitôt il reprit d'un ton désolé :

— Pourquoi se seraient-ils cachés ? Ne sont-ils pas libres l'un et l'autre ?...

— Ce n'est pas une raison pour une femme d'avouer qu'elle s'est laissé séduire.

— Mais pourquoi ne se seraient-ils pas mariés ?

— Parce que monsieur de Montaleu, qui a fait de Julie son héritière, n'eût jamais consenti à son mariage avec Montéclain qu'il déteste et qu'il méprise.

— Ah ! fit Hector en relevant la tête, oui... oui... bien... Ah ! oui...

Il se leva, passa sa main sur son front en prononçant ces mots. Grâce à la parole perfide de Léona, une lueur infernale commençait à pénétrer dans la nuit effroyable où il s'agitait.

— Après ?... après ?... dit-il d'une voix altérée et curieuse.

— Que signifie, reprit Léona avec un sourire de triomphe, cette prétendue lettre lue par la comtesse de Monrion, lue ensuite par Montéclain, et qui dit, il y a six mois, dans la bouche de deux confidents, que Léda va voir à Paris sa mère malade, et qui... six mois après, se trouve renfermer l'aveu d'une faute ?

— En effet... c'est vrai... oui... c'est possible... repartit Hector, cela peut paraître extraordinaire. Mais, ajouta-t-il en s'arrêtant devant Léona, il est certain qu'à cette époque Julie et Montéclain ne se connaissaient pas.

— Qui vous l'a dit ? continua madame Amab. Montéclain et Julie n'habitaient-ils point Paris, cette ville où tout se perd dans le bruit et dans la multitude ? Ne sont-ils pas revenus l'un et l'autre dans ce pays au mois d'octobre dernier ? A supposer qu'ils ne se connussent pas, comment auraient-ils pu si vite s'entendre pour cacher tous deux à Bricord la faute de sa femme, pour lire tous deux dans une lettre ce qui n'y était pas ? Cette coïncidence est inexplicable. Et depuis, qui donc a été au village de Saint-Faron ?

— Julie... Julie seule...

— Julie et Montéclain !

— Vraiment ?...

— Messieurs de Montaleu, Brias, Champmortain, de Rudesgens n'ont-ils pas vu entrer Montéclain chez la nourrice, à l'instant où Julie en sortait?... Ils y étaient peut-être venus ensemble...

— La nourrice peut dire le contraire...

— La nourrice a disparu, et savez-vous où elle est cachée?... Dans le château de Montéclain.

— Impossible...

— J'en suis sûre, dit Léona. Que cette femme dise tout ce qu'elle voudra... c'est Montéclain qui le lui aura dicté... Et maintenant encore, comment se fait-il que ces gens qui ne se connaissaient pas aient été surpris à la ferme de Bricord causant tête à tête, pendant que Montéclain nous tenait tous occupés à poursuivre un sanglier? Comment ces gens qui ne se sont jamais vus se sont-ils précisément rencontrés ce matin dans la forêt?...

— Vous avez raison... fit Hector. En effet, oui... reprit-il, comme s'il cherchait à résumer tout ce que venait de lui dire Léona; oui, la lettre est fausse. Aujourd'hui, ils prétendent qu'elle contenait un aveu de Léda, et ils se sont donc entendus pour inventer cette fable? En effet, il est impossible de croire que chacun de son côté eût eu la même pensée de mentir à Bricord. Ils ne lui ont donc pas menti alors, mais ils mentent à présent...

— C'est cela, dit Léona avec satisfaction; et puis? reprit-elle comme un maître qui fait répéter à un enfant la leçon qu'il vient de lui enseigner.

— Et puis, continua Hector, jamais ni moi ni Léda nous n'avons été voir cet enfant, tandis que Montéclain y est allé et Julie aussi...

— Très-bien, dit Léona, et puis?...

— Et puis, ils s'y sont rencontrés le lendemain du bal, et puis ils se sont rencontrés à la ferme, pendant que Montéclain nous amusait à la chasse; et puis ce matin encore; et la nourrice est cachée chez Montéclain... Ah! je comprends... s'écria sourdement Hector... vous avez raison. Et lui qui m'a chassé si insolemment, lui qui m'a insulté... Oh! il me le payera cher! il...

Hector s'arrêta tout à coup, comme si tout cet enthou-

siasme féroce s'était brisé contre un obstacle qui venait de surgir à l'instant devant lui.

— Mais qui expliquera la blessure du colonel, la soustraction de la lettre ?

Léona reprit cette allure de serpent, cette voix âcre et pénétrante avec laquelle elle faisait couler goutte à goutte dans l'épais cerveau d'Hector le poison subtil de ses infernales combinaisons :

— Ce qui expliquera l'assassinat du colonel et la disparition de la lettre, c'est l'intérêt des coupables : si c'est pour conserver à Julie l'héritage de votre oncle que Montéclain n'a pas voulu avouer son intrigue avec elle, n'avait-il pas un intérêt réel à faire disparaitre l'héritier qui venait réclamer cette immense fortune ?

— Mais la lettre?

— Si celle qu'il a montrée était fausse, comment se serait-il exposé à la faire démentir par Léda ?

— La dénégation n'eût rien fait.

— Mais comprenez donc que cette lettre est fausse. Donc elle n'est pas de l'écriture de Léda.

— Eh bien ? dit Hector, qui ne comprenait pas.

— Puisque vous dites qu'elle est fausse, fit Léona, avec le geste et l'intonation de quelqu'un qui détaille à un esprit borné un raisonnement subtil, il est certain qu'elle ne doit pas être de l'écriture de Léda. Vous comprenez... la lettre est fausse, et c'est Montéclain qui l'a écrite : or, s'il a pu la montrer à Champmortain et aux autres, qui ne connaissent pas l'écriture de Léda... il a dû craindre cependant qu'elle n'arrivât à l'examen de gens qui connaissent cette écriture, vous comprenez... donc il a dû tout faire pour la soustraire à ceux qui auraient déjoué sa supercherie en déclarant que cette lettre n'était pas de l'écriture de Léda. Si la lettre est fausse, il a eu intérêt à l'anéantir après s'en être servi... Comprenez-vous ?...

— Oui, oui... dit Hector qui écoutait avec attention.

— Eh bien donc ! reprit Léona avec un sourire cruel, vous comprenez aussi pourquoi Montéclain a dû la remettre au colonel, dont il voulait se défaire, et auquel il était bien sûr de l'arracher.

Montaleu regarda Léona avec une singulière terreur; la duplicité profonde de cette femme, cet art prodigieux de donner à des événements et à des circonstances qui pouvaient les perdre, une apparence, un sens, un but qui pouvaient en perdre d'autres, l'épouvanta.

— Oh! lui dit-il d'une voix altérée, vous feriez douter de l'innocence d'un saint.

— Et mieux encore, du crime d'un assassin, répliqua Léona avec mépris.

Hector la regarda avec colère.

— Oh! lui dit-elle, maintenant que nous sommes dans cette voie, il faut y marcher jusqu'au bout ou y périr dans quelques heures.

— C'est affreux, fit Hector.

— Il faut faire cela, ou vous attendre à être dénoncé par Montéclain, et accusé de la disparition de Léda...

— Léda! dit Montaleu en se posant devant Léona, y avez-vous pensé?... Comment expliquez-vous sa disparition? est-ce aussi Montéclain qui l'a fait disparaître?

— Léda! reprit madame Amab avec un sourire triomphant, Léda!... Mais comprenez donc que je l'ai trouvée cette nuit, blessée et perdue dans la forêt, et que dans une heure je la renvoie à sa ferme.

— Mais elle parlera! s'écria Montaleu.

— Non.

— Mais elle m'accusera d'être le père de cet enfant!

— Non.

— Mais elle dira que c'est moi qui l'ai frappée!

— Non, vous dis-je.

— Mais que lui avez-vous donc promis?

— Rien.

— De quoi l'avez-vous donc menacée?

— De rien.

— Elle consent donc à entrer dans ce complot?

— Léda ne nous servira pas plus qu'elle ne peut nous nuire.

— Elle est donc morte?

— Elle est folle!

XLI

MÈRE ET FILLE

Un moment après celui où Champmortain, monsieur de Rudesgens et Brias partaient ensemble pour se rendre chez madame de Monrion, Léona entrait chez monsieur de Rudesgens et faisait demander une entrevue à la vieille marquise. Celle-ci, selon cette habileté vulgaire des femmes, qui est quelquefois du génie chez les grands capitaines, s'était décidée, comme on l'a vu, à porter la guerre et le désordre dans le ménage d'un autre pour éviter les perturbations qui pouvaient éclater dans le sien. Après ce qu'elle venait de dire contre Léona, madame de Rudesgens n'était guère en disposition de la recevoir, et elle allait lui faire répondre qu'elle n'était pas visible, lorsque Sylvie arrêta la chambrière qui avait annoncé l'arrivée de madame Amab, en lui disant :

— Je vais la recevoir à l'instant.

— Comment! lui dit madame de Rudesgens à voix basse, mais avec une surprise et une indignation très-vives, malgré ce que vous savez?

— Oui, répondit Sylvie; il le faut, ma mère; car si je sais... elle sait aussi...

— Quoi donc? fit madame de Rudesgens tout épouvantée.

— Prenez garde, reprit Sylvie, nous ne sommes pas seules.

Elle se tourna vers la chambrière qui attendait, et lui dit d'une voix altérée :

— Faites entrer madame Amab.

— Mais qu'y a-t-il? fit tout aussitôt madame de Rudesgens, que sait-elle donc?

— Oh! ma mère, ma mère, dit Sylvie en se cachant dans ses bras, ne l'avez-vous pas deviné?

Léona parut en ce moment. Quelqu'un qui eût pu la voir dans l'entretien qu'elle avait eu avec Hector de Montaleu et qui eût assisté à son entrée dans l'appartement de madame de Rudesgens, eût tremblé à son aspect. Cette femme,

dont le visage était, quelques instants avant, altéré par l'insomnie et par le conflit des sinistres pensées auxquelles elle était en proie, cette femme avait repris, comme par enchantement, tout le calme assuré de sa beauté, toute la limpidité de son regard, toute la grâce et toute la confiance de son sourire. Tant de puissance sur elle-même et tant d'art pour dissimuler ses souffrances physiques, devait tout faire craindre d'une pareille femme. La façon dont elle regarda Sylvie et madame de Rudesgens avait quelque chose de dédaigneux et de cruel à la fois. L'oiseau de proie prêt à fondre sur le nid où il tient les victimes qu'il va dévorer doit les regarder ainsi; l'assassin puissant qui va frapper dans un cachot des prisonniers sans défense doit montrer ce regret dédaigneux en se trouvant en présence d'ennemis trop faciles à exterminer. Léona s'avança, et de sa voix la plus douce et par conséquent la plus menaçante, elle dit à madame de Rudesgens :

— Eh bien! madame, comment êtes-vous remise de votre évanouissement d'hier soir?

— Parfaitement, repartit madame de Rudesgens; la chaleur, le bruit, une fâcheuse disposition...

— Et peut-être aussi, dit Léona gracieusement, de fâcheux souvenirs évoqués par monsieur de Montéclain...

— Madame, fit madame de Rudesgens avec une colère soudaine, je ne vous comprends pas.

— Voulez-vous permettre à Sylvie de s'éloigner, madame? reprit Léona; peut-être alors pourrai-je mieux me faire comprendre.

Madame de Rudesgens eut peur, et, retenant Sylvie près d'elle, elle répondit :

— Ma fille ne doit avoir avec personne d'entretien auquel sa mère ne puisse assister, et je suppose que vous n'avez rien à me dire que ma fille ne puisse entendre.

— Comme il vous plaira, madame, répliqua Léona; je suis la personne la plus accommodante du monde; je puis, auprès des personnes intéressées, garder un secret pendant dix ans, et je puis le divulguer devant mille personnes assemblées... Que madame de Champmortain reste donc, puisque vous le trouvez convenable.

— Vous êtes bonne, madame, reprit Sylvie d'un ton suppliant; vous n'avez rien à dire à ma mère qui puisse lui causer de la peine, soit par rapport à elle, soit par rapport à d'autres personnes?

— Vous vous trompez, Sylvie, repartit gravement Léona; ce que j'ai à dire à madame de Rudesgens est terrible, et peut devenir pour elle une source de malheurs.

— Pour moi! fit madame de Rudesgens, dont l'humeur acrimonieuse, toujours prête à se révolter, grondait sourdement, malgré la crainte qu'elle éprouvait.

— Pour vous, madame, dit Léona.

Madame de Rudesgens se redressa superbement et repartit avec hauteur :

— Pensez-vous pouvoir me menacer comme vous avez sans doute menacé cette malheureuse enfant?

— Madame ne m'a jamais menacée, ma mère, dit Sylvie. Le hasard, ajouta-t-elle en balbutiant, lui a fait surprendre une entrevue innocente. Je vous le jure... elle connaît les sentiments dont je ne suis pas maîtresse... mais... je puis dire... que jamais...

— Sylvie, reprit Léona avec tristesse, vous êtes faible, et la passion peut vous rendre cruelle; mais vous souffrez autant du mal que vous faites que de celui que vous éprouvez. Laissez-nous, je vous en prie : il ne faut pas que vous appreniez, comme moi, que tout est mensonge et hypocrisie dans ce monde; laissez-nous. Dieu vous a gardé des sentiments de vénération et de respect dans l'âme; ne risquez pas de les perdre. Laissez-nous.

— En vérité, madame, s'écria madame de Rudesgens, pendant que Sylvie écoutait Léona avec une surprise pleine d'effroi, en vérité, ceci dépasse toutes les bornes de l'inconvenance : oubliez-vous que vous êtes chez moi, que c'est devant une mère que vous dites à la fille de se retirer? Madame, ne comprenez-vous pas que si quelqu'un doit sortir d'ici, c'est vous?

— Restez donc, Sylvie, dit Léona dont la voix prit un éclat railleur et menaçant... restez... Et vous, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers madame de Rudesgens, êtes-vous bien sûre d'avoir le droit de chasser de chez

vous la prétendue fille de Sophie Muller et de Joseph Miras ?

A cette parole, et comme si tout à coup un fantôme hideux, épouvantable, s'était levé devant madame de Rudesgens, elle attacha sur Léona un regard éperdu, tendit vers elle sa main qui tremblait convulsivement, et répéta d'une voix entrecoupée et sourde :

— La fille de Sophie Muller et de... vous ?...

— Oui, moi, repartit Léona.

— Sylvie, Sylvie, dit madame de Rudesgens avec un geste brusque et sans quitter Léona du regard, Sylvie, sortez, sortez !

— Non, reprit Léona durement, qu'elle reste à présent pour apprendre...

— Oh ! fit madame de Rudesgens avec un cri désespéré et en joignant les mains, pas devant elle... pas devant elle...

C'était le mot que monsieur de Rudesgens avait dit à Sylvie. Misérable mère et misérable fille, qui avaient à se cacher l'une de l'autre. Ah ! toute faute a donc son châtiment !

— Allez, Sylvie, ajouta Léona après un moment d'hésitation ; mais souvenez-vous un jour que moi, l'enfant abandonnée et proscrite, que moi, la femme perdue et que chacun se croit le droit d'insulter, souvenez-vous que j'ai eu pitié, moi... et que je n'ai pas voulu me venger comme je l'aurais pu.

— Va, va, Sylvie, lui dit sa mère d'un ton égaré, va...

Sylvie s'approcha de sa mère et prit sa main pour la baiser ; mais madame de Rudesgens l'attira dans ses bras et l'y retint longtemps en l'inondant de larmes. Léona les contemplait ; une pâleur mortelle se répandit sur son visage, et dès que Sylvie eut quitté la chambre, elle s'écria :

— Ah ! oui, voilà l'enfant chérie, la fille bien-aimée, celle qu'on ne menace pas de la chasser...

— Que voulez-vous ? que me demandez-vous ? dit madame de Rudesgens, qui avait à peine la force de parler.

— Je veux me venger, repartit froidement Léona.

— De moi !... Mais, s'écria madame de Rudesgens, que vous ai-je donc fait?...

— Oh ! rien, en vérité... dit Léona avec une ironie malveillante, rien. Une mère qui pour cacher ses fautes renie son enfant ; qui, riche d'une fortune colossale, la condamne presque à la misère ; qui, pour s'assurer la possession légitime d'un grand nom, la dote par un acte faux du nom d'un laquais et d'une femme misérable : la mère qui fait cela a bien le droit de demander à sa fille : « Que vous ai-je donc fait ? »

— Voulez-vous de l'argent ?...

— Non.

— Voulez-vous une fortune ?...

— Non.

— Mais que voulez-vous, mon Dieu ?

— Je vous l'ai dit, je veux me venger.

— Mais de qui ?

— De madame de Monrion.

Quoique ce mot dût alléger l'épouvante que ressentait madame de Rudesgens, elle en resta comme glacée, tant l'accent de Léona était impitoyable et menaçant.

— De madame de Monrion ? répéta-t-elle.

— Oui, de celle à qui votre mari, votre gendre et l'amant de votre fille sont allés tout à l'heure apporter une réparation de l'injure qu'on lui a faite chez vous.

— Mais, repartit madame de Rudesgens, il paraît que ces messieurs ont lu hier une lettre qui atteste l'innocence de madame de Monrion...

— Cette lettre est fausse, dit Léona. Madame de Monrion est coupable, elle doit l'être, je veux qu'elle le soit...

— Vous voulez... fit madame de Rudesgens en consultant l'expression du visage de Léona.

— Et vous le voudrez aussi, repartit Léona, et Sylvie le voudra comme vous.

— Mais que puis-je, moi, contre cette pauvre jeune femme ?

— Vous qui savez si bien prendre vos précautions pour mettre à l'abri votre honneur... vous ne savez pas com-

ment on perd celui des autres!... Oh! vous êtes trop modeste, madame; je venais vous demander des conseils...

Madame de Rudesgens baissa la tête, aussi furieuse que désolée d'être obligée de subir cet empire implacable que Léona lui imposait si insolemment. Du reste, nul sentiment de tendresse ou de repentir, nulle émotion du sang n'avait agité ces deux femmes. Ce n'était pas là la reconnaissance d'une mère et d'une fille, c'était le pacte de deux coupables et de deux méchants.

— Mais, s'écria madame de Rudesgens avec colère, quelle main infernale a donc déchiré le voile? Qui vous a appris ce secret?

— Vous, madame, vous. Depuis longtemps je sais que je ne suis pas la fille de Joseph Miras et de Sophie Muller. Avec l'acte qui m'assurait une certaine fortune se trouvait un écrit qui devait m'être remis le jour de mon mariage.

— Cet écrit, de qui est-il?

— De mon père.

— De votre père?... de...

Madame de Rudesgens s'arrêta.

— Ce n'est pas possible... Il m'a juré que jamais il ne m'avait nommée, que jamais mon nom n'avait été écrit.

— Aussi n'y est-il pas.

— Il me l'a écrit de son lit de mort.

— De son lit de mort! répéta Léona; il est donc mort?

— Vous ne le saviez pas? lui dit madame de Rudesgens avec le regret de s'être laissée aller à l'effroi que lui avait causé la terrible apparition de cette fille abandonnée. Vous ne le connaissez donc pas?

— Eh bien non, repartit Léona; il est inutile de nous arracher par surprise des secrets que nous devons nous dire sans détour. L'écrit qui m'a été remis le jour de mon contrat de mariage est adressé à monsieur de Montaleu.

— Monsieur de Montaleu! fit madame de Rudesgens, et il le connaît?

— Pas encore, et il ne le connaîtra jamais, si vous voulez...

— Mais que dit-il, cet écrit?

— En voici la copie, répondit Léona.

Madame de Rudesgens la prit avec anxiété, et lut ce qui suit :

« Mon ami,

» Au moment de partir pour un long voyage, je confie cette lettre à un notaire pour qu'elle soit remise le jour de son mariage à celle qui te la remettra à toi-même. Il se peut qu'un jour, malgré mes soins pour assurer sa fortune, elle tombe dans la misère et l'abandon ; je compte sur toi pour lui venir en aide, et pour forcer, au besoin, à la protéger celle qui me l'a fait abandonner, et qui m'a forcé de commettre une action indigne d'un honnête homme.

» Gertrude-Sophie n'est point, comme le porte son acte de naissance, la fille de Joseph Miras et de Sophie Muller; elle est ma fille, et elle est née d'une femme que tu connais et dont tu as protégé la fortune. A l'époque de la naissance de cette enfant, cette femme était sur le point de se marier avec un de nos amis communs.

Pour cacher sa faute à tous les yeux, et pour que jamais l'enfant abandonnée ne pût rechercher à qui elle appartenait, elle trouva deux misérables qui, à prix d'or, la reconnurent pour leur fille. Joseph Miras, un valet de sa mère, se chargea de trouver une complice. Il profita de la misère d'une pauvre femme, appelée Sophie Muller, qui accepta le marché.

» Mais, comme je te l'ai déjà dit, un jour peut arriver où cette enfant sera abandonnée par sa mère supposée, comme elle l'a été par sa véritable mère. S'il en était ainsi, je te la recommande. Prends soin d'elle, et, au besoin, adresse-toi à celle dont l'immense fortune peut aisément réparer les torts de son premier abandon. Je ne te la nomme pas, tu la reconnaîtras suffisamment en te rappelant que c'est celle que nous désignions entre nous sous le nom de la *Fée aux diamants*.

» D'un autre côté, mon ami, comme il est possible que la fille qu'il me faut abandonner ne fût pas digne de ton intérêt ; comme il ne faut pas qu'elle abuse d'un secret que je n'ose confier qu'à toi ; comme il se peut que si je lui disais ici le nom de sa mère et le mien, elle s'en servît

pour porter le désordre dans deux familles, je laisse à ta prudence de juger si tu dois le lui révéler, de mesurer ce que tu peux faire pour elle, et de la protéger ou de la laisser à son abandon, selon qu'elle le méritera.

» Je signe cet écrit d'un nom et je le scelle d'un cachet que tu connais tous deux aussi bien que mon écriture, et maintenant je puis partir, car je compte sur toi. »

L'écrit était signé :

MATHEUS LUDWIG.

Et le cachet posé près de ce nom portait un pistolet avec cette légende :

LETHUM QUAM LUTUM.

Madame de Rudesgens resta un moment l'œil attaché sur cet écrit; puis elle regarda Léona, puis encore le papier.

— Oh! disait-elle dans sa pensée, elle n'avait aucune preuve que cet écrit inutile et que monsieur de Montaleu eût refusé de comprendre, car il la hait et la méprise, et moi, comme une folle, je me suis livrée tout entière.

Madame de Rudesgens froissa le papier avec colère.

— Ce n'est qu'une copie, lui dit froidement Léona; l'original est en mon pouvoir.

Madame de Rudesgens ne répondit pas; elle cherchait par quel moyen elle pourrait démentir tout ce qu'elle venait d'avouer à Léona. Celle-ci parut la deviner, car elle reprit aussitôt :

— Ne vous repentez pas, madame; car si cette révélation ne vous fût venue par moi, elle vous fût venue par un autre.

— Par qui donc?

— Par le fils de Sophie Muller.

— Mais il y a quinze ans, lorsqu'il s'est présenté à monsieur de Montaleu pour se faire reconnaître par lui...

— Monsieur de Montaleu l'a chassé, et vous qui, d'un seul mot, eussiez pu détruire l'erreur du vieux marquis, vous l'avez laissé faire.

— C'était un misérable qui annonçait tous les vices possibles...

— En vérité? dit Léona.

— Montaleu m'a raconté cela; ce jeune homme, à peine âgé de quinze ans, l'a menacé de sa vengeance; il a parlé de châtiment, que sais-je?

— Et que pensez-vous qu'il soit devenu?

— Il pourrit probablement dans la misère et au fond de quelque prison; ce ne pouvait être qu'un misérable.

— Quel qu'il soit, dit Léona, cet homme est ici.

— Et il sait... la vérité?

— Il doit la savoir; car il a assisté hier au souper de Montéclain.

— Au souper de Montéclain!... Ainsi cet homme serait sans doute le malheureux qui sert le colonel?

— Ah! dit Léona en jetant un regard irrité sur madame de Rudesgens, que vous êtes bien tous les mêmes! Vous dont la naissance et la fortune ont fait la vie, vous ne pouvez concevoir qu'un être, quel qu'il soit, vaille quelque chose par lui-même; parce que vous l'avez rejeté insolemment dans la misère et l'ignominie, vous pensez qu'il vivra dans l'ignominie et la misère. Tout ce qui est grand, tout ce qui est fort, tout ce qui est puissant par sa propre valeur, vous est étranger... Madame de Rudesgens, l'enfant que vous avez voué à la honte et à l'abandon porte aujourd'hui un nom plus célèbre dans le monde entier que ne le fut jamais celui de votre noble mari. L'enfant renié par monsieur de Montaleu, et que vous cherchez à retrouver dans les ordures des antichambres, était assis à votre table, l'égal par sa jeune renommée de tous ceux qui s'y trouvaient: le fils de monsieur de Montaleu est le colonel Thomas Rien.

— Et il sait la vérité? fit madame de Rudesgens, qui n'avait fait nulle attention au mouvement oratoire de Léona.

— Il doit la savoir comme je la sais; et maintenant, madame, il est une dernière chose dont il faut que vous m'informiez... quel est le nom de l'homme qui vous a si bien aidée à cacher votre honte?

— Son nom? dit madame de Rudesgens en pâlissant.

— Le nom de celui qui a adressé à monsieur de Montalen cette lettre qui peut vous perdre, si je le veux?

— Quoi! vous ne le soupçonnez pas?

— Peut-être.

— Mais, reprit madame de Rudesgens à voix basse, qui donc a pu apprendre à Montéclain cette horrible histoire, si ce n'est...

— Son père, n'est-ce pas? s'écria Léona avec transport.

Madame de Rudesgens ne répondit que par un signe muet.

— Oh! Montéclain! Montéclain! reprit Léona dont tout le visage s'illumina d'une joie terrible et menaçante, malheur à toi maintenant!

— Que prétendez-vous donc faire?

— Ma mère, dit Léona en la terrifiant de son regard de feu, il faut que madame de Monrion soit déshonorée, et il faut que Montéclain périsse!

— Mais pourquoi?... mais comment?...

— L'œuvre est commencée, vous m'aiderez à l'achever, ou bien vous, ma mère, et Sylvie, ma sœur, vous périrez avec moi.

Ainsi Léona tenait dans ses mains la volonté de tous ceux qui l'entouraient : Champmortain, Brias, madame de Rudesgens, Sylvie, le féroce Hector, que leurs fautes ou leurs crimes faisaient ses esclaves; Léda, dont la résistance et les remords s'étaient perdus dans la folie; le colonel, dont l'honneur et la volonté étaient enchaînés sur un lit de mort.

XLII

ÉTAT DU CŒUR

Madame de Monrion venait de rentrer chez elle après sa dernière rencontre avec Montéclain. Depuis deux jours, le cœur de Julie avait été en proie à des émotions si terribles et si diverses, qu'elle avait peine à se rendre compte de ce

qu'elle éprouvait en ce moment. Frappée au milieu du calme innocent de sa vie par l'injure grossière que lui avait faite madame de Champmortain, elle en avait souffert à la fois dans sa fierté et dans la seule affection qu'il lui fût permis d'avouer, celle de monsieur de Montaleu, dont elle avait trouvé la protection si froide et si impuissante! Comme nous l'avons dit, elle avait souffert aussi en ne voyant personne se lever pour venger son injure; cet abandon lui avait fait amèrement sentir sa solitude dans ce monde, et l'indifférence d'un homme sur qui elle avait compté, sans cependant le connaître, lui avait rendu cette solitude plus déserte et plus affreuse. Puis était venu ce coup terrible que lui avait porté monsieur de Montaleu, et qui avait fait descendre le cœur de Julie de la haute et chaste confiance qu'elle avait en elle-même. En effet, il lui avait appris deux cruelles vérités : c'est que la vertu la plus irréprochable n'est pas une sauvegarde contre la haine des méchants, et qu'elle n'est pas un droit à ces affections dévouées et exaltées qu'on ne trouve que dans la famille. Le retour tardif de monsieur de Montaleu, en présence du désespoir qu'elle avait fait éclater, n'avait pas consolé Julie. Bientôt, la proposition d'Hector de Montaleu, si bien accueillie par son oncle, lui avait encore mieux prouvé que son existence et son bonheur étaient à la merci de la crédulité d'un vieillard et de l'audace criminelle d'un homme qui, elle en était certaine, voulait spéculer sur le scandale d'une calomnie. Alors elle avait rencontré une première fois Montéclain, celui auquel elle avait tant de fois rêvé dans le silence de ses nuits, celui dont l'indifférence l'avait si profondément blessée dans le salon de madame de Champmortain; elle l'avait rencontré tel qu'elle se l'était imaginé : respectueux, grave, généreux. Ce qu'il lui avait dit à la ferme, dans un premier entretien, avait été pour Julie une singulière révélation de la puissance que cet homme exerçait sur elle. Il lui avait promis de la secourir, et elle était restée tranquille sur son honneur. Il s'était incliné en rendant hommage à son innocence, elle était remontée en elle-même à la place d'où monsieur de Montaleu l'avait laissée descendre. Elle le quitta heureuse et fière.

Mais bientôt, durant la nuit qui suivit cette première rencontre, de cruelles réflexions vinrent troubler la joie et la confiance de Julie. Cet homme si puissant sur elle, cet homme qui, inconnu, remplissait sa pensée, qui, à peine connu, la gouvernait déjà, cet homme n'était-il pas renommé pour l'infernale adresse avec laquelle il avait trompé mille femmes? Ne disait-on pas qu'il se faisait un jeu de leur déshonneur, aussi bien que de leur désespoir? Monsieur de Montaleu ne l'avait-il pas dépeint comme un de ces cœurs implacables qui ne reculent devant aucun moyen pour obtenir la vengeance qu'ils se sont promise? N'était-il pas de ceux qui, au besoin, frappent un père dans sa fille, un mari dans sa femme, un frère dans sa sœur? Le cœur de Julie démentait ces craintes; mais sa raison les lui représentait sans cesse sous mille formes. Où donc était la vérité?

Voilà quelles pensées avaient tourmenté l'esprit de Julie, et voilà pourquoi Montéclain l'avait rencontrée dans la forêt encore tout inondée des larmes que lui avait fait verser le pénible combat livré entre ses sentiments et ses secrètes terreurs. En ce qui la regardait personnellement, Julie ne s'était réservé qu'une seule protestation contre la calomnie dont on avait voulu la rendre victime : c'était de porter publiquement un dernier secours à l'enfant abandonné qu'elle avait si hardiment recueilli, et de montrer ainsi le mépris qu'elle faisait de l'accusation portée contre elle. A l'aspect de Montéclain, toutes les craintes de cette âme en peine s'étaient effacées; l'hommage muet qu'il lui avait rendu, ce respect passionné qu'elle avait trouvé près de lui et près de ceux qui l'accompagnaient, avaient encore une fois rappelé dans le cœur de Julie l'espoir, la confiance, la foi; mais à peine l'eut-elle quitté que ses craintes la reprirent. Hélas! n'avait-elle pas déjà une fois été trompée par un autre, ou plutôt par elle-même? N'avait-elle pas aimé Amab pour un amour qu'il n'éprouvait pas? Ce fut alors qu'elle commença à écrire la lettre suivante :

« Mon frère,

» Je t'écris à Florence, où tu étais il y a quelques jours;

cette lettre te trouvera-t-elle? je l'espère; mais en quelque endroit de l'Italie qu'elle t'arrive, pars aussitôt, reviens à Paris, j'y serai. Charles, j'ai besoin de toi.

» Je t'ai raconté, il y a longtemps, comment j'ai sauvé une pauvre femme du désespoir qui la poussait au suicide et du châtiment qui la menaçait. Cette action pour laquelle tu me disais de si bonnes paroles, que tu vantais comme un acte de sublime charité, on en a fait contre moi le prétexte d'une accusation infâme. Mais ce n'est pas là qu'est mon véritable malheur : la calomnie a été vite reconnue; ce qui m'épouvante, ce qui me fait implorer ton retour, c'est moi-même. Charles, je me souviens que lorsque je me laissais aller comme une folle à l'espérance d'être aimée, je me souviens que lorsque mon imagination parait des plus nobles qualités celui qui ne m'avait jamais regardée que pour me trouver belle, je me souviens que ta froide raison portait sur lui un jugement qui n'était que juste, mais que mon cœur prévenu ne voulait pas accepter. J'accusais alors ton insouciance et ta légèreté, lorsque cependant je n'étais trompée que par moi-même. Eh bien! Charles, mon frère, aujourd'hui encore, j'ai peur d'être la dupe de mes illusions. Il y a ici un homme qui s'est fait mon défenseur. A le voir, à l'entendre, il me semble que jamais respect ne fut égal au sien, jamais hommage plus sincère, et cependant cet homme passe pour un de ceux à qui le mensonge est facile. Il ne m'a point dit qu'il m'aime, mais il me le dira, j'en suis sûre, et je ne veux pas l'entendre : il lui serait trop aisé de m'abuser. J'aimerais tant à le croire!

» Pardonne-moi, Charles, je n'ai qu'une sauvegarde contre lui, c'est de le fuir; je quitterai ce pays où il est, avant qu'une nouvelle entrevue lui ait appris l'empire qu'il exerce sur moi. Si je le rencontrais encore, lui, si renommé par son courage, ses terribles aventures, ses éclatantes séductions, son impitoyable parole, son fier dédain, sa suprême confiance en lui-même, si je le rencontrais encore comme je l'ai déjà vu deux fois, généreux, simple, bon, et timide devant moi comme un jeune homme qui s'épouvante de son premier amour, il devinerait trop aisément la joie que j'é-

prouve à le voir ainsi. Et si ce trouble qui me flatte, si cette modestie qui m'enchante n'étaient qu'un rôle admirablement joué, si je disais à cet homme tout mon cœur pendant qu'il me cacherait si perfidement le sien, que deviendrais-je, Charles?... Oh! n'aie pas peur, cependant, je ne fuis pas devant la crainte d'une faute! Si puissantes que soient sur moi la présence et la parole de cet homme, elles ne prévaudront jamais contre ce que notre sainte mère m'a légué d'amour pour la vertu. Je ne suis pas comme une autre que j'ai vue souffrir à mes côtés, je ne redoute pas qu'il m'entraîne à oublier tous mes devoirs. Il ne me perdra pas devant le monde, mais il peut me tuer en moi-même. Tu ne me comprends pas, Charles, car je suis folle, je le sens. Il ne m'a pas dit qu'il m'aimait; eh bien! je ne veux pas qu'il puisse me le dire jamais. Je ne veux pas courir le danger de l'entendre, de le croire, et d'être trompée. Quand je serai loin de lui, s'il m'oublie, s'il me dédaigne, je n'aurai pas le droit de lui en vouloir, et, déshéritée de tout amour, je pourrai me dire dans le fond de mon âme : Si je fusse restée, il m'eût aimée. Vois à quel point je l'aime moi-même, mon frère, puisque je préfère, dans mon avenir, ma foi dans cette supposition, à la crainte que j'éprouve de me tromper. Je vais donc partir, j'arriverai seule à Paris. Je m'y cacherai. Puis tu viendras, et alors je te dirai mieux mon âme.

» Je suis seule ici; il n'y a personne autour de moi à qui je puisse demander appui et conseil, excepté lui, à qui je me suis confiée comme je l'eusse fait à un vieil ami de mon enfance, car je l'ai mis sans réserve dans la confidence de mes douleurs, dans l'espoir de ma justification. Quand il m'a offert son dévouement, je l'ai accepté comme j'eusse accepté le tien, et je lui ai tendu la main comme je l'eusse fait à ce pauvre Villon. Quand il m'a promis de me venger de mes ennemis, je me suis sentie tranquille comme si un roi fût venu à mon aide. Quand il m'a dit : « Madame, je vous honore et vous respecte, » je me suis sentie réhabilitée comme si mon père m'eût bénie. Il a pris tous les sentiments de mon âme... mon amitié, ma confiance, mon admiration. Oh! vois-tu, mon frère, c'est là un

pouvoir terrible qui m'épouvante. Oh! si cet homme me trompait, s'il commençait par moi la vengeance qu'il poursuit contre monsieur de Montaleu!... Je n'ose ni ne veux y penser. Je souffrirais trop de l'accuser, et j'ai peur de le croire sincère. Ce soir je quitterai ce pays. Je ne veux pas le revoir... Il me devinerait, et s'il me demandait si je l'aime, je ne lui mentirais pas.

» Viens donc, viens! toi, dont la raison est plus calme, tu me diras si je puis l'aimer, si je puis... Oh! mon frère, si ce n'était qu'une vaine terreur, si ce n'était que le ressentiment de ce que j'ai déjà souffert, si mes craintes étaient un outrage pour lui... S'il pouvait m'aimer sincèrement... oh! mon frère, que je serais heureuse! que je serais fière!... Et comment l'aimerais-je assez pour le payer de mon bonheur!... Mais non... Il faut partir, il faut... »

Julie en était là de cette lettre, lorsque la porte de son appartement s'ouvrit tout à coup.

XLIII

NOUVEAU MALHEUR

Lorsque Julie fut si soudainement interrompue, elle vit entrer chez elle messieurs de Rudesgens, Champmortain et Brias.

— Pardon, madame, lui dit monsieur de Rudesgens de son ton le plus galant, nous avons fait demander, en entrant ici, monsieur de Montaleu; mais on nous a répondu qu'il était enfermé avec quelqu'un qui, sans doute, lui a déjà appris le but de cette solennelle démarche. Il nous a devancés près de monsieur de Montaleu, nous avons voulu le devancer près de vous. Notre part est la meilleure, madame.

— De quoi s'agit-il donc, messieurs? dit Julie, qui ne pouvait douter du motif de cette visite.

— Comme ce que nous venons faire ici, reprit monsieur de Rudesgens, vous intéresse autant que notre vieil ami,

comme on ne saurait trop tôt rendre la joie et le calme à un cœur qui souffre, nous sommes venus vers vous, madame, pour vous offrir le témoignage de notre estime et de notre considération.

— Madame, ajouta Champmortain, vous qui avez le droit d'être si sévère, vous ne serez qu'indulgente, j'en suis sûr, et vous pardonnerez à madame de Champmortain...

— Oh ! dites-lui, repartit vivement Julie, que je ne lui demande que de me permettre de l'aimer comme une sœur.

— Merci, madame, lui dit le vieux Rudesgens, voilà de la bonne bonté ! merci... Mais il faut que vous sachiez tout. Il y a quelqu'un qui n'est pas ici et qui a fait mieux que nous tous : c'est un homme dont on vous a dit beaucoup de mal, un homme qui a eu le tort d'aimer beaucoup et d'être beaucoup aimé, ce qui lui a fait la réputation d'un mauvais sujet. Mais cet homme a le cœur aussi noble que le nom ; il eût pu être votre ennemi, il s'est fait votre défenseur. Pour vous laisser souffrir, il lui suffisait de se taire ; mais Montéclain ne s'attaque ni aux faibles ni aux femmes ; il avait en main la preuve de votre innocence, la lettre de la fermière... c'est lui qui l'a montrée à ces messieurs, c'est lui que vous devez remercier en nous.

Julie écoutait monsieur de Rudesgens, toute tremblante à la fois de joie et de crainte. Ainsi Montéclain lui tenait la parole qu'il lui avait donnée, et elle était heureuse ; mais en même temps il prenait sur le cœur de Julie des droits trop puissants à sa reconnaissance, et ces droits l'épouvantaient. Une autre pensée vint aussi se mêler à ce sentiment. Elle se souvint de la rencontre qu'elle avait faite le matin, des paroles mystérieuses de Montéclain, et elle reprit d'une voix profondément émue :

— Je vous remercie, messieurs, de votre démarche et de l'empressement que vous avez mis à la faire ; mais permettez-moi de vous demander quel est celui d'entre vous à qui monsieur de Montéclain avait confié la preuve de mon innocence ?

— C'est le colonel Thomas Rien, répondit Champmortain.

— Lui ! s'écria Julie en tressaillant ; c'est donc pour cela qu'on l'a assassiné ?

— Assassiné ! répétèrent les trois hommes en se regardant entre eux avec terreur.

— Mais ce n'est donc pas lui qui est avec monsieur de Montaleu ? dit monsieur de Rudesgens.

— Assassiné ! reprit monsieur de Champmortain.

— Mais par qui ?...

— Par qui ? s'écria Brias avec colère ; par celui qui, en supprimant la preuve de l'innocence de madame de Monrion, faisait disparaître en même temps la preuve de son infamie.

Au moment où Brias prononçait ces paroles, la porte de l'appartement de Julie s'ouvrit de nouveau avec violence, et monsieur de Montaleu, suivi d'Hector, entra rapidement. Monsieur de Montaleu était pâle, ses traits étaient bouleversés, il paraissait à la fois trembler de colère et d'horreur. Quant à Hector, une résolution sauvage et immobile animait ses traits. C'était celle d'un homme engagé dans une voie fatale, et qui, l'œil fixe et tendu devant lui, marche à son but sans oser regarder le chemin qu'il fait et les précipices fangeux qu'il traverse. L'aspect de l'oncle et du neveu était si étrange, que Brias, monsieur de Rudesgens et Champmortain restèrent interdits. Julie frissonna, elle comprit qu'un nouveau malheur lui venait avec la présence d'Hector. Poussée encore une fois par le sentiment qui la dominait, elle jeta autour d'elle un regard désespéré comme pour chercher quelqu'un qui pût la protéger. Elle se rapprocha instinctivement de ceux qui venaient témoigner de son innocence, et elle attendit les paroles de monsieur de Montaleu, qui s'était arrêté comme suffoqué par l'émotion qu'il éprouvait.

— Eh bien ! fit monsieur de Rudesgens, plus étonné que personne de cette entrée impétueuse, qu'y a-t-il ? que se passe-t-il ?

— Ce qu'il y a ? dit Hector en s'avançant avec ce courage furieux du crime poussé aux abois ; il y a...

— Silence, reprit monsieur de Montaleu avec autorité, silence, Hector ; vous ne devez votre justification qu'à moi

seul; si les autres vous en demandent une, c'est à moi de juger si vous devez la leur donner.

Champmortain, Brias et monsieur de Rudesgens se regardèrent encore comme pour se demander ce que signifiaient l'emportement de monsieur de Montaleu et la justification d'Hector. Julie resta immobile, sans savoir comment le malheur pouvait lui venir, sans deviner un seul des perfides calculs de Léona. Elle comprit seulement qu'un coup terrible la menaçait; elle attacha un regard ardent sur Hector; mais il ne baissa pas les yeux, il ne se troubla pas cette fois : son front comme son cœur s'étaient bronzés aux leçons de Léona.

— Dites-moi, messieurs, fit tout à coup monsieur de Montaleu en souriant amèrement, dites-moi ce que vous étiez venus faire dans cette maison? Parlez, je vous prie.

— Nous étions venus, répondit monsieur de Rudesgens d'un ton sec, nous étions venus porter à madame de Monrion le témoignage de nos regrets, de notre estime et de notre respect.

— Et en vertu de quoi, messieurs, avez-vous fait cette solennelle ovation à madame de Monrion?

— En vertu d'une lettre que j'ai vue de mes propres yeux, dit Brias avec fermeté; que Champmortain a vue comme moi, et qui a été remise devant nous au colonel Thomas Rien.

— Vraiment, repartit monsieur de Montaleu avec le même ton plein de sarcasme, et par qui était écrite cette lettre?

— Par celle à qui appartient l'enfant recueilli à Saint-Faron, par la malheureuse femme du fermier Bricord.

— En vérité? reprit encore monsieur de Montaleu, et connaissez-vous l'écriture de cette malheureuse?

Brias et Champmortain se regardèrent, et Brias fut obligé de répondre :

— Il est vrai que nous ne connaissons pas cette écriture, mais Montéclain nous a affirmé...

— Ah! dit monsieur de Montaleu avec dédain, Montéclain vous a affirmé... et sur l'affirmation de monsieur de Montéclain, de cet homme qui s'est fait toute sa vie un jeu

de l'honneur des femmes, de cet homme qui n'a jamais mis de frein à ses passions, de cet homme dont j'ai dénoncé la vie à tous ses concitoyens, de cet homme qui m'a menacé devant vous de se venger de la justice que j'avais faite de lui; sur l'affirmation de cet homme vous avez cru à la véracité de cette lettre!

— Quoi! s'écria Brias, devez-vous supposer que c'est une invention?

— Je l'affirme et je le jure, dit Hector de Montaleu d'une voix ferme et claire.

Cet homme n'avait plus ni trouble ni hésitation; il avait été, pour ainsi dire, passé et trempé au feu de l'enfer.

— Ainsi, fit monsieur de Rudesgens, cette lettre serait fausse?

— Mais quel intérêt Montéclain avait-il à perdre cette misérable femme? dit Champmortain.

— Ce n'est pas elle qu'il fallait perdre, reprit monsieur de Montaleu; c'était le vicomte de Montaleu, c'était mon neveu, c'était l'héritier de mon nom, c'était lui qu'il fallait déshonorer à défaut de moi, c'était lui que Montéclain voulait frapper, dans son impuissance à m'atteindre.

—Mais à qui appartiendrait donc cet enfant? dit monsieur de Rudesgens.

— Demandez, repartit monsieur de Montaleu en jetant un regard plein d'indignation et de mépris du côté de Julie, demandez à celle qui l'a caché dans le hameau de Saint-Faron, à celle qui seule a été le voir, à celle que nous y avons rencontrée, à celle qui y retournait encore ce matin.

Et les yeux se tournèrent vers Julie. Elle était immobile, muette; elle regardait et elle écoutait comme si tout ce qui se disait devant elle n'eût pas été sa condamnation. Il n'y avait pas de désespoir dans ce silence, il n'y avait qu'un étonnement inouï. A ce moment, Julie se demandait certainement si elle n'était pas en proie à un rêve abominable, ou si elle n'avait pas perdu tout d'un coup la mémoire et la raison.

— Mais, reprit monsieur de Rudesgens avec le ton d'un homme qui recule devant une conviction qui le domine

et qui le blesse, mais quel serait donc le père de cet enfant ?

— Allez le demander, repartit monsieur de Montaleu d'une voix stridente, à celui qui allait le visiter en secret, à celui que nous y avons rencontré, à celui qui, dans le moment où je vous parle, le cache dans son château. Allez le demander au défenseur généreux de madame de Monrion, allez le demander à Montéclain.

XLIV

TERRIBLES PAROLES

Ainsi se développait le système que Léona avait enseigné à Hector et que celui-ci, tout inspiré des leçons perfides de cette femme, avait à son tour persuadé à monsieur de Montaleu. Déjà l'incertitude avait pénétré dans l'esprit de Champmortain, de monsieur de Rudesgens et de Brias. Julie ne sortait pas de son silence et de son immobilité, son regard demeurait invinciblement attaché sur Hector. Brias se tourna vers elle :

— Madame, lui dit-il, vous avez entendu ?...

Julie ne lui répondit pas.

— Madame, reprit Champmortain, tout cela n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

— Laissez... laissez continuer monsieur de Montaleu, répondit-elle d'une voix brève et sifflante.

— Je pense en avoir assez dit, reprit celui-ci, pour que vous compreniez...

— Non, dit Julie avec un sourire effrayant, vous ne m'avez pas encore expliqué pourquoi Léda a disparu...

— Ceux qui l'ont si souvent fait demander à la ferme pourraient nous expliquer cela mieux que ceux qui ne se sont pas occupés d'elle, repartit monsieur de Montaleu.

— Ah ! fit Julie, bien ; et comment expliquerez-vous l'assassinat du colonel Thomas Rien ?

— Celui qui lui avait remis une lettre supposée devait vouloir la lui arracher à tout prix.

— Et il l'aurait fait par un assassinat? s'écria Brias.

— C'est lui, dit Hector, ou c'est moi... choisissez!

Pour la première fois, Julie détourna ses yeux d'Hector pour regarder l'un après l'autre monsieur de Rudesgens, Brias et Champmortain ; mais tous trois hésitèrent devant cette audace incroyable. Peut-être leur conviction était-elle encore incertaine; mais combien peu d'hommes eussent osé prendre la responsabilité du terrible choix qui leur était offert, surtout dans une affaire où ils n'avaient ni les uns ni les autres un intérêt direct!

Julie leur laissa le temps de répondre. Puis, lorsqu'elle les vit se renfermer dans leur silence, elle se leva, alla droit à monsieur de Montaleu, et lui dit d'une voix solennelle :

— Adieu, monsieur; la malédiction du ciel est sur votre maison... Et vous, messieurs, ajouta-t-elle en se tournant vers les autres, n'accusez que vous-mêmes des malheurs inévitables qui vous frapperont, vous et les vôtres... Adieu!

— Des menaces! s'écria monsieur de Montaleu avec colère.

Julie s'arrêta ; la force surhumaine qui l'avait soutenue jusque-là parut prête à fléchir. Elle crut un moment pouvoir entrer dans la discussion des mille circonstances fatales qu'on venait d'accumuler contre elle; mais elle comprit qu'elle y perdrait l'énergie désespérée qui l'avait empêchée de se tordre en cris, en larmes, en sanglots; elle ne voulut pas donner encore une fois à monsieur de Montaleu le spectacle de cette douleur qui l'avait déjà justifiée, et elle allait sortir de l'appartement, lorsqu'un domestique annonça monsieur le marquis de Montéclain.

— Montéclain! répétèrent ensemble tous ceux qui étaient présents.

— Lui! s'écria Julie en l'apercevant. C'est bien, mon Dieu, c'est bien! ajouta-t-elle en reculant jusqu'au fond de sa chambre.

Pendant ce temps, Montéclain s'avançait pâle, l'œil étincelant, mais calme et maître de lui. Julie tomba sur un siége et reprit son immobilité. On eût dit que, spectatrice insensible de ces terribles scènes, elle reprenait tranquillement sa place pour les voir se développer devant elle. A ce

moment, une seule et fatale pensée occupait cet esprit désolé. Quelque chose de cruel s'était glissé dans cette âme si naïve et si pure, un sentiment inconnu avait fait tressaillir ce cœur; la méchanceté humaine avait inspiré à cet être tout formé par le ciel de bonté et de candeur de se dire en elle-même : « Moi aussi, je serai implacable; moi aussi, je me vengerai. »

Ainsi la calomnie, qui perd les faibles en les écrasant sous la honte qu'elle leur jette, perd aussi quelquefois les forts et les justes en leur inspirant la colère et la vengeance.

Cependant monsieur de Montaleu s'était écrié à l'aspect de Montéclain :

— Vous ici, chez moi, monsieur! qu'y venez-vous faire?

— Il y a dans ma maison, répondit Montéclain d'une voix parfaitement calme et sereine, il y a chez moi un homme qui touche à ses derniers moments, et qui a besoin de vous parler, monsieur de Montaleu. Cet homme m'a chargé de venir vous demander cet entretien. Voilà pourquoi je suis ici.

— Quel est cet homme? dit monsieur de Montaleu.

— C'est le fils de Sophie Muller, répondit Montéclain.

— Le fils de Sophie Muller! répéta le vieillard; je ne veux pas le voir.

— C'est bien, reprit Montéclain, j'ai accompli la mission dont je m'étais chargé. Vous entendez tous, messieurs, que monsieur de Montaleu refuse l'entretien que lui demande à l'heure de mourir l'homme qui m'envoie ici...

— Il suffit, monsieur, repartit le marquis en faisant un geste qui ordonnait à Montéclain de se retirer.

— Pardon, monsieur, dit froidement Montéclain; mais dans cette chambre je suis chez madame de Monrion plutôt que chez vous, et j'attendrai ses ordres pour la quitter.

— Vous vous trompez, monsieur, lui dit Julie, je ne suis pas chez moi.

— Ah! fit Montéclain en souriant dédaigneusement, le crime est donc accompli...

— Monsieur, dit monsieur de Montaleu qui frémissait de colère, vous oubliez que vous êtes chez moi!

— Non, monsieur le marquis, répondit Montéclain en s'inclinant, c'est pour cela que je vous demande la permission d'adresser une seule question à monsieur de Brias et à monsieur de Champmortain.

— Hâtez-vous donc, dit monsieur de Montaleu, et ne me donnez pas le temps de me souvenir que vous avez insolemment chassé mon neveu de chez vous.

Montéclain s'inclina de nouveau, et se tournant ensuite vers Brias et Champmortain, il leur dit :

— M'avez-vous tenu la parole que vous m'avez donnée hier, messieurs?

— Nous sommes venus pour cela, repartit Brias d'un ton triste et embarrassé; mais monsieur le marquis de Montaleu vient de nous révéler de si singulières circonstances...

— Vraiment! dit Montéclain en regardant Brias d'un air à la fois railleur et terrible; et ces circonstances, elles vous ont fait hésiter, elles vous ont laissé un doute dans l'esprit?...

— Mais... fit Brias.

— Dites-les à monsieur de Montéclain, s'écria vivement Julie en sortant enfin de cette résignation résolue où elle s'enfermait.

— C'est inutile, madame, reprit Montéclain, je les sais toutes. Je sors de chez madame de Rudesgens, où madame Léona Amab les avait racontées comme monsieur Hector de Montaleu les a racontées ici.

— Et vous avez osé entrer dans ma maison! dit monsieur de Montaleu.

— Oui, répondit Montéclain, parce que je savais que vous étiez tous ici, et que j'ai à tous une promesse à vous faire. A vous d'abord, Brias, dit-il avec un accent qui fit tressaillir tous ceux qui l'écoutaient, à vous que j'ai voulu sauver, je vous promets la ruine. — A vous, monsieur de Rudesgens, le ridicule et le désespoir aussi. — A vous, Champmortain, le déshonneur et la mort peut-être. — A vous, monsieur de Montaleu, la honte de votre passé, le remords de votre égoïsme. — Et à vous, vicomte Hector de Montaleu, je vous promets le bagne ou l'échafaud!

A cette terrible allocution, toutes les bouches s'ouvrirent pour la menace, toutes les mains semblèrent se lever pour

écraser l'imprudent qui venait braver tous ces hommes...

Mais Montéclain resta calme, fier, superbe; et soit que son regard intimidât les plus résolus, soit que la position fausse où chacun de ces hommes se trouvait les avertit que Montéclain pouvait tenir ces menaçantes promesses, tous s'arrêtèrent pendant qu'il s'avançait vers madame de Monrion et qu'il lui disait :

— Et à vous, madame, je vous promets la pitié, le respect et l'admiration du monde.

— J'ai besoin de plus que cela, lui dit Julie en se levant et en lui tendant la main.

— Ah! lui dit Montéclain doucement, vous n'avez pas besoin de vengeance, vous.

— Non, monsieur, lui répondit-elle en rougissant; mais j'ai besoin d'un asile.

— Venez donc, madame, repartit Montéclain, et celui que je vous ouvrirai, si modeste qu'il soit, sera plus sacré que ce château où l'on vous a deux fois laissé insulter.

Aussitôt il prit la main de Julie et passa avec elle entre tous ces hommes qu'il venait d'insulter. Chacun lui dit en passant le mot provocateur qu'exigeait l'outrage qu'il avait reçu ; mais Montéclain dédaigna de répondre jusqu'au moment où, arrivé près du seuil, il se retourna et leur dit :

— Messieurs, cette journée vous appartient encore. Réfléchissez... J'attendrai vos excuses jusqu'à ce soir... mais demain...

— Demain, dit Hector avec fureur, vous aurez à me rendre compte de vos outrages.

— Demain, repartit Montéclain, je laisserai faire la justice; demain, il sera trop tard pour vous tous. Adieu.

XLV

LE CHATEAU DE MONTÉCLAIN

Le colonel Thomas était couché dans une vaste chambre du château de Montéclain, Bricord était assis au chevet de son lit, au pied duquel se tenait Aly-Muley.

Le fermier et le soldat se regardaient tous deux, comme s'ils se fussent communiqué, de cette façon, des pensées qu'ils ne pouvaient se dire tout haut. Montéclain, soucieux, agité, se promenait dans cette chambre. Une croisée, voilée d'épais rideaux verts, éclairait à peine cette immense pièce, toute tendue d'étoffes sombres, et un silence profond régnait entre ces quatre hommes. Tout à coup Bricord et Aly-Muley se levèrent par un mouvement simultané, comme si dans le muet langage de leurs regards, ils eussent délibéré et arrêté un projet commun. Ils firent quelques pas pour sortir; Montéclain les arrêta.

— Où allez-vous? leur dit-il.

— Où je devrais être allé depuis longtemps, répondit Bricord, chez monsieur le vicomte de Montaleu.

— Et qu'iras-tu faire?

— Ce que j'irai faire, maintenant que vous m'avez avoué la vérité, vous ne le savez pas?... j'irai lui demander raison...

— De quoi? dit froidement Montéclain.

— De quoi? s'écria Bricord; est-ce que vous voulez vous moquer de moi, monsieur le marquis, de me faire une pareille question?... Ce misérable n'a-t-il pas séduit ma femme! ma femme, entendez-vous!

— Tu oublies que, dans le système que Léona a inventé, cette séduction est un mensonge inventé par moi et madame de Monrion; tu oublies qu'il s'est donné de cette façon le droit de refuser.

— Ah! qu'il ne me refuse pas, reprit Bricord, ou, sur mon âme, je le tuerai comme un chien...

— Des menaces, fit Montéclain, pour qu'on puisse dire que c'est moi qui t'ai poussé à les faire... Des violences que, dans la position qu'il s'est faite, il a le droit de repousser par tous les moyens de défense... car, lorsque tu iras l'accuser d'être l'amant de ta femme, il te répondra que ce n'est pas vrai.

— Mais je lui dirai...

— Que moi et le colonel nous t'avons affirmé l'existence de cette lettre où ta femme fait l'aveu de sa faute? mais

cette lettre, ils la déclarent supposée... cette lettre, d'ailleurs, ne le nomme pas.

Bricord se frappa la tête avec désespoir et se laissa retomber sur son siége.

— Monsieur de Montéclain a raison, reprit le colonel, il n'est pas encore temps.

— Ah çà! s'écria Aly-Muley, il sera donc dit que les gueux, les voleurs, les canailles de toute espèce, auront le droit de marcher la tête haute, de faire toutes les infamies du monde, et que les honnêtes gens devront rester là tranquilles, la tête basse... sans souffler mot!... Non, sapredieu! non! Je comprends que vous disiez à Bricord qu'il n'est pas encore temps, mais, de par tous les diables! personne au monde ne m'empêchera d'aller chez ce grand marquis, chez cette vieille cravate blanche, qui sait que son fils est ici avec une balle dans la poitrine, et qui le laisse là en disant: « Va, meurs, souffre, je ne m'en soucie guère... » Oh! non, non! j'irai lui dire son fait! Une momie à qui le bon Dieu a fait cadeau d'un fils qui rendrait fier le roi de France et des Français, et qui le renie, et qui... Ah! je vais lui en tailler une bavette!

— Reste, fit le colonel, reste. Ce n'est plus ainsi que je veux me venger. Montéclain, vous me tiendrez votre parole; vous réparerez le mal qu'a fait votre père.

— Oui, dit Montéclain, et je vous remercie de ne pas l'avoir maudit.

— A l'heure où je suis, repartit Thomas, on ne maudit plus; on a trop besoin du pardon de Dieu pour ne pas songer à pardonner aux autres.

— Est-ce que vous souffrez davantage? s'écria Aly-Muley en se précipitant vers le lit.

— J'ai contrevenu aux ordonnances du docteur, dit Montéclain, en vous racontant tout ce qui s'était passé chez monsieur de Montaleu; mais, à mon sens, il valait mieux vous porter ce coup que de vous laisser dans l'affreuse incertitude où vous étiez.

— Mais que prétendez-vous donc faire? reprit Aly-Muley.

— Le procureur du roi sera ici ce soir à neuf heures; si ceux à qui je vais écrire ne me répondent pas comme je le

veux, sa mission sera terrible; s'ils obéissent encore à la voix de l'honneur, elle se bornera à punir ceux pour lesquels la justice humaine n'a pas de pardon. Et maintenant, veillez près du colonel. Il est temps de prendre un parti.

Montéclain quitta la chambre après avoir serré la main au colonel, qui lui sourit avec confiance. Il rentra chez lui, et, quelques instants après, deux domestiques partirent à cheval pour aller porter diverses lettres qu'il venait de leur remettre. Lui-même, il prit la direction de la ferme de Bricord.

Durant la scène qui s'était passée chez monsieur de Montaleu, Julie avait été soutenue par ce sentiment énergique que le malheur inspire aux innocents, et qui leur fait contempler avec un courage désespéré tout ce que la méchanceté humaine a de plus affreux. Dans de pareils moments, l'âme arrive à un degré d'exaltation qui lui fait éprouver une sorte de joie insensée à voir s'accumuler toutes les accusations, tous les mensonges... C'est comme une soif insatiable de douleurs qui en appelle sans cesse de plus cruelles; le cœur rempli de désespoir semble crier : « Encore! encore! » et il arrive un instant où l'innocent, frappé de tous côtés, vient volontiers en aide aux agresseurs et leur montre l'endroit qu'ils ont épargné. Mais quand ce violent éréthisme est passé, quand cet ardent besoin de mesurer dans toute leur horreur la bassesse et l'infamie des autres est apaisé, alors un abattement profond, un désespoir absolu succèdent à cette énergie d'un moment. Telle était la situation de Julie au moment où Montéclain l'avait conduite à la ferme en quittant le château de monsieur de Montaleu.

— Veuillez m'attendre là, lui avait-il dit, et bientôt je vous aurai donné, je l'espère, un asile digne de vous.

Julie n'avait pas répondu; tout ce qu'elle avait de force pour ne point succomber en présence de ses ennemis l'avait abandonnée quand elle s'était trouvée seule avec celui qui la protégeait. Un reste de dignité l'avait empêchée de laisser éclater en sa présence ses larmes et ses cris. Elle ne voulait pas montrer à Montéclain toute la faiblesse de

son âme. Une secrète pudeur avertit les femmes qu'il est trop dangereux de dire à celui qu'elles aiment les douleurs auxquelles même ils sont étrangers. Presque jamais l'amant d'une femme n'est son confident. Mais dès que Montéclain se fut éloigné, dès que Julie resta seule avec sa douleur, elle put compter avec elle-même. C'était là un de ces terribles moments de la vie où les cœurs les plus nobles, les esprits les plus droits subissent de terribles atteintes. Le doute leur apparaît, et quelquefois ils crient comme le vaincu de Pharsale : « La vertu n'est qu'un mot ! » D'autres fois, et ce danger est le plus grand de tous, avec le doute, la lassitude et le dégoût pénètrent dans ces âmes désolées. Après s'être dit : « A quoi bon la vertu ? » elles se disent : « A quoi bon la vie ? » Bientôt Julie, épuisée de larmes, épuisée d'espérance, voulut s'arracher à la pensée de mourir qui s'était emparée d'elle.

L'infortunée rassembla tout ce qui lui restait de forces pour donner les ordres nécessaires à son départ. Elle venait d'envoyer chez monsieur de Montaleu, et avait fait demander sa voiture et ses chevaux pour partir à l'instant même ; elle voulait fuir à la fois ses ennemis et son protecteur, et celui-ci l'épouvantait peut-être plus que tous les autres. Mais ce n'était pas là un projet raisonné et formé dans un but déterminé. Elle fuyait instinctivement, comme l'enfant qui a pénétré dans une caverne, et qui, surpris par des murmures qui l'épouvantent, s'échappe précipitamment et ne s'arrête que lorsqu'il est assez éloigné de cet antre effrayant pour oser en regarder l'entrée et réfléchir à ce qui a pu lui faire peur. De même, Julie voulait se mettre à distance de tous ceux qui lui avaient fait du mal, quitte à s'arrêter ensuite, pour réfléchir et prendre un parti. La pensée de fuir la pressait et dominait toutes les autres ; elle se sentait incapable de s'occuper d'elle-même tant qu'elle serait dans le pays où elle avait tant souffert. Elle attendait dans une impatience folle, lorsqu'elle vit entrer dans sa chambre la nourrice de Saint-Faron et l'enfant qui avait été pour elle l'occasion de tant de douleurs. Julie, à l'aspect de cette femme et de cet enfant, fut saisie d'un terrible effroi.

— Que venez-vous faire ici, malheureuse? dit-elle à la nourrice.

— Je viens, lui répondit la pauvre femme, vous présenter, pour que vous le bénissiez, l'enfant dont vous avez eu pitié.

— Pour que je le bénisse, murmura Julie, moi! moi!...

Elle regarda un moment l'enfant. Arrachée soudainement par son aspect au désordre de ses terreurs, ramenée à la pensée du devoir qu'elle s'était imposé et qu'elle allait oublier, raffermie tout à coup dans la cause qu'elle était prête à déserter, elle prit l'enfant dans ses bras, et s'écria :

— Eh bien! non, je ne l'abandonnerai pas!

A ce moment, elle était grande, elle était fière, elle était sublime.

— Qui donc vous a envoyée ici? dit-elle à la nourrice.

— Moi, madame, fit Montéclain en entrant.

Julie poussa un cri et serra l'enfant sur son cœur, comme s'il eût dû être un bouclier contre le trouble que lui apportait la présence de Montéclain; elle s'abritait derrière sa noble action pour résister à l'empire de celui qui en avait été le complice.

— Vous, monsieur, s'écria-t-elle, vous m'avez envoyé cet enfant! et pourquoi?

— Je vais vous le dire, madame, répondit Montéclain en s'inclinant devant elle.

XLVI

LE CHATEAU DE MONTÉCLAIN

(Suite.)

Était-ce une prévention? était-ce un charme particulier attaché à Montéclain? ou plutôt n'était-ce pas ce sens exquis du cœur qui l'avertit de la sincérité des sentiments? Quoi que ce fût, dès que Montéclain était devant elle, Julie se sentait comme entourée de respect, de bienveillance, de justice. Elle s'assit tenant l'enfant sur ses genoux, pareille

en ce moment, par sa beauté, par sa candeur, à la Vierge sainte à laquelle Aly-Muley l'avait comparée. Montéclain eut quelque peine à ne pas lui dire qu'il l'aimait et à ne pas l'adorer; mais il n'était pas temps pour lui : il fit taire la vive émotion qui le troublait, et il reprit, les yeux baissés, tant il craignait de la voir si charmante et si belle :

— Je vous ai envoyé cet enfant, parce que sa vue seule pouvait vous rappeler tout ce que vous avez fait, et vous avertir de tout ce qui vous reste à faire. En effet, le cri de cette innocente créature a été plus éloquent sur votre cœur que ne l'eussent été mes raisonnements, mes protestations et mes prières. Me trompé-je, madame, en disant que je vous ai laissée perdue dans votre désespoir, doutant de tout en ce monde, et que je vous retrouve forte, résignée et résolue à combattre pour votre cause?

Julie rougit; cet homme qui pénétrait si bien le secret de ses sentiments l'étonnait et lui faisait peur.

— Oui, monsieur, c'est vrai, lui dit-elle, je suis plus forte depuis que j'ai revu cet enfant, car je l'avais oublié, et vous m'avez rappelé que j'avais encore un devoir à remplir.

— Et je savais que vous l'accepteriez, ajouta Montéclain, et que vous l'accepteriez avec courage et orgueil.

— Je vous remercie, dit Julie confuse et tremblante.

— Mais croyez-moi, madame, reprit Montéclain, il n'y a pas une autre femme dans le monde à qui j'eusse osé envoyer pour consolation et pour espérance l'être qui a été pour elle l'occasion de tant de douleurs. Mille autres à votre place, innocente comme vous, calomniées comme vous, l'eussent maudit et repoussé. Mais vous, madame, vous l'avez pris dans vos bras, vous le tenez sur vos genoux, vous le pressez sur ce cœur tout saignant encore des blessures qu'il vous a values; vous n'êtes pas seulement innocente et bonne, madame; vous êtes grande et vous êtes sainte!

Julie frémissait sous la parole de Montéclain; ce langage, si flatteur qu'il fût, elle croyait à sa sincérité. La voix de Montéclain ne tremblait-elle pas? l'adoration ne brillait-elle pas dans ses yeux de l'éclat humide des larmes qu'il

réprimait à grand'peine? Oh! qu'il eût été bien moins puissant, s'il eût parlé de son amour! Elle essaya de balbutier quelques paroles, mais sa voix s'éteignit dans les pleurs qui la gagnèrent doucement; et comme en baissant la tête pour les dérober aux regards de Montéclain, ses larmes tombèrent sur le front de l'enfant qui lui souriait, elle les essuya avec ses baisers, comme si elle eût effacé la trace d'un aveu. Montéclain se détourna, il sentait faillir en lui la résolution qu'il avait prise de ne pas crier à Julie, du plus profond de son âme : « Madame, madame, je vous aime ! »

Il y eut un court instant de silence, et Montéclain reprit enfin :

— Madame, merci à Dieu, et à vous, de ce que mon espérance n'a pas été trompée, de ce qu'un moment de calme a pu rentrer dans votre âme, et me permet de vous dire ce que vous n'eussiez peut-être pu entendre sans cela. Vous voulez fuir, madame, vous ne le devez pas.

— Je ne le dois pas, dites-vous, et que puis-je faire ici ?

— Attendre votre justification.

— Pour attendre, monsieur, il faudrait, dit Julie avec un amer désespoir, il faudrait que j'eusse un asile où m'arrêter.

— Celui-ci peut suffire à cette journée, madame, et ce soir vous en aurez un digne de vous, ou bien je vous aurai placée sous une protection que personne ne peut refuser. Ce soir, madame, vous rentrerez triomphante et vénérée dans la maison de monsieur de Montaleu, ou bien vous serez sous l'égide de la loi.

— Je ne rentrerai pas dans la maison de monsieur de Montaleu, lui répondit amèrement Julie.

— Il vaudrait pourtant mieux qu'il en fût ainsi.

— C'est vous qui me dites cela, vous, monsieur, après les menaces que vous lui avez faites?

— Oui, madame ! c'est moi qui vous le dis; car de ces menaces, j'en tiendrai quelques-unes, je le jure; mais il en est d'autres dont je voudrais que le repentir des coupables me déliât.

— Ah! fit Julie en regardant doucement Montéclain, vous pardonneriez donc à ceux qui n'ont été que faibles ou trompés?

— On ne vous approche pas impunément, madame; on apprend avec vous des sentiments que l'on ne connaissait pas. L'homme qui se croyait fort, parce qu'il avait été implacable, celui qui mettait sa gloire à ne laisser aucune attaque sans réponse, aucune injure sans vengeance, aucune faute sans châtiment, sait depuis quelques jours où est la véritable force, la vraie gloire et la vraie grandeur... Oui, je pardonnerai, madame, à votre exemple et à celui de Dieu, je pardonnerai à tous ceux qui, d'ici à ce soir, viendront me témoigner de leur repentir.

— D'ici à ce soir?

— Le terme ne peut être reculé ; un crime a été commis, le sang d'un homme a été répandu, celui d'une femme aussi, peut-être ; les magistrats sont avertis, j'ai dû le faire ; ce soir, un procureur du roi viendra dans le pays porter le flambeau de la justice dans ce ténébreux dédale de crimes et d'intrigues. Malheur à ceux qui le laisseront arriver avant de s'être mis à l'abri de ses perquisitions derrière votre pardon... car alors tout sera dit. Une fois en présence du juge, je ne mentirai pour rien, ni pour personne, je mettrai au grand jour les fautes des uns et les crimes des autres, et si la loi n'en frappe que quelques-uns, la honte du moins les atteindra tous.

— Oh ! ils se repentiront, je l'espère, dit Julie comme si elle priait.

— Ange du ciel !... murmura tout bas Montéclain, qui ne t'aimerait pas !

— Vous disiez... fit Julie qui n'avait pas saisi ces paroles à peine articulées par Montéclain.

Il se remit de la nouvelle émotion qu'il venait d'éprouver et reprit d'une voix qu'il s'efforça de rendre calme :

— Je dis, madame, qu'il faut que vous veniez ce soir au château de Montéclain.

— Moi ! s'écria Julie en tressaillant.

— Vous, madame.

— Chez vous, monsieur?...

— Madame, vous y trouverez pour vous recevoir, ou des amis à qui vous pourrez vous confier, ou un magistrat qui sera prêt à vous entendre.

— Chez vous? répéta Julie.

— Chez moi, madame, et jamais cette demeure, où sont appendues à mes vieux murs les images de mes ancêtres, cette demeure où plus d'une reine de France a accepté l'hospitalité de mes aïeux, jamais cette demeure n'aura été plus honorée qu'elle le sera par votre présence.

Julie ne répondit pas; toute son âme tressaillait et la poussait à obéir en aveugle à cet homme dont la parole la charmait. Cependant elle s'épouvantait en pensant à ce que la calomnie avait fait de ses plus chastes et de ses plus innocentes actions; mais presque aussitôt elle s'indignait de ne plus oser avoir cette généreuse confiance qui ne lui eût pas permis d'hésiter quelques jours auparavant; elle tremblait aussi de faire injure à celui qui, sans la connaître, s'était dévoué à sa cause et à la cause duquel elle était désormais attachée. Elle restait devant Montéclain, la tête basse, la rougeur au front, la poitrine haletante. Il comprit son hésitation.

— Faut-il que je vous dise plus? s'écria vivement Montéclain; faut-il que je vous jure sur mon honneur de gentilhomme?...

— Non, dit-elle en se levant soudainement, j'irai.

— Oh! que Dieu vous remercie pour moi, madame, reprit Montéclain.

— Je ne vous ferai pas l'injure de vous dire, fit Julie en l'interrompant, que je suis une pauvre femme seule au monde, que je suis un pauvre cœur éperdu et qui ne sait plus où est le bien et le mal; je ne vous dirai pas qu'il est facile de m'entraîner dans un piége où peut s'achever la perte de mon honneur... non, monsieur, je ne vous dirai pas cela... Je vous crois un honnête homme.

Montéclain mit un genou à terre devant elle.

— Merci, madame, merci, lui dit-il d'une voix exaltée et profonde.

Julie le regarda ainsi sans en paraître surprise ni alarmée, et continua :

— Mais je vous dirai : Je suis à bout de forces, je ne supporterais plus, sans perdre la raison ou la vie, d'aussi poignantes émotions que celles que j'ai souffertes depuis quelques jours. Je ne voudrais pas recommencer la lutte

que je subis à cette heure même; épargnez-moi, monsieur, et quel que soit l'accueil qui m'attende chez vous... que ce soient des amis ou un magistrat qui doivent m'y recevoir, faites que j'en puisse sortir délivrée de l'horreur de toutes ces accusations.

— Je vous le jure, madame.

— Et maintenant, monsieur, j'irai... à mon tour, je vous le jure, j'irai.

— Merci, madame, merci encore, dit Montéclain en attachant sur elle un regard éperdu; je vais vous attendre... Oh! reprit-il en se levant avec un mouvement fier et joyeux, ce n'est pas vous qui serez réhabilitée aujourd'hui, c'est moi, moi en qui vous aurez eu confiance, moi dont vous sanctifierez la demeure, moi que vous avez accepté pour défenseur, moi que vous avez élevé jusqu'à vous... Merci, madame, merci... je vous attends.

Il s'éloigna.

XLVII

DEUX LETTRES

Dans une autre partie de la vallée, deux des personnages de cette histoire sortaient en même temps, chacun de sa maison, chacun après avoir lu une lettre qui venait de lui être remise par un domestique appartenant à Montéclain : c'était Sylvie d'une part, Brias de l'autre. Tous deux se cherchaient. Nul rendez-vous n'avait été convenu entre eux. Brias, poussé par son inquiétude, sortit au hasard. Sylvie avait fait de même. Sans savoir où elle pourrait rencontrer Brias, elle alla vers l'endroit où ils avaient coutume de se voir. Brias y était déjà. Ils coururent l'un vers l'autre, dans un trouble pareil, agités, inquiets, et comme épouvantés de leur rencontre.

— Ah! c'est vous que je cherchais, s'écria Brias en apercevant Sylvie.

— Moi aussi je vous cherchais, repartit madame de Champmortain d'une voix altérée. Tenez, Frédéric, lisez;

voici la lettre que je viens de recevoir de Montéclain, ajouta-t-elle en la lui tendant.

— Et voici celle qu'il vient de me faire remettre, reprit Brias en donnant à son tour une lettre à madame de Champmortain.

Brias lut ce qui suit :

« Madame, c'est une étrange prétention pour un homme dont la vie a souvent mérité le blâme des honnêtes gens, de vouloir vous donner des conseils, à vous qui n'avez à rougir de rien. Cependant je le ferai. Ils n'auront pas l'autorité calme et respectable de la vertu, mais ils en auront une plus puissante peut-être, c'est celle de l'expérience. Vous êtes jeune et belle, madame, pleine de passion et de sensibilité ; vous avez été méconnue, et votre fierté s'est indignée de l'abandon où on vous laissait. S'il est une excuse au désir de chercher une consolation ailleurs que dans une muette résignation, cette excuse, vous l'avez plus que personne. Mais laissez-moi vous le dire, madame, le malheur n'a de sincère et noble consolation que dans le devoir. Je pourrais vous dire combien j'ai vu d'existences compromises ou brisées, parce que le cœur, indigné de ses souffrances, s'est révolté un jour et s'est écrié : Moi aussi, je me vengerai ! mais je ne veux d'autre exemple que le vôtre. Pour avoir cédé au cri d'une colère légitime, vous avez été enveloppée dans les intrigues d'une femme perdue, qui s'est servie de l'ombre d'une faute pour vous rendre complice de ses cruautés, et vous faire aider à ses calomnies. Dominée par la peur que vous inspire cette femme que vous méprisez à tant de titres, vous avez frappé une autre femme que vous sentez innocente au fond de votre âme.

» Et maintenant, qu'est-il arrivé ? c'est qu'on m'a mêlé à ces odieux mensonges, c'est qu'on m'a forcé, sous peine d'être le dernier des hommes, à montrer dans toute sa pureté l'innocence de celle qu'on a si odieusement outragée, à faire voir dans toute sa bassesse l'infamie de celle qui l'a attaquée, et nécessairement à expliquer les motifs de ceux qui ont prêté la main à ces calomnies. Que ferai-je, madame ? je l'ignore. Ma conduite ne peut être dictée que par

celle de mes ennemis. A toute personne qui voudra encore soutenir que madame de Monrion est coupable, il faudra que je réponde et que je dise quel intérêt caché la fait parler tout haut contre la vérité qu'elle ne peut ignorer. Oh ! madame, quel rôle pénible de ne pouvoir sauver l'honneur d'une femme qu'en touchant à celui d'une autre ! Vous ne me réduirez pas à cette douloureuse nécessité. Vous vous joindrez à moi pour rendre hommage à la vertu qui souffre ; c'est le plus noble courage de la vertu qui chancelle, et vous l'aurez. Ce retour absoudrait une coupable, il sera la couronne triomphale de la lutte où vous n'avez pas succombé.

» Oh ! venez, madame, joignez-vous à moi ; préférez le calme douloureux d'un malheur irréprochable aux tristes joies de la vengeance. Je vous vois, je vous sens souffrir, et je sais ce qu'il vous faut pour vous consoler : c'est de rester digne de vous-même. Vous ne connaissez encore que les tourments d'une espérance coupable, n'apprenez jamais ceux d'une faute irréparable... La rougeur pèse au front, et vous êtes trop habituée à porter la tête haute, pour que vous puissiez sans en mourir la courber sous le poids d'une faute. Osez regarder autour de vous, voyez à quel comble d'infamie est tombée la femme qui veut vous perdre, à quel comble de misère est réduite celle dont l'absence reste inexplicable... Chassez de votre âme cette soif de vengeance qui seule vous a égarée... venez, je vous attends !... Par pitié pour vous, qui méritez le respect de tous, venez tendre la main à une femme dont l'innocence recevra un vif éclat de votre témoignage et en reflétera sur vous la plus pure clarté... Nous sommes, vous et moi, madame, les derniers descendants de noms jadis puissants et encore respectés. Si Dieu ne nous a pas permis d'en accroître la célébrité, il ne permettra pas que nous en ternissions l'honneur par l'abandon de l'opprimé. Vous ne me forcerez pas, madame, à oublier les profonds sentiments d'affection et de respect que je vous porte, en me laissant seul suffire à la défense de madame de Monrion. Demandez, soit à votre père, soit à votre mari, soit à madame de Rudesgens, de vous accompagner ce soir chez moi ; l'un d'eux y consentira,

je l'espère, peut-être tous... Oh ! venez, madame, venez ! là est le devoir, et aussi le bonheur !

» MONTÉCLAIN. »

Pendant que Brias lisait la lettre que Montéclain avait écrite à Sylvie, celle-ci lisait la lettre qu'il avait adressée à Brias. Elle était ainsi conçue :

« Brias, il y a quelques jours, je vous ai dit : « Usez de tout l'ascendant qu'un homme d'honneur peut avoir sur la femme qu'il aime, pour arracher madame de Champmortain aux mains de la misérable femme qui veut la perdre. » Je vous ai dit : « Ne la laissez pas courir en aveugle vers l'abîme où on veut la précipiter ; et si vous l'aimez sincèrement, préférez son salut à son amour. Sauvez-la, dût-elle vous haïr. »

» Vous m'aviez promis de faire cela, Brias, et vous avez manqué à votre parole. Surpris dans un rendez-vous par l'audace incroyable de Léona, vous vous êtes livré à elle, pieds et poings liés ; vous avez plus fait, vous lui avez livré l'honneur, l'avenir, la vie d'une femme qui n'a commis d'autre faute que de n'avoir pas été assez forte contre l'abandon de son mari. Et maintenant, où en êtes-vous, Brias ? Léona n'a-t-elle pas assez cruellement profité de toute votre faiblesse ? Elle vous a attaché, vous, un homme d'esprit, de cœur et de sens, elle vous a attaché comme un esclave à l'accomplissement de ses odieux desseins. Ce joug que vous n'avez pas su repousser avec horreur, ce n'est pas sur vous qu'il pèse le plus détestablement ; c'est sur l'infortunée Sylvie. Un duel heureux ou malheureux vous débarrassera de la position terrible où vous êtes tous deux ; mais elle, qui la sauvera, si jamais Champmortain apprend vos rendez-vous secrets ? — et il les apprendra. — De qui ? me direz-vous. — Eh bien ! Brias, de moi.

» Vous aviez promis une réparation à madame de Monrion, et vous, ainsi que Champmortain, vous avez gardé le silence devant les stupides atrocités inventées par Léona, répétées par Hector et commentées par monsieur de Montaleu. Était-ce conviction de votre part ? Non, c'était terreur. Vous avez reconnu dans ces mensonges, si bassement étudiés, si

audacieusement articulés, l'œuvre de Léona; et chacun de vous, tremblant dans ses fautes, a laissé dire et a laissé faire, sans une protestation, sans un murmure. Ce n'est pas ce que vous avez accepté contre moi qui m'indigne, c'est d'avoir vu souffrir une femme, sans une émotion de pitié, sans un transport de fière indignation.

» Brias, Brias, quels étaient nos pères et que sommes-nous? J'accorde à votre philosophie libérale qu'ils eussent tous les vices brutaux de la puissance impunie; ils se faisaient justice par l'épée ou le poignard, ils violentaient les faibles, ils avaient enfin tous les vices des forts; mais ils ignoraient la peur qui accepte le mensonge comme vérité; ils préféraient se coiffer hautement de leurs crimes, que de saluer humblement la perfidie basse et lâche. O Brias! que doit penser de notre gentilhommerie cette jeune et belle femme, si outrageusement insultée, si froidement abandonnée? Elle, un enfant de la bourgeoisie, dont vous vous riez tant, elle ne rit pas, elle pleure, et chacune de ses larmes tombées sur votre écusson y creusera une tache ineffaçable. Eh bien! moi, Brias, je ne veux pas du rôle que vous acceptez si gaiement. Justice sera rendue à tous : tant pis pour ceux qu'elle atteindra. Je raconterai tout, je dirai tout. Et pour que ce ne soit pas une vaine parole qu'on nie par-dessus l'épaule, j'en ferai un acte d'accusation judiciaire : les faits, les noms, les intentions, je révélerai tout. J'ai fait ma cause de la cause de madame de Monrion. Elle triomphera, je vous le promets.

» Ne froncez pas le sourcil en me lisant, Brias, ne cherchez pas de l'œil votre épée. Je ne me battrai pas. On attaque par le mensonge, je répondrai par la vérité. Je parlerai, à moins qu'on ne m'assassine, comme on a fait du colonel Thomas Rien. Et maintenant, Brias, au nom de cet honneur qui devrait être le fleuron impérissable de nos couronnes brisées, voulez-vous éviter tout scandale, voulez-vous vous sauver? ou plutôt voulez-vous sauver Sylvie? venez ce soir chez moi à huit heures, tout s'y finira, je vous le jure, tout s'y arrangera.

» Pardonnez-moi, Brias, si dans cette lettre quelques expressions blessantes me sont échappées, elles ne convien-

nent pas à un homme décidé à n'en pas rendre raison, mais je n'ai pas le temps d'être calme, le danger vous menace encore plus que moi. A neuf heures, c'est un juge d'instruction qui viendra démêler les fils de cette trame de perfidies, déjà tachée de sang. Brias, point de vanité, je n'en mets point avec vous, moi; je ne veux pas faire l'homme juste et me poser en don Quichotte irréprochable; j'aime madame de Monrion, je l'aime comme je n'ai jamais aimé. Cette femme a rajeuni en moi la vie, l'espérance, la foi; je suis fort de sa vertu, comme si elle m'appartenait, mais j'ai aussi le cœur plein de son indulgence: je voudrais vous sauver tous, venez m'y aider. Je vous en prie, je vous tends la main : essayez une fois dans votre vie de ce bonheur que donne la pensée d'un devoir sacré, noblement accompli... A ce soir, Brias, je compte sur vous. Il y a deux mots auxquels vous n'avez jamais résisté : honneur et amitié. Venez. Jusque-là évitez Champmortain.

» A ce soir.

» Montéclain. »

XLVIII

LA SÉPARATION

Quand Sylvie et Brias eurent lu, elle la lettre adressée à Frédéric, lui la lettre écrite à Sylvie, ils se regardèrent l'un et l'autre.

— Eh bien! lui dit Sylvie pâle et tremblante, irez-vous?

— Je ferai ce que vous voudrez, Sylvie; à l'heure où nous en sommes arrivés, je n'ai plus que le droit de vous obéir. Ordonnez-moi d'imposer silence à Montéclain, et, à moins qu'il ne soit enveloppé d'une cuirasse de stoïcisme impénétrable à toute injure, je le forcerai à se taire.

— Un scandale, un duel, encore du sang, n'est-ce pas? dit Sylvie en essuyant quelques larmes. Non... non... ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée... c'est bien assez.

— Voulez-vous, reprit Brias, que je fasse taire en moi tout orgueil et que je cède devant ses menaces? Je le ferai.

— Frédéric, reprit Sylvie tristement, vous pourriez céder à ses prières; car il vous supplie autant qu'il vous menace... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : vous irez chez Montéclain, je vous en supplie; j'irai aussi...

— Comme il vous plaira, dit Brias pendant que Sylvie étouffait ses sanglots.

Sylvie resta un moment silencieuse; ses larmes la suffoquaient. On sentait qu'elle n'avait pas tout dit, et que son courage hésitait devant ce qui lui restait à dire. Cependant elle reprit d'une voix étouffée :

— C'est assez pour notre salut, du moins je l'espère; mais ce n'est pas assez pour mon repos, pour mon honneur, pour mon avenir...

— Qu'exigez-vous, madame? que voulez-vous? repartit Brias.

— Monsieur de Brias, lui dit-elle en sanglotant, il faut partir, il faut quitter ce pays.

L'une des comédies les plus détestables de la vanité, c'est de prétendre faire accepter comme un sacrifice ce qui est une nécessité, quelquefois un désir.

— Moi partir! s'écria Brias; vous quitter! oh! Sylvie! Sylvie! que me demandez-vous?

— Frédéric, lui répondit-elle avec effort, dois-je donc être seule à avoir du courage? N'aurez-vous pas pitié de moi?

— Mais que deviendrai-je loin de vous? lui dit Brias.

— Vous m'aurez bientôt oubliée, monsieur, fit Sylvie avec de nouvelles larmes; le monde, les affaires, vos propres embarras, viendront à votre aide pour arracher de votre cœur le souvenir d'une femme que vous avez aimée... comme tant d'autres...

— Que dites-vous, Sylvie?

— Et moi, reprit-elle avec désespoir, je vais rester seule en présence de mon mari, dont les soupçons sont éveillés; de ma mère, toute prête à s'armer de ma faute pour étendre sur moi la tyrannie qu'elle exerce sur mon père. Je serai seule, Frédéric, avec votre souvenir, avec mon amour, avec mes regrets, mes remords... et cependant je n'hésite pas... Ne pouvant vous fuir, je vous demande de me quit-

ter... Vous le ferez, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en lui prenant les mains et en le suppliant... Vous aurez du courage, vous ne me rendrez pas cette séparation trop difficile...

O vanité, stupide et vil sentiment! Brias ne put se décider à obéir à la malheureuse Sylvie sans se poser en victime...

— Vous le voulez, reprit-il d'un ton qu'il saccada de son mieux... eh bien! je partirai... sans avoir obtenu un seul gage de cet amour que vous disiez avoir pour moi, sans que celui qui me brûle vous ait touchée un moment...

— Ah! Frédéric, Frédéric, dit Sylvie en se reculant avec effroi... Frédéric, taisez-vous... Hélas! lorsque je vous ai pardonné d'avoir cherché la fortune au mépris de mon amour, vous m'avez dit que vous ne me demanderiez jamais rien dont je puisse avoir à rougir... Ah! ce serait affreux d'abuser de ma douleur... vous ne le ferez pas.

L'homme à prétentions conquérantes est une bête sauvage et aveugle; Brias saisit les deux mains de madame de Champmortain :

— Oh! Sylvie, lui dit-il, dans cet avenir isolé où nous allons vivre tous les deux, ne voulez-vous pas emporter le souvenir d'une heure de bonheur?... ne voulez-vous pas que nos pensées s'y rencontrent et s'y confondent?... Quoi! tant d'amour aura été stérile, rien n'en restera entre nous... Sylvie, ce soir, cette nuit...

— Ah! s'écria madame de Champmortain avec autant de désespoir que d'indignation, il n'y a donc rien dans le cœur des hommes qu'une pensée, qu'un désir, qu'une volonté! le déshonneur d'une femme est donc le seul triomphe qui les satisfasse! Non, monsieur, non... jamais... n'allez pas chez monsieur de Montéclain, laissez-le me perdre si vous voulez; mais laissez-moi, monsieur, laissez-moi...

— Oh! dit Brias, pardonnez à l'exaltation d'un amour désespéré...

— Non, repartit-elle avec une triste colère, vous n'avez ni pitié ni générosité; vous me laissez tout le fardeau du malheur... Vous ne m'excitez pas à faire mon devoir...

vous ne voulez pas que je reste innocente; il vous faut ma perte. Non, vous ne m'aimez pas.

— Eh bien! reprit Brias, je partirai, je quitterai le pays, je ne vous reverrai jamais...

— Ah! mon Dieu! fit Sylvie à ce mot terrible, jamais!

— Demain, continua Brias, je serai loin de vous...

— Il le faut... Je le veux, dit Sylvie en sanglotant. Allez; mais... pensez quelquefois, Frédéric... qu'il y a ici une femme qui souffre, qui vous aime et qui vous suivra de ses vœux et de son amour. Et maintenant, adieu...

Brias prit la main de Sylvie; elle tremblait et brûlait; il la baisa avec ardeur et s'éloigna, après avoir dit d'une voix étouffée :

— Adieu donc, madame...

Il avait à peine fait quelques pas que Sylvie pressa de ses lèvres la place où les lèvres de Brias avaient touché sa main; puis elle s'appuya contre un arbre et se mit à pleurer. Les femmes seules ont du courage. Sylvie venait de se briser le cœur sans hésiter, car elle aimait Brias et croyait à son amour, tandis que lui, qui ne l'aimait pas, lui avait laissé tout l'effort de cette séparation.

Quand la douleur eut épuisé ses larmes, Sylvie retourna chez elle; le rôle qu'elle devait jouer toute sa vie allait commencer, elle l'avait accepté avec courage. Elle s'attendait aux questions curieuses de sa mère, aux remontrances de monsieur de Rudesgens, aux soupçons jaloux de monsieur de Champmortain, et elle était résolue à se renfermer dans le droit de son innocence et de sa douleur, celui de se taire et d'attendre. Mais lorsqu'elle rentra, on lui apprit que sa mère venait de sortir à l'instant même pour se rendre chez monsieur de Montaleu. Champmortain était également absent. A son retour de chez madame de Monrion, une lettre de monsieur de Montéclain lui avait été remise, et il était tout aussitôt reparti. Quant à monsieur de Rudesgens, il avait également reçu une lettre de Montéclain et s'était enfermé chez lui.

— Oh! se dit Sylvie, celui-là, qui ne m'aime pas, m'aurait-il assez protégée pour m'épargner tous les tourments que j'ai si bien mérités? O mon Dieu! si c'est vrai, ajouta-

t-elle en se mettant en prières, faites qu'il soit heureux, car c'est un noble cœur. Oh ! lui ne m'eût pas quittée sans un mot pour m'encourager, sans une larme pour me plaindre.

La pensée de Sylvie était-elle juste? Qu'on en juge.

XLIX

RUPTURE

Après sa visite chez madame de Rudesgens, Léona était rentrée chez elle; sa fidèle Dorothée l'attendait en surveillant Léda.

— Eh bien? lui dit la chambrière.

— Eh bien! repartit madame Amab, je triomphe. Julie, chassée de chez monsieur de Montaleu, n'a trouvé d'autre asile que la misérable ferme de Bricord.

— Et madame de Rudesgens?

— Madame de Rudesgens est toute prête à dire que depuis longtemps elle soupçonne les intrigues de Montéclain et de madame de Monrion, et sa fille le jurera comme elle.

— Quoi! dit la chambrière, madame de Champmortain aussi...

— Son honorable mère m'en répond ; car, je te l'avoue, je ne me suis pas senti le courage de menacer cette pauvre petite ; elle m'a fait pitié, Dorothée, et si ce n'était Champmortain qui mérite si bien d'être puni pour la suprême sottise de sa confiance, je ne sais si je ne l'aurais pas arrachée moi-même aux séductions de Brias, ou plutôt à sa propre passion; car Brias ne l'aime pas.

— Ainsi donc, dit Dorothée, tout va bien des deux côtés, et notre élève, monsieur Hector, a fait merveille, à ce qu'il paraît.

— Je ne connais encore que le résultat, mais je suis curieuse d'apprendre les détails.

— Je m'étonne qu'il ait réussi; car, entre nous, madame, il est si lourd, si bête...

Léona hocha la tête.

— Lourd... oui, reprit-elle, bête... oh non ! car si cet

homme avait une heure de réflexion avant chaque parole qu'il doit dire, il nous battrait tous, en astuce, en audace et en mensonge; de même qu'il n'est personne qui pût lui résister, si on lui laissait le temps de se servir de sa force de taureau. Aussi a-t-il dû être admirable dans cette circonstance où j'avais tout prévu et tout raisonné pour lui. Ce serait un homme bien dangereux qu'un pareil complice, s'il méditait jamais une accusation. Mais il n'en aura pas le temps, je l'espère.

— Que voulez-vous donc en faire?

— Je ne sais.

— Et de cette malheureuse?...

— De Léda?

— Oui, madame.

— Voici le jour qui baisse, tu vas lui faire traverser le parc, vous sortirez ensemble par la petite porte; tu la conduiras à quelque distance dans la forêt, et puis tu la laisseras.

— Seule, à l'approche de la nuit?

— Oui.

— Mais que deviendra-t-elle?

— Il y a un Dieu pour les fous comme pour les ivrognes, dit Léona en se détournant.

— Il y en a un pour tout le monde, fit Léda avec ce sourire immobile de la folie, bien plus affreux à voir que la funeste expression de la colère ou de la douleur.

Cette parole prononcée d'une voix douce et calme fit trembler Léona. Elle arrêta ses regards sur Léda.

— Les Orientaux, murmura-t-elle, respectent les fous et cherchent l'inspiration divine dans leur divagation. Ils ont peut-être raison.

Léona réfléchit un moment.

— Allons, dit-elle à Dorothée, hâtons-nous. Je vais t'accompagner jusqu'au pavillon du parc. Il est étrange que je n'aie pas encore vu Champmortain... Lui aussi peut me dire ce qui s'est passé aujourd'hui chez monsieur de Montaleu.

Quelques instants après, les trois femmes sortirent du château par un escalier dérobé aboutissant à une allée cou-

verte. Léona et sa chambrière conduisirent Léda jusqu'à la porte du parc. Au moment où Léona l'ouvrait, monsieur de Champmortain parut sur le seuil.

— Ah ! fit-il en apercevant Léda, la malheureuse était ici.

— Vous voyez, dit Léona.

— Et où la faites-vous conduire?

— Chez son mari.

— Pour quelque nouvelle infamie, reprit sèchement Champmortain.

Léona se retourna comme une lionne blessée, et remarqua seulement alors la colère et le trouble qui agitaient le comte.

— Emmène cette femme, dit-elle à Dorothée, et reviens en toute hâte... J'aurai besoin de toi.

Léda et Dorothée sortirent du parc, et Léona resta avec Champmortain.

— Vous plairait-il, reprit celui-ci, de venir dans le pavillon ?

— Pourquoi faire? demanda Léona d'une voix calme.

— J'ai à vous parler de choses graves...

— Si vous avez à me dire des injures comme vous venez de le faire, c'est inutile. J'ai de mes bons souvenirs plus de soin que vous ne pensez : ce pavillon me rappelle le temps où vous vous disiez heureux d'un de mes regards, fier de la moindre faveur; je ne veux pas le rendre témoin de vos violences... Nous sommes bien ici...

— On peut nous entendre.

— Vous avez donc l'intention de crier? reprit tranquillement madame Amab.

— Léona ! dit Champmortain.

— Dans ce pavillon, je m'appelais Léona, repartit celle-ci sans s'émouvoir, mais en plein air je m'appelle madame Amab.

— Eh bien ! madame, reprit Champmortain, qui frémissait d'indignation, je viens vous avertir que vos indignités ont porté leurs fruits; ce soir, un magistrat arrive dans ce pays; ce soir, tous ceux qui ont eu le malheur d'être de vos amis seront punis d'avoir été assez faibles pour...

— Pour quoi? dit Léona railleusement.

— Madame, continua Champmortain, à peine entrée dans ma maison, vous y avez semé le scandale et le désordre!

— En vérité!

— Vous avez inventé cette abominable histoire au sujet de madame de Monrion.

— Si vous n'y croyez pas, il ne fallait pas laisser madame de Champmortain chasser de chez elle cette innocente. D'ailleurs, n'avez-vous pas été lui faire une splendide réparation?

— C'était mon devoir, madame; mais nous avons trouvé là monsieur Hector de Montaleu, qui, inspiré par vous, a voulu rejeter sur un autre la responsabilité des crimes qui naissent autour de vous.

— Ah! fit Léona avec une légère inquiétude, il a tenté de se défendre, et il a mal réussi sans doute?

— Il a menti avec une audace si insolente...

— Que vous n'avez pas osé le lui dire en face, repartit Léona avec une ironie méprisante, et que vous venez me le dire, à moi, à une femme! mais il n'y a pas plus loin de chez vous chez monsieur Hector de Montaleu que de chez vous ici.

— Léona, ou madame, il ne s'agit pas ici d'Hector de Montaleu, mais de vous.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous ne me comprenez pas! dit Champmortain en baissant la voix. Mais savez-vous ce que vient de m'écrire Montéclain?

— Allez donc! fit Léona railleusement, avouez-le, dites la vérité : ce n'est pas vous qui parlez en ce moment, c'est Montéclain... Et que vous dit-il?

— Que dès ce soir un magistrat sera dans sa maison, qu'il commencera l'enquête relative à l'assassinat du colonel.

— Et que vous importe?

— Ce qui m'importe, madame, c'est que cette affaire est désormais invariablement liée à celle de madame de Monrion, c'est que l'assassinat du colonel a eu pour but de lui

soustraire la lettre dont il était porteur, et qui justifiait madame de Monrion d'une imputation que vous avez eu l'art de faire sortir, pour la première fois, de la bouche de madame de Champmortain. C'est que moi, madame, et ma femme, nous allons être mêlés à toutes vos sales intrigues... C'est que vous êtes venue chez moi menacer ma belle-mère, menacer Sylvie... C'est que, enfin, Montéclain, pour faire comprendre à ce magistrat le silence que j'ai gardé, ne craindra pas de dire que j'ai voulu ménager une femme avec laquelle... Ah ! tenez, madame, ce sera un hideux scandale.

Monsieur de Champmortain s'arrêta comme effrayé des conséquences qu'il entrevoyait à la suite des faits qu'il venait d'énumérer.

L

RUPTURE

(Suite.)

Léona le regarda dédaigneusement et reprit avec audace :

— Mieux que cela, monsieur de Champmortain ; car le scandale existe, mais le châtiment va venir. Montéclain dira tout, et, je vous en préviens, il y a dans cette maison un homme qui ne vous pardonnera pas d'avoir séduit sa femme.

— En vérité, repartit Champmortain, le contraire serait mieux dit; car, d'ordinaire, le séducteur n'est pas celui qu'on mène en esclave.

— Le crime sera le même aux yeux de mon mari, monsieur le comte, et je crois que vous avez peur.

— Peur! dit Champmortain avec dédain. Je pense avoir prouvé que mon courage peut suffire à un duel.

— Vous voulez dire à deux, repartit amèrement Léona.

— A deux?

— Sans doute, car après avoir rendu compte de son hon-

neur au mari de la femme qui vous a séduit, n'est-ce pas ainsi que vous l'entendez?... il faudra demander compte du vôtre à l'amant qui a séduit votre femme...

— En vérité! fit amèrement Champmortain.

— Si le menaçant Montéclain s'amuse à révéler les motifs qui vous ont fait taire, il aura soin de dire aussi sans doute ceux qui ont fait taire madame de Champmortain et Brias...

— Et quels sont ces motifs?

— Mais la crainte de voir divulguer par la femme aux sales intrigues leurs honnêtes intrigues et leurs innocents rendez-vous.

— Sottise! repartit Champmortain en haussant les épaules.

— Mot de mari que vous avez dit avec la conviction de vos pareils.

— Calomnie nouvelle que vous dites avec l'assurance de vos semblables.

— La calomnie, reprit Léona insolemment, est une arme que tout le monde ne mérite pas qu'on emploie; la vérité suffit avec madame de Champmortain.

— Votre rage vous égare...

— Et votre terreur vous rend aveugle; mais moi, je ne le suis pas encore, et comme j'ai vu...

— Vous?

— Vu, de mes propres yeux vu, les rendez-vous où madame de Champmortain et Brias se disaient...

— Mensonge! s'écria Champmortain.

— Je l'ai vu, monsieur, fit Léona, pâle enfin de la colère qu'elle dominait depuis bien longtemps.

— Infâmes mensonges, madame! J'étais prévenu de tout ce que vous pourriez me dire à cet égard. Je m'y attendais... Sylvie devait être sacrifiée comme madame de Monrion l'a été... Mais je respecte celle qui porte mon nom, madame, et il ne vous est pas permis d'atteindre jusqu'à elle.

— Quoi! reprit Léona, l'œil en feu, les lèvres tremblantes, vous osez dire...

— Je dis, reprit Champmortain, que vous mentez comme vous avez toujours menti!

— Oh ! fit Léona, la vérité... où donc est la vérité?

— Elle ne peut être dans votre bouche.

— Mais j'ai vu...

— Vous mentez.

— Mais pourquoi donc alors m'a-t-elle reçue, cette femme si pure?

— Parce que je l'ai voulu.

— Mais pourquoi est-elle revenue sur cette insolente invitation où mon nom avait été oublié par elle?

— Je n'ai pas vu cette invitation.

— Je l'ai reçue devant vous.

— Vous ne me l'avez pas montrée...

— Je vous la montrerai...

— Je la croirai fausse. Ah! madame, il est temps de remettre chacun à sa place, dit Champmortain. Vous avez pu toucher à ma fortune et à ma considération personnelles; vous ne toucherez pas à l'honneur de mon nom.

— Mais qu'êtes-vous donc venu faire ici?

— Vous demander si vous voulez reconnaître que vous avez faussement accusé madame de Monrion; et comme les apparences ont pu vous tromper, votre excuse sera facile.

— Après? dit Léona d'une voix brève.

— En ce cas, reprit Champmortain, Montéclain fera tout pour vous sauver.

— Lui! reprit Léona frémissante.

— Un moment de repentir, et il vous pardonnerait.

— Il me pardonnerait! répéta Léona.

— Oui, il fera tout pour épargner une honte au nom de monsieur Amab, continua Champmortain, si un moment de repentir...

— De repentir... reprit Léona dont la voix étranglée disait toute la fureur qui l'agitait. Oh oui! ajouta-t-elle avec l'énergique et superbe rébellion des démons, je me repens d'être descendue jusqu'à vous, monsieur; vous, le plus infâme de mes ennemis, car ils sont fidèles à leur haine, et vous discutez votre amour... Oui, je me repens d'avoir cru à votre courage, à votre probité; mari trompeur, mari trompé, qui venez insulter la femme qui s'est déshonorée

pour vous, et qui glorifiez celle qui vous déshonore. Oui, je me repens d'être la maîtresse d'un lâche... Et maintenant, monsieur, sortez... Les magistrats vont venir; ils connaissent aussi bien de l'adultère et des faux en écriture publique que de l'assassinat et de la calomnie... Ah! monsieur de Montéclain vous menace du scandale, et vous obéissez à qui vous traite comme vous le méritez... Je vous promets de vous faire la part plus large que vous ne pensez. Je vous félicite, monsieur de Champmortain, vous avez une honorable famille, et votre vertueuse épouse tient de sa vertueuse mère d'assez vertueux exemples pour que vous soyez tranquille sur son compte. Sortez, monsieur...

— Léona, dit Champmortain, je vous ai avertie, je le devais; je vais porter votre réponse à Montéclain.

— Annoncez-lui, reprit fièrement Léona, que je lui apporterai, moi, celle qu'il convient à une femme comme moi de faire à un homme comme lui... Sortez...

— Parlez moins haut, madame, fit Champmortain; je n'ai pas l'habitude d'obéir à de pareils ordres.

— Prenez garde! j'ai un mari moins patient que vous ne l'êtes, et je suis femme à lui dire la vérité, ne fût-ce que pour voir votre terreur en face de lui.

— Si jamais il l'apprend, repartit Champmortain, il me trouvera à ses ordres.

— Ce sera peut-être plus tôt que vous ne le pensez...

— Adieu, dit Champmortain.

— Au revoir, répondit Léona. Devant les magistrats, les accusateurs se taisent quelquefois... Au revoir.

Champmortain s'éloigna.

Léona, qu'avait soutenue sa colère, resta anéantie après son départ. Pour la première fois de sa vie, elle venait de voir se révolter contre elle l'un de ceux qu'elle croyait tenir dans sa puissance; et quel était celui-là ? un homme sans valeur aux yeux de Léona, médiocre d'esprit, de cœur, de tout. Que Montéclain la bravât, elle le comprenait : c'était un caractère trempé à feu et à glace ; que Brias essayât de lui résister, il avait l'art des arguties et des retraites diplomatiques; mais Champmortain, un homme à idées étroites et communes, elle n'y comprenait rien. Voilà en quoi Léona

manquait de la profonde science de l'esprit humain. En effet, lorsqu'à force d'adresse, de calme, de caresses ou de sarcasmes, elle parvenait à attirer sur le terrain qu'elle avait choisi l'adversaire qu'elle avait à combattre, il fallait que celui-ci fût d'une habileté bien rare pour que Léona ne parvînt pas à vaincre ; mais soit instinct de sa faiblesse, soit privilége de sa médiocrité, Champmortain était resté invinciblement accroché à l'idée avec laquelle il était venu. Pour lui, Léona était le mensonge incarné, la méchanceté vivante. Fort de cette idée, il ne s'en était pas écarté d'un pas; il n'avait pas discuté un moment la possibilité de la faute de Sylvie; il avait simplement répondu à Léona : « Vous mentez. » Il eût fait la même réponse à des preuves resplendissantes; il était tellement convaincu que tout ce qui venait de Léona était faux, qu'il eût nié le soleil si elle le lui avait montré. Il en arriva que Léona, si redoutable pour les plus habiles, lorsqu'elle accusait par le mensonge, se trouva sans force contre un sot, lorsqu'elle avait pour elle la vérité. Est-ce donc que la main qui sait manier le poignard ne peut pas tenir une épée?

Tout à coup elle sembla s'éveiller de la torpeur où elle était tombée, et s'adressant à Dorothée, qui venait de rentrer, elle lui dit :

— Ma voiture...

— Madame sort?...

— Oui.

— Il faut que madame prenne garde... Je ne sais si je me trompe, mais il m'a semblé qu'on nous espionnait dans le bois pendant que j'y conduisais la pauvre folle.

— Montéclain, sans doute.

— Non, madame; monsieur...

— Mon mari?

— Oui, madame...

— Si ce n'est que ça, dit Léona, rassure-toi.

— Mais si madame avait pris quelque rendez-vous avec monsieur de Champmortain.

— Oh! non, non...

— Est-ce que vous devez rencontrer monsieur Hector de Montaleu?

— Ce n'est pas à la Charbonnière que je vais, dit Léona.

Et comme Dorothée la regardait avec étonnement, Léona reprit :

— Je vais chez mon plus vieil ennemi... Je vais chez monsieur le marquis de Montaleu.

— Vous!

— Oui, moi... Oh! reprit-elle, la vengeance me sera d'autant plus douce me venant par lui.

LI

CONFESSION

Après la scène qui s'était passée chez lui dans la matinée, monsieur de Montaleu était demeuré seul en proie à la plus profonde tristesse. Il était à la fois mécontent de lui et de tout le monde. Il en voulait à ceux qui avaient raison autant qu'à ceux qui avaient tort. Cela s'explique aisément. Monsieur de Montaleu, tout juste qu'il fût, tout sévère qu'il voulût être, était arrivé à un âge dont le premier besoin est le repos du cœur et de l'esprit. On se plaint de l'égoïsme des vieillards; mais trop souvent cet égoïsme n'est que de la lassitude et du dégoût. Plus on s'est mêlé longtemps aux luttes du monde, moins on y porte d'intérêt. N'a-t-on pas en effet reconnu dix fois, cent fois, mille fois, que si la défaite est un chagrin, la victoire est souvent une déception? Le succès serait une puissance trop haute, s'il donnait toujours le bonheur. Voilà pourquoi les vieillards redoutent les nouvelles expériences et s'en écartent avec soin. Chez les uns, cette appréhension devient une défiance implacable qui prévoit tout à mal. C'est un assez sage calcul. S'ils se trompent, pensent-ils, ils ont ainsi la chance d'une bonne surprise. Chez d'autres, ce dégoût des mêmes luttes, cette crainte des mêmes résultats arrivent à une sorte de crédulité obstinée. Ils détournent la tête de tout ce qui peut blesser en eux ce qui leur reste de sensibilité. Ils se font aveugles et sourds pour le mal qui passe sous leurs yeux ou qui crie à leurs oreilles. Ceux-là, et tel était mon-

sieur de Montaleu, font tout pour ne pas être dérangés dans l'asile moelleux, rembourré, demi-obscur, où ils se retirent. Aussi arrive-t-il que, lorsqu'ils en sont arrachés par des éclats et des violences qu'il est impossible de ne pas entendre, ils maudissent d'abord avec fureur ceux dont les fautes ont fait naître ces violences et ces éclats, et bientôt après ceux qui s'en sont faits les héros. Ainsi, dans les petites misères de la vie, ai-je vu chasser avec la même colère, par un vieillard indulgent, le valet qui le pillait et le valet qui lui avait dénoncé le vol. L'un et l'autre avaient troublé la quiétude paresseuse où il se plaisait à vivre. Elevons cette colère que nous venons de raconter jusqu'à une douleur sincère ; voyons monsieur de Montaleu surpris tout à coup dans la douce et noble confiance où il vivait, arraché violemment à ce repos qu'il avait fait à sa vieillesse, tête blanche qui se reposait sur le blanc giron d'une chaste enfant, et l'on comprendra la colère qu'il éprouva et contre celle qui l'avait trompé et contre ceux qui lui avaient révélé son erreur. Depuis quelques jours, Julie s'était trouvée bien abandonnée près de ce vieillard qui l'aimait. Ce fut le tour de monsieur de Montaleu de se sentir bien seul loin de cette enfant à l'affection de laquelle il était accoutumé. Le dégoût de la vie, ou plutôt ces mouvements d'impatience qui font regretter de vivre, n'arrivent guère qu'à la jeunesse, au moment où elle subit quelqu'une de ces terribles désillusions qui suivent toute grande espérance. La vieillesse n'en est plus là, et cependant monsieur de Montaleu se sentit si abandonné, si misérable après le départ de Julie, qu'il éprouva un profond découragement et se laissa aller à dire : « Ah ! mieux eût valu mourir avant de voir tomber ma dernière croyance en ce monde ! » Voilà où en était monsieur de Montaleu, lorsqu'on lui annonça la visite de madame de Rudesgens. Il en fut épouvanté.

C'étaient sans doute de nouvelles délations, des détails plus certains sur la faute de Julie, sur la complicité de Montéclain, sur des événements dont monsieur de Montaleu, à vrai dire, ne se rendait pas un compte bien exact, mais auxquels il lui était odieux d'être mêlé. Cette répugnance de monsieur de Montaleu à entendre la voix acrimonieuse de

madame de Rudesgens ajouter encore le fiel de ses commentaires à toutes ces circonstances fâcheuses, cette répugnance, disons-nous, eût peut-être poussé le marquis à refuser à la vieille Arthémise le rendez-vous qu'elle lui faisait demander; mais elle avait pénétré dans son appartement avant qu'il eût eu le temps de faire sa réponse, et l'air dont elle y entra apprit à monsieur de Montaleu qu'un grand malheur venait d'arriver, et qu'une terrible catastrophe était imminente. Madame de Rudesgens n'attendit pas que monsieur de Montaleu donnât l'ordre de sortir au laquais qui l'avait annoncée, elle-même le congédia d'une voix troublée et d'un geste rapide; puis elle courut jusqu'à la porte, en poussa les verrous, et revint vers le marquis en lui disant d'une voix tout effarée :

— Mon ami, mon bon et pauvre ami, je suis perdue!

— Vous, madame! fit le marquis tout étonné de ce trouble extraordinaire; pourquoi et comment ?

Madame de Rudesgens se laissa tomber sur un fauteuil, dénoua son chapeau, respira des sels, s'éventa avec son mouchoir, se donna enfin tous les soins qu'exige une femme qui va se trouver mal et qui n'en a pas le temps, et continua avec un désespoir irrité :

— Je suis prise entre deux scélérats, marquis, entre deux infâmes qui ont juré ma perte. Si je n'aide pas Léona à déshonorer madame de Monrion, elle dira tout... si je n'aide pas Montéclain à la sauver, il dira tout...

— Mais que diront-ils ? demanda monsieur de Montaleu avec quelque impatience.

— Montaleu, fit madame de Rudesgens en attachant sur le marquis un regard suppliant, il faut que vous me pardonniez, vous, d'abord.

— Moi? repartit monsieur de Montaleu, mais pourquoi ?

— Mon ami, mon vieil et bon ami, il faut que vous sachiez tout... Vous comprenez, une femme n'avoue jamais ces choses-là,.. J'ai eu tort, je le sens; j'aurais pu vous le confier, à vous seul, et vous m'en auriez su bon gré, j'en suis certaine; mais que voulez-vous ! la peur de la honte... et puis, j'ai si cruellement expié ma faute... l'inconduite de monsieur de Rudesgens m'a tellement punie, que je me

suis cru le droit de garder le silence. Mais si vous ne me venez pas en aide, Montaleu, je suis perdue.

Et la vieille Arthémise se prit à répandre des larmes véritables, et qui étonnèrent si fort monsieur de Montaleu qu'il commença à croire à la gravité de l'événement dont madame de Rudesgens avait à lui parler.

— Voyons, ma chère, lui dit-il doucement, calmez-vous et veuillez m'expliquer ce dont il s'agit.

Madame de Rudesgens poussa d'énormes soupirs, s'essuya dix fois les yeux, et reprit enfin, le regard baissé et la parole entrecoupée :

— Vous vous rappelez sans doute l'époque où, à Cologne, je reçus les hommages de monsieur de Rudesgens ?

— Ah ! fit monsieur de Montaleu, dont le front se rembrunit en entendant parler de cette ville et de ces temps éloignés, c'est de votre mariage avec monsieur de Rudesgens que vous venez me parler ?

— Non, mon ami, reprit Arthémise, de plus en plus tremblante ; mais d'un événement affreux, terrible, épouvantable, qui précéda ce mariage de deux mois seulement.

Le marquis regarda attentivement madame de Rudesgens, et comme toutes les dates des événements qui s'étaient passés à cette époque étaient restées présentes à sa mémoire, il répéta d'une voix curieuse :

— Deux mois avant votre mariage, dites-vous ?

— Oui, reprit l'antique pécheresse, qui semblait prête à manquer de force.

— Mais que se passa-t-il ? dit vivement monsieur de Montaleu.

Madame de Rudesgens se reprit à pleurer et s'écria tout à coup :

— J'étais une jeune fille sans expérience, sans guide, sans appui, car mon père était déjà en prison ; j'avais souvent rencontré chez un ancien ami de mon père un jeune officier français. (Elle pleure.) Il était charmant, Montaleu. (Elle sanglote.) Il était beau, il était brave, il était spirituel, et il m'aimait.

Madame de Rudesgens se mit à fondre en larmes.

— Eh bien ? fit monsieur de Montaleu.

— Il me dit, continua madame de Rudesgens, qu'il pouvait me protéger près de vous, qui alliez décider de ma fortune… Et, ajouta-t-elle en sanglotant de plus en plus, je crus à son amour.

Le marquis tressaillit, et se penchant vers madame de Rudesgens, il reprit avec un léger tremblement dans la voix :

— Et quand cela se passa-t-il?

— Un an à peu près avant la décision qui me rendit ma fortune et qui détermina mon mariage avec monsieur de Rudesgens.

—Mais pourquoi, fit monsieur de Montaleu d'un ton plein d'anxiété, avoir épousé monsieur de Rudesgens, lorsqu'il était du devoir de votre séducteur de réparer la faute qu'il vous avait fait commettre?

— Il était marié, répondit madame de Rudesgens d'une voix presque éteinte.

—Marié! répéta le marquis; et vous l'ignoriez sans doute?

Madame de Rudesgens ne répondit pas. Il y eut un moment de silence entre les deux interlocuteurs, et monsieur de Montaleu reprit enfin :

—Mais comment se fait-il qu'une liaison sans doute rompue depuis plus de trente ans puisse aujourd'hui devenir pour vous un sujet de terreur?

— C'est que, dit la triste Arthémise en balbutiant, c'est que… malgré toutes les précautions quiont été prises à cette époque, l'enfant né de cette malheureuse liaison a fini par découvrir…

Madame de Rudesgens s'arrêta, et monsieur de Montaleu, qui prenait plus d'intérêt aux événements passés depuis trente ans qu'aux craintes qu'elle éprouvait, monsieur de Montaleu reprit vivement :

— Et quelles furent les précautions que vous prîtes pour cacher la naissance de cet enfant?

— Oh ! s'écria madame de Rudesgens, ce fut lui qui le voulut…

Mais elle s'arrêta comme si quelque chose l'eût avertie soudainement que tout mensonge serait dévoilé. Puis elle continua d'une voix confuse :

— Non, ce ne fut pas lui, ce fut moi qui le voulus. Vous devez comprendre les terreurs d'une pauvre jeune fille, Montaleu ; il ne pouvait m'épouser, lui, puisqu'il était marié, et la moindre circonstance eût pu faire naître le soupçon dans l'esprit de monsieur de Rudesgens ; j'étais perdue, car il m'eût abandonnée après avoir publiquement recherché ma main... Il fallait donc qu'un mystère impénétrable cachât la véritable naissance de cet enfant.

LII

CONFESSION

(Suite.)

Monsieur de Montaleu écoutait dans une étrange anxiété, tandis que madame de Rudesgens, plus tremblante à mesure qu'elle approchait du dernier aveu, poursuivait en laissant tomber ces mots, à peine articulés :

— Ce fut alors qu'un valet dévoué, nommé Joseph Miras, alla proposer à une pauvre fille nommée...

— Sophie Muller, n'est-ce pas? s'écria monsieur de Montaleu avec éclat, en se levant par un mouvement soudain.

— Oui, repartit madame de Rudesgens d'une voix presque éteinte.

— Il alla lui proposer, continua le marquis tout tremblant d'émotion, de reconnaître comme étant le sien l'enfant qui vous appartenait.

— C'est vrai.

— Et la pauvre fille accepta, et plus tard... Oh!...

Monsieur de Montaleu s'arrêta, et levant les mains au ciel, il s'écria avec un désespoir profond :

— O Sophie! Sophie! trente ans de douleur et d'abandon, parce qu'il a plu à une misérable femme de te flétrir de sa faute...

— Elle a volontairement accepté, s'écria madame de Rudesgens, et nous avons pu du moins soulager ainsi sa misère, car vous ne la connaissiez pas à cette époque.

— C'est vrai, dit monsieur de Montaleu d'un ton de profonde tristesse, la misère vous l'a livrée, elle vous a vendu son honneur... Oh! la misère! la misère! ajouta-t-il, quelle arme elle met dans la main du riche pour perdre et pour calomnier le pauvre! Mais je vous comprends, vous; je comprends jusqu'au crime que vous avez commis, car il fallait vous sauver; mais quel est le lâche qui a pu vous aider dans cet indigne marché?

Madame de Rudesgens se mit à trembler de tout son corps.

— Ne l'appelez pas ainsi, reprit-elle, ne l'insultez pas, surtout devant son fils; car, il me l'a écrit, il dirait tout.

— Mais quoi donc encore? s'écria monsieur de Montaleu dans la plus extrême agitation.

— C'est, dit madame de Rudesgens en balbutiant, que moi seule, à son insu, ai fait ce funeste marché... qu'il ne l'a appris qu'au moment où il partait pour le nouveau monde, et qu'il ignorait alors vos relations avec Sophie Muller.

— C'était donc Montéclain? s'écria monsieur de Montaleu.

— Oui, oui...

— Lui, dont le fils nous a tous si insolemment menacés ce matin?

— Oui.

— Lui, qui est venu me demander d'aller voir sur son lit de mort le malheureux enfant que j'ai repoussé, que j'ai renié, que j'ai chassé?

— C'est vrai, répéta madame de Rudesgens, qui pouvait à peine se soutenir.

— Et vous, reprit monsieur de Montaleu avec indignation, vous qui, depuis le départ de Montéclain, de votre amant, avez appris tout ce que votre infâme supercherie avait attiré de malheur à l'infortunée Sophie; vous qui savez tout ce que j'ai souffert de la croire coupable, vous n'avez pas eu un moment pitié d'elle ni de moi; vous n'êtes pas venue me faire cet aveu...

— Oh! pardonnez-moi, pardonnez-moi! fit madame de Rudesgens avec désespoir.

— Et mon fils se meurt ! s'écria monsieur de Montaleu, que les larmes gagnèrent enfin, et il est dans la maison de mon ennemi, qui l'a recueilli, tandis que moi je l'ai chassé ; qui a recueilli aussi une pauvre enfant, innocente peut-être, et que j'ai chassée aussi. Et pourquoi ? parce qu'il y a autour de moi des gens sans cœur, sans probité, sans honneur...

— Montaleu ! Montaleu ! s'écria madame de Rudesgens en interrompant la colère du marquis, vous viendrez ce soir avec moi chez Montéclain, il le faut, et vous déjouerez ainsi les perfides intentions de madame Amab.

— Madame Amab, répéta monsieur de Montaleu, Léona ? Mais en quoi donc cette femme est-elle mêlée à tout ceci ?

— Ne vous l'ai-je donc pas dit ? fit madame de Rudesgens ; mais Léona, c'est cette enfant dont la naissance a été attribuée à Sophie Muller... Léona est...

— Votre fille ! dit Montaleu.

— Oui, ma fille, répéta madame de Rudesgens en cachant sa tête dans ses mains.

Monsieur de Montaleu la regarda un moment en silence, et lui dit d'une voix moins sévère :

— Oh ! vous êtes assez cruellement punie... Léona est votre fille !

— Ma fille, continua madame de Rudesgens à voix basse et comme si le bruit de ses propres paroles l'eût épouvantée ; ma fille, qui m'a menacée de tout révéler à mon mari si je ne l'aidais à perdre madame de Monrion...

— Qui est innocente, n'est-ce pas ? s'écria avec transport monsieur de Montaleu, et qui pleure maintenant, qui souffre comme mon pauvre fils assassiné... Assassiné !... mais par qui donc ?

— Mon ami, reprit madame de Rudesgens, Montéclain m'attend ce soir chez lui. « Venez, m'a-t-il écrit, et toute preuve de ce qui peut vous compromettre sera anéantie ; venez et amenez monsieur de Montaleu ; il faut que d'abord il vous pardonne, lui ; sans cela tous mes efforts seront inutiles. Dites-lui que son fils le demande ; dites-lui que, puisque j'ai été jusque chez lui, il peut venir jusque chez moi.

Seulement j'essayerai de lui montrer comment un gentilhomme ouvre sa maison à l'ennemi qui ne craint pas d'y pénétrer. »

Monsieur de Montaleu se taisait. Son orgueil hésitait encore contre les sentiments de son cœur; puis enfin il s'écria tout à coup :

— Eh bien! soit, j'irai, et si j'ai eu des torts envers Montéclain, je ne craindrai pas de les réparer en les avouant devant tout le monde. A quelle heure devez-vous vous rendre chez Montéclain?

— Il nous attend à huit heures, dit madame de Rudesgens. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

Au moment où monsieur de Montaleu allait répondre, on frappa, et celui-ci ayant ôté les verrous qui fermaient la porte, le domestique lui annonça l'arrivée de madame Léona Amab.

— Cette femme chez moi ! s'écria monsieur de Montaleu.

— Elle a, dit-elle, répondit le domestique, un écrit important à vous remettre.

Madame de Rudesgens, tremblante et éperdue, mais contenue par la présence du domestique, attachait sur monsieur de Montaleu des yeux égarés.

Le marquis eut pitié d'elle et lui dit tout bas :

— Faut-il la recevoir ?

— Je ne sais, repartit madame de Rudesgens d'une voix défaillante.

— Faut-il la chasser? reprit monsieur de Montaleu.

— Oh non ! non ! ce serait peut-être me perdre.

— Faites entrer madame Amab, dit tout haut monsieur de Montaleu au domestique.

— Oh ! mon ami, s'écria Arthémise dès que le domestique fut sorti, vous seul pouvez me sauver, vous seul...

On entendit presque aussitôt la voix de Léona, et madame de Rudesgens, épouvantée, se précipita dans un cabinet voisin. Léona parut. Elle s'arrêta sur le seuil de la porte. Monsieur de Montaleu l'avait vue plus éclatante et plus magnifique de beauté, mais jamais il ne l'avait vue si fière de regard, d'expression et de tenue. Son visage, d'une pâleur mate, était richement encadré dans les larges boucles

de ses cheveux noirs ; ses yeux éclairés d'un feu sombre, ses lèvres pâles, frémissantes et dédaigneuses, lui donnaient quelque chose de la majesté de l'ange tombé. Le marquis de Montaleu lui fit signe d'approcher et lui montra un siége.

— C'est inutile, monsieur le marquis, dit Léona d'une voix calme ; nous n'en sommes pas, l'un vis-à-vis de l'autre, à ces vaines formules de politesse ; vous me haïssez et vous me méprisez, moi je vous hais et je vous estime.

Monsieur de Montaleu s'inclina sans répondre. Léona continua :

— La meilleure preuve que je puisse vous donner de cette estime, monsieur le marquis, c'est que, malgré les sentiments défavorables que vous avez pour moi, je viens à vous pour une chose à laquelle tient peut-être le salut de ma vie. C'est une question d'honneur, monsieur, et je la remets avec confiance entre vos mains. Veuillez lire cet écrit, ajouta-t-elle en lui tendant l'original de la lettre dont elle avait montré la copie à madame de Rudesgens, et veuillez me dire quel en est l'auteur, et quel est celui dont j'ai le droit, je suppose, d'apprendre le nom.

Monsieur de Montaleu prit toujours dans le même silence l'écrit que lui remit Léona. Celle-ci le regardait attentivement, car comme nos lecteurs l'ont vu déjà, cette lettre renfermait la justification de Sophie Muller, et madame Amab s'attendait à une explosion de la part du marquis.

Monsieur de Montaleu savait déjà tout ce que renfermait cette lettre. Cependant il ne put cacher l'émotion que lui causa cet appel à sa véracité et à son témoignage. Il tenait dans ses mains la preuve écrite de l'innocence de Sophie, et il parut hésiter un moment. Le papier tremblait dans sa main. Léona, qui le dévorait du regard, lui dit enfin :

— Eh bien ! monsieur le marquis, quel est le nom de l'homme qui vous a écrit cette lettre ? Quel est le nom de la femme qui, en reniant son enfant, vous a forcé à renier le vôtre ?

Monsieur de Montaleu plia le papier, et le tendant à Léona, lui dit d'une voix ferme :

— Je ne connais pas cette écriture, madame.

Léona resta atterrée.

— Ni cette signature? reprit-elle.

— Non, madame.

— Ni cette légende?

— Non.

— Ni rien, n'est-ce pas! s'écria-t-elle avec un transport effrayant.

— Rien, répéta froidement monsieur de Montaleu.

Léona ne poussa pas un cri, ne prononça pas une parole, ne laissa pas échapper un geste de prière ou de menace; elle salua gravement monsieur de Montaleu et sortit. Au même instant, madame de Rudesgens s'élança du cabinet où elle s'était cachée.

— Oh! merci! merci, mon ami! s'écria-t-elle; merci! vous m'avez sauvée!

— Mais Montéclain me rendra mon fils? dit monsieur de Montaleu.

— Oh! venez! venez! repartit madame de Rudesgens; il vous attend.

LIII

LA FOLLE

Le soir était venu. Julie, demeurée à la ferme, voyait s'approcher avec anxiété l'heure de tenir la promesse qu'elle avait faite à Montéclain. Nous avons si souvent dit quelles incertitudes agitaient l'âme de madame de Monrion, que nous hésitons à expliquer le trouble qu'elle éprouvait. En effet, lorsqu'elle rencontrait Montéclain, c'était toujours la même confiance dans ses paroles, c'était un entraînement irrésistible qui la faisait croire à ses conseils, obéir à ses prières. Tant qu'il était présent, elle semblait sentir, penser, vivre par lui et en lui; mais dès qu'il s'était éloigné, les doutes de Julie la reprenaient, et cette fois ils avaient été éveillés en elle par un incident insignifiant en apparence, dont cependant il est nécessaire que nos lecteurs soient informés. Comme nous l'avons dit, Julie, décidée à quitter ce pays, avait envoyé chercher sa voiture chez

monsieur de Montaleu. On y avait joint quelques objets nécessaires à son voyage, et plus particulièrement tous les papiers qui lui appartenaient. Parmi ceux-là, Julie retrouva la lettre que le matin même elle écrivait à son frère, et qui avait été interrompue par l'arrivée de messieurs de Rudesgens, de Champmortain et de Brias; Julie la relut et la cacha dans son sein, le plus près de son cœur. Cette confidence de ses sentiments secrets, en la remettant en présence d'elle-même, lui rendit ses terreurs au sujet de Montéclain. Plus dominée que jamais par le charme impérieux que cet homme exerçait sur elle, elle fut encore plus épouvantée de cet empire. Ainsi ce n'était déjà plus, comme au commencement de cette journée, un homme deux fois rencontré par hasard, et qui, à chaque rencontre, avait pénétré plus avant dans la confiance et dans l'amour de Julie; ce n'était plus celui dont elle avait d'abord agréé le respect, puis la protection, celui avec qui elle avait fait alliance contre la calomnie qui les frappait à la fois, celui à qui elle avait permis de lui choisir un asile dans une chaumière: c'était l'homme qui l'appelait maintenant dans sa maison, qui la lui ouvrait comme le seul refuge où elle pût abriter sa douleur et son innocence, et auquel elle avait promis d'accepter cette dangereuse hospitalité. Toute l'âme de Julie, tout ce qu'il y avait en elle de généreux, de confiant, lui criait : « Va, n'hésite pas, va!... » Mais presque aussitôt le souvenir de ce qu'avait été Montéclain, le souvenir de l'illusion qui l'avait elle-même trompée autrefois; la récente, mais terrible expérience qu'elle venait de faire des perfidies du monde, lui criait d'un autre côté : « Prends garde, c'est peut-être encore un piége; prends garde! » Toute autre, à la place de Julie, eût probablement écouté les conseils de cette prudence; mais elle avait si peur d'être ingrate envers Montéclain, qu'elle avait laissé venir la nuit au milieu de ses douloureuses indécisions, lorsque tout à coup on vint lui annoncer l'arrivée de Bricord et d'Aly-Muley.

La nourrice de Saint-Faron et l'enfant de Léda étaient avec Julie dans la chambre où elle s'était retirée. Elle craignit que le fermier n'apprît la présence de cet enfant dans

sa demeure, et elle se hâta de descendre dans la salle basse où Bricord s'était arrêté avec le spahi. Tous les domestiques de la ferme étaient assemblés et regardaient curieusement leur maître, dont le visage pâle n'exprimait plus que le courage calme de la résignation. Aly-Muley et Bricord se découvrirent quand parut madame de Monrion; tous les domestiques firent de même. C'était un spectacle touchant que celui de cette jeune et belle femme au milieu de ces grossières figures, en présence de ces deux rudes soldats, honorée et respectée dans cette humble chaumière, après avoir été ignominieusement chassée du château d'un grand seigneur, protégée par le soldat et le fermier, après avoir été abandonnée par le riche, le noble et le puissant. La présence d'Aly-Muley et de Bricord rendit toute la confiance à Julie : c'est qu'elle avait un juste instinct du bien qui lui montrait la valeur de chacun, indépendamment du vêtement riche ou grossier qui le couvrait. Ce n'était là ni un marquis comme monsieur de Rudesgens, ni un pair de France comme monsieur de Montaleu, qui venait lui tendre la main : c'étaient deux paysans, deux nobles cœurs, deux honnêtes gens; et Julie se sentit confiante et forte.

— Madame, lui dit Aly-Muley d'un ton grave et presque assuré, nous sommes venus vous chercher pour vous conduire au château de monsieur de Montéclain.

— Vous m'y accompagnerez, n'est-ce pas ? dit Julie ; et vous aussi, monsieur Bricord ?

— Nous vous y accompagnerons, madame, répondit le fermier. Mais, allez, allez, vous pouvez y entrer sans crainte, fussiez-vous toute seule. Il y a en vous quelque chose qui vous protége mieux que ne pourrait le faire la présence de pauvres gens comme nous; il y a que vous êtes bonne, madame ; il y a que vous avez pitié du coupable et du malheureux ; il y a, ajouta Bricord avec des larmes dans la voix, que je sais tout, madame ; que je sais que vous n'avez pas voulu dire un mot pour vous défendre... que je sais que vous n'avez eu peur que pour une autre... Il y a que je voudrais pouvoir vous dire tout ce que j'éprouve dans le cœur, tout ce que vous méritez... Mais, ajouta-t-il en essuyant les larmes qui roulaient sur son visage, je ne puis pas... je ne

sais pas... Allez, madame, allez. On vous le dira là-bas, et vous serez contente, bien sûr, vous serez contente.

— Assez comme ça! dit Muley en criant avec effort pour cacher l'émotion qui l'avait gagné : nous n'en avons pas si long à dire à madame; elle entendra ce qu'elle doit entendre, elle verra ce qu'elle doit voir; ça sera bien, suffit. Quant à ce que nous sentons pour elle, ça ne peut pas l'intéresser beaucoup, parce que nous ne sommes rien, nous autres.

— Oh! mes amis, mes amis! s'écria madame de Monrion en leur tendant les mains à l'un et à l'autre.

Elle s'arrêta pendant que ces deux hommes pressaient dans leurs mains calleuses les frêles et blanches mains de cette douce enfant. Puis elle reprit :

— Oui, vous êtes mes amis, n'est-ce pas?

— Oh! dit tout bas Bricord en balbutiant, Dieu vous récompensera, vous serez heureuse. Oui, oui, ajouta-t-il plus bas encore, consentez à être marquise de Montéclain, et vous verrez, vous verrez... vous serez heureuse.

Julie baissa les yeux pour cacher à la fois sa joie et sa confusion. Bricord venait de donner un nom à l'espérance qui l'agitait depuis quelques heures. Pendant ce temps, Aly-Muley se remettait de son mieux de l'émotion qui l'avait gagné, et murmurait entre ses dents :

— Le diable m'emporte, je crois que je vais devenir dévot. Allons, ajouta-t-il, madame, il est temps de partir, on vous attend.

Madame de Monrion monta dans sa voiture, accompagnée des bénédictions et des vœux de ceux qui avaient été témoins de cette scène. Elle prit la route du château de Montéclain. Bricord et Aly-Muley suivaient la voiture à cheval. Ils étaient à peine à un quart de lieue de la ferme, que Bricord s'arrête tout à coup, pousse un cri étouffé, et s'élance rapidement vers un sentier qui coupait la route où il se trouvait. Le mouvement de Bricord fut si rapide, qu'Aly-Muley, plongé dans ses réflexions, ne s'aperçut de la disparition du fermier que lorsqu'il ne put plus voir de quel côté il avait dirigé sa course. Il supposa que Bricord était retourné à la ferme pour y donner quelques ordres,

et il continua à suivre le sentier, persuadé que le fermier allait bientôt le rejoindre. Aly-Muley se trompait. Ce n'était point quelques ordres oubliés qui avaient détourné Bricord de la mission qu'il avait acceptée d'accompagner madame de Monrion. Au bout du sentier dans lequel il venait de se précipiter, il avait cru apercevoir une ombre blanche et errante. Malgré l'éloignement, malgré le crépuscule qui enveloppait déjà toute la forêt d'une demi-obscurité, il lui avait semblé reconnaître Léda. Il y a dans la passion une vision surnaturelle qui fait que l'on reconnaît la femme que l'on aime ou celle qu'on hait à des signes insaisissables : on ne la voit pas, mais on se dit : C'est elle !... Et Bricord ne s'était pas trompé, c'était bien Léda.

LIV

UN CRI DE MÈRE

Arrivé à quelques pas de sa femme, le fermier sauta vivement à bas de son cheval et courut vers elle pour prévenir sa fuite, car il supposait qu'à son aspect elle chercherait à s'échapper. Mais Léda le regarda s'approcher tranquillement, l'examina avec attention, et tandis que Bricord cherchait par quelle parole il pourrait aborder celle qui l'avait si cruellement offensé, celle qu'il aimait toujours et qui avait tant souffert, Léda lui dit d'une voix douce et mélancolique :

— Ami, pourriez-vous me dire où est la demeure du fermier Bricord ?

— La demeure du fermier Bricord, répéta celui-ci que cette question glaça d'effroi. Vous me demandez, à moi, la demeure du fermier Bricord ?

Il regarda Léda plus attentivement. Elle était calme, ses lèvres souriaient, ses yeux rayonnaient de joie. Bricord trembla et eut peur.

— Oui, reprit Léda d'un ton confidentiel et mystérieux. Je veux savoir où il demeure ; il faut que j'aille le voir

cette nuit, il faut que j'aille le consoler. Je suis morte, voyez-vous, et il m'aimait tant qu'il doit être bien chagrin.

— Léda! s'écria Bricord, Léda, Léda, ne me reconnais-tu pas? ne m'entends-tu pas? Tu n'es pas morte, puisque te voilà, puisque tu me parles!

Léda se mit à sourire et reprit doucement :

— Je sais bien que je suis morte, moi... il m'a tuée, l'autre, le lâche, il m'a tuée; mais, voyez-vous, Dieu a permis que je me relevasse de ma tombe pour expier ma faute et venir consoler celui à qui j'ai fait tant de mal. Conduisez-moi chez lui, je vous en prie : il est bon, lui, il est généreux, il vous remerciera. Je lui dirai que vous avez eu pitié d'une pauvre ombre égarée; venez, je vous en prie.

Bricord, éperdu, pleurant, sanglotant, prit instinctivement le chemin de sa ferme.

— Léda, disait-il au milieu de ses sanglots, Léda, reviens à toi, je te pardonnerai, je t'aimerai, j'oublierai tout.

— Savez-vous, lui dit Léda en s'appuyant sur son bras et en parlant à voix basse, savez-vous ce que je ferai? quand je serai là, j'irai m'asseoir au chevet de son lit, et pendant la nuit, je me pencherai à son oreille et je lui chanterai les chansons qu'il aimait autrefois; je lui donnerai du courage; je lui dirai que quand on est bon et fort comme il l'est, il faut vivre et pardonner : car, Dieu me l'a dit, je ne dormirai en paix dans ma tombe que le jour où celui que j'ai trompé viendra l'y prier pour moi.

— Oh! je le prierai, je le prierai, repartit Bricord, mais pour qu'il te rende la raison. O pauvre femme! tu as donc bien souffert? il t'a donc bien maltraitée, le misérable!

— Ne dites pas cela, monsieur, reprit Léda, mon mari le tuerait; je le rencontrerais parmi les morts, et il me ferait encore du mal.

En parlant ainsi, ils s'étaient approchés de la ferme. Léda la regarda et s'arrêta tout à coup.

— Merci, monsieur, dit-elle à Bricord, je me reconnais maintenant, c'est bien là notre maison où j'ai vécu si infortunée, où j'aurais pu vivre si heureuse. Je ne l'ai pas voulu, monsieur, c'est ma faute. Pauvre Bricord, ajouta-t-elle, comme il doit souffrir d'être seul! Le connaissez-vous?

l'avez-vous vu depuis que je suis morte? m'a-t-il beaucoup maudite? m'a-t-il un peu pleurée?

— Il vous a pardonné, Léda, dit Bricord, dont la voix avait peine à se faire jour à travers les sanglots qui le suffoquaient. Il vous pardonne... il vous appelle... il vous attend.

Ils étaient sur le seuil de la cour de la ferme; les domestiques, encore tout émus du départ de madame de Monrion, s'y trouvaient assemblés et causaient entre eux des événements de ces dernières journées, lorsque Léda et Bricord parurent tout à coup. Une vive surprise, un soudain effroi fermèrent toutes les bouches à leur aspect, et le groupe des domestiques s'ouvrit silencieusement devant Léda, qui s'avançait d'un pas calme du côté de la maison.

— Oh! mes enfants, mes enfants, dit Bricord en parlant à ses domestiques qui le regardaient avec un profond étonnement, elle est folle!

Ils s'approchèrent tous pour la considérer de plus près.

— Laissez-moi passer, leur dit-elle de cette voix uniforme et douce dont elle avait toujours parlé jusqu'à ce moment, laissez-moi aller à lui; j'ai bien des choses à lui dire.

Les domestiques se reculèrent, et Léda entra dans la salle basse de la ferme. Elle s'y arrêta et regarda autour d'elle.

— Oui, reprit-elle, c'est bien ici, c'est pour moi qu'il avait fait arranger cet endroit, c'est pour moi cette table, ces rideaux, ces fleurs, ce fauteuil... Pauvre Pierre, ajouta-t-elle d'un ton plus ému, comme il m'aimait!... Mais soyez tranquilles, mes enfants, le bonheur que je ne lui ai pas donné durant ma vie, je le lui donnerai à présent. La mort enseigne bien des choses, croyez-moi; elle enseigne où est le devoir, où est la vertu, où est le bien; aussi je l'aime maintenant et je viens à lui pour le lui dire.

— Oh! mes enfants, mes enfants, s'écria Bricord, prions Dieu qu'il lui rende la raison. O mon Dieu! s'écria-t-il en tombant à genoux, ayez pitié d'elle et de moi!

Tous les domestiques imitèrent leur maître, et Léda resta seule debout au milieu de cette troupe agenouillée et qui priait pour elle. Tout à coup un faible cri passa au-dessus du murmure de toutes ces voix suppliantes. Léda tressail-

lit; le calme joyeux de son visage fit place à une expression de désespoir et d'épouvante; ses yeux flamboyaient, sa tête était penchée en avant; elle semblait écouter et attendre. Un nouveau cri retentit, cri faible et doux auquel répondit un cri déchirant de Léda. Aussitôt elle se précipita hors de la salle basse, gravit toute haletante l'escalier qui conduisait à sa propre chambre, en poussa la porte et se trouva en présence de la nourrice de Saint-Faron, qui cherchait à endormir sur ses genoux le pauvre enfant abandonné. A cet aspect, Léda poussa un nouveau cri, cri désespéré et joyeux à la fois, cri de l'âme intelligente et éveillée, cri de mère sorti de ses entrailles. La nourrice se leva épouvantée à cette apparition.

— C'est mon enfant, reprit Léda d'une voix éperdue.

La nourrice recula, pendant que Bricord et les domestiques se précipitaient dans la chambre, et elle répondit d'une voix tremblante :

— Non, non. C'est l'enfant que madame la comtesse de Monrion m'a confié.

— C'est lui ! s'écria Léda en s'avançant vers la nourrice.

Et comme celle-ci reculait toujours. Léda tomba sur ses genoux, et se traînant ainsi jusqu'aux pieds de Marie-Jeanne, elle lui dit d'une voix déchirante :

— Oh ! laissez-moi le voir, laissez-moi le voir !

Les domestiques, stupéfaits, se regardaient entre eux, et la nourrice cachait l'enfant dans ses bras, lorsque Bricord dit avec un profond accent de pitié :

— Donnez-le-lui, il est à elle.

A cette parole, Léda, prête à ressaisir son enfant, se retourna et regarda Bricord. Un cri d'épouvante s'échappa de sa poitrine. Elle dirigea vers son mari sa main convulsivement agitée.

— Ah ! murmura-t-elle d'une voix haletante, vous... vous... et moi... moi...

Elle se releva lentement; elle promena un regard éperdu sur tous ceux qui l'entouraient.

— Eux... eux... continua-t-elle de la même voix brève et haletante, et moi... ici... ici...

Un éclair lumineux sembla jaillir des yeux de l'infortunée. Elle pressa son front dans ses mains, comme si une douleur brûlante y rentrait avec la pensée, et tout aussitôt elle s'élança hors de la chambre avant que personne pût la retenir. Bricord et tous les domestiques s'élancèrent à la poursuite de Léda ; mais plus rapide qu'eux, elle avait déjà disparu dans la nuit. On la chercha de tous côtés, on l'appela; mais on ne découvrit rien, on n'entendit rien; Bricord seul avait compris qu'elle n'était plus folle. On se précipita hors de la ferme avec des flambeaux, on courut dans diverses directions. Ce fut pendant quelques moments un tumulte et un trouble extrêmes.

Bricord semblait à son tour avoir perdu la raison. Il n'eût pas éprouvé de plus terrible désespoir, si Léda eût été innocente ; car pour ce noble cœur de paysan, le malheur était un titre presque aussi sacré que la vertu. Il avait pris l'enfant de Léda dans ses bras, et il s'en allait criant :

— Léda ! Léda !... Voilà ton enfant; il t'appelle, ne l'entends-tu pas ?

Les servantes allaient et venaient, les valets de ferme fouillaient les buissons et les fossés. Chacun, emporté par sa recherche, s'éloignait peu à peu de la ferme.

Tout à coup Bricord se trouva en face de la petite rivière dont les eaux coulent au fond de la vallée de Lavordan. C'était à un endroit où le cours d'eau, retenu par une étroite chaussée, formait une cascade dont le bruit, ainsi que celui du moulin élevé sur cette chaussée, couvrait les cris des paysans répandus dans les environs. Bricord recula en apercevant dans l'ombre de la nuit un homme à cheval, arrêté au bord de la rivière, et au-dessous de la chute du moulin.

— Qui que vous soyez, s'écria-t-il, dites-moi...

— Ah ! c'est toi, Bricord, lui fit Aly-Muley... je venais savoir pourquoi tu m'avais quitté...

— Mais pourquoi t'es-tu arrêté là ? lui dit Bricord frappé d'un sinistre pressentiment.

— C'est que, repartit Aly-Muley, il m'a semblé de loin voir passer une ombre blanche qui courait vers la rivière,

et puis j'ai cru entendre un grand cri, et le bruit de la chute d'un corps dans l'eau...

A ce mot, Bricord poussa un cri terrible, désespéré, et qui retentit dans toute la vallée.

LV

TRIOMPHE

Lorsque Julie arriva dans la cour du château de Montéclain, elle fut étrangement surprise en voyant qu'Aly-Muley et Bricord n'étaient plus avec elle. Leur absence lui fit peur. La pensée d'avoir été attirée dans un piége traversa un moment son esprit, mais elle la repoussa avec indignation. Elle n'eût pas eu foi en Montéclain, qu'elle eût eu honte de soupçonner Aly et Bricord d'avoir prêté les mains à un crime. Deux valets portant des torches avaient ouvert la portière de sa voiture. Ils éclairèrent le vaste perron du château et lui en ouvrirent la porte. Julie entra dans le vestibule, ou deux autres valets portant des flambeaux marchèrent devant elle et l'introduisirent silencieusement dans un premier salon, illuminé comme pour une fête, mais désert. Cette singulière réception étonna Julie et la rendit toute tremblante. Enfin elle arriva à la porte d'un second salon qui s'ouvrit de même devant elle, pendant que l'un des domestiques annonçait d'une voix retentissante :

— Madame la comtesse de Monrion.

Julie entra et se trouva en face de monsieur de Montaleu, du colonel, de Brias, de Champmortain, de Sylvie, de monsieur de Rudesgens et de sa femme. Monsieur de Montaleu était assis près du colonel, dont il tenait les mains dans les siennes. Brias s'entretenait avec eux ; Sylvie et Champmortain causaient avec effusion ; madame de Rudesgens souriait à son mari. A l'entrée de Julie, tous se levèrent d'un mouvement spontané, le colonel lui-même que Brias fut obligé de soutenir. Julie s'arrêta. Il y eut un moment de silence solennel; chacun hésitait. Mais tout à coup monsieur

de Montaleu, ouvrant les bras et faisant un pas vers Julie, l'appela en s'écriant :

— Mon enfant... ma fille... ma fille...

Julie s'y précipita éperdue, heureuse, enivrée. Tout ce qu'elle avait souffert était oublié. De quelque désespoir qu'elle eût payé ce moment de joie et de triomphe, elle ne le regretta pas, car ce n'était pas elle seulement qui triomphait, c'était aussi Montéclain, qui lui avait tenu parole, Montéclain qui ne la trompait pas, Montéclain chez qui était venu monsieur de Montaleu.

Julie pleurait, étouffait, sanglotait... En s'arrachant aux embrassements de monsieur de Montaleu, elle aperçut Sylvie, qui s'était approchée d'elle et qui la regardait d'un air suppliant. Elle la prit dans ses bras... Son cœur était plein de pardon pour tout le monde. Elle embrassa aussi madame de Rudesgens, et le vieux Annibal aussi. Elle tendit la main à Brias, à Champmortain, en leur disant à tous : « Merci... merci... » comme si elle leur devait de la reconnaissance. Puis, après avoir été ainsi des uns aux autres, ses yeux cherchèrent encore quelqu'un dans ce salon ; mais il n'y était pas... Julie eut peine à se rendre compte du sentiment qu'elle éprouva. « Oh! se dit-elle dans le plus profond de son âme, si ce n'était de sa part que générosité. » Mais ce doute n'eut que la durée d'un éclair. D'ailleurs monsieur de Montaleu la détourna presque aussitôt de cette préoccupation.

— Mon enfant, lui dit-il, permettez-moi de vous présenter mon fils, le colonel Thomas Rien de Montaleu.

— Votre fils ? fit Julie avec étonnement.

— On vous expliquera cela, la belle des belles, reprit monsieur de Rudesgens en baisant les mains de Julie. Prenez-le toujours pour un brave gentilhomme, un homme d'honneur, un honnête homme... un...

— Ah ! dit Julie en serrant les mains du colonel, je sais ce que je dois à monsieur... Je sais que c'est pour moi que sa vie est en danger... que c'est pour moi qu'il souffre.

— Je ne souffre plus, repartit Thomas ; le bonheur guérit vite. Ne le sentez-vous pas comme moi, madame ?

— Oh oui ! répondit-il avec effusion.

Puis elle se tourna encore vers les autres personnes présentes, elle échangea encore avec elles de ces mots qui pardonnent et qui remercient. Mais elle demeura incertaine et étonnée; Montéclain ne paraissait pas. Chacun semblait deviner le motif de la surprise de Julie, mais personne ne paraissait vouloir lui expliquer la cause de cette absence. Elle allait parler : elle allait interroger monsieur de Montaleu, lorsqu'un domestique entra et dit à Brias que monsieur de Montéclain désirait lui parler. Il sortit.

Puis un moment après, ce fut le tour de monsieur de Rudesgens; puis celui de madame de Rudesgens; enfin Champmortain et sa femme disparurent à leur tour, appelés tous par Montéclain.

Julie se trouva seule avec monsieur de Montaleu et son fils.

— Oh! dit-elle toute tremblante à monsieur de Montaleu, pourquoi s'éloignent-ils donc tous?

— J'espère que vous les reverrez tout à l'heure, à moins que...

On appela aussi monsieur de Montaleu et le colonel.

— Quoi! vous me laissez seule? s'écria Julie.

— Vous me reverrez, dans tous les cas, lui dit en souriant monsieur de Montaleu. A bientôt, mon enfant, à bientôt.

Le colonel et monsieur de Montaleu s'éloignèrent, et Julie resta tout à fait seule. Elle demeura un moment immobile au milieu de ce vaste salon étincelant de bougies. Pour la première fois elle regarda l'endroit où elle se trouvait et vit appendue, tout autour d'elle, une longue suite de portraits, qui tous semblaient la regarder curieusement. Julie était dans un état de trouble inexprimable, elle prévoyait pour elle un grand événement; mais elle n'osait en faire une espérance. Il allait venir, sans doute; mais qu'allait-il lui dire? Oh! ne s'était-elle pas trop flattée? n'avait-il préparé qu'une justification à son innocence, qu'un hommage à son malheur? Julie se sentit prête à étouffer. Son cœur battait avec violence et s'arrêtait tout à coup. C'était une appréhension si douloureuse qu'elle ap-

puya sa main sur son cœur, et sentit crier, sous ses doigts, la lettre inachevée qu'elle écrivait le matin même à son frère. Ce papier, confident de ses craintes et de ses espérances, la brûla. Elle chercha avec anxiété autour d'elle, comme pour implorer appui contre elle-même : ses yeux interrogèrent tous ces visages muets qui l'entouraient, et elle y arrêta ses regards comme pour leur demander appui et conseil. Mais la mine fière et hautaine de la plupart de ces guerriers enchâssés dans leurs armures, de ces femmes couvertes de pierreries, semblait repousser les prières de Julie. Son regard, errant de toile en toile, paraissait ne devoir pas trouver un visage ami, lorsqu'il rencontra un portrait représentant une femme jeune, belle, mélancolique, et qui couvrait d'un regard d'amour un berceau fermé. Ce visage, Julie le reconnut. C'était bien le front élevé et penseur de Montéclain, c'était bien sa lèvre dédaigneuse, son nez d'aigle, son œil brillant, sa noire et riche chevelure : cette femme était sa mère. Rien ne manquait à cette ressemblance parfaite. Seulement tout était plus doux dans ce visage, le rayon de l'œil était voilé, le front s'inclinait, et quelque chose de résigné avait effacé l'orgueilleuse expression de la bouche.

Julie s'arrêta à ce portrait, et, joignant les mains, elle murmura tout bas :

— Protégez-moi, madame, protégez-moi!

Un léger bruit se fit entendre ; elle se retourna et aperçut Montéclain. Il s'approcha d'elle, la salua respectueusement, et lui fit signe de s'asseoir. Julie lui rendit son salut et se laissa aller sur le fauteuil placé au-dessous du portrait de la mère de Montéclain, car elle était incapable de se soutenir.

LVI

UN MOT ATTENDU

— Il faut que vous me pardonniez, madame, lui dit gravement Montéclain, de vous avoir enlevé l'un après l'autre

les amis qui vous entouraient tout à l'heure, je dois vous expliquer pourquoi je l'ai fait.

Julie s'inclina. Elle frémissait de tout son être, elle sentait qu'il lui fallait sortir de cet entretien heureuse ou condamnée.

— Pour mettre un terme aux mille intrigues qui s'agitaient autour de vous, continua doucement Montéclain, j'attendais de Paris des papiers qui viennent de m'arriver, et j'ai dû les remettre à chacun de ceux qu'ils concernaient.

— Vous avez fait ce qui était convenable, j'en suis sûre... fit Julie d'une voix faible et émue.

— Pardon, reprit Montéclain; veuillez me laisser tout vous dire. Brias, débarrassé de toutes les dettes qui le tourmentaient, quittera demain ce pays, et bientôt la France.

— C'est bien, dit Julie; et Sylvie?

— Madame de Champmortain rendra bientôt à son époux l'affection qu'il n'avait perdue que par sa faute, et qu'il sera heureux de retrouver maintenant.

— Oh! c'est bien! monsieur, c'est bien! repartit Julie.

— J'espère, dit Montéclain en souriant, avoir procuré à monsieur de Rudesgens plus de repos dans sa maison, en montrant à sa femme que l'indulgence sied bien à qui en a besoin, et je l'ai mise elle-même à l'abri d'un véritable malheur, en détruisant, d'une part, les traces d'une faute cruelle, et en avertissant monsieur de Rudesgens, d'une autre part, qu'il n'était pas juste de chercher aujourd'hui à éclaircir des soupçons qu'il avait repoussés jadis lorsqu'il soupirait pour la fortune de mademoiselle Van Marken. Le pardon mutuel est un commencement de bonheur.

— C'est juste, monsieur, dit Julie.

— Enfin, continua Montéclain, j'ai remis à monsieur de Montaleu les preuves écrites de l'innocence d'une pauvre mère qui a longtemps souffert, et je lui ai donné le droit de reconnaître pour son fils l'un des hommes les plus braves de notre époque, la plus belle espérance de notre armée, un de ces cœurs enfin qui font une renommée au nom qu'ils choisissent, qui ajoutent une gloire au nom qu'ils reçoivent.

— Oh! merci pour eux, monsieur. Vous avez sauvé les uns du danger, vous avez rendu aux autres le bonheur. Dieu vous récompensera de ce que vous avez fait pour eux.

— Je n'ai rien fait pour eux, repartit Montéclain... vous le voyez, madame. Cependant je me vante devant vous de tout ce que j'ai puisé dans vos regards de bonté et d'indulgence; je me pare du peu de bien que j'ai fait et que vous m'avez inspiré, et je vous demande si vous êtes contente.

— Ah! monsieur, monsieur, dit Julie, dont le trouble faisait frémir la voix... me croyez-vous si injuste, si ingrate!...

— Non, madame, reprit Montéclain, non; je vous crois juste, je vous crois reconnaissante, et c'est pour cela que je vous demande la permission de tout vous dire. Cependant, avant d'aller plus loin, sachez une chose : vos amis sont encore dans ce château; au moindre appel de votre voix, ils viendront à vous. C'est ma maison, madame, mais dès que vous y êtes, c'est moi qui suis chez vous. Si ce que je vais vous dire, madame, vous paraît étrange, si une seule de mes paroles vous alarme, chassez du moins la crainte qui pourrait vous faire croire que je veux abuser de votre présence ici pour vous tenir un langage que vous ne devez pas entendre... Vous êtes reine et maîtresse dans cette maison, madame; vous y êtes assise à la place où s'asseyait ma mère, au-dessous de son image, qui me voit, qui m'entend et qui vous protége.

— En vérité, monsieur, dit Julie, les yeux baissés et le cœur oppressé, je n'ai aucune crainte, aucune appréhension.

— Il faut plus, madame, ajouta Montéclain, il faut avoir du courage.

— Du courage? fit Julie.

— Oui, madame... Veuillez me comprendre. Vous vous croyez obligée envers moi; vous pensez me devoir de la reconnaissance, et vous êtes trop noble et trop bonne pour vouloir causer un chagrin à l'homme qui vous est venu en aide... Eh bien! madame, il faut oublier cela... il faut être franche, il faut être sévère, il faut tout oser me dire.

— A vous, monsieur?

— Oui, madame. Tout ce que j'ai fait depuis quelques jours, tout ce dont je me vantais tout à l'heure, ce n'est pas pour les autres que je l'ai fait, c'est pour vous.

— Pour moi... monsieur? fit Julie toute tremblante de ce mot tant espéré.

— Pour vous seule, dit Montéclain, et je l'ai fait parce que je vous aime, madame.

Julie rougit et se sentit prête à pleurer.

— Pourquoi, reprit gravement Montéclain, chercherais-je pour l'aveu de cet amour des expressions qui ne vous le diraient qu'à moitié? Je vous aime, madame, non-seulement parce que vous êtes belle, et chaste, et grande, mais parce que vous m'avez fait comprendre la puissance de la bonté, le charme de l'innocence, la supériorité de la vertu. Je vous aime, non-seulement pour ce que vous valez, mais pour ce que vous m'avez fait valoir.

Le cœur de Julie battait à lui rompre la poitrine; sa tête brûlante de rougeur se baissait sur son sein; elle aurait voulu pouvoir se cacher dans les bras de sa mère; sa respiration était haletante, et elle ne put prononcer une parole.

Montéclain continua:

— Oui, madame, je vous aime, et cela n'a rien de surprenant, je pense; mais ce qui l'est sans doute beaucoup, c'est que j'ose vous demander votre amour.

— Mon amour? murmura Julie en se reculant avec effroi au fond du siége qu'elle occupait.

— Oui, madame, reprit Montéclain d'une voix triste et émue, et c'est à vous seule que j'ai voulu le dire, c'est de vous seule que je veux une réponse. Veuillez me comprendre, madame; j'aurais pu, suivant l'usage, vous faire dire par vos amis le vœu de mon cœur, vous faire demander par les miens votre réponse. Ceux-là, peut-être, vous connaissant mal, vous auraient parlé de mon nom, de mon rang, de ma fortune, et vous auriez pu croire que je les comptais pour quelque chose devant vous. Ceux-ci, trop prévenus en ma faveur, vous auraient dit que, dans ma vie, j'ai montré peut-être quelque courage, quelque géné-

rosité, et que, peut-être aussi, j'ai le droit d'être ambitieux et de croire à l'avenir. D'autres encore, plus sévères ou plus justes, vous auraient raconté ma vie passée, ses écarts, ses folies, ses erreurs, et vous eussent détournée de mon amour. Aucun ne vous eût trompée; mais aucun ne vous eût dit la vérité. Moi seul je vous la dois, à vous seule qui devez l'entendre. Madame, jusqu'au jour où je vous ai rencontrée, je n'ai pas vécu. Ce que je vous dis là, madame, est vrai; je vous le jure devant ma mère qui me regarde : non, je n'ai pas vécu de mon cœur, de mon âme, de mon esprit véritables, car depuis que je vous connais, j'ai un autre esprit, une autre âme, un autre cœur. Ce n'est donc plus l'homme dont on peut vous dire beaucoup de mal et peu de bien qui vous parle, c'est celui que vous avez créé et qui vous appartient, qui s'adresse à vous et qui vous demande loyalement si vous voulez accepter son amour et son nom.

— Monsieur, fit Julie tremblante, mais je ne sais...

— Vous pouvez tout me dire, madame. Vous pouvez me répondre que vous ne croyez pas à mon amour, ou que vous le dédaignez. Vous pouvez me dire que vous me plaignez et que vous ne m'aimez pas; et, je vous le jure, quelle que soit votre réponse, je l'accepterai avec respect. Je n'aurai de colère que contre moi, qui ne suis pas digne de vous, et je ne me souviendrai que d'une chose pour vous en être reconnaissant, c'est que vous avez eu foi en mon honneur de gentilhomme, c'est que vous êtes venue seule dans cette maison, sans crainte, sans hésitation : et cela, madame, est un honneur dont vous ne me défendrez pas d'être fier.

Julie, confuse, éperdue, le cœur plein d'un trouble inexprimable, heureuse, ivre de ce qu'elle entendait, épouvantée de ce qu'elle éprouvait, poussée et retenue à la fois par son amour d'autant plus pudique qu'il était plus puissant, Julie, dont l'âme frémissait de joie, mais dont la chaste pensée s'effrayait d'un aveu, Julie dont les lèvres ne savaient pas prononcer le nom du bonheur qui la brûlait, Julie se détourna et murmura doucement :

— Ne me demandez pas de vous répondre, n'exigez pas...

— Oh! madame, ajouta Montéclain, je vous avais bien

dit qu'il vous faudrait du courage. Vous me plaignez, n'est-ce pas? vous m'êtes aussi reconnaissante de mon amour que de votre salut, car vous sentez bien que je vous aime, et vous n'osez me dire que vous ne m'aimez pas.

— Oh! non, non, fit Julie haletante, je n'ose pas... Je souffre.

Et comme en parlant ainsi elle appuyait sa main sur son cœur, elle sentit dans son sein la lettre qu'elle avait écrite à son frère, elle tressaillit.

— Vous souffrez? lui dit doucement Montéclain; j'aurais dû prévoir que vous hésiteriez à me dire la vérité... et cependant j'aurais dû le deviner, car hier, aujourd'hui encore, vous vouliez partir.

— Oui, lui dit Julie en le regardant enfin... j'ai voulu partir, et voici pourquoi...

Elle lui tendit la lettre, et cachant sa tête dans ses mains, elle se mit à fondre en larmes. Pour la première fois de sa vie, elle venait de déchirer le voile de son âme virginale, et elle souffrait de son bonheur.

Montéclain lut la lettre d'un œil rapide, ses mains tremblaient, ses yeux rayonnaient, son front semblait illuminé d'une lumière céleste, et déjà il savait à quel point il était aimé que Julie pleurait encore et se cachait avec désespoir. Montéclain lui prit la main, et l'attirant doucement, il la fit se lever; elle ne sentait rien, elle n'avait plus ni pensée ni volonté, il la tourna doucement du côté du portrait de sa mère, et lui dit d'une voix pleine de caresse :

— Julie, quand vous serez la marquise de Montéclain, venez vous asseoir à cette place, et, si Dieu est juste, vous entendrez cette sainte image vous dire du haut du ciel : « Ma fille, je vous remercie. »

— Et ma mère, qui doit y être près d'elle, répondit Julie, dira à la vôtre que vous pouvez croire en moi comme je crois en vous.

A ce moment, un bruit tumultueux se fit entendre dans le premier salon. Presque aussitôt la porte s'ouvrit, et on annonça :

— Le procureur du roi.

LVII

CATASTROPHE

Au cri qu'avait poussé Bricord, tous les gens répandus dans les environs étaient accourus. Ceux du moulin et des maisons voisines s'étaient éveillés; en un instant, les deux côtés de la petite rivière furent couverts de monde.

Des cris rauques, des exclamations désolées s'échangeaient d'un bord à l'autre.

— Où est-elle? où est-il?...

— C'est Léda...

— C'est Bricord...

S'écriait-on de tous côtés, car le fermier venait aussi de se jeter à l'eau. Trois fois il avait reparu, trois fois il avait replongé; mais une minute (un siècle pour tous ceux qui étaient penchés sur la rivière) s'était écoulée sans que Bricord reparût. L'eau profonde et toute marbrée de ces remous rapides qui tournent au pied des cascades ne renvoyait aux regards que des reflets brisés, des lumières qui couraient sur le bord. Un silence affreux, une immobilité générale succéda au tumulte et au bruit qui, un instant avant, animaient la noire vallée.

Tout à coup l'eau s'entr'ouvre, une main paraît et retombe. Un nouveau cri s'élève, un bruit sourd retentit dans l'attente silencieuse de cette troupe immobile. Aly-Muley venait à son tour de se précipiter dans la rivière. Mille cris répondent à cet acte d'héroïsme. Alors commencent les pronostics funestes, les réflexions tardives :

— Ils y périront tous, disent les uns.

— La rivière est pleine de trous affreux, de tourbillons puissants, qui, en quelques secondes, lient le plus intrépide et le plus vigoureux nageur dans les longues herbes qui flottent jusqu'à fleur d'eau, disent les autres.

C'en est fait, ce n'est plus Léda dont le salut préoccupe tout le monde, ce n'est plus Bricord, c'est Aly-Muley.

Enfin il reparaît, et, plus maître de lui, plus adroit, plus

prudent, il cherche à gagner le rivage... On lui jette une corde qu'il peut saisir, et on le ramène traînant après lui Bricord presque évanoui. Tous deux, couverts de longues herbes limoneuses, avaient dû s'arracher par des efforts désespérés à l'étreinte de ces mille fibres flexibles qui les avaient enveloppés de leur pesant réseau.

Bricord fut bientôt revenu à lui, et son premier cri fut :

— Léda ! où est Léda ?

Un domestique de Bricord voulut se précipiter à son tour, mais Aly-Muley le retint en lui disant d'une voix sourde :

— Ce n'est pas la peine d'exposer la vie d'un homme pour ne repêcher qu'un cadavre... il y a au moins cinq minutes qu'elle est sous l'eau.

— Cinq minutes ! s'écria Bricord en se levant avec désespoir ; on en a vu y rester dix, vingt minutes, une heure, et revenir après ; laissez-moi.

Il fallut qu'Aly-Muley le prît à bras-le-corps, que ceux qui l'entouraient lui prêtassent main-forte, et encore ne fussent-ils pas parvenus à l'arrêter, si tout à coup le meunier n'eût paru avec des filets.

— Nous la retrouverons maintenant, dit Aly.

— Vivante ou morte, s'écria Bricord d'une voix qui fit frémir tous ceux qui l'approchaient, je la veux ! je la veux !

Dans ces eaux, coupées de nombreuses chaussées, qui dorment lourdement à certains endroits et qui tourbillonnent rapidement ailleurs, qui remontent d'un côté ou fuient d'un autre, il est presque impossible de savoir précisément où a pu s'arrêter le corps inerte dont elles se sont emparées. Aly se chargea d'explorer ces profondeurs inconnues. Il prit une sébile de bois, y planta, au milieu, une chandelle, et poussa la sébile au courant de l'eau. Tous les yeux suivaient avec anxiété cette lumière vacillante, flottant comme une étoile rouge au-dessus des ténèbres qui couvraient la rivière. La sébile et la lumière qu'elle portait se balancèrent un moment, puis, prises par le fil de l'eau, elles se mirent à descendre assez rapidement. Bientôt la sébile, vivement poussée d'abord, s'arrêta tout à coup, resta un moment immobile, puis, revenant sur elle-même, elle

se mit à tourner en se balançant. Elle se trouvait au-dessus d'un corps qui faisait obstacle au courant de l'eau. A chaque mouvement qu'elle faisait, c'étaient de sourds murmures, des mots rapidement échangés parmi cent personnes marchant pas à pas à la suite de cette lugubre étoile de mort. Enfin elle était arrêtée.

Le vaste filet apporté par le meunier, traîné par lui et par quelques autres d'un côté de la rivière, traîné par Aly-Muley et Bricord sur l'autre rive, avait lentement accompagné la marche de cette flamme funèbre. La corde tenue par le meunier fut rejetée par lui du côté où se trouvait Aly-Muley, et le filet ainsi ployé et faisant un vaste réseau fut tiré à la rive, qui dans cet endroit était haute, escarpée, et dominait un des gouffres profonds qui rendaient cette rivière si dangereuse. Le filet était lourd, soit qu'il fût entravé par les herbes glutineuses qu'il arrachait, soit qu'il traînât un corps pesant. L'attente était profonde, l'anxiété terrible. Déjà le filet était ramené jusqu'au bord ; il ne restait plus qu'à l'enlever hors de l'eau, tous les efforts se réunirent ; on le soulève; l'eau qui ruisselle des mailles enveloppe le filet d'un voile transparent à travers lequel on aperçoit enfin un corps blanc.

— C'est elle! la voilà! crient ensemble toutes ces voix.

Les efforts redoublent; le filet, tiré avec force, imprime une vive secousse à ce corps inerte. Les yeux sont trompés par ce mouvement, et les mêmes voix s'écrient :

— Elle vit! elle remue...

Toutes les mains se tendent; Bricord va enfin saisir le corps de la malheureuse Léda ; mais tout à coup les plis du filet se séparent, s'ouvrent, et le corps retombe dans le gouffre avec ce bruit flasque et sourd que rendent les eaux profondes. Ce fut un moment affreux, un désespoir cruel. Il était à peu près certain qu'on n'avait retrouvé qu'un cadavre, et tout le monde se sentit frappé, comme si l'infortunée Léda venait de mourir à l'instant même. Les cris de Bricord faisaient retentir la vallée ; il tomba sur une pierre, pleurant et se désolant comme un enfant, appelant Léda, lui promettant son pardon, son amour, l'oubli du passé, le bonheur de l'avenir. Pauvre noble cœur, sans courage con-

tre la pensée de la mort de celle qui l'avait outragé et qui s'était si cruellement punie!

— Elle vivait, disait-il, elle vivait, c'est vous qui l'avez tuée. Laissez-moi la chercher; je la trouverai, je gratterai le fond de l'eau avec mes ongles; je la trouverai.

On le retint aisément, car toute force était épuisée en lui.

Pendant ce temps, Aly-Muley rejetait le filet à la même place où venait de retomber Léda... Mais le filet revint vide : le courant avait ressaisi le corps ramené à la surface, et l'avait encore entraîné plus loin. Bricord, anéanti, brisé, était resté couché sur la pierre où il était tombé, sanglotant, pleurant, mordant le sol, creusant la terre sous ses doigts crispés, pendant qu'Aly-Muley continuait sa recherche. La sébile fut remise à l'eau... on la suivait encore; elle s'arrêta comme la première fois, et le filet, rejeté de nouveau et retiré comme il l'avait déjà été, ramena enfin le corps de l'infortunée Léda. On la déposa sur la rive, on la dégagea des herbes qui l'enveloppaient; des femmes s'en emparèrent, et, suivies de toute cette population consternée, elles prirent le chemin de la ferme. Au milieu de la nuit, ce cadavre porté par des femmes, éclairé par des lumières vacillantes, dans un douloureux silence, avait quelque chose de mystérieux et de lugubre. On avait entraîné Bricord jusqu'à sa maison. Lorsque le cortége y arriva, Aly-Muley vit Bricord à genoux au milieu de la salle basse. Au moment où le cadavre entra, Bricord se leva lentement, le regarda, s'approcha de lui et le contempla longtemps. Aly-Muley eut peur qu'à son tour Bricord n'eût perdu la raison; il voulut éloigner des yeux de l'infortuné fermier ce spectacle de mort.

— Portez-la sur son lit, fit le soldat.

— Non... dit Bricord d'une voix brève; non...

— Mais que prétends-tu faire ? reprit son ami.

— Aly, repartit le fermier sans quitter le cadavre des yeux, Aly, au-dessus de la cheminée, il y a mon vieux sabre de spahi, prends-le...

— C'est fait, lui dit Aly qui craignait l'explosion de ce calme terrible.

— Prends aussi le tien, Aly, continua Bricord de la même voix ferme et brève, et sans détourner les yeux du corps de Léda.

— Le voici...

— Bien, fit Bricord, l'œil toujours fixé sur le cadavre.

— Que veux-tu donc faire? lui dit Aly.

Bricord repoussa tous ceux qui soutenaient le corps de la victime, et s'en emparant avec rapidité, il la souleva, la prit dans ses bras, la chargea sur ses épaules, et cria à Aly-Muley :

— Et maintenant, suis-moi.

LVIII

DÉNOUMENT

Le magistrat qu'on avait annoncé chez Montéclain avait fait appeler près de lui tous les personnages de cette histoire qui se trouvaient au château. Il prit place et se prépara à les interroger.

— Monsieur, dit-il à Montéclain, une lettre de vous est venue avertir les magistrats que monsieur le colonel Thomas Rien, peu d'heures après avoir quitté votre maison, avait été frappé d'un coup de feu; vous ajoutiez en même temps que, depuis quelques jours, une femme habitant ce pays avait tout à coup disparu. Vous avez appelé les investigations de la justice sur ces faits qui, si je dois en croire quelques expressions de votre lettre, ont entre eux une connexité que vous vous réservez de me révéler. Veuillez me dire tout ce qui peut m'éclairer à cet égard.

Montéclain allait répondre, lorsque le colonel prit aussitôt la parole :

— Pardon, monsieur, dit-il, j'ai déjà remercié, comme je le dois, monsieur de Montéclain de l'empressement qu'il a mis à faire rechercher l'auteur de la blessure que j'ai reçue. Son amitié pour moi, le vif chagrin qu'il a éprouvé de cet accident, l'ont persuadé un moment qu'il était le

résultat d'un crime. Pour ma part, je suis convaincu qu'un misérable hasard a été seul cause de ma blessure.

Chacun se regarda avec étonnement.

Montéclain sourit à Julie et lui dit tout bas :

— Tout le monde se gâte à votre exemple, madame; il va aussi pardonner.

Julie ne répondit que par un signe, mais il disait l'intelligence de leurs âmes.

Le colonel continua :

— Je ne suis connu de personne dans ce pays; je ne peux pas, je ne dois pas y avoir des ennemis. Ce crime ne serait donc que celui d'un misérable qui eût voulu me voler; on ne l'a pas fait.

— Mais comment, dit le procureur du roi, expliquez-vous alors ce coup de feu?...

— Je dois croire, et tout le monde ici doit croire comme moi, reprit le colonel, que quelque pauvre braconnier se sera imaginé abattre un cerf ou un sanglier, et qu'il aura tiré précipitamment; le hasard, plus que sa volonté et son adresse, aura fait que la balle m'a atteint... Mais quant à moi, ajouta-t-il, en regardant tout le monde d'une façon significative, je ne veux ni ne puis croire à l'intention d'un crime.

— Pensez-vous comme monsieur le colonel? dit le magistrat à Montéclain.

— Le colonel, répondit celui-ci en souriant, a rapporté de l'Afrique un dédain pour les balles qui lui a fait considérer comme un accident ce que, moi, j'ai regardé comme un crime. Je me suis trompé, j'en conviens, et l'on m'excusera d'avoir été trop vite alarmé, car ce sera toujours un bonheur pour moi que de reconnaître qu'en de telles affaires il n'y a de coupable que le hasard, et que la justice n'aura pas à inscrire un nouveau nom sur les listes fatales des condamnés.

— Pensez-vous ainsi, monsieur de Montaleu? dit le procureur du roi.

— Oui, répondit monsieur de Montaleu d'une voix mal assurée, je pense... je dois croire que le colonel qui sait la vérité... a raison de parler comme il l'a fait.

Puis, pendant que le magistrat prenait note de ces diverses réponses, le marquis de Montaleu dit tout bas à Thomas :

— Merci, mon fils, merci de votre générosité pour ce misérable.

— Il porte mon nom, mon père, fit de même le colonel.

— Je ne vois pas, dit le magistrat, que nous ayons à donner suite à cette affaire : il ne reste plus qu'à découvrir la malheureuse qui a disparu. Quelle est cette femme ?

— C'est, reprit Montéclain, la femme de l'un de mes fermiers.

— Je le sais ; elle a quitté sa ferme il y a deux jours, et depuis on n'a plus entendu parler d'elle.

Ce qui eût été très-facile à expliquer, si l'on eût voulu tout révéler, devenait fort embarrassant du moment que l'on voulait épargner à Hector, c'est-à-dire au nom de Montaleu, le scandale d'une accusation infamante.

— Voyons, reprit le procureur du roi, sur qui portent vos soupçons ? est-ce un enlèvement, une fuite, une séquestration, un assassinat ?

— Ce n'est rien de tout cela, dit Champmortain. Il n'y a pas trois heures que j'ai rencontré, dans la forêt, madame Bricord, très-tranquille et très-bien portante, et se dirigeant du côté de la ferme.

A cette réponse de Champmortain, Montéclain se leva avec inquiétude :

— Léda !... à la ferme !... s'écria-t-il.

Il appela.

— Où est Bricord ?... demanda-t-il.

— Il n'est pas revenu au château, répondit-on.

— Quoi ! dit Montéclain à Julie, il ne vous a pas accompagnée ?

— Il n'était plus avec moi quand je suis descendue de voiture.

— Et Aly-Muley ?

— Il n'y était pas non plus.

— Oh ! les fous ! les insensés ! s'écria Montéclain avec chagrin, ils auront fait quelque malheur...

Montéclain avait à peine prononcé ces paroles, qu'un

grand bruit éclata tout à coup, des voix tumultueuses retentissaient dans la cour du château ; on entendit s'ouvrir brusquement les portes du vestibule ; des pas précipités traversèrent les premiers salons, et l'on vit enfin entrer Aly-Muley, pâle, bouleversé, les cheveux en désordre, l'œil égaré ; il se laissa tomber tout haletant sur un siége ; il avait du sang sur le visage et sur les mains.

— Tu es blessé? lui dit vivement le colonel.

— Oui... non, répondit-il brusquement, c'est mon sang... ou... c'est le sang des autres.

— Le sang de qui ? demandèrent à la fois le magistrat et Montéclain...

— Je vais vous le dire, fit Aly-Muley, dont les dents claquaient et dont tout le corps frémissait d'un tremblement convulsif.

Tout le monde se pencha pour l'écouter.

Aly continua d'une voix sourde :

— Nous venions de repêcher la pauvre femme...

— Quelle femme ? dit Montéclain...

— Eh bien ! elle, la femme de Bricord... reprit Aly. C'est que vous ne savez pas. A peine avions-nous quitté la ferme pour suivre la voiture de madame la comtesse, que voilà Bricord qui s'esquive. Je m'imagine qu'il a oublié quelque chose chez lui, et je continue à suivre... Mais arrivé à vingt pas d'ici, je m'aperçois qu'il n'est pas revenu... Il n'y avait plus de danger pour la bonne dame que voilà... On était à la porte du château... Je m'inquiète de Bricord... et je retourne à la ferme. Je longeais la rivière, vous savez, au-dessous du moulin, dans l'allée des grands saules... Tout à coup... voilà quelque chose de blanc et de léger comme une ombre qui traverse la route à vingt pas devant moi... et puis... voilà que j'entends que ça tombe dans la rivière... Je cours du côté où j'ai vu passer l'ombre et où j'ai entendu le bruit... Rien... C'était uni comme une glace... Je n'étais pas là depuis une demi-minute que voilà Bricord qui arrive... Il criait après sa femme... Il criait après Léda... « Elle est là, » lui dis-je en lui montrant la rivière... Le pauvre Bricord s'y jette, va, revient, replonge, s'en va tout à fait ; enfin je l'en retire, et puis après... elle aussi...

— Léda ! s'écrie-t-on de tous côtés.

— Oui ; mais morte... finie... perdue... Elle était folle, à ce qu'il paraît ; mais elle avait vu son enfant... ça l'avait éveillée... alors elle s'était trouvée en face de Bricord... Alors... oh ! elle ne le connaissait pas, la pauvre femme, elle s'était imaginé que parce que c'était un soldat, un paysan qui ne savait ni lire ni écrire, il n'y avait pas là-dessous un cœur... d'or. Oui... oui... fit Muley, brave comme un lion... bon comme tout ce qu'il y a de bon... Pauvre Bricord !...

— Continue, mais continue donc, s'écria le colonel.

— Enfin elle était repêchée, nous l'avions apportée dans la ferme. Alors Bricord se prit à la regarder d'un air si tranquille, que ça me fit venir froid. Nous étions tous là sans savoir où il voulait en venir, lorsqu'il me dit tout à coup de prendre son sabre et le mien. J'ai fait ce qu'il m'a dit. J'ai peut-être eu tort. Mais, voyez-vous, à ce moment je ne sais pas ce qu'il m'eût demandé que j'eusse pu lui refuser, tant je tremblais de le contrarier. Enfin, c'est comme ça. Tant il y a, qu'à peine je tenais les deux sabres, que le voilà qui prend le corps de sa femme, comme celui d'un enfant endormi, et qui me dit comme lorsque nous marchions au feu : « Suis-moi ! » Dame ! je l'ai suivi.

Un sentiment de terreur passa dans le cœur de tous ceux qui écoutaient Aly-Muley.

— Eh bien ? eh bien ? fit vivement Montéclain.

— Nous allions, reprit Aly-Muley, ou plutôt Bricord allait, et je le suivais... c'était terrible à voir... Il portait la pauvre femme dans ses bras, sa tête était penchée sur l'épaule et allait deçà et delà, les bras tombaient le long du dos de Bricord, ballants à droite et à gauche ; je ne pouvais en détacher mes regards, et avec mes deux sabres sous le bras, j'avais peur en face de ce cadavre ; il m'attirait, il m'emmenait... je l'aurais suivi au bout du monde sans dire un mot... Tout à coup...

Aly-Muley s'arrêta. On s'approcha avec plus d'anxiété.

— Eh bien ?

— Ce n'est rien, dit-il ; mais j'ai failli me trouver mal... ça m'a glacé... Tout à coup Bricord s'arrête... je marchais

sur ses talons; je ne savais pas qu'il allait s'arrêter, et je vais me heurter la tête contre la tête de la morte, ses lèvres sur ma bouche. Ah ! j'ai eu peur.

— Achève donc, dit le colonel.

— Oui... oui... m'y voilà, reprit Aly-Muley; Bricord s'était arrêté, parce qu'il avait entendu des voix... Ça me tira du froid que j'avais : c'étaient les voix de monsieur Hector de Montaleu et de madame Amab.

Tout le monde tressaillit, pressentant aussitôt quelque affreuse rencontre.

— C'était Hector! fit monsieur de Montaleu d'une voix tremblante, et qu'est-il arrivé?

— Vous allez voir, répondit Aly-Muley; d'abord Bricord resta un moment immobile, puis il se remit à avancer, mais à pas de loup. Nous arrivâmes ainsi au coin d'un carrefour; les deux complices se disputaient. Lui était à pied, elle dans sa voiture.

— Où allez-vous? disait monsieur Hector à la Lionne.

— Que vous importe?

— Ah! reprit alors le vicomte, vous m'avez poussé dans le crime,.et maintenant vous m'abandonnez...

— Quoi! fit monsieur de Montaleu, en interrompant le soldat.

— Continuez, dit sévèrement le procureur du roi, continuez.

Aly reprit :

— Vous êtes un lâche, lui répondait-elle, vous deviez demander raison à Montéclain de sa conduite envers vous.

— Mais vous ne savez donc pas, lui disait l'autre, que j'ai fait demander à Brias et à Champmortain de se charger d'aller porter une provocation, et que tous deux s'y sont refusés!

— Parce que vous avez manqué de courage, lui répondit la Lionne.

Le cocher fouetta les chevaux, mais monsieur Hector les prit aux guides. La voiture recula, les chevaux se cabraient, tout allait se briser...

— Mais que voulez-vous? s'écria madame Amab.

— Je veux que vous restiez... car je vais être poursuivi,

moi, parce que j'ai écouté vos perfides conseils, parce que vous m'avez poussé à assassiner le colonel...

— Est-ce moi, lui repartit madame Amab, qui vous ai fait assassiner la malheureuse Léda?... Laissez-moi partir...

— Léda? disait Hector, Léda est folle, et je ne la crains pas.

— Léda est morte, cria tout à coup Bricord, et la voici...

— Et en disant ça, reprit Aly, Bricord sortit de la ramée et s'élança au milieu du carrefour. Le vicomte s'était retourné à sa voix, le poing levé prêt à frapper; mais il se trouva face à face avec le cadavre de Léda, que Bricord lui présenta.

— Regarde... regarde, lui criait Bricord pendant que l'autre reculait, elle est morte... c'est ton tour.

— C'était terrible, fit Aly d'une voix sourde... j'en avais le frisson... Bricord avançait toujours... l'autre reculait. Enfin Bricord... ah! mon Dieu! la pauvre femme!... Bricord... il fallait qu'il fût bien malheureux!... Bricord la jeta contre monsieur Hector de Montaleu en lui disant :

— Est-ce que tu n'oses plus l'embrasser?

Elle tomba sur le gazon entre eux deux. C'était pitié de la voir ainsi.

LIX

MORTE

Aly-Muley s'arrêta, et Montéclain lui dit d'une voix inquiète:

— Et Léona?... Léona?...

— Oh! reprit Aly d'un ton brusque et amer, madame Amab ne perdit pas la tête, elle voulut fuir; le cocher fouetta encore les chevaux. Je vous le jure, j'aurais laissé aller la voiture... moi... car enfin... je ne sais pas!... mais la roue allait passer sur le corps de la pauvre morte... mille tonnerres! je ne fis qu'un mouvement. Je flanque un revers de mon sabre sur le nez des chevaux... qui hurlent, qui dansent, qui reculent, et qui culbutent la voiture dans un

fossé où tout se brise, pendant que Bricord, qui tenait l'autre sabre, disait toujours au vicomte :

— Défends-toi !

L'infâme barguignait, il disait qu'il ne voulait pas.

— Regarde donc, lui répétait Bricord, la voilà par terre, celle que tu as perdue... et tuée... Elle est punie, elle... c'est ton tour.

Il faut vous dire, reprit Aly, qu'on nous avait suivis petit à petit, si bien qu'à ce moment, nous étions plus de vingt personnes dans le carrefour, et quelques-unes avaient des torches.

— Veux-tu te battre ? criait toujours Bricord.

— Non, disait-on de tous côtés, il faut l'arrêter... Il y a un procureur du roi d'arrivé.

Ça le décida.

— Donne-lui ton sabre, me cria Bricord.

Je le lui donnai. Alors... alors... Ah ! miséricorde !... j'en ai vu des gens qui se battaient, et vous aussi, colonel ; mais rien de pareil... Ils n'ont pas dit un mot... on n'entendait que leur respiration... c'était comme un râle... Et puis des coups terribles, sans se presser... et, à chaque coup, un plus gros soupir... et le râle qui revenait plus furieux... car ils ne se battaient pas, ils se tuaient ; ils avaient la tête fendue, les bras hachés, la poitrine ouverte ; ils frappaient toujours. Enfin, Bricord se trouva tout à coup arrêté par le cadavre de Léda... il trébucha, et pendant qu'il se remettait, le géant... tonnerre du ciel !... le géant lui poussa un coup de pointe... ce fut le dernier ; mon pauvre Pierre chancela et tomba juste sur le corps de sa femme.

— Mort... firent toutes les voix de ceux qui écoutaient le spahi, dans un douloureux effroi.

— Bien mort, répéta Aly-Muley. Je ne voyais plus, je n'entendais plus. Je m'étais jeté sur Bricord lorsque tout à coup j'entends pousser un cri... C'était Hector, qui, tout couvert de blessures, s'était traîné jusqu'à la voiture... Cet homme était bâti de fer et de pierre... et tout blessé qu'il était, il en tira sa complice, qui se débattait au fond, comme

si c'eût été un enfant; il la traîna jusqu'auprès des deux cadavres.

— Tiens, vois-tu ton ouvrage? dit-il à la misérable.

Et en parlant ainsi il leva le sabre sur elle; mais à l'instant même, un coup de pistolet retentit... Le géant recula en rugissant comme un lion touché, mais manqué, puis il s'abattit d'un coup.

— Le malheureux! dit monsieur de Montaleu...

Personne ne répondit à cette exclamation.

— Mais Léona? s'écria Montéclain.

— Ah! reprit Aly-Muley... elle... voilà la chose... Vous n'allez pas le croire... c'est affreux... ce n'est pas possible, mais c'est comme ça... A peine le vicomte était-il tombé, qu'elle présenta aux autres la gueule de son autre pistolet en disant :

— Place... place... où je brise la tête à qui bouge.

Je croyais le vicomte achevé... mais le voilà qui se redresse et qui se met à crier :

— C'est elle qui m'a fait assassiner le colonel...

A ce mot-là, je m'élance sur elle, je l'attrape, et je lui dis que je l'arrête. Elle ne veut pas et m'envoie une balle dans les côtes... ça m'écorche... ça glisse... je la retiens tout de même, mais enfin c'était une femme, on ne peut pas frapper dessus comme sur un homme... Je lui empoigne une main... mais elle avait pris un petit couteau de l'autre. Je veux la saisir, elle me le plante dans la poitrine... Ce n'était rien... plus de rage que de force... une égratignure... Alors je lui dis... ça, je le jure devant Dieu que je le lui ai dit... d'ailleurs il y avait des témoins... Je lui dis...

— Voulez-vous vous rendre? je ne vous ferai pas de mal....

Elle se sauve, je cours après, je l'attrape... elle veut me frapper... je lui prends les deux mains...

— En voilà assez, lui dis-je... c'est fini de faire du mal aux honnêtes gens.

Elle ne répond rien, mais il me semble entendre craquer ses dents, et puis un cri... pas un cri.. un sifflement... comme si sa gorge se déchirait... Je lui dis :

— Suivez-moi!

Elle tombe sur ses genoux... Je veux la relever... elle tombe tout à fait... Je la secoue... je l'appelle, je la soulève... rien!... Je prends une torche, je la regarde : elle avait les yeux ouverts, elle était blanche comme un marbre, et ses lèvres toutes bordées d'une écume de sang... Je la secoue... rien!... Elle était morte...

Tout le monde resta foudroyé.

— Alors, fit Aly d'une voix épuisée, je me suis sauvé... me voilà...

— Messieurs, dit le magistrat, le récit de cet homme vient de me prouver qu'il s'est commis ici des crimes que vous avez voulu soustraire à la justice des hommes.

— La justice de Dieu s'est chargée de leur punition, dit Montéclain... Cela vaut mieux, croyez-moi.

— Tout n'est pas fini, reprit le magistrat; il faut que je sois assuré que tout ce qu'a dit cet homme est vrai.

— Il y a ici tous les paysans qui m'accompagnaient qui sont prêts à témoigner que je n'ai pas menti d'un mot.

On les fit entrer; mais ce fut avec un profond étonnement qu'on vit Amab s'avancer au milieu d'eux.

— Vous ici? dit Montéclain.

— Oui, pour affirmer que le récit de ce soldat est exact. Il n'a point frappé la misérable femme qui est morte.

— Mais elle est morte, cependant; qui l'a tuée? fit le magistrat.

— La main de Dieu, son crime, sa rage, repartit Amab. Ce cœur féroce s'est brisé dans sa poitrine et l'a étouffée.

Amab avait raison, Léona n'avait pas une blessure sur son corps, pas même la trace d'une meurtrissure. Elle était morte de la pensée de son impuissance.

LX

CONCLUSION

Deux mois après, les lettres suivantes parvinrent au château de Montéclain.

DE BRIAS A MONTÉCLAIN

« Mon ami,

» Je m'embarque tout à l'heure pour Naples, et je n'aurais rien ajouté à la dernière lettre que je vous ai écrite, et où je vous ai remercié de m'avoir rendu à moi-même, à ma carrière perdue sans vous, si je n'avais à vous annoncer une étrange nouvelle. Hier, en visitant le vaisseau sur lequel je dois faire la traversée, j'y trouvai deux personnes dont je n'ai plus entendu parler depuis le jour de notre réunion au château de Montéclain. Le premier est Villon, ce brave et digne garçon qui, après avoir apporté de Paris les papiers qui pouvaient tous nous perdre, et qui nous ont tous sauvés, est reparti sans vouloir revoir madame de Monrion. Il a vendu sa maison ; il a quitté la France. — Elle est heureuse, m'a-t-il dit, je n'ai plus rien à faire dans notre pays.

» Mais, ce qui vous paraîtra étrange, c'est le compagnon de voyage qu'il avait choisi, c'est le second personnage que j'ai trouvé là. Ce compagnon de voyage, c'est Amab.

» Je lui ai témoigné mon étonnement de le voir avec Villon.

» — Nous parlerons d'elle, m'a-t-il répondu.

» Adieu, Montéclain; restez heureux... etc. »

DU COLONEL THOMAS RIEN AU MARQUIS DE MONTÉCLAIN

« Mon ami,

» Je vous écris au sortir de l'église, où mon père a réparé autant qu'il le pouvait l'erreur fatale où il est resté si longtemps.

» Je suis heureux, et c'est à vous que je dois le dire le premier, vous à qui je dois le bonheur...

» Demain, je me mets en route pour l'Afrique avec Aly...

» Pardonnez-moi de ne pouvoir assister à votre bonheur... etc. »

DE CHARLES THORÉ A LA COMTESSE DE MONRION

» Ta lettre m'arrive à Rome, ma Julie; je pars, j'accours, attends-moi pour devenir marquise de Montéclain.

» Je profite d'un courrier extraordinaire envoyé par l'ambassade pour t'écrire, mais je serai à Lavordan presque aussitôt que lui... Attends-moi. »

Huit jours après, mille lettres partaient du château de Montéclain avec la formule usitée.

« Monsieur le marquis de Montéclain a l'honneur de vous faire part de son mariage avec madame la comtesse de Monrion. »

POST-SCRIPTUM

Nous pensions que toutes ces lettres pouvaient suffisamment remplacer le chapitre final que tout auteur doit mettre à la fin de son livre, sous le titre charmant pour tout le monde de :

CONCLUSION

Nous nous étions trompé, et une nouvelle communication vient de nous être faite.

C'est une circulaire de monsieur de Montaleu aux électeurs de la Nièvre pour leur recommander la candidature de monsieur de Montéclain. Ceci devient de la vie publique développée par les journaux, et se trouve en dehors de la vie intime que nous venons de vous raconter.

FIN

